

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1995

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

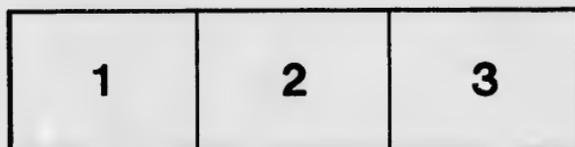
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exer
général

Les in
plus g
de la
confo
filma

Les ex
papier
par le
derni
d'imp
plat, s
origin
premi
d'imp
la der
empre

Un de
derni
cas: l
symb

Les ca
filmés
Lorsq
repro
de l'a
et de
d'ima
illustr

ed thanks

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la
générosité de:

da

Bibliothèque nationale du Canada

quality
egblility
n the

Les images suivantes ont été reproduites avec le
plus grand soin, compte tenu de la condition et
de la netteté de l'exemplaire filmé, et en
conformité avec les conditions du contrat de
filmage.

are filmed
ing on
d Impres-
te. All
ng on the
mpres-
a printed

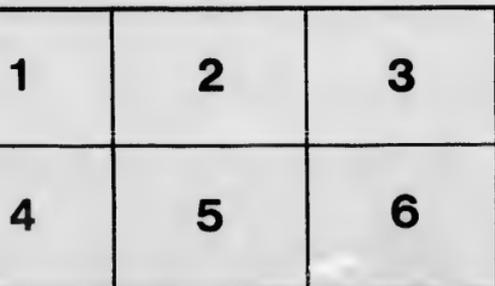
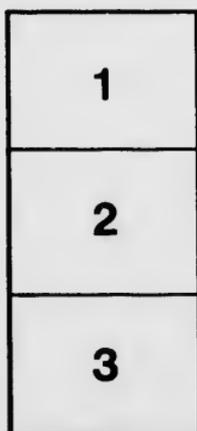
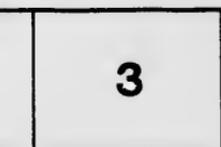
Les exemplaires originaux dont la couverture en
papier est imprimée sont filmés en commençant
par le premier plat et en terminant soit par la
dernière page qui comporte une empreinte
d'impression ou d'illustration, soit par le second
plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires
originaux sont filmés en commençant par la
première page qui comporte une empreinte
d'impression ou d'illustration et en terminant par
la dernière page qui comporte une telle
empreinte.

iche
"CON-
END"),

Un des symboles suivants apparaîtra sur la
dernière image de chaque microfiche, selon le
cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le
symbole ▼ signifie "FIN".

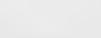
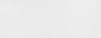
d at
ge to be
med
left to
as
ate the

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être
filmés à des taux de réduction différents.
Lorsque le document est trop grand pour être
reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir
de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite,
et de haut en bas, en prenant le nombre
d'images nécessaire. Les diagrammes suivants
illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482-0300 - Phone
(716) 288-5989 - Fax

First ~~ED~~

CS SAON 19359

P. 282 - 428 + index

Complete set is. OR
WHICH 4/2 VOLS. OF
AMERICA, RELATED
3 TO N. AND
3 TO S. AMERICA

V

To

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

Tome VIII.

A

+ index

17

W. J. BAYON
1877

1877

V

E

M

Ch

A

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS,
OU
LA CONNOISSANCE
DE L'ANCIEN
ET DU NOUVEAU MONDE,
Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME VIII.

Prix 3 liv. relié.



A PARIS,
Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire,
rue Dauphine.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



V



L



freux
vivre
origi
avec
un p
que o
de P
de fa
mod



LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.



LETTRE LXXXIX.

LA LAPONIE.



UN peuple qui obéit à trois nations différentes, & ne suit les usages d'aucune nation ; qui habite le plus affreux pays de la terre, & ne veut vivre que dans son pays ; qui tire son origine des royaumes voisins, & n'a, avec ses voisins, aucune ressemblance : un peuple dont les anciens n'avoient que des notions fabuleuses, sous le nom de *Pygmées*, mais qui, par la petitesse de sa taille, feroit presque croire aux modernes, que les *Pygmées* ne sont

6 LA LAPONIE.

point une fable ; qui ne connoît ni la religion qu'il professe, ni les loix qui le dirigent, ni les princes qui le gouvernent ; qui aime les femmes, & fuit l'adultère, & n'admet ni la polygarie ni le divorce : de petits hommes, hauts de quatre pieds, laids de figure, la tête grosse, le visage plat, le nez camus, les yeux enfoncés, les cheveux noirs, le teint basané, les bras menus, les jambes déliées, les pieds petits, le corps mal-fait, l'air bas ; tels sont, Madame, les premiers habitans que nous avons apperçus sur les côtes de la Laponie, en y arrivant du port d'Arangel, par la mer Blanche.

Ce port, le plus septentrional de la Moscovie Européenne, étoit aussi inconnu, que ceux de l'Amérique, lorsque les Anglois y aborderent, vers le milieu du seizième siècle. Cherchant à faire des découvertes du côté du Nord, comme les Portugais & les Espagnols vers le midi, leur vaisseau s'arrêta à l'embouchure de la Duina. Ce pays n'étoit habité que par des sauvages demi-Chrétiens, qui se croyoient de la religion Grecque. Quelques moines, aussi grossiers

qu
à S
no
ren
du
tou
fait
qui
bon
rig
sep
bea
Pie
fa r
com
Les
seul
nen
d'un
l'In
capi
du p
app
C
mille
font
plus
lape
celui

qu'eux, y desservoient une église dédiée à S. Michel l'archange, d'où est venu le nom d'*Arcangel*. Les Anglois monterent la riviere jusques dans l'intérieur du pays, & devinrent les maîtres de tout le commerce de pelleteries, que faisoient, avant eux, les Vénitiens, qui possédoient des comptoirs sur les bords du Tanaïs. Ce port, par l'extrême rigueur des saisons, est inabordable sept mois de l'année. Il est d'ailleurs beaucoup moins fréquenté, depuis que Pierre le Grand, par la fondation de sa nouvelle capitale, s'est ouvert une communication dans la mer Baltique. Les Anglois & les Hollandois sont les seuls étrangers, dont les vaisseaux viennent mouiller à cette rade : j'ai profité d'un navire marchand qui partoit pour l'Islande ; & c'est dans la chambre du capitaine, que je vous écrivis ce que j'ai vu du pays des Lapons, ou ce que j'en ai appris par des relations particulieres.

On croit communément que des familles, sorties ou chassées de Finlande, sont venues s'établir dans un canton plus septentrional, & que du mot *lape*, qui veut dire *exilé*, on a formé celui de *Laponie*. On prétend que ce

8 LA LAPONIE.

peuple, qui, jusqu'au seizième siècle, a été inconnu dans l'univers, avoit ses princes ou ses magistrats particuliers; d'autres disent qu'il a vécu errant & vagabond, sans rois, sans gouvernement & sans chef. Aujourd'hui le pays entier est soumis à trois puissances: la partie du nord appartient au Danemarck; celle qui est à l'orient, est sujette de la Russie: la plus considérable, qui confine à la Norvège d'un côté, & de l'autre à la Finlande, est sous la domination de la Suède.

Nous abordâmes dans la Laponie Russe, au port de Kola, fréquenté par les Anglois & les Hollandois. La ville ne consiste que dans une rue: les maisons sont de bois, couvertes de baleine, & ne reçoivent le jour que par de petites lucarnes. On compte d'autres villes dans ce même canton; mais ces villes ne valent pas nos hameaux. On y trouve aussi des monastères de moines Russes; mais ces moines ne valent pas même nos hermites des bois.

La Laponie Suédoise est divisée en six provinces ou préfectures, qui prennent leur nom des rivières qui les ar-

rose
gou
Ton
que
ont
l'em
ren
ger
autr
Enc
ville
de l
tion
mai
d'éc
où l
Le
pon
che
ces
cant
fami
taine
peau
trans
autre
Les
& af
leur

LA LAPONIE.

9

rosent. Elles composent trois grands gouvernemens, d'Angermanie, de Tornéao & de Kiemi, à la tête desquels sont trois sénateurs Suédois. Ils ont sous eux d'autres officiers, dont l'emploi est de lever les tributs, & de rendre la justice. Le gouverneur d'Angermanie a dans son district trois autres villes, Uma, Pithéa & Luhla. Encore une fois, Madame, toutes ces villes réunies ne feroient pas un village de France. La plupart de ces habitations ne sont qu'un amas de quelques maisons faites d'arbres, & couvertes d'écorce. La plus grande sert d'église, où logent le curé & le maître d'école. Les autres sont occupées par les Lapons, que l'amour de la religion attache à leurs pasteurs; car, en général, ces peuples vivent dispersés: chaque canton contient un certain nombre de familles; & chaque famille a une certaine portion de terrain pour ses troupeaux. Autrefois ils étoient libres de transférer leur domicile d'un lieu à un autre, & de s'établir où ils vouloient. Les Suédois leur ont ôté cette liberté, & assigné un espace, au-delà duquel il leur est défendu de s'étendre. Mais les

Lapons ont toujours conservé l'habitude de n'avoir aucune demeure fixe : pourvu qu'ils ne sortent pas de leurs limites, ils changent à leur gré d'habitation, dans le terrain qui leur est prescrit. Au tems de la pêche, ils se rapprochent des rivieres & des marais. La chasse les ramène vers les bois & les montagnes ; mais ils ont l'attention de ne jamais trop s'écarter des pâturages, pour la nourriture de leurs rennes. En parcourant ainsi l'espace qui est à leur discrétion, ils le dépouillent successivement ; & le pays recommence à produire, à mesure qu'ils s'en éloignent. Aussi toute la richesse de ce peuple ne consiste que dans ses troupeaux, ses pelleteries, quelques provisions & des ustensiles de ménage. Les successions se partagent suivant les loix des pays qu'ils habitent. A l'égard des immeubles, comme les terres, les lacs, les montagnes, &c, ils n'en ont que l'usufruit ; le fonds appartient au souverain.

La vie ambulante que mènent les Lapons, n'exige pas qu'ils bâtissent des maisons bien solides : quatre perches plantées en terre, élevées de

servé l'habitation fixe : pas de leurs sur gré d'habitation qui leur est échue , ils se retirent des marais. Ils brûlent les bois & attirent l'attention sur des pâturages de leurs voisins. Ils remplissent l'espace qui les sépare & le pays à mesure de toute la richesse qu'ils possèdent. Ils se partagent les terres qu'ils habitent , & les meubles , & les monnaies ; ils en jouissent à l'usufruit ; & ils ne vendent les terres qu'ils bâtissent à quatre perçues de

douze à quinze pieds , & jointes ensemble par quatre soliveaux , font toute la charpente de ces édifices. On leur donne la forme pyramidale ; on les entoure de planches ; on les couvre de grosses étoffes , ou de cuir , & par-dessus , de branches d'arbre , d'écorce & de gazon. Le feu , toujours allumé , est placé au milieu , & environné de pierres pour s'asseoir. On étend des peaux de rennes sur des feuilles d'arbres ; & les habitans n'ont point d'autres lits. Lorsqu'ils déménagent , ils n'emportent que la couverture de la maison , & quelques meubles qu'ils chargent très-promptement sur des rennes. Arrivés dans un nouveau canton , ils ont bien-tôt construit une nouvelle cabane ; en moins de deux heures , tout le monde est logé , & aussi commodément établi , que dans l'habitation qu'on vient de quitter. Les Lapons Moscovites demeurent dans des huttes enfoncées en terre , où des feuilles séchées leur servent de lits.

La plupart de toutes ces maisons ont deux portes , une grande & une petite , l'une devant , & l'autre derrière la cabane. C'est par la porte de

derriere, que les hommes introduisent les provisions. Il est défendu de les faire entrer par celle de devant, de peur que la rencontre d'une femme ne nuise à la pêche ou à la chasse. Aussi les femmes ne doivent-elles y passer, dans aucun tems. Derriere cette petite porte, est un espace qui n'est occupé que par les hommes. Il en est un autre, dans la hute, pour la mere & les enfans, un autre pour les domestiques, & un enfin pour la conservation des vivres. Il arrive souvent que les ours renversent le garde-manger, & dévorent, en une nuit, la nourriture de plusieurs jours.

Ces peuples se font une autre espece de magasin, élevé sur un seul pivot, au milieu des plus épaisses forêts. Ils coupent un arbre à six ou sept pieds de hauteur, & mettent, au bout du tronc, deux pièces de bois en croix, sur lesquelles ils établissent leur bâtiment, qui a la forme d'un colombier. L'édifice est couvert de planches; & le tronc, qui le soutient, est dépouillé de son écorce, & frotté d'huile de poisson, pour empêcher que les ours ne puissent y grimper. L'échelle, pour

y
 cla
 qu
 ne
 len
 d'o
 & T
 pain
 réd
 con
 jeu
 cue
 Ils f
 de c
 nier
 les c
 leil
 ceau
 couv
 dans
 rédu
 tract
 veur
 prép
 font
 gibie
 Les L
 tagne

y monter, est un autre tronc d'arbre, dans lequel on creuse des trous, & qui demeure couché à terre, quand on ne s'en sert point.

Les mets dont les Lapons se régalaient le plus volontiers, sont la chair d'ours, les langues de renne, la graisse & la moëlle de cet animal. Au lieu de pain, ils se servent de poissons secs, réduits en poudre, qu'ils pétrissent comme de la farine. Ils y mêlent de jeunes bourgeons de pin, qu'ils recueillent au commencement de l'été. Ils font du sel avec l'écorce intérieure de cet arbre, qu'ils préparent de la manière suivante. Ils la séparent en feuilles déliées, qu'ils mettent sécher au soleil; ils rompent ces feuilles par morceaux, en remplissent des caisses, les couvrent de sable, & les tiennent dans un endroit chaud, jusqu'à ce que, réduites en poussière, elles ayent contracté une couleur rouge & une saveur agréable. Ce sel entre dans la préparation de tous leurs alimens. Ils font cuire ensemble le poisson & le gibier, & le mangent à demi-crud. Les Lapons, qui habitent près des montagnes, vivent de la chair de leurs

rennes, & du fromage fait avec le lait de ces animaux. Ils ont une espece de confiture composée de mûres & d'autres fruits, cuits avec des œufs de poissons, ou le poisson même. Ils en ôtent les arrêtes, le mettent dans un mortier, pilent le tout ensemble, jusqu'à ce qu'il soit réduit en bouillie, & en font une marmelade qu'ils conservent pour l'hyver.

L'eau est la boisson ordinaire de ces peuples : dans les grands froids, ils en ont toujours un chaudron sur le feu, de peur qu'elle ne gèle ; & chacun vient y puiser avec une cuillere de bois ; mais ils préfèrent celle qui a servi à cuire les alimens. Ils ne boivent ni vin ni bière ; la rigueur du climat ne leur permet pas d'en conserver. L'eau-de-vie est le plus grand régal qu'on puisse leur faire, & le plus sûr moyen de gagner leur amitié. Les marchands, qui fréquentent les foires, commencent par les enivrer ; ils les trompent ensuite sans scrupule, & les dépouillent de ce qu'ils ont de plus précieux en pelletteries, pour quelques verres de cette liqueur.

Les Lapons sont sobres dans la di-

fait avec le
une espece
e mûres &
les œufs de
ême. Ils en
nt dans un
emble, jus-
n bouillie,
qu'ils con-

dinaire de
ds froids,
audron sur
e gèle; &
ne cuillere
celle qui a
ne boivent
t climat ne
ver. L'eau-
gal qu'on
ur moyen
archands;
commen-
trompent
dépouil-
précieux
es verres
ans la di-

LA LAPONIE. 15

fette, & gloutons dans l'abondance : vous les voyez assis en cercle, autour d'un chaudron, & y prendre à leur gré, un morceau de viande ou de poisson qu'ils mettent, ou dans leur bonnet, ou dans un coin de leur habit, & le dévorent avec avidité & en silence. La priere suit le repas. Ils bénissent Dieu d'avoir créé la nourriture pour leur plaisir, se donnent mutuellement des témoignages d'amitié, se frappent dans la main, & s'exhortent réciproquement à n'avoir qu'un même cœur, comme ils n'ont eu qu'une même table.

Ces peuples fument & mâchent du tabac avec délicès. Les uns le portent dans une bourse de peau; les autres le tirent de derriere l'oreille; car c'est-là, m'a-t-on dit, qu'ils le font sécher; & ils n'ont point d'autre boëte pour le conserver. Ils le mâchent d'abord; & lorsqu'ils en ont tiré tout le suc, ils le remettent dans le même lieu, où il prend un nouveau goût. Ils le remâchent encore une fois, le replacent de même; & lorsqu'il a perdu toute sa force, ils le fument. Je ne garantis pas le fait; je répète ce qu'on m'a dit.

Un autre plaisir qu'ils aiment fort, est de se faire des visites & de se régaler réciproquement : après le repas, les hommes se disputent le prix du saut, de la course, de la lutte, ou de l'adresse à tirer de l'arc : une peau d'ours ou de renard devient la récompense du vainqueur. Les femmes s'amuse à jouer au ballon ; les hommes se mêlent quelquefois parmi elles, & n'y sont pas fort adroits.

Il y a peu de malades chez les Lapons ; & l'on y parvient à une extrême vieillesse. Il n'est pas rare d'y vivre cent ans, sans aucune incommodité. Celle à laquelle ils sont le plus sujets, sont le mal des yeux, causé par la neige, & la fumée continuelle qui remplit leur cabane ; & les rend aveugles dans leur vieillesse. On m'a parlé d'une espece de marasme qui cause des rêves très-fâcheux à ceux qui en sont attaqués. Ces gens croient que ce sont des génies qui les agitent pendant le sommeil, & leur découvrent les choses les plus secretes. On les voit, couchés par terre, & endormis, chanter, pleurer ou heurler, selon les différentes idées qui les occupent.

Les Lapons n'ont ni médecins ni chirurgiens, & guérissent leurs maladies avec les remèdes les plus simples. Contre les maux internes, ils usent d'une tisane faite de mousse; & si elle leur manque, ils y suppléent, ou par de la racine d'angélique, qu'ils mangent crue, ou par la tige de cette plante, qu'ils font cuire dans du lait de renne. Cette décoction produit des effets salutaires. S'ils sentent de la douleur dans quelque partie du corps, ils ramassent une certaine poussière qui se trouve sur de vieux troncs d'arbre, en forment un petit cône, l'appliquent à l'endroit où est le mal, & mettent le feu à la pointe. Peu-à-peu le cône se consume; le feu gagne la base, brûle la peau & les nerfs; & la douleur, qui d'abord est très-violente, se change en un léger chatouillement. On attend que ce caustique tombe de lui-même; & la plaie se referme sans aucun secours. Il n'y a guères de Lapons, qui n'ayent quelques cicatrices causées par ce remède, le même que le moxa des Japonois. Ils guérissent leurs blessures avec des emplâtres de résine de sapin, ou de fromage de renne. Ce même

fromage, délayé dans du lait, ou échauffé avec un fer rouge, qui en fait distiller une espece d'huile, est encore un spécifique merveilleux contre les maladies internes. Quelquefois ils ont recours aux sortilèges; car, chez un peuple en proie à la plus grossiere ignorance, le démon joue toujours un grand rôle. Il n'y a que dans les pays où les hommes pensent & réfléchissent, que la magie diabolique reste sans estime & sans crédit. Les Lapons se croient donc très-habiles dans cette science, & se vantent de disposer des vents, d'exciter les tempêtes, de retrouver les choses perdues, de procurer d'heureuses chasses, & de suppléer, par l'art magique, au défaut de leurs armes. En vain les rois de Suède ont rendu des arrêts très-rigoureux contre ces prétendus nécromanciens, & en ont fait punir plusieurs comme sorciers, ils n'ont pu détruire le penchant de ce peuple pour l'art illusoire & méprisable des enchantemens, des divinations & des sortilèges. Un tambour mystérieux, orné de figures symboliques, & garni des instrumens propres à opérer les effets ordinaires de la nécromancie, est le principal

me
men
roid
leur
met
suite
circ
parc
coup
chev
flam
s'agi
enfi
sans
est p
quill
teurs
L
ce q
redo
ment
auqu
funer
boule
du p
mal,
qu'el
droit
vitéff

E.
lait , ou
qui en fait
est encore
contre les
fois ils ont
, chez un
s grossiere
oujours un
es pays où
iffent, que
estime &
ient donc
ce , & se
s , d'exci-
ouver les
er d'heu-
, par l'art
mes. En
endu des
s préten-
fait punir
n'ont pu
ple pour
enchan-
les forti-
orné de
es instru-
ets ordi-
principal

LA JAPONIE. 19

meuble dont se sert le magicien. Il commence par l'approcher du feu , pour en roidir la peau , qui se resserre par la chaleur. Puis il se tient à genoux , & y fait mettre tous les assistans. Il frappe ensuite doucement , en traçant une ligne circulaire , & en prononçant quelques paroles : peu - à - peu il redouble les coups , & élève la voix : bientôt ses cheveux se hérissent ; son visage s'enflamme ; ses yeux s'égarant ; il crie ; il s'agite ; il devient furieux , & tombe enfin la face contre terre , & y reste sans mouvement. Lorsque sa phrénésie est passée , il se relève avec une tranquillité affectée , & révèle aux spectateurs ce que le diable lui a appris.

La nation ajoûte une foi aveugle à ce que débitent ces imposteurs. Elle redoute sur-tout un certain enchantement ou maléfice appelé le *gan* , auquel on attribue les effets les plus funestes. Il consiste en une petite boule de la grosseur d'une noix , faite du plus tendre duvet de quelque animal , & qui porte la mort à tout ce qu'elle touche. Elle s'envoie d'un endroit à un autre , & roule avec tant de vitesse , qu'on ne l'apperçoit que par

une petite trace bleue qu'elle laisse sur son passage. S'il arrive qu'elle frappe en son chemin, une créature vivante, elle produit aussi-tôt son effet, de même que sur la personne à qui elle est adressée. Quiconque meurt subitement, est censé avoir été touché de la boule : quand celui à qui on l'envoie, est plus habile que son ennemi, il la lui renvoie sur le champ, sans en avoir été frappé ; & ce dernier meurt de la même mort qu'il préparoit à son adversaire. C'est principalement chez les Lapons Danois, que le gan est en usage. Ils ont aussi un gros chat noir, auxquels ils disent tous leurs secrets, & qu'ils consultent dans toutes leurs affaires importantes, qui se réduisent à sçavoir s'il faut aller à la chasse, à la pêche, changer d'habitation, &c ; persuadés que le démon, caché sous la figure de cet animal, fait connoître ses volontés par quelques signes de convention.

Lorsqu'un Lapon est attaqué d'une maladie sérieuse, on a recours au tambour, pour en sçavoir l'événement. Si l'augure est favorable, on n'épargne au malade, ni soins ni remèdes. Dans le cas contraire, on lui fait avaler une

forte
son
arriv
forc
l'aba
du f
se r
de l
quill
qu'il
caba
de n
de f
S
ou l
honn
men
qu'à
tres f
le ci
fosse
tous
servis
font
en a
pour
téné
& ap
le ch

E.
e laisse sur
elle frappe
e vivante,
effet, de
à qui elle
urt subite-
ché de la
l'envoie,
mi, il la
s en avoir
urt de la
à son ad-
t chez les
a est en
mat noir,
secrets,
tes leurs
luisent à
se, à la
&c; per-
la figure
s volon-
vention.
é d'une
au tam-
ent. Si
pargne
Dans
er une.

LA LAPONIE. 21

forte dose d'eau-de-vie, pour faciliter son passage dans l'autre monde. Il arrive quelquefois, que, dès que le forcier a prédit sa mort, tout le monde l'abandonne, & ne s'occupe plus que du festin qui doit suivre son décès. On se rend dans l'endroit où l'on vend de l'eau-de-vie, & l'on attend-là tranquillement, l'instant de son trépas. Si-tôt qu'il a rendu l'ame, on rentre dans la cabane; & l'on se dispose à boire sur de nouveaux frais, pour se consoler de sa perte, ou s'exciter à la douleur.

Si le défunt est un homme riche, ou l'enterre dans l'église; mais cet honneur, auquel ce peuple commence à être sensible, ne s'accorde qu'à ceux qui le payent cher. Les autres sont portés, sans distinction, dans le cimetiére. On place, à côté de la fosse, leurs armes, leur traîneau, & tous les instrumens dont ils se sont servis pendant leur vie. Les Lapons sont persuadés qu'ils peuvent encore en avoir besoin après leur mort; soit pour se procurer de la lumière dans les ténèbres, soit pour abbatre les arbres, & applanir les obstacles qui rendent le chemin du ciel étroit & raboteux.

Toutes ces choses restent dans le cimetière ; on immole une renne sur le tombeau ; & les assistans se régalerent de la chair de l'animal. Dans ces sortes de festins, l'eau-de-vie fait l'ame du repas, & rend les convives plus éloquens sur les louanges du mort.

Le deuil ne se porte ici, que dans le cœur, & ne commence que lorsqu'il n'y a plus rien à boire. Les Lapons ne changent d'habit, que dans deux saisons. En été, les hommes portent des caleçons étroits, qui descendent jusqu'aux pieds, & un juste-au-corps de grosse laine, sans chemise. Ils ont par-dessus, une ceinture de cuir, d'où pend un couteau dans une gaine, avec une poche où ils mettent du fil, des aiguilles, &c. Leur tête est couverte d'un bonnet de plumes ; & leurs souliers sont faits de peau de renne. L'habit d'hiver ne diffère du précédent, que par la matière, la forme étant toujours à-peu-près la même ; ce qui est de plume ou d'étoffe, en été, est remplacé par de grosses fourrures, dans les tems froids. Leurs bonnets leur cachent toute la tête ; ils ne leur laissent qu'une ouverture pour

les
dan
tou
mie
don
I
con
que
ticu
plus
che
lam
fleu
cha
ou u
men
fois
rail,
proc
air d
un fi
boul
Leur
plate
jusq
veux
laiss
sur le
N

I E.

ans le cime-
enne sur le
régalent de
ces fortes de
ame du re-
s plus élo-
mort.

que dans le
ue lorsqu'il
Lapons ne
s deux fai-
portent des
ndent jus-
i-corps de
s ont par-
uir, d'où
îne, avec
u fil, des
couverte
leurs sou-
e renne.
u précé-
la forme
même;
l'étoffe,
grosses
s. Leurs
tête; ils
re pour

LA LAPONIE. 23

les yeux & la bouche; & comme,
dans tout l'habillement, le poil est
tourné en dehors, on ne peut pas
mieux les comparer, qu'aux animaux
dont ils ont emprunté la dépouille.

Les femmes sont presque vêtues
comme les hommes, à l'exception de
quelques ornemens qui leur sont par-
ticuliers: par exemple, leur ceinture est
plus large & plus ornée. Elles y atta-
chent des chaînes de laiton, de petites
lames d'argent ou d'étain, découpées en
fleurs, en étoiles, en oiseaux. A chaque
chaîne est suspendu un étui, un couteau,
ou une bourse; & le poids de ces orne-
mens est très-lourd, & passe quelque-
fois plus de vingt livres. Tout cet atti-
rail, sans cesse balancé par leur marche,
produit un cliquetis qui leur donne un
air de considération. Elles ont sur le sein
un fichu d'étoffe rouge, garni de petits
boutons ou autres morceaux de cuivre.
Leur coëffure est une espèce de calotte
plate & ronde, qui leur couvre la tête
jusqu'aux oreilles, & cache leurs che-
veux, qu'elles retrouffent, ou qu'elles
laissent négligemment flotter en tresses
sur leurs épaules.

Nous étions à peine descendus à

Kola, qu'on nous annonça l'arrivée d'un officier Suédois, envoyé par le gouverneur de Tornéao, pour y terminer quelques différends entre la Suède & la Russie, concernant les limites. Quand il sçut que j'étois François : « Vous n'êtes pas, me dit-il, le » seul homme de votre nation, qui » soit venu, & que j'aye connu dans » ces climats éloignés; j'ose même me » flatter d'avoir été l'ami de quelques- » uns d'eux; » & là-dessus il me parla du fameux voyage de nos Académiciens dans le Nord. Vous sçavez, Madame, qu'en 1736, le roi voulant faire décider la célèbre question de la figure de la terre, l'Académie des sciences eut ordre d'envoyer quelques-uns de ses membres sous l'équateur, pour marquer le premier degré du méridien, & d'autres vers le Nord, pour mesurer le degré le plus septentrional. On vit partir, avec la même ardeur, ceux qui alloient s'exposer au soleil de la zone brûlante, & ceux qui devoient sentir les horreurs des frimats dans la zone glacée. Ces derniers furent MM. de Maupertuis, Camus, Clairaut & le Monnier, auxquels se joignit, comme associé,

affo
tres
ave
pou
cou
leur
cour
culé
» po
» no
» qu
» le
» po
» de
» To
» dan
» Lap
» font
» de
» merc
» les 1
» les p
» en fa
» tre.
» Je
» rati
» patri
» scienc
» ligenc
Tom

na l'arrivée
 voyé par le
 pour y ter-
 s. entre la
 rnant les li-
 étois Fran-
 e dit-il, le
 nation, qui
 onnu dans
 même me
 quelques-
 l me parla
 démiciens
 Madame,
 faire déci-
 figure de
 ences eut
 ns de ses
 our mar-
 idien, &
 mesurer le
 On vit
 ceux qui
 la zone
 ent sentir
 la zone
 MM. de
 t. & le
 comme
 associé,

LA LAPONIE.

affocié, M. l'abbé Outhier. Ces illustres voyageurs partirent de France, avec tout ce qui leur étoit nécessaire pour le succès de leur entreprise; & la cour de Suède donna des ordres qui leur firent trouver toutes sortes de secours dans les provinces les plus reculées de la Laponie. « Je fus choisi » pour les y accompagner, me dit » notre Suédois; j'y avois déjà fait » quelques voyages; & je connoissois » le pays. Nous partîmes de Stockholm, » pour nous rendre au fond du golfe » de Bothnie, où est située la ville de » Tornéao. C'est-là que se tient, pen- » dant l'hyver, la principale foire des » Lapons, lorsque la mer & les lacs » sont assez glacés, pour leur permettre » de s'y rendre en traîneau. Le com- » merce de cette ville se fait en poisson: » les habitans en fournissent à toutes » les provinces de la mer Baltique; ils » en salent une partie, & fument l'au- » tre.

« Je ne vous parlerai point des opé- » rations astronomiques de vos com- » patriotes, continua le Suédois: ces » sciences sublimes passent mon intel- » ligence; mais leurs occupations n'em- »

» pêchoient pas que nous ne fissions
» de fréquentes courses. Ils aimoient
» la chasse ; & nous prenions ce di-
» vertissement à la maniere du pays.
» Dans vos climats tempérés , on ne
» connoît guères que les armes à feu
» pour cet exercice : ici , dans l'abon-
» dance extraordinaire du gibier , on se
» fert le plus souvent d'un bâton ou
» d'un fouet. On suit de l'œil un plon-
» geon ou un canard , sans en paroître
» occupé ; on s'en approche insensible-
» ment ; & lorsqu'on les voit nager
» entre deux eaux , on leur lance le
» bâton qui leur écrase la tête contre
» les pierres. Si ces oiseaux prennent
» leur vol ; un coup de fouet en abbat
» plusieurs. Les paysans sont très-adroits
» à cette chasse ; & quoique nous y
» fussions moins exercés , nous ne lais-
» sions pas de tuer dix ou douze pié-
» ces de gibier en moins d'une heure.
» Nous allions aussi très - souvent
» visiter les mines de cuivre ; & nous
» contemplions , avec étonnement ,
» l'appareil du travail , & les abîmes
» ouverts , qui sembloient pénétrer
» jusqu'au centre de la terre. Dans nos
» différentes courses , le hazard nous

ne fissions
 Ils aimoient
 ions ce di-
 re du pays.
 rés, on ne
 armes à feu
 dans l'abon-
 gibier, on se
 n bâton ou
 eil un plon-
 en paroître
 e insensible-
 voit nager
 ur lance le
 tête contre
 x prennent
 et en abbat
 très-adroits
 ue nous y
 ous ne laif-
 douze pié-
 une heure.
 s - souvent
 ; & nous
 nnement ,
 les abîmes
 t pénétrer
 Dans nos
 zard nous

LA LAPONIE.

» fit rencontrer plusieurs monumens
 » qui apprirent aux Académiciens ,
 » que d'autres François avoient déjà
 » voyagé dans ces contrées. Ces
 » Messieurs me dirent, qu'un de vos
 » poètes comiques, nommé *Renard*,
 » accompagné de MM. de Corberon
 » & de Fercourt, sans autre motif que
 » celui de voir de nouveaux pays ,
 » avoient passé en Hollande, en Dan-
 » nemark, en Suède & dans la Lapo-
 » nie. On voit encore leurs noms gra-
 » vés sur le bois & sur la pierre ; & ces
 » inscriptions portent qu'ils ne se font
 » arrêtés, que lorsque la terre leur a
 » manqué. La principale, écrite en
 » latin, & placée sur une montagne,
 » au bord du lac de Tornotresck, d'où
 » sort le fleuve Torno, est datée du 22
 » Août 1681. La longueur de ce lac
 » est d'environ quarante lieues ; les
 » montagnes, dont il est environné,
 » sont d'une hauteur qui en dérobe le
 » sommet à la vue ; & la neige qui
 » les couvre, les confond avec les
 » nues, auxquelles elles paroissent
 » toucher. On nous dit, qu'en mon-
 » tant sur la plus haute, nous décou-
 » vririons toute l'étendue de la Lapo-

» nie. Nous mêmes quatre heures pour
 » arriver à la cime, par des chemins
 » impraticables : de-là nous découvri-
 » mes, en effet, un pays immense,
 » depuis les monts de Norvége, jus-
 » qu'au Cap-nord & la mer Glaciale.
 » Sur un roc fort dur, qui fait la pointe
 » de cette montagne, est gravée l'ins-
 » cription, conçue en quatre vers la-
 » tins, dont voici le dernier :

Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis,

» De retour à Tornéao, nous en-
 » treprîmes de nouvelles courses. On
 » fit quelques observations astronomi-
 » ques dans les environs de la ville
 » d'Ulléa, située sur le golfe de Both-
 » nie. Les rues en sont longues & ti-
 » rées au cordeau. Elle n'a qu'une
 » église, avec une maison de ville,
 » une horloge publique, & un chan-
 » tier pour la construction des bâti-
 » ments de mer. Les vaisseaux arri-
 » vent près de la ville même. Son
 » château, qui occupe une petite île,
 » est bâti de bois, de même que l'é-
 » glise & tous les autres édifices. Il
 » n'y a pas un habitant, qui n'ait un ou
 » plusieurs bateaux ; on ne voyage

I E.
heures pour
des chemins
us découvrî-
s immense ,
orvège , jus-
ner Glaciale.
fait la pointe
gravée l'inf-
atre vers la-
er :

desuit orbis,
, nous en-
courses. On
astronomi-
de la ville
se de Both-
gues & ti-
n'a qu'une
de ville ,
x un chan-
des bâti-
seaux arri-
ême. Son
petite isle,
e que l'é-
difices. Il
ait un ou-
e voyage

» guères autrement en été. Les Acadé-
» miciens y firent de nouveaux prépara-
» tifs; du biscuit, quelques bouteilles de
» vin, des peaux de rennes pour servir de
» lits sur la terre; quatre tentes, dont
» chacune ne pouvoit contenir que
» deux personnes; deux quarts de cer-
» cle, une planchette, une pendule, des
» thermomètres, & tous les instrumens
» nécessaires à leur travail: tel étoit,
» avec quelques hardes, le bagage qui
» fut embarqué dans sept bateaux, con-
» duits chacun par trois hommes.
» Je ne vous ferai point le détail,
» ajoûte notre Suédois, des opérations
» de vos Académiciens; il suffit que
» vous sçachiez qu'ils se sont donné
» des peines incroyables, pour établir
» des especes d'observatoires sur le
» sommet des plus hautes montagnes.
» Celle de Niémi est une des plus
» célèbres, par les observations qu'ils
» y firent; & les fatigues qu'ils essuyè-
» rent: en descendant du bateau, ils
» allerent d'abord à pied, jusqu'à
» une petite riviere; ils suivirent ses
» bords par une forêt si épaisse, qu'em-
» barrassés à chaque pas, par la hauteur
» de la mousse, & par les sapins abba-

» tus qu'ils rencontroient, ils étoient
» obligés de se faire jour avec la ha-
» che. Les bois du pays offrent pres-
» qu'un aussi grand nombre de ces
» arbres à terre, que de ceux qui sont
» sur pied, parce que le sol, qui les
» produit, n'étant pas capable de leur
» fournir assez de nourriture, la plûpart
» péricissent, ou tombent au moindre
» vent. On y voit, de toutes parts,
» des sapins & des bouleaux déracinés.
» Ces derniers sont réduits en poussiere
» par le tems, sans que l'écorce ait reçu
» la moindre altération; & l'on est
» surpris d'en trouver de très-gros, qui
» se brisent, ou qu'on écrase quand on
» y touche. C'est peut-être ce qui a fait
» naître, en Suède, l'usage d'employer
» cette écorce, pour y couvrir les
» maisons. La forêt que les Académi-
» ciens eurent à traverser, pour arriver
» à la montagne de Niémi, ne leur
» parut donc qu'un affreux amas de
» ruines & de débris. Cette montagne,
» par les lacs qui l'environnent, & les
» difficultés de son accès, ressemble
» aux lieux enchantés des fables. D'un
» côté, on y trouve un bois clair, dont
» le terrain est aussi uni, que les allées

I E.
ils étoient
avec la ha-
offrent pref-
bre de ces
eux qui font
fol, qui les
ble de leur
e, la plupart
au moindre
outes parts,
x déracinés.
n poussiere
rce ait reçu
& l'on est
s-gros, qui
e quand on
e qui a fait
'employer
ouvrir les
Académi-
our arriver
ne leur
amas de
montagne,
nt, & les
ressemble
les. D'un
lair, dont
les allées

LA LAPONIE. 31

» d'un jardin : les arbres n'empêchent
» pas de s'y promener, & ne déro-
» bent point la vue d'un beau lac, qui
» baigne le pied de la montagne. De
» l'autre, on voit des salles & des ca-
» binets qui paroissent taillés dans le
» roc, & auxquels il ne manque que
» le toit. Les rochers sont si perpendi-
» culaires, si élevés, si unis, qu'ils
» semblent moins l'ouvrage de la na-
» ture, que des murs commencés pour
» des palais, suivant les règles de l'ar-
» chitecture la plus exacte.

» Il est un autre monument que
» les Lapons vantent comme la mer-
» veille de leur pays, & dans lequel
» ils croient que sont renfermées les
» sciences les plus sublimes. Ils en met-
» tent la situation au milieu d'une vaste
» forêt, qui sépare la mer de Bothnie
» de l'Océan : la curiosité nous enga-
» gea, M. de Maupertuis & moi, à
» en faire la visite. Nous étions au
» mois d'Avril : il falloit risquer, sur la
» foi des Lapons, tous les inconvéniens
» de la gelée, dans un désert sans asyle ;
» & la maniere dont on voyage dans
» ce pays, augmentoit encore les dif-
» ficultés. Dès le commencement de

» l'hiver on marque, avec des bran-
» ches de sapin, les chemins qui doi-
» vent conduire aux lieux fréquentés.
» A peine les traîneaux ont foulé la
» première neige qui couvre les rou-
» tes, & commencé à les creuser,
» qu'une neige nouvelle, répandue de
» tous côtés par le vent, les relève, &
» les tient de niveau avec le reste de
» la campagne. D'autres voitures, qui
» passent, refoulent cette neige, que
» d'autre neige vient bientôt recou-
» vrir; & quoique ces chemins, al-
» ternativement creusés & recouverts,
» ne paroissent pas plus élevés que le
» reste du terrain, ils ne laissent pas de
» former des especes de chaussées,
» d'où l'on ne peut s'écarter à droite
» ou à gauche, sans tomber dans des
» abîmes de neige. On a besoin d'une
» attention continuelle, pour ne pas
» sortir d'une espece de fillon qui est
» ordinairement creusé vers le milieu,
» par le passage de tous les traîneaux.
» Mais au fond des forêts, dans les
» lieux qui ne sont point fréquentés,
» il n'y avoit pas même de tels che-
» mins; & nous ne nous retrouvions,
» qu'à l'aide de quelques marques qu'on

avec des bran-
 mins qui doi-
 x fréquents.
 ont foulé la
 vre les rou-
 les creuser,
 répandue de
 es relève, &
 le reste de
 oitures, qui
 neige, que
 ntôt recou-
 emins, al-
 recouverts,
 vés que le
 sent pas de
 chauffées,
 er à droite
 r dans des
 soin d'une
 ur ne pas
 on qui est
 e milieu,
 traîneaux.
 dans les
 quentés,
 tels che-
 uvions,
 es qu'on

LA LAPONIE. 33

» laisse aux arbres. Quelquefois les
 » rennes enfoncent jusqu'aux cornes
 » dans la neige ; & un voyageur, qui
 » seroit surpris alors par un ouragan,
 » ne reconnoitroit plus, ni le chemin
 » qu'il cherche, ni celui qu'il a tenu.
 » Les Lapons, fertiles en contes mer-
 » veilleux, nous firent l'histoire de
 » plusieurs personnes qui avoient été
 » enlevées dans les airs, avec leur at-
 » telage, par les tourbillons de neige,
 » & jettés, tantôt contre des rochers,
 » tantôt au milieu des lacs.
 » Sans avoir éprouvé de fâcheux
 » accidens, nous n'en eûmes pas
 » moins de peine à traverser une fo-
 » rêt, où il falloit, à tout moment, laisser
 » reposer nos rennes, & leur donner
 » de la mousse, dont nous avions fait
 » provision. C'est toute leur nourri-
 » ture : les Lapons la mêlent avec de
 » la neige & de la glace, pour en for-
 » mer des pains fort durs, qui servent
 » en même tems de fourrage & de
 » boisson à ces animaux. Nous étions
 » nous-mêmes extrêmement fatigués de
 » la posture gênante, qu'on est obligé
 » d'avoir dans un traîneau ; notre seul
 » délassement, dans cet ennuyeux

» voyage , étoit de voir sur la neige ;
 » les traces de différentes sortes d'ani-
 » maux , dont la forêt est remplie : on
 » est surpris qu'il en passe un si grand
 » nombre , dans un si petit espace.
 » Nous trouvâmes, sur notre route, plu-
 » sieurs pièges tendus aux hermines ,
 » & dans quelques-uns , des hermines
 » prises. Les Lapons attachent horizon-
 » talement , sur un petit arbre coupé
 » à la hauteur de la neige , une bûche
 » recouverte d'un autre , qui laisse à
 » l'hermine un petit passage , mais qui ,
 » étant prête à tomber sur elle , l'écrase ,
 » lorsqu'elle touche à l'appât. Cette
 » chasse est très-abondante en Laponie.
 » Nous arrivâmes à la montagne de
 » Windso , sur laquelle est le monu-
 » ment que nous allions visiter ; mais
 » il étoit enseveli dans la neige ; &
 » nous le cherchâmes long-tems , sans
 » pouvoir le découvrir : enfin , à force
 » de travail , nous trouvâmes l'objet de
 » notre curiosité. Nous ôtâmes la plus
 » grande partie de la neige ; & fîmes
 » un grand feu pour fondre le reste. Ce
 » monument fameux est une pierre de
 » forme irrégulière , qui sort de terre
 » de la hauteur d'un pied & demi , &

VIE.
sur la neige,
fortes d'ani-
remplie : on
un si grand
petit espace.
e route, plu-
hermines,
es hermines
ent horizon-
arbre coupé
une bûche
qui laisse à
, mais qui,
le, l'écrase,
pât. Cette
n Laponie.
ontagne de
le monu-
ter ; mais
neige ; &
ems, sans
n, à force
l'objet de
es la plus
& fines
reste. Ce
pierre de
de terre
demi, &

LA LAPONIE. 35

» qui n'en a pas plus de trois de lar-
» geur. Sur une de ses faces, sont écrites
» deux lignes fort droites, composées
» de caractères inconnus, longs d'un
» pouce, & taillées avec assez de pro-
» fondeur. Quoique ces traits paroissent
» gravés avec le fer, je n'ose assurer
» s'ils sont de la main des hommes,
» ou le jeu de la nature. Si l'on con-
» sulte la tradition du pays, ces carac-
» tères sont une inscription fort an-
» cienne, qui contient de grands se-
» crets. Mais quelle attention peut-on
» faire au témoignage des Lapons, sur
» un point d'antiquité, eux qui ne sça-
» vent pas même leur âge, & qui, le plus
» souvent, ne connoissent point leur
» mère ? Cette pierre, me dit M. de
» Maupertuis, n'a point assurément la
» beauté des monumens Grecs & Ro-
» mains ; mais si ce quelle contient est
» une inscription, c'est vraisemblable-
» ment la plus ancienne de l'univers.
» Le pays où elle se trouve n'étant ha-
» bité que par une espece d'hommes,
» qui vivent en bêtes, on ne croira
» guères, continua-t-il, qu'ils ayent
» jamais eu des événemens bien mé-
» morables à transmettre à la posté-

» rité, ni, quand ils en auroient eu ;
 » qu'ils en eussent connu les moyens.
 » On ne scauroit supposer non plus ,
 » ajoûta-t-il , que ce pays , dans la
 » position où il est , ait jamais eu d'au-
 » tres habitans plus civilisés. Il semble
 » donc , c'est toujours M. de Mau-
 » pertuis qui parle ; il semble que l'ins-
 » cription doit avoir été gravée dans
 » des tems , où cette contrée se trou-
 » voit sous un autre climat, avant quel-
 » qu'une de ces grandes révolutions
 » que la terre paroît avoir essuyées.

» Ceux qui ne croiront point l'o-
 » rigine de l'inscription de Windso
 » bien expliquée , pourront la décou-
 » vrir dans quelque événement aussi
 » singulier , que le voyage des Acadé-
 » miciens François en Laponie. Celle
 » que nous y avons laissée , dit M. de
 » Maupertuis , pour monument de
 » nos opérations astronomiques , sera
 » peut-être un jour aussi obscure. Si
 » toutes les sciences étoient perdues ,
 » qui pourroit imaginer qu'un tel mo-
 » nument fût l'ouvrage de la nation
 » Françoisise , & que ce qu'on y ver-
 » roit gravé , fût la mesure des degrés
 » de la terre , & la détermination de

IE.
uroient eu ;
les moyens.
r non plus ,
ys , dans la
mais eu d'au-
s. Il semble
M. de Mau-
le que l'inf-
gravée dans
rée se trou-
avant quel-
révolutions
essuyées.
t point l'o-
de Windso
t la décou-
ement aussi
des Acadé-
onie. Celle
, dit M. de
nument de
iques , sera
obscure. Si
t perdues ,
un tel mo-
e la nation
'on y ver-
des degrés
mination de

LA LAPONIE. 37

» sa figure ? Disons la même chose
» de l'inscription latine que MM. de
» Fercourt, de Corberon & Renard
» laisserent au bord du lac de Tor-
» notresck.

» Nous n'eûmes pas plutôt satisfait
» notre curiosité , que nous nous re-
» mîmes dans nos traîneaux , pour re-
» venir à Tornéao. Durant notre route,
» nous recontrâmes sur le fleuve , plu-
» sieurs caravanes de Lapons , qui
» portoient leurs marchandises à une
» foire. Ces caravanes formoient de
» longues files de traîneaux : la pre-
» miere renne étoit conduite par un
» homme qui marchoit à pied ; la se-
» conde étoit attachée à la premiere ,
» & ainsi de suite , jusqu'à trente ou
» quarante , qui , toutes attelées à leur
» traîneau , passioient par le petit sillon
» que la premiere avoit tracé dans la
» neige , & que les autres y avoient
» creusé. Lorsqu'elles commençoient à
» se lasser , on en formoit un grand
» cercle ; elles se couchoient dans la
» neige , & on leur distribuoit de
» la mouffe. Leurs conducteurs ,
» qui ne sont guères plus difficiles
» qu'elles , se contentoient d'allumer

» un grand feu, & se couchoient aussi
 » sur le fleuve, tandis que leurs fem-
 » mes & leurs enfans tiroient, des traî-
 » neaux, quelques poissons qui de-
 » voient faire tout leur souper. D'autres
 » dressoient des especes de tentes com-
 » posées de misérables haillons d'une
 » grosse étoffe de laine, toute noire
 » de fumée. Elle entoure quelques pi-
 » quets qui forment un cône, dont la
 » pointe demeure découverte, pour
 » servir de cheminée. Les Lapons,
 » étendus sur une peau d'ours ou de
 » renne, passent le tems, dans cette
 » situation, à fumer du tabac, & pren-
 » nent en pitié les occupations des au-
 » tres hommes.

» Après avoir fait une partie du che-
 » min avec nos rennes, nous trouvâ-
 » mes des marais que la fonte des nei-
 » ges avoit rendus impraticables. Les
 » habitans, pour les traverser, avoient
 » couché, bout-à-bout, des sapins sur
 » lesquels on pourroit marcher, en
 » gardant l'équilibre, si les nœuds de
 » ces arbres, qui sont comme autant
 » de pointes, permettoient d'y placer
 » le pied. Cependant nous avançons ;
 » & lorsqu'on ne pouvoit plus tenir

choient aussi
 e leurs fem-
 ent, des traî-
 ons qui de-
 per. D'autres
 tentes com-
 illons d'une
 toute noire
 quelques pi-
 ne, dont la
 erte, pour
 es Lapons,
 ours ou de
 dans cette
 ac, & pren-
 ons des au-

tie du che-
 ous trouvâ-
 te des nei-
 ables. Les
 er, avoient
 s sapins sur
 cher, en
 nœuds de
 me autant
 y placer
 vancions;
 plus tenir

LA LAPONIE.

» sur les arbres couchés, on enfonçoit
 » dans le marais. Nous passâmes ensuite
 » deux lacs, sur des pièces de bois
 » que nous avions assemblées en forme
 » de radeau.

» Par ces différentes manieres de
 » voyager, nous approchions des con-
 » trées méridionales de la Laponie, où
 » le climat est plus doux, le peuple
 » moins sauvage, & où l'on com-
 » mence à voir des chevaux. La ma-
 » niere de vivre de ces animaux est
 » une des choses les plus singulieres
 » du pays. Au mois de Mai, ou plus
 » tard, suivant la durée de l'hyver, ils
 » partent de la maison de leur maître,
 » & se rendent d'eux-mêmes dans cer-
 » tains cantons des forêts, où il semble
 » qu'ils se soient donné rendez-vous.
 » Ils forment différentes troupes, qui
 » ne se mêlent ni ne se séparent jamais.
 » Chacune prend le territoire qui lui
 » est anciennement assigné, s'y tient,
 » & n'entreprend point sur celui des
 » autres. Quand la pâture leur man-
 » que, ils quittent le canton, & vont
 » s'établir ailleurs, avec le même ordre.
 » Cette police est si bien réglée, &
 » l'uniformité de leur marche est si

» constante, que les maîtres savent
 » toujours où les trouver, lorsqu'ils en
 » ont besoin. Sur l'arrière-saison, ils
 » reviennent par troupes, & retour-
 » nent d'eux-mêmes, & sans conduc-
 » teurs, dans leur écurie.

» Les habitans de ces contrées mé-
 » ridionales de la Laponie commencent
 » déjà à connoître l'usage du bain. Ils
 » ont une espece de fourneau, placé
 » dans un coin de la chambre; & lors-
 » qu'il est bien échauffé, ils jettent de
 » l'eau dessus, & vont s'humecter de
 » la vapeur qui en sort. On y voit en-
 » semble hommes, femmes, filles &
 » garçons, ayant chacun une poignée
 » de verges, dont ils se frappent, pour
 » exciter la transpiration. J'ai vu des vieil-
 » lards sortir de cette étuve, nuds &
 » en sueur, traverser une cour par un
 » grand froid, & se jeter dans la neige
 » ou dans une riviere.

» Ces gens, au lieu de lampe ou de
 » chandelle, se servent de pièces de sapin
 » fort minces, & longues de deux ou
 » trois pieds, qui brûlent assez bien, mais
 » qui durent peu. On a des paniers pleins
 » de neige, pour recevoir les charbons
 » qui en tombent à chaque instant.

» En arrivant à Tornéao, je reçus
» des lettres de la cour de Suède, qui
» m'associoit aux fonctions du gouver-
» neur de cette ville; & depuis ce
» tems, dit notre Suédois, je n'ai pas
» cessé d'y faire mon séjour ordinaire.
» Tornéao, dont tous les bâtimens sont
» de bois, est composé de soixante-
» dix maisons, qui forment trois gran-
» des rues parallèles, traversées par
» dix ou douze plus petites. La plûpart
» de ces maisons ont une grande cour
» entourée d'appartemens, d'écuries,
» & d'un grenier à foin. La cheminée
» est placée dans un des angles de la
» chambre. L'usage est d'y mettre le
» bois debout; & lorsqu'il est réduit
» en charbon, on ferme le tuyau; &
» l'on donne à l'appartement le degré
» de chaleur que l'on desire. L'église
» est un peu éloignée des maisons,
» quoique dans l'enceinte de palissades
» qui environnent la ville. On y fait l'of-
» fice en Suédois, parce que les ha-
» bitans parlent cette langue: à un
» quart de lieue de-là, est une autre
» église bâtie de pierre, où il se fait
» en Finlandois, pour les domestiques
» & les payfans du voisinage.

» Le long du fleuve qui donne son
» nom à la ville, on rencontre, d'espace
» en espace, des maisons dispersées, dont
» un certain nombre est censé faire un
» village ; & ces villages ont leur pa-
» roisse, ou leur ministre, dans quel-
» ques-uns des bourgs voisins. Une
» loi défend, sous peine d'une grosse
» amende, d'assister à la messe des
» Catholiques, auxquels l'exercice de
» leur religion n'est permis, que dans
» leur chambre, à portes fermées. Une
» autre loi interdit l'usage des habits de
» drap, à moins qu'ils ne soient mar-
» qués, dans les plis, du cachet du
» roi : il y a des commis préposés pour
» le maintien de ces ordonnances. La
» coutume est de ne mettre qu'un drap
» de toile dans les lits, avec une cou-
» verture de peau de lievre blanc,
» pour servir de second drap. Il n'est
» pas rare de trouver, chez les payfans,
» des cuilleres, des gobelets & des
» écuelles d'argent. Les moins riches
» n'ont que des ustensiles de bois ; mais
» on ne remarque aucune différence
» de caractère, entre les riches & les
» pauvres : ils sont doux, officieux, &
» pleins de probité, mais d'une timi-

» d
» C
» L
» fo
» cu
» est
» fes
» na
» ho
» vir
» lad
» fur
» res
» vie
» clin
» mo
» ma
» par
» tem
» le S
» plus
» cett
» tin
» n'en
» des
» igno
» tant
» gion
» sont

ui donne son
 ntre, d'espace
 spersées, dont
 censé faire un
 ont leur pa-
 , dans quel-
 voisins. Une
 d'une grosse
 a messe des
 'exercice de
 s, que dans
 armées. Une
 es habits de
 soient mar-
 t cachet du
 épousés pour
 nances. La
 qu'un drap
 e une cou-
 re blanc,
 p. Il n'est
 s payfans,
 ets & des
 ins riches
 ois; mais
 différence
 nes & les
 cieux, &
 une timi-

» dité & d'une poltronnerie excessives.
 » Ce peuple, ainsi que tous les autres
 » Lapons qui vivent errans dans les
 » forêts, ne fournit des troupes à au-
 » cune puissance. Gustave - Adolphe
 » essaya d'en avoir un régiment dans
 » ses armées; mais, outre leur lâcheté
 » naturelle, ils ne purent jamais vivre
 » hors de leur patrie. Dès qu'ils s'en
 » virent éloignés, ils tomberent ma-
 » lades; les uns moururent; les autres
 » furent renvoyés. L'air rigoureux qu'ils
 » respirent, est le seul qui leur con-
 » vienne, comme à leurs rennes; un
 » climat plus doux leur est contraire,
 » mortel même, ainsi qu'à ces ani-
 » maux, avec lesquels ils ont la plus
 » parfaite ressemblance. Il y a long-
 » tems que je vis parmi eux, me dit
 » le Suédois; & plus je les étudie,
 » plus je trouve de vérité dans
 » cette comparaison: le même inf-
 » tinêt semble les guider; & la raison
 » n'entre pour rien dans la plûpart
 » des actions de ce peuple grossier,
 » ignorant & stupide. Il n'est pour-
 » tant pas sans quelque idée de reli-
 » gion. Aujourd'hui tous les Lapons
 » sont baptisés; mais je n'ose assurer

» qu'ils soient Chrétiens, tant ils mê-
 » lent, à leur culte, d'adorations par-
 » ticulieres & de pratiques supersti-
 » tieuses. La magie paroît être le point
 » essentiel de leur croyance. Comme
 » son but est d'alléger leurs peines,
 » elle a pris naissance, & se perpétue
 » avec leur misere. Ils ne regardent le
 » Christianisme, que comme un titre qui
 » les assujettit à des impôts envers les
 » prêtres : tant de livres de viande
 » pour le baptême, tant de poisson,
 » tant de fromage, tant de peaux de
 » bête pour la communion, les ser-
 » mors, le mariage & les enterremens.
 » Au surplus, ce pays-ci n'est pas le
 » seul où l'on trafique des choses
 » saintes ; il n'y a de différence, que
 » dans la monnoie qui a cours. Ici on
 » les échange contre des denrées ; ail-
 » leurs elles se payent en argent.
 » On ne s'accorde point sur l'éta-
 » blissement du Christianisme dans la
 » Laponie : on sçait seulement que les
 » premiers missionnaires y ayant prêché
 » sans succès, on en envoya de nou-
 » veaux sous le règne de Gustave I,
 » & qu'ils y bâtirent des églises. Ce
 » prince introduisit la religion Luthé-

» ri
 » ce
 » se
 » te
 » les
 » le
 » dic
 » leu
 » fru
 » feu
 » zél
 » rois
 » tier
 » les
 » y e
 » dess
 » la j
 » ont
 » habi
 » de
 » gneu
 » les r
 » caban
 » toute
 » gran
 » trém
 » Ils
 » attach
 » tieuses

tant ils mê-
lorations par-
ues supersti-
être le point
ce. Comme
urs peines ;
se perpétue
regardent le
eun titre qui
s envers les
de viande
le poisson ,
e peaux de
n , les fer-
terremens.
est pas le
es choses
ence , que
urs. Ici on
nées ; ail-
gent.

sur l'éta-
e dans la
nt que les
nt prêché
de nou-
ustave I,
ifes. Ce
Luthé-

LA LAPONIE.

45

» rienne dans ses états , & voulut que
» ces gens-ci la professassent comme
» ses autres sujets. Il institua différen-
» tes foires dans l'année , & obligea
» les parens d'y venir faire baptiser
» leurs enfans , d'y entendre la pré-
» dication , de rapporter ce qu'on
» leur avoit appris , & de montrer le
» fruit qu'ils en tiroient. Ses succes-
» seurs n'ont pas témoigné moins de
» zèle ; & aujourd'hui il y a des pa-
» roisses réglées & des écoles Chré-
» tiennes en Laponie , comme dans
» les autres pays de la Chrétienté. On
» y envoie des prêtres Suédois , qui
» desservent les églises , & enseignent
» la jeunesse ; & tous ces ministres
» ont des gages fixes & honnêtes. Les
» habitans les traitent avec beaucoup
» de respect , les appellent *monsei-*
» *gneur* , vont au-devant d'eux pour
» les recevoir , les mènent dans leurs
» cabanes , sur une espèce de char ; &
» toute la famille leur marque la plus
» grande vénération , & la joie ex-
» trême que lui cause leur arrivée.
» Ils n'en font cependant ni moins
» attachés à leurs pratiques supersti-
» tieuses , ni moins entêtés de leurs

» opérations magiques. Ils observent
 » avec scrupule, tout ce que leur pres-
 » crivent leurs ministres, pourvu qu'on
 » leur permette d'adorer le diable, &
 » d'exercer des maléfices contre leurs
 » ennemis. Il y a tel homme qui ne
 » voudroit pas traire sa reine le di-
 » manche, & qui le passe à consulter
 » son chat noir : tel autre ne mangera
 » pas de fromage un jour d'abstinence,
 » & s'enivrera de bran-de-vin à l'hon-
 » neur de son idole. Il reste, parmi ce
 » peuple, d'anciennes traces de paga-
 » nisme, qu'il n'est presque pas possi-
 » ble d'abolir. Quand on leur fait là-
 » dessus des représentations, ils ré-
 » pondent que leurs peres ont vécu
 » de même, & n'en ont pas été plus
 » malheureux. Ils objectent d'ailleurs
 » la conduite de leurs pasteurs, plus
 » empressés à s'enrichir de leurs dé-
 » pouilles, qu'à les édifier par des
 » exemples de vertu & de défintéres-
 » sement ; & ils ajoûtent peu de foi à
 » une religion ; qu'on ne leur prêche
 » que par des exactions & des tyran-
 » nies. En recevant l'évangile, ils ont
 » conservé tous leurs vices, & ont
 » pris ceux de leurs missionnaires.

» L'
 » pr
 » tés
 » acc
 » ce
 » a
 » mo
 » L
 » cul
 » ido
 » pres
 » tres
 » dém
 » con
 » troi
 » terre
 » parti
 » la ca
 » élevé
 » née
 » autel
 » nité
 » bloc
 » rappo
 » marte
 » droit
 » min,
 » tel, e

observent
leur pres-
survu qu'on
diable, &
contre leurs
ne qui ne
ne le di-
consulter
mangera
ostinence,
n à l'hon-
parmi ce
de paga-
pas possi-
ur fait là-
, ils ré-
ont vécu
été plus
d'ailleurs
rs, plus
eurs dé-
par des
sintéres-
de foi à
prêche
tyran-
ils ont
& ont
naires.

LA LAPONIE.

» L'eau-de-vie & la cupidité sont les
» présens funestes que leur ont appor-
» tés ces prédicateurs de la foi ; & en
» acquérant quelques vertus sociales ,
» ce peuple, devenu moins farouche,
» a perdu la pureté des anciennes
» mœurs.

» Les Lapons, qui partagent leur
» culte entre Jesus-Christ & leurs
» idoles, en ont trois principales ; la
» première a la supériorité sur les au-
» tres dieux ; sur les hommes & sur les
» démons ; la seconde préside à la
» conservation des animaux, & la
» troisième aux productions de la
» terre. On les adore dans des lieux
» particuliers, à quelque distance de
» la cabane ; & l'autel est une table
» élevée de sept à huit pieds, environ-
» née de branches d'arbres. Sur cet
» autel, est posée l'image de la divi-
» nité, qui n'est autre chose qu'un
» bloc informe, dont la tête a quelque
» rapport avec celle d'un homme. Un
» marteau attaché à la place du bras
» droit, désigne sa puissance. Le che-
» min, qui conduit de la cabane à l'au-
» tel, est tracé par une allée de feuil-

» lage, qu'on a soin de renouveler
 » à mesure qu'il devient sec.

» Les dieux d'une classe inférieure
 » habitent des lieux d'un accès plus
 » difficile. C'est quelquefois une ca-
 » verne, les bords d'un marais, ou le
 » haut d'une montagne. Leurs statues
 » sont des pierres brutes, telles qu'on
 » en trouve parmi les rochers; & pour
 » les faire reconnoître, & empêcher
 » qu'on ne viole la sainteté du lieu
 » qu'elles occupent, on marque, avec
 » des branches de bouleau, l'étendue
 » de cette espèce de sanctuaire. Comme
 » chaque famille a le sien, le nombre
 » en est fort grand; on en compte
 » jusqu'à trente dans chaque gouver-
 » nement, préfecture, ou bailliage. Il
 » n'est permis à aucune femme d'en
 » approcher, & moins encore de leur
 » offrir des sacrifices. Ce seroit une
 » profanation impardonnable, digne
 » du courroux de la divinité, & de
 » l'indignation des habitans.

» La principale pierre est entourée
 » d'autres plus petites: on croit que le
 » Dieu est accompagné de sa femme,
 » de ses enfans & de ses domestiques.

» On

»
 »
 »
 » t
 » r
 » c
 » i
 » c
 » f
 » d
 » d
 » le
 » d
 » tic
 »
 » na
 » le
 » de
 » to
 » cep
 » au
 » pa
 » de
 » fca
 » que
 » c'est
 » grai
 » fonc
 To

de renouveler
 at fec.
 classe inférieure
 un accès plus
 efois une ca-
 marais, ou le
 . Leurs statues
 , telles qu'on
 chers; & pour
 & empêcher
 nteté du lieu
 marque, avec
 au, l'étendue
 uaire. Comme
 n, le nombre
 n en compte
 aque gouver-
 ou bailliage. Il
 femme d'en
 ncore de leur
 e seroit une
 able, digne
 vinité, & de
 ns.
 est entourée
 a croit que le
 e sa femme,
 domestiques.
 » On

» On leur rend presque à toutes les
 » mêmes honneurs; & ces honneurs
 » consistent à les arroser de graisse &
 » de sang de renne. Aussi sont-elles
 » très-dégoûtantes; mais c'est précisé-
 » ment là, ce qui les rend vénérables à
 » ce peuple hideux, mal-propre &
 » imbécille. Les étrangers, qui visitent
 » ces idoles, en emportent quelque-
 » fois dans leurs pays, pour en orner
 » des cabinets; & les Lapons furieux
 » de voir ainsi diminuer la famille de
 » leurs dieux, accablent les ravisseurs
 » de menaces, d'injures & d'impréca-
 » tions.

» Les rennes sont les victimes ordi-
 » naires, que ces peuples offrent à
 » leurs idoles. Après les avoir imbibées
 » de sang & de graisse, ils enterrent
 » tout ce qui reste de l'animal, à l'ex-
 » ception de ses cornes qu'ils plantent
 » autour du dieu. Cette cérémonie se
 » passe en silence, & avec beaucoup
 » de recueillement de la part du sacri-
 » ficateur & des assistans. Il y a quel-
 » que variété dans les sacrifices; mais
 » c'est presque toujours le sang & la
 » graisse de renne, qui en font le
 » fond & la base. Ils ont aussi des

» jours consacrés à la mémoire des
 » morts : aux fêtes de Noël , ils met-
 » tent, dans un petit coffre, une partie
 » de leur nourriture , & la suspendent
 » à un arbre , pour en régaler les ma-
 » nes des défunts. Pendant ces mêmes
 » fêtes, un pere de famille ne sort pas
 » de sa cabane pour assister à l'office
 » divin ; il se contente d'y envoyer ses
 » enfans & ses valets , & s'excuse sur
 » la crainte qu'il a, d'être tourmenté
 » par les esprits, jusqu'à ce qu'ils soient
 » rassasiés. En général, les Lapons ont
 » une grande répugnance d'aller à l'é-
 » glise : il faut que le chef du village
 » les y oblige, & envoie des gens qui
 » les y mènent de force. Il y en a qui,
 » pour s'en exempter, donnent de
 » l'argent aux prêtres toujours prêts à
 » le recevoir. »

Je suis, &c.

A Kola, en Laponie, ce 15 Avril 1748.



qu
 cor
 n'a
 l'id
 ils
 les
 se
 ind
 des
 tout
 nistr
 noif
 & lu
 Les
 vant
 nom
 pour
 de ce
 Suéd
 leur

I E.
mémoire des
él, ils met-
e, une partie
a suspendent
aler les ma-
ces mêmes
ne fort pas
er à l'office
envoyer ses
s'excuse sur
tourmenté
qu'ils soient
Lapons ont
l'aller à l'é-
du village
es gens qui
y en a qui,
onnent de
urs prêts à

Avril 1748.

LETTRE XC.

SUITE DE LA LAPONIE.

VOUS venez de voir, Madame, par le récit de notre Suédois, que les Lapons ne sont pas tellement convertis au Christianisme, qu'ils n'ayent encore de fréquens retours vers l'idolâtrie: il y a même des contrées, où ils sont presque tous idolâtres: ce sont les Lapons Moscovites, chez lesquels se conserve toujours leur ancienne indépendance. Ils élisent eux-mêmes des especes de gouverneurs, qui ont tout pouvoir parmi eux, & qui administrent la justice. Cependant ils reconnoissent le Czar pour leur souverain, & lui payent des tributs en pelleteries. Les Lapons Danois se conduisent suivant les loix du Danemarck: le roi nomme leurs juges & des officiers pour percevoir les impôts. A l'égard de ceux qui vivent sous la domination Suédoise, s'ils n'ont pas perdu toute leur liberté, ils sont assujettis à des

52 SUITE DE LA LAPONIE.
réglemens si sévères , qu'on y apper-
çoit difficilement l'ancien caractère
national. Autrefois ils obéissoient à
des especes de petits tyrans, nommés
Birkarles, qui les avoient subjugués,
& qu'un roi de Suède leur donna pour
les gouverner. Il leur permit d'imposer
des tributs, & leur abandonna tout le
pays en souveraineté, à condition qu'ils
payeroient tous les ans, en forme
d'hommage & de redevance, un cer-
tain nombre de fourrures. Les *Birkarles*
jouirent de ces droits pendant plusieurs
siècles ; mais ayant abusé de leur puis-
sance, & exercé des vexations contre
leurs sujets, Gustave I détruisit ces
maîtres injustes, & joignit la Laponie
à ses autres états. Ses successeurs lui
donnerent une forme nouvelle ; cha-
que contrée fut soumise à l'autorité d'un
grand baillif, qui avoit sous lui un lieu-
tenant & d'autres officiers subalternes.
Ceux-ci jugeoient les petites causes
suivant les loix de la Suède, & faisoient
eux-mêmes les exécutions criminelles.
Cette ancienne administration a éprou-
vé peu de changemens ; le gouverne-
ment est à-peu-près le même : il n'y a
guères de différence, que dans le nom &

LAPONIE.

qu'on y apper-
en caractère
obéissoient à
ans, nommés
at subjugués,
r donna pour
nit d'imposer
onna tout le
ndition qu'ils
, en forme
ce, un cer-
es Birkarles
ant plusieurs
le leur puis-
ions contre
étruisit ces
la Laponie
ceffeurs lui
elle; cha-
torité d'un
lui un lieu-
ubalternes.
tes causes
& faisoient
riminelles.
n a éprou-
ouverne-
: il n'y a
le nom &

SUITE DE LA LAPONIE. 53
la qualité des officiers. La perception
des impôts a été sujette à plus de varia-
tions: d'abord on exigea des pelleteries,
suivant la richesse de chaque particu-
lier, avec le dixieme de leurs rennes,
& de tout le poisson qu'on preroit à
la pêche: dans la suite, il fut réglé
que chaque habitant, parvenu à l'âge
de dix-sept ans, seroit tenu de donner
deux rennes mâles, ou trois femelles,
une certaine quantité de poisson, &
la peau de tous les élans qui seroient
tués dans le pays. Aujourd'hui chacun
paye la capitation proportionnément à
ses facultés, & pour mettre de l'équité
& de l'ordre dans ces impositions, on
a distribué en trois classes, tout le ter-
ritoire qu'occupent les habitans; le
bon, le médiocre, le stérile; & chaque
division ne paye, qu'à raison de sa fé-
condité & de son étendue. On la taxe
à une certaine somme déterminée; &
il est libre de la donner ou en argent,
ou en poisson, ou en fourrures. Cin-
quante peaux d'écureuils équivalent à
cinq livres de notre monnoie; une
peau de renard, ou neuf livres de
poisson sec valent à-peu-près la même
somme. Outre ces impositions, on leve
C iij

54 SUITE DE LA LAPONIE.

le dixieme sur la pêche, sur la chasse & sur les rennes pour l'entretien des prêtres, qui exigent ce tribut avec plus de rigueur, que les collecteurs royaux. Il y a dans l'année différentes foires, où les Lapons sont obligés d'apporter eux-mêmes tous ces impôts; on les fait ensuite transporter dans des magasins, d'où on les envoie au lieu de leur destination. Comme ce transport exige des frais, chaque Lapon ajoute, à son tribut ordinaire, une paire de fouliers, par forme d'indemnité. Ces peuples mènent une vie si errante, qu'on ne sauroit jamais où les prendre, & qu'ils pourroient, par conséquent, s'exempter de payer le tribut, s'ils renonçoient à se trouver aux foires; mais le besoin qu'ils ont de fer, d'acier, de couteaux, de cordes, & d'autres secours, les rassemblent nécessairement dans ces lieux, où l'on a soin de leur faire trouver tout ce qui peut leur être utile.

Les foires les plus célèbres sont celles du six Janvier, du vingt-cinq du même mois, & du deux de Février. Leur durée est de huit à quinze jours; les marchands y arrivent de

PONIE.
sur la chasse
entretien des
tout avec plus
eurs royaux.
es foires, où
pporter eux-
on les fait
s magasins,
e leur desti-
rt exige des
à son tribut
uliers, par
euples mè-
on ne sçau-
, & qu'ils
s'exempter
onçoient à
le besoin
couteaux,
ours, les
dans ces
leur faire
leur être
bres sont
ngt-cinq
x de Fé-
à quinze
ivent de

SUITE DE LA LAPONIE. 55

toutes les parties de la Suède, du Danemarck, de la Laponie & de la Norvège. Le chef, qui y préside, est accompagné d'un homme de loi, d'un officier de police, & d'un prêtre; le premier, pour juger les différends; le second, pour maintenir le bon ordre; le prêtre, pour baptiser, marier, enterrer, & sur-tout pour recevoir les présens que lui font les Lapons, chacun selon ses facultés. Les plus dévots offrent à l'église des fourrures de petit gris, qu'ils suspendent aux murs du temple, & des peaux de renne qu'ils étendent, en forme de tapis, sur le pavé qui conduit à l'autel. Ces bonnes gens croient ne pouvoir obtenir des graces de Dieu, qu'en intéressant le prêtre en leur faveur.

Les marchandises que les Lapons apportent à la foire, sont des pelletteries, des habits, des gants, des souliers, des bottines, du poisson sec, des rennes, & des fromages faits du lait de ces animaux. Ils prennent, en échange, de l'eau-de-vie, du tabac, du drap, de la toile, des ustensiles de ménage, ou de l'argent. Ce commerce se fait d'autant plus aisément, que toutes

56 SUITE DE LA LAPONIE.

ces choses ont un prix qui ne varie point : on sçait ce que vaut chaque marchandise ; & il n'y a pas plus de difficulté à troquer des fourrures pour de l'eau-de-vie, que nous n'en avons à changer un louis contre de la monnoie : aussi les marchés se concluent-ils dans le moment. Une livre de tabac vaut un écu ; une peau d'ours est estimée trois livres. Il n'y a point à marchander ; on a la peau, en donnant le tabac.

C'est ordinairement dans les foires ou autres assemblées de cette espece, que se font les propositions de mariage. Un Lapon, qui recherche une fille, ne s'inquiète ni de sa beauté, ni de sa sagesse. Est-elle riche ? a-t-elle beaucoup de rennes ? C'est la première question qu'on fait aux parens. Il faut sçavoir, Madame, que dès qu'un enfant est baptisé, on lui donne une renne, sur laquelle on imprime une marque pour la reconnoître, ainsi que sur toutes celles qui en proviennent. Quand les dents commencent à percer à l'enfant, on ajoûte, à son troupeau, une nouvelle renne, marquée comme la première ; & à mesure qu'il grandit, ses richesses se multi-

PONIE.
ne variepoint :
que marchan-
le difficulté à
r de l'eau-de-
à changer un
oie : aussi les
dans le mo-
vaut un écu ;
e trois livres.
der ; on a la
c.
ns les foires
ette espece ,
ons de ma-
cherche une
sa beauté ,
he ? a-t-elle
la premiere
ens. Il faut
s qu'un en-
donne une
prime une
e , ainsi que
oivent.
cent à per-
son trou-
ne , mar-
t à mesure
se multi-

SUITE DE LA LAPONIE. 57

plient ; car tout le produit & les petits de ces animaux lui appartiennent : on lui en rend un compte exact , lorsqu'il est en âge d'en avoir soin par lui-même.

Quand un jeune homme a donc fait son choix , il va , avec son pere & un ami , trouver les parens de la fille , muni d'une bonne provision d'eau-de-vie. Les deux négociateurs entrent dans la cabane , & le laissent à la porte , où il s'occupe à fendre du bois , ou à quelque autre exercice utile au futur beau-pere. Il ne lui est pas permis d'entrer sans être invité : ce seroit une incivilité qui lui seroit manquer son mariage. Toute l'eau-de-vie se boit pendant son absence ; & à chaque verre , le pere du garçon fait à celui de la fille , un compliment & une génuflexion. *Pere grand , pere vénérable , pere suprême* , sont les expressions dont il se sert , pour obtenir ce qu'il desire. Si la réponse est favorable , on appelle le jeune homme , qui , pour premiere entrevue , baise sa maîtresse sur la bouche , & frotte son nez contre celui de sa prétendue : c'est le comble de la politesse Lapone. Après ce prélude ,

58 SUITE DE LA LAPONIE.

il tire de son sein quelques morceaux de viande cuite, & les présente à sa future. Celle-ci les refuse; mais elle lui fait signe, en même tems, de sortir avec elle. Les voila donc en tête-à-tête hors de la cabane: c'est le moment de la décision. L'amant offre de nouveau ce qu'il avoit apporté; & la maîtresse ne fait plus de difficulté de le recevoir. Il la prie de lui permettre de coucher auprès d'elle dans la hutte: si la proposition déplaît, la fille jette à terre les présens; & le mariage n'a pas lieu. Dans le cas contraire, elle les garde; & l'affaire passe pour arrêtée. Il ne s'agit plus que de choisir le jour de la célébration; & c'est ici la difficulté: il est de l'intérêt du beau-pere d'en différer la conclusion, parce que, chaque fois que le jeune homme vient voir sa maîtresse, il apporte de l'eau-de-vie & du tabac, qui sont le plus grand régal qu'on puisse faire à un Lapon. On voit des gens remettre, d'année en année, l'hymen de leur fille, uniquement pour faire durer ces petites largesses. Les visites sont plus ou moins fréquentes, suivant la distance qui sépare les habitans. Le voyage se fait en traîneau; &

LAPONIE.

es morceaux
présente à sa
mais elle lui
de sortir avec
e-à-tête hors
moment de la
nouveau ce
maîtresse ne
recevoir. Il
coucher au-
si la propo-
e à terre les
as lieu. Dans
garde ; &
Il ne s'agit
de la célé-
culté : il est
l'en différer
chaque fois
voir sa maî-
le-vie & du
grand régal
on. On voit
en année,
ement pour
resses. Les
réquintes,
e les habi-
râneau ; &

SUITE DE LA LAPONIE. 59

le galant impatient témoigne ainsi,
par des chants amoureux, le desir d'être arrivé.

» Allons ! courage ! hâtons-nous,
» ma chere renne ! nous avons encore
» du chemin à faire. Allons ! de l'agi-
» lité, de la légéreté !

» Nous en ferons plutôt à la fin de
» notre course ; je verrai plutôt l'objet
» de mon amour : oui, je verrai ma
» maîtresse se promener le long des
» marais. Regarde, ma chere renne ;
» ne l'apperçois-tu pas de loin ? Dis-
» moi sur quelles fleurs elle se pro-
» mene ? Soleil, jette tes rayons sur
» les lieux qu'elle habite ; & si je
» croyois pouvoir la découvrir du haut
» de ces arbres, je monteroie jusqu'à
» leur cime ; je couperois les rameaux
» qui me déroberent sa vue.

» Allons ! courage ! hâtons-nous,
» ma chere renne ! allons, de l'agilité,
» de la légéreté !

» Ah ! si je le pouvois, chere maî-
» tresse, vous me verriez suivre le
» cours des nuées qui se portent vers
» vos marais. Si j'avois des ailes de
» corneille, dans l'instant, je prendrois
» mon essor, & j'arriverois auprès de

60 SUITE DE LA LAPONIE.

» vous. En vain vous voudriez vous
» soustraire à mes regards, &, par une
» fuite timide, vous dérober à mes
» embrassemens : je serois continuelle-
» ment sur vos pas ; je vous presserois
» contre mon sein. Ah ! je sens mon
» cœur qui palpite.

» Allons ! courage ! hâtons-nous,
» ma chere renne ! allons ! de l'agilité,
» de la légéreté !

» Qu'y a-t-il de plus fort que des
» chaînes de fer, que rien ne peut rom-
» pre ? Ainsi l'amour enchaîne nos
» cœurs. Quoi de plus inconstant, de
» plus agité que les nuages ? Ainsi l'a-
» mour tourne nos têtes, change nos
» pensées & nos résolutions. Si j'écou-
» tois toutes les idées qui m'agitent,
» je changerois de chemin à tout mo-
» ment ; mais je sçais ce que j'ai à faire.
» C'est par-là qu'est le sentier le plus
» court, pour arriver jusqu'à ma maî-
» tresse. Je pars, j'y cours.

» Allons ! courage ! hâtons-nous,
» ma chere renne ! allons ! de l'agilité,
» de la légéreté. »

Les Lapons n'ont ni tons, ni me-
sures, ni airs déterminés, pour ces
sortes de chansons. Chacun les chante

LAPONIE.

voudriez vous
s, &, par une
érober à mes
is continuelle-
vous presserois
je sens mon

hâtons-nous,
s! de l'agilité,

fort que des
ne peut rom-
nchaîne nos
constant, de
es? Ainsi l'a-
change nos
ns. Si j'écou-
ni m'agitent,
n à tout mo-
ne j'ai à faire.
ntier le plus
u'à ma maî-
s.

hâtons-nous,
de l'agilité,

ns, ni me-
pour ces
a les chante

SUITE DE LA LAPONIE. 61

comme il lui plaît; on les appelle
chansons nuptiales. Le jour pris pour
la célébration de la nôce, les parens
s'assemblent chez le pere de la fille; &
le futur fait des présens à toute la fa-
mille, conformément à ses facultés,
& proportionnés à l'état & à l'âge des
assistans. On part ensuite pour aller à
l'église. Les hommes marchent les pre-
miers; & le marié est à leur tête. Les
femmes vont après, conduites par
l'épousée; deux de ses parens, le bonnet
à la main, la soutiennent par-dessous
les bras. L'air triste qu'elle affecte,
semble annoncer que c'est à regret, &
par contrainte, qu'elle va quitter la
maison paternelle. Quand on lui de-
mande si elle veut épouser un tel? Elle
ne fait aucune réponse. Les parens la
pressent de s'expliquer & de donner
son consentement: elle s'obstine à
garder le silence. Enfin, après bien des
instances, elle prononce le *oui* d'une
voix si foible & si basse, qu'à peine le
prêtre peut l'entendre. Cette retenue
passe ici pour une marque de pudeur
& de chasteté, à laquelle on donne les
plus grands éloges.

On quitte l'église pour se mettre à

62 SUITE DE LA LAPONIE.

table ; & ce sont les convives qui font les frais du repas. Chacun apporte sa part des viandes ; & si la cabane est trop petite pour contenir tout le monde , les plus jeunes montent sur le toit , & font descendre une corde , à laquelle on attache la nourriture qu'ils demandent. Un homme de l'assemblée , qui fait l'office de maître d'hôtel , est chargé de cette distribution. La fête se termine par boire de l'eau-de-vie , dont chacun a eu soin de se pourvoir.

Les n^oces étant achevées , le nouveau marié demeure chez son beau-pere avec sa femme , & est obligé de le servir pendant un an. Il est maître ensuite d'aller s'établir où il veut , & d'emmener avec lui les rennes & autres effets qui lui appartiennent. Il y a tel particulier qui donne à sa fille , en mariage , jusqu'à deux cens de ces animaux ; & tous les parens qui ont reçu des présens du jeune homme , lui en rendent quatre ou cinq fois la valeur. Les rennes sont la principale richesse chez les Lapons , comme chez les Samoïèdes ; & vous avez déjà pu vous appercevoir , Madame , que ce

PONIE.

vives qui font
n apporte sa
a cabane est
nir tout le
ontent sur le
ne corde, à
rriture qu'ils
de l'assem-
ître d'hôtel,
tion. La fête
eau-de-vie,
le se pour-

es, le nou-
son beau-
t obligé de
est maître
il veut,
rennes &
nnent. Il y
sa fille, en
de ces ani-
i ont reçu
ne, lui en
la valeur.
le richesse
chez les
déjà pu
, que ce

SUITE DE LA LAPONIE. 63

n'est pas l'unique trait de ressemblance
qui se trouve entre ces deux peuples.

Ce que j'ai dit du mariage des La-
pons, ne regarde que les sujets du roi
de Suède; les Moscovites y apportent
moins de cérémonie: on s'assemble
chez le pere de l'époux; & là, avec
un morceau d'acier, on tire d'une
pierre quelques étincelles qui font
comme le symbole & le sceau de l'u-
nion conjugale. Le caillou renferme
une source de feu qui ne paroît, que
lorsque la pierre a été touchée par le
fer; il se trouve de même, dans l'un &
l'autre sexe, un principe de vie qui
ne se produit, que lorsqu'ils sont unis.

Jamais ces gens-ci n'épousent une
parente au degré prohibé: le divorce
est très-rare parmi eux, & l'adultère
encore plus. Il n'est donc pas vrai,
comme l'ont dit quelques voyageurs,
que les maris trouvent bon, desirer
même, & regardent comme un hon-
neur, que les étrangers couchent avec
leurs femmes. Il font, au contraire, très-
délicats sur cet article, & très-suscep-
tibles de jalousie. Les femmes font
peu fécondes; & l'on voit rarement
plus de trois enfans dans une famille,

64 SUITE DE LA LAPONIE.

On attribue cette espece de stérilité à l'usage fréquent de l'eau-de-vie & des liqueurs fortes.

Dès qu'un homme s'apperçoit que sa femme va devenir mere, il court au forcier pour sçavoir si c'est d'un garçon ou d'une fille. C'est la lune principalement, que l'on consulte dans cette occasion; car ces gens croient, comme bien d'autres, qu'il y a un rapport sympatique entre la lune & une femme. Ce même astre est encore consulté sur le sort de l'enfant. On veut sçavoir s'il vivra, s'il sera heureux, s'il jouira d'une bonne santé, &c. Dès qu'il est né, on le lave avec de l'eau froide ou de la neige, jusqu'à ce que sa respiration s'affoiblisse. Alors on le plonge dans un chaudron plein d'eau tiède; & après l'y avoir tenu pendant quelque tems, on l'enveloppe dans des peaux de lievre.

La mere ne reste guères dans son lit plus de quatre ou cinq jours; & comme le soin du baptême la regarde uniquement, il faut qu'elle dispose toutes choses pour la cérémonie. Quelquefois elle est obligée d'aller trouver le prêtre à cinq ou six lieues de l'habi-

tati
che
ren
che
le t
Ou
nou
nen
fes
fasse
chés
con
L
fem
naiss
qu'il
laqu
ce p
poin
que
est ab
natio
barr
rien
nelle
mém
malac
de res
heure

PONIE.

de stérilité à
de-vie & des

perçoit que fa
il court au
d'un garçon
ne principa-
e dans cette
s croient ,
il y a un
la lune &
e est encore
nfant. On
fera heu-
fanté, &c.
ve avec de
jusqu'à ce
. Alors on
blein d'eau
u pendant
ppe dans

ans son lit
& comme
e unique-
se toutes
Quelque-
ouver le
e l'habi-

SUITE DE LA LAPONIE. 65

tation. Le berceau de l'enfant est attaché à une espece de bât porté par une renne ; & elle la fuit à pied par des chemins très-difficiles. En hyver , elle le tient avec elle dans son traîneau. Outre le nom qu'a reçu du prêtre le nouveau baptisé , les parens lui en donnent toujours d'analogues à leurs fausses divinités , à moins qu'on ne lui fasse porter celui de quelque personne chérie de la famille , dont on veut conserver le souvenir.

Les maris n'approchent de leurs femmes , que six semaines après la naissance de l'enfant. C'est une loi qu'ils observent rigoureusement , & à laquelle les besoins physiques , dans ce pays de glace , ne les contraignent point de déroger. Vous jugez bien que l'usage des nourrices étrangères y est absolument inconnu. Il n'y a que les nations policées , qui sçachent se débarrasser d'une éducation gênante , sans rien diminuer de la tendresse maternelle. Les Laponnes allaitent elles-mêmes leurs enfans ; si elles tombent malades , elles leur font avaler du lait de renne , & les accoutument de bonne heure , à sucir de petits morceaux de

66 SUITE DE LA LAPONIE.
viande. Leur berceau est une pièce de bois creux, garni de peaux. Leurs langes sont une mousse fine, douce, sèche & légère, qui absorbe toute la malpropreté : on en change plusieurs fois le jour. Les femmes la font servir à un usage qui leur est particulier, pour entretenir la propreté du corps dans leurs incommodités périodiques. On suspend ici le berceau des enfans au toît de la cabane ; & on y attache une corde, avec laquelle on le balance pour l'endormir : quelquefois c'est un chien qui est chargé de cette fonction ; il se dresse sur ses pattes de derriere, met celles de devant sur le berceau suspendu à peu de distance de terre, & lui donne un mouvement réglé. Il continue cet exercice jusqu'à ce que l'enfant soit endormi, & le reprend dès qu'il l'entend crier.

Quand les enfans avancent en âge, les meres montrent à coudre aux filles ; & les peres instruisent les garçons à tirer de l'arc. Ils ne leur donnent point à manger, qu'ils n'aient atteint le but ; & cet exercice, souvent répété, les rend adroits à décocher une flèche, & en fait d'habiles chasseurs. La chasse

est
de
reil
neu
ces
affir
fon
à s
font
vale
ros
mar
déré
com
moi
si va
de c
Q
neig
déco
phe
désè
ment
cette
parce
dessu
sure e
Samo
longu

LAPONIE.

une pièce de
ux. Leurs lan-
douce, sèche
toute la mal-
plusieurs fois
nt servir à un
ier, pour en-
os dans leurs
s. On suspend
au toit de la
une corde,
ce pour l'en-
un chien qui
tion ; il se
errière, met
erceau sus-
le terre, &
nt réglé. Il
qu'à ce que
le reprend

ent en âge,
e aux filles ;
garçons à
inent point
int le but ;
épété, les
ne flèche,
La chasse

SUITE DE LA LAPONIE. 67

est l'occupation la plus estimée. Celle de l'ours se fait avec une sorte d'appareil ; & il n'y a point de titre d'honneur plus réel, que d'avoir tué un de ces animaux. Chaque fois qu'un Lapon assiste à la mort d'un ours, il fait de son poil une petite houpe, qu'il porte à son bonnet. Ces especes d'aigrettes sont autant de signes de force & de valeur, qui le constituent un des héros du pays. Plus il a sur lui de ces marques de courage, plus il est considéré dans la nation ; & on les regarde comme des preuves de bravoure, moins équivoques, que les cordons si vantés de la plûpart de nos ordres de chevalerie.

Quand un Lapon a observé sur la neige la trace d'un ours, il s'étudie à découvrir sa retraite, & vient en triomphe l'apprendre à ses voisins, qui lui défèrent sur le champ le commandement de la chasse. On attend, pour cette partie, que la neige s'affermisse ; parce qu'alors il est plus aisé de courir dessus avec des patins. Cette chausure est presque la même, que celle des Samoïèdes. Ce sont des pièces de bois, longues de plusieurs pieds, relevées

68 SUITE DE LA LAPONIE.

en pointe par-devant, & attachées comme une sandale. Par le moyen d'un bâton qu'ils tiennent à la main, & où, d'un côté, est attachée une petite planche ronde, afin qu'il n'entre pas dans la neige, & de l'autre, un fer pointu pour percer les bêtes qu'ils rencontrent, ils s'élancent, & se conduisent, en montant, en descendant, en tournant à droite & à gauche, avec une vitesse si extraordinaire, qu'il n'est point d'animal, qu'ils n'attrapent facilement.

On convient du jour de la chasse; & l'on consulte le devin sur le succès de l'entreprise. Si ses réponses sont favorables, on entre dans la forêt; & celui qui a le premier découvert les traces de l'ours, est le conducteur de la troupe. Il ne doit avoir d'autre arme qu'un bâton, auquel est attaché un gros anneau de cuivre. Le forcier marche après lui, muni de son tambour, & suivi du chasseur qui doit donner le premier coup à la bête. Les autres viennent à leur rang; & chacun a sa fonction particulière. L'attaque se fait au bruit d'une chanson, par laquelle ils prient l'ours de ne leur faire aucun

m
qu
pr
plu
un
cel
cel
qu
la p
le c
figr
mo
tir l
l'ou
duit
réga
men
dant
ordr
festin
& d
cuire
trete
l'eau
caban
de le
chant
Elles
leurs

LAPONIE.

& attachées
Par le moyen
à la main,
hée une petite
il n'entre pas
autre, un fer
tes qu'ils ren-
& se condui-
scendant, en
auche, avec
e, qu'il n'est
trappent faci-

le la chasse ;
sur le succès
nses sont fa-
la forêt ; &
couvert les
conducteur
voir d'autre
est attaché
Le forcier
e son tam-
qui doit
bête. Les
& chacun
attaque se
r laquelle
ire aucun

SUITE DE LA LAPONIE. 69

mal, & de ne pas rompre les armes
qu'ils emploient contre lui. Arrivés
près de l'animal, c'est à qui montrera
plus d'intrépidité. L'un le frappe avec
une hache, l'autre avec un coutelas ;
celui-ci le perce avec sa hallebarde ;
celui-là le renverse d'un coup de mouf-
quet. La bête, ainsi attaquée, meurt sur
la place ; & une chanson entonnée par
le capitaine, est, au lieu de cor, le
signal de la victoire. Alors tout le
monde se livre à la joie, & fait reten-
tir la forêt de cris d'allégresse. On met
l'ours sur un traîneau ; & on le con-
duit dans la cabane, où il doit servir à
régaler ses vainqueurs. La renne, qui l'a
mené, est dispensée de travailler pen-
dant un an ; & chaque chasseur a son
ordre marqué, pour la préparation du
festin. L'un est chargé d'écorcher l'ours
& de le dépecer ; l'autre, de faire
cuire la viande ; le troisieme, d'en-
tretienir le feu, d'aller chercher de
l'eau, &c. Quand on arrive vers la
cabane, les femmes viennent au devant
de leurs maris ; & alors de nouveaux
chants de victoire se font entendre.
Elles mêlent leurs voix à celles de
leurs époux ; & pour rendre le triom-

phe plus éclatant, elles mâchent & broient sous leurs dents, une certaine écorce qui rougit la salive. Puis s'approchant d'eux, comme pour les embrasser, elles leur crachent au visage, & les font paroître couverts de sang, comme si c'étoit celui de l'ours. D'autres chants accompagnent cette cérémonie : « Que de graces ne devons-
 » nous pas vous rendre, nos chers
 » maris, de nous avoir apporté cette
 » proie ? Quelle force ! quelle adresse
 » il fallu employer, pour dompter cet
 » animal ! Il a succombé sous vos
 » coups ; quelle joie a dû vous causer
 » cette victoire ; & que nous en ref-
 » sentons nous-mêmes de plaisir ! »

Les femmes n'assistent point au repas ; il leur est même défendu d'approcher de l'endroit où on le prépare. C'est une cabane qui ne sert qu'à cet usage. On n'y fait point entrer l'ours par la porte ; après qu'il a été coupé en pièces, on le jette par le trou qui sert de passage à la fumée, afin qu'il paroisse envoyé & tombé du ciel. La peau de l'animal appartient à celui qui l'a découvert : c'est à lui aussi, qu'est assigné, à table, la première place ;

LAPONIE.

les mâchent & s, une certaine olive. Puis s'ap- ne pour les em- hent au visage, vverts de sang, le l'ours. D'au- ent cette céré- es ne devons- e, nos chers apporté cette quelle adresse ur dompter cet mbé sous vos lû vous causer nous en res- de plaisir ! » t point au re- défendu d'ap- on le prépare. fert qu'à cet entrer l'ours a été coupé ar le trou qui e, afin qu'il é du ciel. La nt à celui qui aussi, qu'est niere place ;

SUIITE DE LA LAPONIE. 71

le magicien a la seconde ; & les autres observent le même ordre qu'à la chasse. Quand les viandes sont cuites , on les divise en deux parts , l'une pour les hommes , l'autre pour les femmes. Celles-ci reçoivent leur portion des mains de deux Lapons qui annoncent leur arrivée par une chanson conçue en ces termes : « Voici des hommes venus de Suède , de Pologne , d'Angleterre & de France , pour vous apporter des présens. » A ce signal , elles sortent de la cabane , viennent au devant des députés , & répondent à leur chanson par celle-ci : « Venez , vous , qui arrivez de Suède , de Pologne , d'Angleterre & de France ; venez , nous vous mettrons des houppes de laines autour des cuisses. » En même tems , elles prennent les viandes des mains des envoyés , & leur font présent de houppes rouges.

Aucun de ces chasseurs ne peut habiter avec son épouse , que le troisieme jour après cette fête ; & le capitaine ne doit voir la sienne , que le cinquieme , pour expier le meurtre de l'ours , & effacer la souillure qu'ils

croient avoir contractée par la mort de cet animal. Quand ils viennent retrouver leurs femmes, elles les reçoivent en chantant, & leur jettent sur le dos une poignée de cendres, qui les rétablit dans tous les droits de la couche conjugale.

La chasse est absolument interdite aux femmes; il ne leur est pas même permis d'approcher des armes, ou de tout autre instrument qu'on y emploie, ni de toucher aux bêtes qu'on y a tuées: tout ce qui a l'air de cruauté, paroît incompatible avec la douceur de leur sexe, à moins que ces gens ne croient que la présence ou la main d'une femme produit l'effet d'un maléfice; car ce peuple est très-superstitieux: il a des jours réputés de mauvais augure, pendant lesquels rien ne pourroit contraindre un Lapon à sortir de sa cabane. Il est persuadé, par exemple, que s'il chassoit le jour de sainte Catherine, de S. Clément, ou de S. Marc, son arc, ses flèches, son fusil se romproient, & qu'il seroit malheureux pendant toute l'année.

Vous concevez, Madame, que, chez ce peuple ignorant & grossier, il ne peut

pe
rau
cha
sça
hor
jou
me
cha
cup
que
arm
nuif
géné
pour
Leur
ques
ble
goud
neau
meul
eux-
fèren
Le
luxe
coffre
neme
femen
de fin
des ra
Ton

LAPONIE.

par la mort de
ennent retrou-
les reçoivent
ent sur le dos
, qui les réta-
de la couche

ment interdite
est pas même
armes, ou de
on y emploie,
es qu'on y a
de cruauté,
la douceur de
ces gens ne
ou la main
et d'un malé-
superstitieux:
mauvais au-
en ne pour-
n à fortir de
par exemple,
sainte Cathe-
de S. Marc,
faul se rom-
malheureux

ne, que, chez
offier, il ne
peut

SUITE DE LA LAPONIE. 73

peut y avoir ni science, ni arts libé-
raux; à peine connoît-il les arts mé-
chaniques. Il se pique pourtant de
sçavoir faire la cuisine, à laquelle les
hommes seuls sont employés, tou-
jours dans le principe, qu'une fem-
me ne doit jamais porter la main sur la
chair d'aucun animal. Les Lapons s'oc-
cupent encore à construire des bar-
ques, des traîneaux, des coffres, des
armoires & d'autres ouvrages de me-
nuiserie. Sans maîtres, ils sçavent faire
généralement tout ce qui est nécessaire
pour la pêche, la chasse & le ménage.
Leurs barques sont composées de quel-
ques planches de sapin, unies ense-
mble avec des nerfs de renne & du
goudron. Ils ont deux sortes de traî-
neaux; les premiers pour porter leurs
meubles; les seconds, pour se voiturer
eux-mêmes: les uns & les autres dif-
fèrent peu de ceux des Samoïèdes.

Les Lapons ont aussi une sorte de
luxé; sur leurs armoires & sur leurs
coffres, ils appliquent de petits or-
nemens d'os de renne, taillés diver-
sément, & enchassés avec beaucoup
de finesse. Leurs corbeilles, faites avec
des racines d'arbres, sont travaillées

Tome VIII.

D

74 SUITE DE LA LAPONIE.

avec un art admirable. Les femmes filent la laine des brebis, & en font des rubans & des houppes fort en usage parmi eux. Elles filent du poil de lièvre, dont on fabrique des bonnets. Mais leur industrie se manifeste particulièrement dans la broderie. Elles font elles-mêmes le fil qu'elles y emploient: elles passent de l'étain par une filiere, le tirent avec les dents, jusqu'à ce que sa ductilité le rende propre à être joint à un fil de nerf, comme nous joignons l'argent avec la soie. C'est avec ce fil, qu'elles brodent leurs vêtements, les harnois des rennes, des bourfes, des gâines de couteau, des ceintures, &c. Outre ces occupations, qui ne sont que de luxe, les femmes en ont d'autres plus utiles, qu'elles partagent avec leurs maris. Elles vont à la pêche, ont soin des troupeaux, veillent sur l'intérieur du ménage; & dans leurs transigrations fréquentes d'un lieu à un autre, ce sont elles qui sont chargées des embarras du déménagement. Elles plient la couverture de la tente, & en font des paquets d'une égale pesanteur, qu'elles attachent, deux à deux, sur leurs rennes, de manière qu'ils

le
fla
en
po
leg
&
ver
me
con
trou
elle
ce
S'il
appa
& q
les f
marc
qui p
à un
ducte
part
halte
gnes,
ce qu
s'étab
comm
ont l'é
leur fo
épaule

LAPONIE.

Les femmes & en font des fort en usage du poil de lié-des bonnets. manifeste parti-derie. Elles qu'elles y em-tétain par une dents, jus-tende propre erf, comme avec la foie. prodent leurs rennes, des outeau, des occupations, s femmes en elles parta-les vont à la eux, veillent z, dans leurs d'un lieu à font char-énagement. de la tente, e égale pe-eux à deux; ière qu'ils

SUITE DE LA LAPONIE. 75

leur pendent des deux côtés sur les flancs. Si leurs enfans ne sont point en état de marcher, elles les emballent, pour ainsi dire, dans de petits berceaux légers, proportionnés à leur grandeur, & où ils n'ont qu'une très-petite ouverture pour la respiration. Elles les mettent deux, à deux, sur une renne, comme les autres paquets; & s'il s'en trouve un moins pesant que l'autre, elles augmentent son poids, jusqu'à ce qu'elles aient attrapé l'équilibre. S'il n'y a qu'un seul enfant, elles lui appareillent un fardeau d'un poids égal; & quand tout est chargé, les hommes, les femmes, les enfans qui peuvent marcher, conduisent, à pied, les rennes qui portent le bagage: celles qui sont à vuide, suivent en troupes leurs conducteurs, sans presque aucun soin de la part de ceux qui les gardent. On fait halte dans les bois & entre les montagnes, sans dresser aucune tente, jusqu'à ce qu'on arrive où l'on a dessein de s'établir. On ne monte pas les rennes comme les chevaux, parce qu'elles ont l'épine du dos trop foible, & que leur force est principalement dans les épaules & dans les jambes; aussi tirent-

76 SUITE DE LA LAPONIE.

elles plus vite, plus long-tems, & des fardeaux plus pesans, qu'elles ne portent.

Je ne vous ai point encore parlé du caractère des Lapons, que notre Suédois m'a dépeints comme des hommes « lâches, défiants, craintifs, en-
 » têtés, fourbes & menteurs; ils
 » s'emportent avec violence, lorsqu'on les irrite, ou qu'ils sont ivres;
 » & il est difficile de les apaiser quand ils sont en colère. Une brutalité in-
 » trépide, une valeur féroce remplace
 » cent alors leur timidité naturelle. Ils
 » se jettent comme des furieux les uns sur les autres, se battent à grands
 » coups de couteau; & le vainqueur
 » n'est satisfait, que lorsqu'il a fendu
 » la bouche jusqu'aux oreilles à son
 » adversaire. De sang froid, ils sont
 » dédaigneux & mélancoliques; perfides & superstitieux dans la vengeance. Ils ont le plus souvent recours à la magie, & font jouer secrètement tous les ressorts de cet art, pour perdre leurs ennemis. S'il faut employer les sermens, le parjure même, pour les rendre odieux, c'est encore un moyen dont ils ne se font

PONIE.

tems, & des
elles ne por-

core parlé du
notre Sué-
des hom-
raintifs, en-
nteurs ; ils
ence, lorf-
s font ivres ;
païser quand
brutalité in-
oce rempla-
naturelle. Ils
eux les uns
nt à grands
vainqueur
il a fendu
ailles à fon
d, ils font
ques ; per-
ns la ven-
souvent re-
t jouer fe-
orts de cet
nemis. S'il
, le parjure
lieux, c'est
ne se font

SUITE DE LA LAPONIE. 77

» aucun scrupule. Lorsqu'ils affirment
» quelque chose, les imprécations les
» plus effroyables ne font point ména-
» gées. Ils se deshabillent nuds jusqu'à
» la ceinture ; & dans cet état, ils se
» donnent au diable, eux, leurs fem-
» mes, leurs enfans & leurs rennes, si
» ce qu'ils disent n'est pas vrai.

» Les femmes pouffent l'emporte-
» ment jusqu'à l'excès : semblables à
» des lionnes en furie, elles s'élancent
» sur quiconque les outrage, & ne
» respectent, dans ces momens, ni
» l'honnêteté, ni la pudeur de leur
» sexe. Il est vrai que ces deux vertus ne
» leur font familières en aucun tems :
» le séjour habituel que font ensemble
» les garçons & les filles ; l'usage où
» l'on est, de coucher pêle-mêle, &
» sans chemise, dans une même ca-
» bane, font bien capables d'exclure
» cette décence, cette retenue qu'ob-
» servent, parmi nous, les femmes hon-
» nêtes, dans les occasions même, où
» il semble être permis d'en manquer.

» Les Lapons réparent tous ces dé-
» faits par quelques bonnes qualités :
» ils ont le vol en horreur, sont cha-
» ritables, & exercent l'hospitalité plus

78 SUITE DE LA LAPONIE.

» qu'aucun peuple de l'univers. Leur
» bienfaisance s'étend jusqu'aux étran-
» gers, & aux voyageurs qu'ils reçoivent
» avec une cordialité singulière.
» Les vivres, les rafraîchissemens leur
» sont fournis gratuitement, avec autant
» de soin, & plus de zèle & de bonne
» volonté, que s'ils les payoient. »

Telles sont les vertus principales
des Lapons, même de ceux qui habitent
les régions septentrionales, & qu'on
regarde comme les plus grands de la
nation. Dans ces contrées voisines du
pôle, où je suis actuellement, il y a
trois mois de jour continuels en été,
& autant de nuit en hyver. Mais alors
la lune fait le même office que le
soleil; sa clarté, jointe à la blancheur
de la neige, produit assez de lumière,
pour diriger les hommes dans leur
chasse, leur pêche, leurs voyages, &
tout ce qui se fait ailleurs à la faveur
du soleil. Le froid est si vif dans cette
saison, que l'esprit-de-vin se gèle dans
les thermomètres. Lorsqu'on ouvre la
porte d'une chambre chaude, l'air de
dehors convertit sur le champ en neige,
la vapeur qui s'y trouve : il en forme de
gros tour-

LAPONIE.

univers. Leur
qu'aux étran-
qu'ils reçoivent
té singulière.
différens leur
t, avec autant
& de bonne
yoient. »

s principales
s qui habi-
onnales, &
s plus gros-
ces contrées
suis actuel-
le jour con-
de nuit en
ait le même
té, jointe à
roduit assez
es hommes
che, leurs
fait ailleurs
roid est si
l'esprit-de-
momètres.
une cham-
s convertit
vapeur qui
gros tour-

SUITE DE LA LAPONIE. 79

billons blancs ; & quand on fort , il
semble déchirer la poitrine. A voir la
solitude qui règne dans les villes , on
croit que le froid a fait périr tous les
habitans ; souvent il reçoit des aug-
mentations si subites , que ceux qui y
sont malheureusement exposés , y per-
dent les bras & les jambes , & quel-
quefois la vie même. D'autres fois il
s'élève des tempêtes de neige , qui ex-
posent encore à un plus grand péril.
Le vent la pousse avec une impétuosité
qui fait disparaître , en un moment ,
tous les chemins. En vain on voudroit
se retrouver par la connoissance des
lieux ou des marques qui se font aux
arbres ; on est aveuglé par l'épaisseur
de la neige ; & l'on ne peut faire un
pas , sans s'y abîmer.

Mais si la terre est si horrible dans cette
affreuse région, le ciel offre de charmans
spectacles. Des feux de mille couleurs &
de mille figures éclairent l'atmosphère.
Ces aurores boréales n'ont point de si-
tuation constante ; & quoiqu'on les ap-
perçoive, principalement vers le Nord,
elles semblent néanmoins occuper indif-
féremment tout le ciel. Quelquefois el-
les commencent par former une grande

80 SUITE DE LA LAPONIE.

écharpe d'une lumière claire & mobile, qui a ses extrémités dans l'horizon, & parcourt rapidement les airs. Le mouvement le plus ordinaire de ces lumières les fait ressembler à des drapeaux qu'on feroit voltiger. Aux nuances des couleurs dont elles sont teintes, on les prendroit pour de vastes bandes de ces taffetas qu'on nomme *flambés*. Quelquefois elles tapissent le ciel d'un rouge si vif, qu'on le croiroit teint de sang. Ceux qui regardent ces phénomènes d'un autre œil que les philosophes, croient y voir les signes funestes des plus grands malheurs.

La chaleur est aussi insupportable en été, que le froid est excessif pendant l'hiver. Il n'y a ni printems, ni automne; & en moins d'un mois, les herbes & les feuilles poussent & prennent toute leur grandeur; mais cette saison a aussi ses tempêtes & ses dangers. Il règne quelquefois des vents si furieux, que les plus fortes maisons ne peuvent y résister. Ils enlèvent même les bestiaux, & les transportent si loin, que l'on ne sçait souvent ce qu'ils deviennent. Ces ouragans amènent une si grande quantité de sable, que l'air

LAPONIE.

clair & mo-
dans l'horiz-
ment les airs.
ordinaire de
sembler à des
vultiger. Aux
elles sont
de vastes
on nomme
s tapissent le
on le croi-
qui regardent
œil que les
oir les signes
malheurs.
portable en
ffif pendant
ms, ni au-
mois, les
ent & pren-
mais cette
ses dangers.
vents si fu-
maisons ne
vent même
ent si loin,
e qu'ils de-
èment une
, que l'air

SUITE DE LA LAPONIE. 81

en est obscurci. Un voyageur n'a
d'autre ressource, que de renverser
son traîneau sur lui, & de se tenir
dans cette posture, jusqu'à ce que
l'orage soit dissipé.

Comme la nature prive ces peuples
des douceurs de nos climats, elle les
dédommage par d'autres avantages,
& sur-tout par une grande quantité de
gibier. On y trouve de ces perdrix
qui ont les pieds velus comme les
lievres, & que les Allemands appel-
lent des *poules de neige*. Cet oiseau est
plus accoutumé à courir qu'à voler;
ce qui donne beaucoup de facilité pour
le prendre. Il est blanc, & tacheté de
noir sur les ailes. Il passe l'hyver dans
le pays, & se nourrit de la même
herbe que les rennes. Il en fait sa pro-
vision pendant l'été, pour le tems où
la terre est couverte de neige. Les au-
tres oiseaux qu'on trouve en Laponie,
sont des faisans, des gelinotes, des
coqs sauvages, des aigles, des cor-
beaux, des cygnes, des canards, des
looms, des huppés & des knipers. Le
loom est à-peu-près de la grosseur
d'une oie, & a le plumage violet,
mêlé de blanc, & perlé d'une ma-

82 SUITE DE LA LAPONIE.

niere agréable. Il se tient communément sur l'eau, & vit de poisson. Le kniper est de la grosseur d'une pie, a la tête, les ailes & le dos noir, l'estomac & le ventre blanc, le bec & les jambes rouges.

On ne voit ici aucun des animaux familiers, connus dans nos climats, excepté le chien, le seul compagnon de la renne, pour la domesticité. Il fait les fonctions de nos chiens de berger & de nos chiens de chasse. Il en est d'une très-petite espece, qui font la guerre aux fouris, & guettent leur proie, dont ils se nourrissent comme les chats. On les estime beaucoup, quoique fort laids. Toute leur tête, à l'exception des oreilles, qui sont droites comme celles du loup, ressemble à une tête de rat. Ils ont la queue bien tournée, & le poil d'un jaune brillant, fort rude & hérissé. Les autres quadrupèdes sont les ours, les élans, les loups, les goulus, les renards, les lievres, les martres, les petits gris.

Ces derniers abondent ici d'une manière incroyable. Ce sont de véritables écureuils, qui, aux approches de l'hiver, quittent leur poil, & de roux,

ONIE.
t communé-
poisson. Le
d'une pie, a
noir, l'esto-
le bec & les

des animaux
os climats,
compagnon
sticité. Il fait
s de berger
e. Il en est
qui font la
ettent leur
ent comme
beaucoup,
leur tête, à
font droites
essemble à
queue bien
jaune bril-
Les autres
les élans,
enards, les
ts gris.
i d'une ma-
e véritables
es de l'hy-
de roux,

SUITE DE LA LAPONIE. 83
deviennent gris. Ils sont dans l'usage
de changer de contrées, soit dans la
crainte de manquer de vivres, soit
pour éviter l'extrême rigueur du froid
dans certaines années. Quelque tems
avant leur départ, ils s'assemblent en
troupes, sur le bord des lacs, montent
sur de petites écorces qu'ils y trouvent,
ou qu'ils y apportent, & qui leur tien-
nent lieu de nacelle, pour se transporter
de l'autre côté de l'eau. Leur queue,
qu'ils ont soin de tenir droite, sert de
voile au navire; & ils sont ainsi poussés
par le vent, jusqu'à ce qu'ils ayent
gagné le rivage. Mais ils ont, comme
nous, des tempêtes à effuyer, & des
naufrages à craindre; un coup de vent
peut renverser le bateau, & faire périr
le pilote: souvent toute la flotte est
submergée. Le corps de l'animal ne va
point à fond; il est porté sur les bords;
& on en ramasse quelquefois jusqu'à
deux mille. Quand ils ne séjournent
pas trop long-tems dans l'eau, leur peau
n'en reçoit aucun dommage. La chasse
du petit-gris est si générale parmi les La-
pons, que cette peau est, de toutes les
fourrures, la plus commune & la moins

84 SUITE DE LA LAPONIE.

chere : un paquet de cinquante écureuils ne coûte guères plus de trois livres.

Je viens d'être témoin, Madame, d'un spectacle qui vous auroit amusée : j'étois sur le bord de la mer, à quelque distance d'une forêt. Une martre, montée sur un arbre, avoit attendu qu'un aigle fût endormi. La martre sauta sur le dos de l'oiseau qui s'éveilla & s'envola. Elle n'abandonna pas sa proie, & s'y attacha si fortement avec ses griffes, que l'aigle l'emporta avec lui ; mais elle continua à le tourmenter & à le mordre, jusqu'à ce qu'il tombât épuisé. Cette chute leur fut également funeste à tous deux ; car ils périrent l'un & l'autre contre un rocher.

On prétend que l'hermine, quoique plus petite que la martre, n'est pas moins dangereuse pour les gros animaux. Quand elle voit un élan ou un ours endormi, elle se glisse dans son oreille, & s'y accroche tellement avec ses dents, que rien ne peut lui faire quitter prise. Alors l'animal mugit & court, jusqu'à ce que les forces lui manquent. Affoibli à la longue, il tombe, languit & meurt, sans pouvoir

LAPONIE.

quante écureuils
trois livres.
in, Madame,
auroit amufée:
er, à quelque
e martre, mon-
endu qu'un ai-
tre fut sur le
lla & s'envola.
proie, & s'y
ec ses griffes,
vec lui; mais
menter & à le
ombât épuifé.
ement funefte
érèrent l'un &
ine, quoique
re, n'est pas
les gros ani-
un élan ou un
gliffe dans fon
ellement avec
peut lui faire
imal mugit &
les forces lui
a longue, il
, fans pouvoir

SUITE DE LA LAPONIE. 85

se délivrer de son ennemi. L'hermine prend des souris comme les chats, & fait, comme le renard, de terribles ravages parmi la volaille. Elle est auffi très-friande d'œufs d'oifeaux, qu'elle va chercher dans des nids fur le bord de la mer. On dit qu'une hermine qui a fait ses petits dans une ifle, & veut les amener au continent, les met fur un morceau de bois, qui leur fert de radeau. La mernage derriere eux & pousse, avec son museau, la petite barque vers le rivage. En été, la peau de cet animal est d'un brun cannelle, & blanchit en hyver. Il en est de même du lièvre, du renard, &c, dans presque toutes les contrées feptentrionales; ils ne reprennent leur couleur naturelle, qu'à la fonte des neiges.

On raconte des particularités remarquables d'une autre bête plus petite que l'hermine, & qui n'est guères connue qu'en Laponie. Elle est de la grosseur ordinaire d'un rat, & de couleur rousse, mêlée de petites taches noires. On l'appelle le *lemmer*; & lorsqu'il y a eu de l'orage ou de grosses pluies, la terre en est toute couverte. Ces ani-

86 SUITE DE LA LAPONIE.

maux ne craignent ni les chiens ni les hommes : ils courent après les voyageurs ; & si on les attaque avec le bâton , ils le mordent , & s'y tiennent attachés. Ils sautent sur les chiens , & leur font des morsures douloureuses : ce n'est qu'en se roulant sur le dos , que ceux-ci trouvent le moyen de s'en débarrasser. Les lemmers n'entrent jamais dans les maisons ni dans les cabanes ; ils se tiennent dans des buissons ou dans des trous comme les lapins. On prétend qu'ils se font une guerre cruelle , & qu'ils observent entr'eux un certain ordre de bataille. Les deux partis se rangent dans une prairie , s'attaquent réciproquement , combattent avec fureur , jusqu'à ce que le plus grand nombre reste sur la place. Les renards , les rennes , les chiens & les hermines se nourrissent de la chair de ces animaux ; & c'est encore ce qui en diminue prodigieusement l'espece. La plupart même périssent à l'entrée de l'hyver , soit de leur mort naturelle , soit , comme le disent quelques-uns , par une espece de suicide volontaire. On prétend , mais je ne garantis pas le fait , que les lemmers , lorsqu'ils sont las de vivre , se

PONIE.

chiens ni les
rès les voya-
e avec le bâ-
s'y tiennent
chiens, & leur
eufes: ce n'est
, que ceux-ci
a débarrasser.
mais dans les
s; ils se tien-
ans des trous
étend qu'ils
e, & qu'ils
ain ordre de
se rangent
ent récipro-
fureur, jus-
ombre reste
les rennes,
se nourris-
imaux; &
nue prodit-
part même
er; soit de
comme le
une espece
prétend,
t, que les
e vivre, se

SUITE DE LA LAPONIE. 87

pendent au sommet des arbres, entre
deux petites branches qui forment une
fourche, ou qu'ils vont, par troupes,
se noyer dans des lacs.

Des légions de mouches de toute
espece, remplissent l'air pendant l'été.
Elles poursuivent les hommes; & les
sentant de loin, elles forment, autour
de ceux qui s'arrêtent, une nuée si épaisse
& si noire, qu'on a peine à se voir. L'uni-
que moyen de les éviter, est de changer
continuellement de place, ou de brûler
du bois verd, pour exciter beaucoup de
fumée; mais elle n'écarte les mouches,
qu'en causant aux hommes la même
incommodité. On est souvent obligé de
se frotter la peau d'une certaine résine
qui coule des sapins. Ces cruels insectes
font des piquûres, ou plutôt de vérita-
bles plaies, dont le sang découle à gros-
ses gouttes. Dans la saison de leur plus
grande fureur, qui dure environ deux
mois, les Lapons fuient, avec leurs
rennes, vers les côtes de l'Océan, pour
s'en délivrer.

Il n'est point de pays où il y ait au-
tant de poisson qu'en Laponie. C'est la
marchandise dont il se fait un plus
grand commerce. Le saumon y est si

88 SUITE DE LA LAPONIE

commun, qu'on en prend quelquefois jusqu'à treize cens barques en un an, dans le seul fleuve de Tornéao. Les brochets & les perches y font d'une grosseur extraordinaire, & en très-grande quantité. On ne voit nulle part plus de fleuves, de rivières, de ruisseaux, de lacs, d'étangs & de marais, que dans cette contrée. Les rivières de Lussa, de Loigna & de Gloma, sortant toutes trois de la même source, sont fameuses dans le pays, par la fable qu'on en raconte. C'étoient, dit-on, trois jeunes nymphes, qui, pour une dispute survenue entr'elles, furent changées en ruisseaux. L'aînée prit son cours vers la Suède; la seconde, par une inclination opposée, & par antipathie pour sa sœur, tourna le sien en Norvège. La troisième, cherchant à s'éloigner des deux premières, prit une route toute contraire.

Comme le terrain est ici très-inalgal, il s'y forme des cataractes impétueuses, qui nuisent infiniment à la navigation. La vue ne peut suivre la rapidité d'une barque qui descend de ces épouvantables torrens. Tantôt elle s'enfonce dans les vagues, où elle pa-

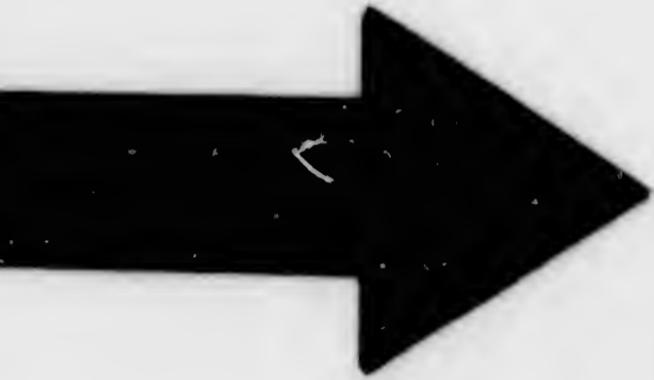
roît ensevelie ; & tantôt elle s'élève à une hauteur surprenante. Le vol d'un oiseau ne représente que foiblement cette impétuosité. Dans une si grande agitation, le pilote, qui est debout, emploie toute son industrie à passer entre des rochers qui ne lui laissent que la largeur de sa barque, & le menacent de mille morts.

Cette multitude de lacs & de rivières rend les terres de ce pays très-humides & très-mouvantes, & empêche qu'on n'y pratique des champs propres au labourage. En revanche, il y a beaucoup de prairies ; & le sol produit en abondance, des navets, des choux, des raiforts, &c, dans les endroits les plus fertiles ; mais le terroir n'est pas le même par-tout ; & , en général, sa grande humidité, ou les pierres & le sable qui le couvrent, y causent une stérilité insurmontable.

De grandes montagnes, continuellement couvertes de neige, séparent la Laponie de la Norvège, & forment des vallées agréables, pleines de ruisseaux & de fontaines, dont l'eau est excellente.

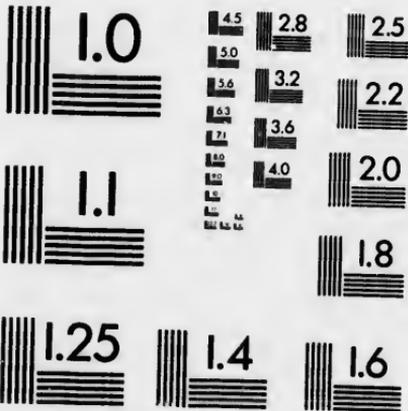
On ne voit ici ni arbres fruitiers, ni chênes, ni coudriers, ni hêtres, ni





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

90 SUITE DE LA LAPONIE.

planes, ni tilleuls, mais beaucoup de sapins, de bouleaux, de peupliers, de genévriers, d'aulnes & de saules. La plupart des montagnes y sont arides; les bois ne commencent qu'à leur descente, & n'y sont pas fort épais. Les arbrisseaux y sont communs; & l'on y trouve des mûres sauvages, des groseilles & autres fruits très-acides, que le défaut de chaleur empêche d'arriver à leur parfaite maturité. Les mûres passent pour un excellent remède contre le scorbut. Les habitans en font des confitures, qu'ils conservent pour l'hyver.

Parmi les autres productions de cette contrée, on compte différentes sortes de mouffes, & des champignons de plusieurs especes. Il y a de la mouffe pour nourrir les rennes, pour faire périr les renards, pour calfeutrer les bateaux & les cabanes, pour garnir les bottes & les souliers, pour nettoyer les enfans, &c. Il est une especes de champignon, qui répand une odeur très-gracieuse. Les jeunes Lapons en ont toujours sur eux, lorsqu'ils vont rendre visite, & faire leur cour aux belles du pays. Cette plante leur tient lieu de

nos
odor
mées
com
simp
de l'
Pe
prit f
dans
rinier
lieues
Il me
elle é
enfon
& liés
laissoi
mée. L
bres,
d'une
hutte,
fait de
un qu
long si
même
au bo
l'oppo
le bes
toit qu
pieux c

LAPONIE.

beaucoup de
peupliers, de
saules. La
font arides ;
qu'à leur def-
ert épais. Les
ns ; & l'on
es, des gro-
acides, què
èche d'arri-
té. Les mû-
ent remede
sans en font
servent pour

ons de cette
entes sortes
ignons de
e la mouffe
pour faire
feutrer les
r garnir les
ettoyer les
e de cham-
ur très-gra-
n ont tou-
ont rendre
belles du
at lieu de

SUITE DE LA LAPONIE. 91

nos eaux de senteur, de nos pommades
odorantes, & de nos poudres parfumées.
Il faut à nos organes usés des
compositions d'ambre & de musc ; la
simplicité Lapone se contente encore
de l'odeur du champignon.

Pendant notre séjour à Kola, il me
prit fantaisie de faire quelques courses
dans les environs ; & je payai un ma-
rinier, qui avoit sa femme à quelques
lieues de-là, pour m'y accompagner.
Il me mena d'abord dans sa cabane :
elle étoit composée de longs pieux,
enfoncés dans la terre circulairement,
& liés ensemble par le haut, où ils ne
laissoient qu'une ouverture pour la fu-
mée. Ils étoient ceints de branches d'ar-
bres, & revêtus, du haut en bas,
d'une grosse étoffe. Au sommet de la
hutte, régnoit une espece de paravent,
fait de rameaux entrelacés, formant
un quarré d'environ quatre pieds de
long sur deux de large, couvert de la
même étoffe que la cabane, & attaché
au bout d'une longue perche, pour
l'opposer au vent ou à la neige, selon
le besoin. L'entrée de cette tente n'é-
toit qu'un intervalle ménagé entre deux
pieux de l'édifice, & la porte, qu'une

92 SUITE DE LA LAPONIE.

espece de claie, dans le goût du paravent. L'hôtesse, jeune femme d'une petite taille, mais assez bien prise, étoit assise sur une peau de renne, les jambes croisées à la manière des Turcs, & avoit, auprès d'elle, une petite fille de deux ans. Elle se leva, me donna la main, & étendit une autre peau, sur laquelle je m'assis en pareille posture. L'habit de cette femme étoit une robe blanche, d'un drap fort grossier, & faite comme nos chemises d'hommes, excepté qu'elle étoit moins ouverte par-devant, plus longue & plus juste, sur le corps. Une ceinture de cuir, large de quatre doigts, serroit cette robe sur ses reins; & une culotte de même étoffe, mais fort étroite, lui descendoit jusqu'à la cheville du pied, où elle étoit jointe & attachée avec des rubans de laine de différentes couleurs. Ses souliers de peau de renne, & sans talons, avoient le poil tourné en dehors; & sa coëffure n'étoit qu'un petit béguin de drap rouge, dont les bords étoient relevés d'une petite broderie, à la manière du pays.

Cette femme nous servit un petit repas froid de poisson sec, de chair

de r
de t
mal.
lait,
bois
moin
& pr
ment
cette
deur
se nor
fort co
femme
le taba
là, le
conser
leurs r
comme
mens.
pria d'a
sa faço
avec de
vage e
de l'eau
présent
ries que
chand e
jours da
blables c

PONIE.

out du para-
mme d'une
bien prise,
e renne, les
e des Turcs,
e petite fille
me donna
e peau, sur
lle posture.
it une robe
rossier, &
es d'hom-
moins ou-
ue & plus
inture de
s, serroit
ne culotte
troite, lui
du pied,
héc avec
entes cou-
e renne,
il tourné
oit qu'un
dont les
tite bro-
un petit
de chair

SUITE DE LA LAPONIE. 93

de renne, accommodée sans sel, & de fromage fait du lait de cet animal. Elle me fit boire de ce même lait, aigre & caillé, dans une tasse de bois : il me parut assez bon, mais moins doux que celui de nos vaches, & presque aussi âpre que le lait de jument, que j'avois bu en Tartarie ; cette âpreté étoit tempérée par l'odeur d'angélique, dont les rennes se nourrissent volontiers, & qui est fort commune dans ce pays. Les jeunes femmes en mâchent la racine, quand le tabac leur manque, & rendent par là, leur haleine agréable. Ces gens conservent, dans des barils, le lait de leurs rennes, ou dans des peaux, comme les Tartares celui de leurs juments. Après le repas, l'hôtesse me pria d'accepter une petite corbeille de sa façon, très-proprement travaillée avec des racines d'arbrisseaux : l'ouvrage en est si ferré, qu'on y mettroit de l'eau sans qu'elle s'écoulât. Je lui fis présent de quelques petites galanteries que j'avois achetées d'un marchand errant, & que je portois toujours dans mes poches pour de semblables occasions.

Mon guide me mena chez un autre Lapon du voisinage, qui possédoit un nombreux troupeau de rennes. Il me fit passer sur des montagnes très-hautes, & par des bois fort serrés, où je ne vis de remarquable, que des ours blancs d'une grosseur prodigieuse, qui paroissent s'approcher de nous. Je crus qu'ils venoient me dévorer; mais mon conducteur ne fit que rire de ma frayeur, & m'assura que nous n'avions rien à craindre; que ces animaux ne nous attaqueroient point, si nous tenions nos armes en état. En effet, je n'eus pas plutôt préparé mon fusil, qu'ils prirent la fuite avec précipitation, sans doute, parce qu'ils sentirent l'odeur de la poudre.

Nous arrivâmes peu de tems après à un village composé d'environ douze cabanes, fort écartées les unes des autres; & nous entrâmes dans une, pour y loger. Nous donnâmes à notre hôte un bout de tabac qui parut lui être très-agréable; & par reconnoissance, il nous offrit tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Nous lui demandâmes quelques rennes pour nous conduire plus loin; & sur le champ il

se m
à lu
en c
un t
prov
pour
ner.
tir,
reille
j'app
des i
pour
nous
l'igno
pays,
ces b
au res
usage
cessé
porter
& ne
village
maison
nous
rent à
terre,
arrivé
pour m
fection

PONIE.

chez un autre
possédoit un
annes. Il me
très-hautes,
où je ne vis
ours blancs
qui paroif-
us. Je crus
; mais mon
ire de ma
ous n'avions
animaux ne
si nous te-
En effet, je
non fusil,
écipitation,
ntirent l'o-
tems après
iron douze
unes des
dans une,
es à notre
parut lui
reconnoif-
e qui pou-
ui deman-
our nous
e champ il

SUITE DE LA LAPONIE. 95

se mit à sonner d'un cornet qui fit venir à lui dix ou douze de ces animaux. Il en choisit trois ; les attacha chacune à un traîneau , qu'il chargea de diverses provisions, & nous donna un homme pour nous accompagner & les ramener. Lorsque nous fûmes près de partir, il marmota quelques mots à l'oreille de chacune de nos rennes ; & j'appris par notre guide, que c'étoient des instructions qu'il leur donnoit, pour qu'elles nous conduisissent où nous voulions aller. La crédulité & l'ignorance sont si grandes dans ce pays, que les habitans s'imaginent que ces bêtes les entendent. Elles sont, au reste, tellement accoutumées à cet usage, que dès que notre homme eut cessé de leur parler, elles nous emporterent avec une vitesse incroyable, & ne s'arrêtèrent que le soir, dans un village où elles firent halte devant la maison, où elles jugerent à propos de nous mener. Là elles commencèrent à battre fortement du pied sur la terre, comme pour annoncer notre arrivée ; & le maître du logis sortit pour nous recevoir. Je gagnai son affection avec un bout de tabac & un

96 SUITE DE LA LAPONIE.

peu d'eau-de-vie. Nous soupâmes de nos provisions ; & nous passâmes la nuit sur des peaux d'ours. Le lendemain, quelques gens du village nous demanderent s'il nous restoit encore du tabac , & nous prièrent de l'échanger contre des fourrures. Nous n'en gardâmes que quelques rouleaux pour donner dans l'occasion , parce que les Lapons l'estiment plus que l'argent. Il faut donc que ceux qui voyagent dans ce pays , ayent soin de s'en bien munir , pour se procurer des rennes , des traîneaux , & les autres choses nécessaires. Les rois de Suède & de Danemarck ont mis de très-gros impôts sur cette marchandise ; & il y a des commis dans toutes les places frontieres ; pour en recevoir les droits.

Je passai tout le jour dans ce village , parce que mon hôte me pria de l'accompagner aux funérailles d'un de ses voisins. Le corps , enseveli dans une toile , à l'exception de la tête & des mains , étoit étendu sur une peau d'ours , d'où il fut enlevé par six de ses amis , qui le mirent dans une biere , avec de l'eau-de-vie , du poisson sec , & du gibier , pour subsister pendant

pen
mai
gen
à fo
un c
à S
parc
S
nie ,
vis ,
roit p
la fin
toit l
toit é
mari
libren
absent
ment
d'être
qu'elle
au mi
quelqu
façon ,
assez d
mement
je lui fi
elle rép
ques co
Tom

ONNIE.
upâmes de
pâsâmes la
Le lende-
illage nous
oit encore
de l'échan-
Vous n'en
eaux pour
ce que les
'argent. Il
argent dans
bien mu-
nnes, des
hofes né-
de & de
-gros im-
& il y a
es places
les droits.
e village,
a de l'ac-
un de ses
dans une
e & des
ne peau
ar fix de
ans une
du pois-
subsister
pendant

SUITE DE LA LAPONIE. 97
pendant son voyage. Dans un e de ses
mains , on mit quelques pièces d'ar-
gent , pour donner au portier du ciel
à son arrivée en paradis ; dans l'autre
un certificat de bonnes mœurs, adressé
à S. Pierre , & signé du curé de la
paroisse.

Sans attendre la fin de la cérémo-
nie , je retournai à la cabane , où je
vis, en entrant , une femme qui se reti-
roit précipitamment ; mais mon guide
la suivit , & la ramena avec lui. C'é-
toit l'épouse de notre hôte , qui s'é-
toit échappée de la chambre où son
mari l'avoit confinée ; mais elle revint
librement , quand elle sçut qu'il étoit
absent. Elle nous examina attentive-
ment , & nous parut fort contente
d'être en notre compagnie. Lors-
qu'elle eut satisfait sa curiosité, elle s'assit
au milieu de nous , & nous fit voir
quelques morceaux de broderie de sa
façon , qui me parurent travaillés avec
assez de goût. Comme elle étoit extrê-
mement vive & de bonne humeur ,
je lui fis plusieurs questions, auxquelles
elle répondit fort naturellement. Quel-
ques couleurs que j'employasse, pour

Tome VIII.

E

lui faire la peinture d'un genre de vie préférable à la sienne, elle n'en fut nullement ébranlée, & me dit qu'elle étoit contente de son sort, & ne desiroit que l'augmentation de ses rennes. Après avoir goûté de nos provisions, & particulièrement du pain d'épices, dont le goût lui parut agréable, elle but deux ou trois tasses d'eau-de-vie, & se retira, craignant le retour de son mari. Il revint, accompagné de deux de ses voisins, avec lesquels je me mis à converser. Le discours tomba sur la religion, qu'ils font consister principalement à faire des présens à leurs curés : c'est du moins ce que ces derniers leur recommandent le plus. « Je donne
 » moi seul, me dit l'hôte, quatre-
 » vingt livres de viande de renne,
 » huit fromages, deux paires de gants,
 » & une paire de bottes au prêtre de
 » la paroisse, pour mon présent de
 » Pâques. Ma femme lui donne dix
 » peaux d'hermines pour le sien; &
 » il n'est pas jusqu'à mon valet, qui ne
 » ne lui fasse aussi son petit présent de
 » six écureuils, indépendamment des

» co
 » co
 » ria
 L'
 tieres
 que l
 les bo
 peupl
 aux cl
 ladies
 & par
 n'y co
 médec
 ques e
 qu'aux
 gnes, p
 se nour
 loi de
 cité; &
 gné le
 Dieu à
 on l'y p
 due; ce
 l'amour
 mettent
 des mari
 Comn
 graces de
 peine de

ANIE.

genre de
elle n'en
& me dit
n fort, &
on de ses
e nos pro-
du pain
lui parut
ou trois
tira, crai-
Il revint,
s voisins,
onverfer.
religion,
lement à
és : c'est
iers leur
e donne
quatre-
e renne,
de gants,
prêtre de
ésent de
onne dix
sien ; &
t, qui ne
ésent de
nent des

SUITE DE LA LAPONIE. 99

» contributions particulieres, pour la
» communion, le baptême, les ma-
» riages, les enterremens, &c. »

L'entretien roula sur d'autres ma-
tieres ; & je vis, par leurs réponses,
que les déserts reculés, les rochers,
les bois & les neiges, entre lesquels ces
peuples habitent, sont inaccessibles
aux chagrins, aux craintes & aux ma-
ladies ; que l'injustice en est bannie,
& par conséquent les procès ; qu'on
n'y connoît ni juges, ni avocats, ni
médecins, ni prêtres même, dans quel-
ques endroits. On n'y fait la guerre
qu'aux bêtes des bois & des monta-
gnes, pour se vêtir de leurs peaux, &
se nourrir de leur chair. On y suit la
loi de la nature dans toute sa simpli-
cité ; & sans qu'on y ait jamais ensei-
gné le premier commandement de
Dieu à l'égard de la multiplication,
on l'y pratique dans toute son éten-
due ; ce sont moins les prêtres, que
l'amour ou le desir de s'unir, qui
mettent le dernier sceau à la plûpart
des mariages.

Comme j'avois gagné les bonnes
graces de mon hôte, je n'eus pas de
peine de l'engager à me faire voir le

magicien du canton. Il me mena dans une misérable tente, couverte de vieux haillons cousus ensemble, qu'il me dit être la demeure du sorcier. Eh ! quoi, lui dis-je, le diable que vous regardez comme le maître des richesses, & le dispensateur des trésors, récompense donc ainsi ses serviteurs & ses favoris ? Mais sans m'écouter, il entra dans la cabane, & disposa le prétendu négromancien à recevoir ma visite. Celui-ci vint au-devant de moi, me donna la main ; & m'ayant demandé le secret que je lui promis, nous pria de le suivre. Il nous mena sur une éminence, & nous dit de l'attendre, pendant qu'il iroit chercher son tambour, sous des brossailles, où il avoit coutumè de le tenir caché. Cet instrument ressemble plutôt à une tymbale, qui n'a de la peau que d'un côté, ou au corps d'un luth, par sa figure ovale, & son dos de bois. La première inquiétude du magicien, quand il vint nous rejoindre, fut de sçavoir si nous avions de l'eau-de-vie. J'avois été averti, même avant que d'arriver en Laponie, que cette liqueur devoit toujours précéder les opérations magiques ; j'en avois un flacon dans

ma
don
tout
quer
gear
gnor
dant
Je le
pouv
dai d
çon
voya
long-
cher.
égard
révéle
leva ;
mon l
plus c
l'être
De
mêmes
& les v
lité si p
mieux
ni mieu
mieux
Nous fi
peuple

NIE.
mena dans
verte de
ble, qu'il
rcier. Eh!
que vous
richesses,
, récom-
& ses fa-
entra dans
du négro-
. Celui-ci
donna la
secrèt que
suiivre. Il
& nous dit
roit cher-
rossailles,
ir caché.
tôt à une
que d'un
n, par sa
bois. La
agicien,
, fut de
u-de-vie,
vant que
eliqueur
opérations
on dans

SUITE DE LA LAPONIE. 101

ma poche, que je lui présentai, & dont il avala les deux tiers. Il fit ensuite toutes les extravagances qui se pratiquent en pareil cas; puis nous envisageant fixement, moi & mon compagnon, il lui annonça une pêche abondante, & à moi un heureux voyage. Je le questionnai sur divers points qui pouvoient m'intéresser; je lui demandai de quel pays j'étois? si j'étois garçon ou marié? si j'avois beaucoup voyagé, & si je voyagerois encore long-tems? Mais c'étoit parler à un rocher. Son instrument étoit épuisé à mon égard; son démon familier ne lui avoit révélé que ce qu'il m'avoit dit. Il se leva; & je lui donnai, par l'avis de mon hôte, un écu, dont il me parut plus content, que je n'avois lieu de l'être de ses prédictions.

De retour à la hutte, nous nous mîmes à table moi, l'homme, la femme & les valets; car il régné ici une égalité si parfaite, que le maître n'est ni mieux vêtu, à quelques broderies près, ni mieux logé, ni mieux nourri, ni mieux couché, que les domestiques. Nous fûmes assez bien régalez; car ce peuple fait consister sa plus grande

102 SUITE DE LA LAPONIE.

politesse envers les étrangers, à leur bien donner à manger & à boire. On nous servit deux oies sauvages, qu'un valet avoit tuées la veille. Les Lapons les percent aussi adroitement en l'air, avec leurs flèches, que nos plus habiles chasseurs avec le plomb de leurs fusils.

Après-dîné, notre hôte nous mena chez un de ses voisins, où nous ne trouvâmes que sa femme, & une fille d'environ quinze ans, assez jolie pour une Lapone, & occupée à faire du beurre. Elle batoit la crème dans un grand vase de bois, avec deux bâtons semblables à des baguettes de tambour. Quand elles nous virent entrer, elles se leverent de dessus une peau de renne, sur laquelle elles étoient assises, les jambes croisées, & nous firent la révérence, en tirant les pieds en arriere, & en s'inclinant : après cette civilité, elles étendirent d'autres peaux, sur lesquelles nous nous reposâmes, en les priant de continuer leur ouvrage ; ce qu'elles firent, sur-tout la fille, qui eut bientôt réduit sa crème en une masse de beurre. J'appris, dans la conversation, qu'elle étoit promise à un jeune Lapon

qu
qu
foi
arr
vo
en
de
voi
plin
& j
Je f
mê
fron
& é
quo
au g
je m
croi
de m
blio
son p
à la
c'est-
pris
les d
néral
contr
baïser

LAPONIE.

gers, à leur
& à boire.
s sauvages,
veille. Les
adroitement
s, que nos
c le plomb

nous mena
où nous ne
& une fille
z jolie pour
à faire du
ne dans un
eux bâtons
es de tam-
ent entrer,
ne peau de
ent assises,
s firent la ré-
arrière, &
vilité, elles
r lesquelles
s priant de
e qu'elles
eut bien-
masse de
versation,
ne Lapon

SUITE DE LA LAPONIE. 103

qui possédoit beaucoup de rennes, &
qu'elle seroit mariée à la prochaine
foire. Le mari, qui étoit à la pêche,
arriva, chargé de poisson, dont il
voulut nous régaler; je le remerciai,
en lui disant que je goûterois seulement
de l'excellent beurre que je venois de
voir faire avec tant de grace. Le com-
pliment ne déplût pas à la belle faiseuse;
& j'avoue que c'étoit mon intention.
Je fus servi, dans l'instant, par la fille
même. Le beurre ressembloit à du
fromage mou, nouvellement préparé,
& étoit meilleur qu'il ne paroïsoit,
quoique moins agréable & moins doux
au goût, que celui de nos vaches; mais
je me gardai bien de le dire: je laissai
croire, au contraire, que je n'en avois,
de ma vie, mangé de meilleur. J'ou-
bliois de vous dire, qu'en entrant,
son pere nous avoit fait une révérence
à la maniere des femmes d'Europe,
c'est-à-dire, en pliant les genoux. J'ap-
pris que cette façon de saluer, dans
les deux sexes, se pratiquoit assez gé-
néralement entre les Lapons de cette
contrée. S'ils sont bons amis, ils se
baisent sur la bouche; s'ils ne le sont

pas, ils ne font que se toucher nez à nez.

Nous prîmes congé du maître de la cabane; & je remarquai que la jeune Lapone me voyoit partir à regret. Nous revînmes, par le même chemin, dans la maison de mon hôte, qui me fit trouver de nouvelles rennes pour m'en retourner à Kola. Je ne sçais si je vous ai dit que c'est une très-vilaine petite ville, éloignée, environ de dix lieues, de la mer du nord. Elle est située sur les bords d'une riviere, ayant, du côté du midi, des montagnes très-élevées, & à l'orient, de grands déserts & d'immenses forêts. Il n'y a qu'une rue, dont les maisons sont de bois, couvertes d'os de poisson, avec une ouverture au toit, pour donner passage à la lumière, comme dans toutes les autres villes de ce pays. Je pris une barque pour rejoindre le vaisseau qui se préparoit à partir pour Waranger, capitale de la Laponie Danoise. Les environs me parurent entièrement sauvages, & la ville, aussi mal bâtie, mais plus grande, & plus peuplée que Kola, qui n'en est pas fort

éle
tre
po
tes
cou
de
des
L
que
plus
de l
offri
lieu
& d
de p
paré
lieu
fait i
infusi
semb
très-c
grain
qui e
nôtre
De
covite
paroit
plée;
par ce

ONIE.
oucher nez

maître de la
ue la jeune
à regret.
même che-
non hôte,
elles rennes
ola. Je ne
est une très-
e, environ
nord. Elle
e riviere,
es monta-
orient, de
ses forêts.
es maisons
s de poif-
toit, pour
, comme
es de ce
ur rejoin-
it à partir
Laponie
urent en-
lle, aussi
, & plus
pas fort

SUITE DE LA LAPONIE. 105
éloignée. Le roi de Danemarck y en-
tretient un gouverneur & une garnison
pour la sûreté des habitans, & la pro-
tection de la pêche; car il y a beau-
coup de cabanes de pêcheurs le long
de la côte; & ce port est très-fréquenté
des Lapons qui y commercent.

Nous fîmes présent de tabac à quel-
ques-uns d'entr'eux; ce qui leur fut
plus agréable, que si nous avions donné
de l'or. Par reconnoissance, ils nous
offrirent du poisson sec, qui leur tient
lieu de pain, avec de la chair d'ours
& de renne. Ils nous régalerent aussi
de poisson frais, bouilli sans sel, pré-
paré avec une liqueur aigre, qui tient
lieu de toute autre fausse, & dont on
fait ici la boisson ordinaire. C'est une
infusion de genièvre & d'une graine
semblable à nos lentilles, qui est ici
très-commune. On tire aussi de ce
grain, une eau-de-vie par distillation,
qui enivre aussi promptement que la
nôtre.

Des trois Laponies, Suédoise, Mos-
covite & Danoise, cette dernière me
paroît la plus sauvage & la moins peu-
plée; mais, autant que j'en peux juger
par ce que j'en ai vu, ou ce qu'on

106 SUITE DE LA LAPONIE.

m'en a dit , les mœurs ne diffèrent que par plus ou moins de grossièreté ; car le fond du caractère , de la taille & de la figure est le même. Ils sont fort laids , petits & trapus , quoique maigres. La plûpart n'ont que quatre pieds de haut : les géants , parmi eux , en ont quatre & demi. Les femmes sont aussi laides que les hommes ; & l'on assure que , comme les Samoïèdes , elles n'ont de poil que sur la tête.

Je suis , &c.

En Laponie , ce 25 Avril 1748.



A
eû
lain
pag
hab
aux
avo
ven
cap
curi
ave
avio
pren
prin
répo
pas j
nous
jusq
vége
nous
ce ca

ONIE.
ne différent
grossièreté;
de la taille
ne. Ils font
, quoique
que quatre
parmi eux,
es femmes
ommes ; &
es Samoïè-
sur la tête.

1748.

LETTRE XCI.

LA NORVEGE.

A PRÈS quelques jours de navigation sur la mer Glaciale, nous eûmes un calme, sous le cercle polaire, qui inquiéta les gens de l'équipage. Plusieurs s'imaginèrent que les habitans de la côte voisine, semblables aux Samoïèdes dont je vous ai parlé, avoient le pouvoir de commander aux vents, & d'en faire commerce. Le capitaine, par complaisance, ou par curiosité, envoya la chaloupe à terre, avec ordre d'en acheter ; car nous en avions grand besoin. On descendit au premier village ; & l'on demanda le principal négromancien. Cet homme répondit que son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'en Islande, où il apprit que nous devions aller, mais seulement jusqu'au cap le plus voisin de la Norvège. Nos envoyés, jugeant que, si nous nous rendions promptement à ce cap, ce seroit pour nous un très-

E vj

grand avantage, inviterent le forcier à se rendre à bord avec eux. Il fit son marché avec le capitaine, & promit que nous aurions incessamment le vent qui nous convenoit. Il attacha à l'un des mâts du navire, une bande d'étoffe de laine, où il fit trois nœuds, & nous recommanda de délier le second, & même le troisieme, s'il arrivoit que le premier ne fit pas son effet. On lui donna pour récompensé une livre de tabac & quelques pièces de monnoie; & il s'en retourna fort satisfait, dans un petit bateau, sur lequel il étoit venu.

Peu de tems après son départ, le capitaine défit le premier nœud, conformément à ses instructions; & quelques-uns crurent s'appercevoir que le vent nous devenoit favorable; mais bientôt il nous fit prendre un autre cours; & le capitaine lâcha le second nœud. Le vent parut se rétablir comme il étoit d'abord, & dura jusqu'à ce que nous eussions atteint l'endroit marqué par le magicien. Mais quand nous eûmes passé le promontoire, on prétendit que le vent commençoit à nous manquer; le capitaine délia donc le

tro
av
ho
ga
de
tio
vég
d'u
me
cou
heu
em
vais
pête
avo
thei
de l
mes
V
que
tend
sur l
trion
que,
pèces
voir
fraud
au pu
étudi

troisième nœud : alors le vent souffla avec tant de force , qu'il excita une horrible tempête ; ce que plusieurs regardèrent comme une juste punition de notre commerce infernal. Nous n'étions pas éloignés des côtes de Norvège , lorsque nous sentîmes le choc d'un rocher. Aussi-tôt nous nous crûmes tous perdus ; & chacun eut recours aux prières. Mais par un bonheur extraordinaire , la mer agitée emmena une vague , qui enleva le vaisseau prêt à se briser. Enfin la tempête s'apaisa ; & comme elle nous avoit emportés à la hauteur de Drontheim , ancienne capitale du royaume de Norvège , nous nous déterminâmes à y aborder.

Vous me demandez , Madame , ce que je pense de cette puissance , prétendue surnaturelle , que s'attribuent , sur les élémens , les peuples septentrionaux ? Vous ne devez pas douter , que , semblable à toutes les autres espèces de sorts ou de magie , ce pouvoir n'ait son fondement dans la fraude , ou dans l'adresse à en imposer au public. Ceux qui s'y attachent , étudient les variations du tems ; &

par une suite d'observations , ils se mettent en état de prévoir ces changemens , plusieurs jours d'avance. Aussi , quand ils font ces sortes de marchés , ils ont soin de n'en venir à la conclusion , que lorsqu'ils apperçoivent des signes certains , qu'on aura bientôt le vent qu'on demande. Notre prétendu forcier déclara que sa puissance ne s'étendoit que jusqu'à tel endroit , parce que réellement **ses observations** étoient limitées à ce point ; s'il avoit voulu en promettre davantage , il auroit été en danger de perdre son crédit , n'ayant aucune certitude sur les vents , au-delà de ce promontoire. Cette connoissance est bornée à un petit nombre de gens , qui prétendent en disposer comme d'un effet commercable. Par cet artifice , ils se soumettent leurs voisins , & font payer une espece de tribut aux étrangers. Leur prétendue magie n'a donc rien qui doive étonner , dans un pays enveloppé des ténèbres de l'ignorance : ces absurdités ne se détruisent , qu'à mesure que la raison & la philosophie font des progrès.

Nous fûmes obligés de rester plu-

GE.
tions , ils se
ir ces chan-
s d'avance.
ortes de mar-
n venir à la
ls apperçoi-
qu'on aura
ande. Notre
que sa puif-
qu'à tel en-
ent **ses ob-**
à ce **point ;**
tre davan-
r de perdre
e certitude
ce promon-
st bornée à
prétendent
effet com-
ils se sou-
font payer
étrangers.
donc rien
n pays en-
gnorance :
ent , qu'à
philosophie
ester plu-

LA NORVEGE. III
fieurs jours à Drontheim , pour faire
réparer notre vaisseau qui avoit confi-
derablement souffert de la tempête. Je
profitai de cette circonstance , pour
connoître un pays dont les habitans ,
quoique très-voisins des Lapons , puis-
qu'ils n'en sont séparés que par une
chaîne de montagnes , leur ressem-
blent si peu par la figure , les mœurs ,
les coutumes , & le langage. Les Nor-
végiens ont les cheveux blonds , les
yeux & le teint plus clairs que les au-
tres peuples du Nord. Ils sont , en gé-
néral , grands , bienfaits & de bonne
mine. Ils ont de la force , de l'acti-
vité , du courage , & sont regardés
comme très-propres pour la guerre.
Une nourriture simple , un travail
continuel , une grande gaieté , un air
pur , leur procurent une santé const-
tante & une longue vie. On trouve ,
parmi eux , plus de personnes âgées
de cent ans , que dans toute autre na-
tion. Ils sont habitués , dès l'enfance , à
souffrir le froid & les besoins. On les
voit marcher pieds nuds sur le ver-glas ,
la barbe chargée de glaçons , & le
sein , qu'ils ont aussi velu que le men-
ton , rempli de neige. Sur les plus

hautes montagnes, où les chevaux ne peuvent atteindre, les Norvégiens font le travail de ces animaux, qu'ils semblent égaler par la force; & quand ils sont en sueur, ils se couchent dans la neige pour se rafraichir, en mangent même, pour se défaltérer, & soutiennent ces fatigues avec une gaieté & une satisfaction incroyables.

Les paysans des côtes s'assemblent par troupes, en plein hyver, sur les bords de l'Océan, pour y faire leur provision de poisson. Chaque famille porte des vivres pour cinq ou six semaines, & se tient en mer, le jour & une partie de la nuit, au clair de la lune, dans des barques découvertes. Ils se retirent ensuite par bandes, dans de petites huttes, où ils ont à peine assez de place, pour se coucher avec leurs habits mouillés. Ils se reposent le reste de la nuit; & le lendemain matin, ils retournent à leurs occupations avec autant de joie, que s'ils alloient à une partie de plaisir. Les femmes même ne sont pas exemptes de ce travail, qu'elles font en chantant, & avec la même ardeur que les hommes.

Les Norvégiens ne diffèrent pas

moi
cara
Ils s
& fe
& d
de s
nent
feigr
ces,
cour
L'
vaux
dispo
sans f
meuh
de pé
n'ach
ces r
leurs
qu'on
plus h
se fon
se tro
dans l
princip
toutes
d'un c
binet c
une de

E.
chevaux ne
égiens font
qu'ils fem-
t quand ils
ent dans la
n mangent
& soutien-
tieté & une

mblent par
s bords de
ovision de
des vivres
& se tient
de la nuit,
s barques
nsuite par
es, où ils
, pour se
ouillés. Ils
t; &, le
urnent à
t de joie,
de plaisir.
s exemp-
en chan-
r que les.
rent pas

LA NORVEGE. 113

moins des Lapons par l'esprit & le caractère, que par la taille & la figure. Ils sont adroits, pénétrants, ingénieux, & feroient des progrès dans les lettres & dans les arts, s'ils avoient occasion de s'y appliquer. Les enfans apprennent, avec facilité, ce qu'on leur enseigne; & pour exceller dans les sciences, il ne leur manque que de l'encouragement & de l'émulation.

L'adresse de ce peuple, pour les travaux mécaniques, ne le cède point à ses dispositions pour la littérature. Les payfans font eux-mêmes leurs habits, leurs meubles, leurs instrumens de chasse, de pêche & de labourage; & jamais ils n'achètent, dans les villes, aucune de ces marchandises. Plusieurs portent leurs ouvrages à une telle perfection, qu'on les croiroit fabriqués par les plus habiles maîtres. Les jeunes gens se font eux-mêmes des violons, qui se trouvent assez bons, pour jouer dans les concerts. Leur génie s'exerce principalement, à graver sur le bois toutes sortes de devises, avec la pointe d'un couteau. On garde dans le cabinet du roi de Dannemarck, comme une des grandes curiosités de l'art, des

gobelets ciselés, & autres morceaux en bas-relief, faits par un payfan qui ne connoissoit aucune des règles du dessein. On montre dans le même cabinet, un buste de sa Majesté Danoise, gravé par un berger, qui, n'ayant vu passer qu'une seule fois le monarque, conserva une si vive impression de son visage, qu'il en représenta tous les traits au naturel.

La civilité est une des qualités distinctives des Norvégiens, même de ceux qui habitent la campagne. On prétend que le payfan de Norvège surpasse, en politesse, le citoyen de Copenhague; & le bourgeois Norvégien égale au moins, à cet égard, la noblesse Danoise. Leur plus grande passion est de se faire honorer; & s'ils ont des égards les uns pour les autres, c'est toujours dans la vue, qu'on les payera de retour. La plupart se prétendent descendus d'une race noble & ancienne, & même de la famille royale. Cette vanité les empêche quelquefois de marier leurs enfans, crainte de se mésallier; & vous observerez, Madame, que les payfans même ne sont pas exempts de ce ridicule. La noblesse de Norvège, autre

fois
tena
parc
ne j
ordre
meur
tres p
est é
qui fa
autan

La
leur s
les N
n'y a
tent,
quand
prince
qui ha
porter
dès l'e
manier
quefois
n'y a
soient s
ils se b
qu'à ce
battans
verfaire
étoit inv

fois nombreuse & puissante, est maintenant réduite à un petit nombre, parce que le bien d'un gentilhomme ne jouit des privilèges attachés à cet ordre, qu'autant que le noble y demeure en personne. A l'égard des autres possessions, le droit de franc-aleu est établi pour tous les habitans; ce qui fait que tout propriétaire s'estime autant qu'un gentilhomme.

La valeur jointe à la fidélité pour leur souverain, sont deux vertus dont les Norvégiens se font honneur. Il n'y a ni difficulté qu'ils ne surmontent, ni danger qu'ils ne bravent, quand il est question du service du prince. Le grand nombre d'animaux qui habitent leurs forêts, les oblige de porter les armes de bonne heure; & dès l'enfance, ils apprennent à les manier. Il est vrai qu'ils en font quelquefois un usage funeste: comme il n'y a pas jusqu'aux paysans, qui ne soient susceptibles du point d'honneur, ils se battent à coups de couteau, jusqu'à ce que l'un ou l'autre des combattans périsse de la main de son adversaire. Autrefois, quand un homme étoit invité à une fête avec sa famille,

la femme prenoit communément un drap avec elle, pour ensevelir son mari; car il étoit rare, dans ces occasions, qu'il n'y eût toujours quelqu'un de tué.

Dans les cantons où les payfans se sont défaits de cette coutume barbare, les armes qu'ils emploient sont moins meurtrieres, mais plus coûteuses; ils ne se servent plus si souvent de leur couteau, mais de la plume des procureurs. Si un homme n'a pas le moyen de plaider, ses voisins se cotisent pour lui fournir de quoi suivre son procès. Cet esprit de chicane est tellement inséparable de leur nation, qu'ils l'ont porté, avec eux, jusques dans leurs colonies. Vous sçavez, Madame, que c'est de la Norvège, que les habitans de la Normandie tirent leur nom & leur origine. On vante leur franchise & leur probité, je parle de celle des Norvégiens; & l'on prétend qu'il n'y a point de peuple plus libéral, plus officieux envers les étrangers: ils ont peine à souffrir qu'un voyageur paye son gîte; sans doute, parce qu'on voyage rarement dans ce pays; mais, malgré cet amour pour l'hospitalité, &

la ci
mais
d'ho
payf
son
Tou
gien
trois
ont
ces
oisea
fête.
sur un
une g
les m
Les
pas ric
des b
travail
pêche
seules
quent
berté
toutes
tireurs
se serv
maux,
leurs fl
point e

E.
nément un
ir son mari;
occasions,
elqu'un de
payfans se
ne barbare,
font moins
ufes; ils ne
e leur cou-
rocurateurs.
moyen de
nt pour lui
rocès. Cet
ent infépa-
ont porté,
s colonies.
e c'est de
ans de la
m & leur
anchise &
celle des
d qu'il n'y
ral, plus
s: ils ont
eur paye
ce qu'on
ys; mais,
italité, &

LA NORVEGE. 117

la civilité dont ils l'accompagnent, jamais ils ne donnent, à table, la place d'honneur à l'hôte le plus illustre. Un payfan même croit que, dans sa maison, elle n'est dûe qu'à lui seul. Tous les ans, vers Noël, les Norvégiens tiennent table ouverte pendant trois semaines, & font servir ce qu'ils ont de meilleur. Chacun est admis à ces repas; & il n'est pas jusqu'aux oiseaux même, qui ne participent à la fête. La veille de la fête, on suspend sur une perche, à la porte de la grange, une gerbe de bled pour régaler tous les moineaux du voisinage.

Les Norvégiens, en général, ne sont pas riches. L'agriculture, la nourriture des bestiaux, la coupe des bois, le travail des mines, la navigation, la pêche, la chasse sont à-peu-près leurs seules occupations. Plusieurs s'appliquent au commerce. Tous ont la liberté de chasser, & peuvent prendre toutes sortes de bêtes. Les meilleurs tireurs vivent dans les montagnes: ils se servent d'arcs pour tuer les animaux, dont la peau est estimée; & leurs flèches sont émoussées, pour ne point endommager les fourrures. Le

même usage s'observe dans les pays du Nord, où les pelleteries font la principale richesse.

Lorsque nous fûmes arrivés à Drontheim, on me proposa d'aller voir les mines d'argent & de cuivre, qu'on regarde comme une des curiosités de ce canton. Je m'y rendis dès le lendemain; & je logeai chez le directeur. Il me mena à l'embouchure de la mine de cuivre, sur le sommet d'une montagne fort haute, où l'on avoit élevé une machine qui ressembloit assez à une grue. Elle sert à descendre dans la mine, ou à tirer la matiere dehors. Le directeur & moi, nous nous mîmes chacun dans un grand panier; & l'on nous descendit à cinquante toises de profondeur. Je ne crois pas que vous puissiez rien imaginer de plus affreux, ni que rien représente mieux les régions infernales, que ces demeures souterraines. Des cavernes, dont les sentiers raboteux ne permettent pas de faire quatre pas sans trébucher; des tourbillons d'un feu violet, qui se répandent de toutes parts; des êtres qui ressemblent plus à des habitans des enfers, qu'à des

créat
semb
l'ame
homi
& co
des p
autou
les ye
poitri
minér
chent
font c
d'eau
trailles
tous e
Nos
beaux
scurité
On ne
perte c
reur, a
gubres
qu'auta
guer.
soufre
bruit de
de ces
& vous
semble

créatures humaines ; tous ces objets semblent réunis , pour imprimer dans l'ame la terreur la plus sombre. Ces hommes sont habillés de cuir noir , & couverts de cottes de maille , avec des pièces de la même sorte , attachées autour de leur tête , précisément sous les yeux , & qui leur tombent sur la poitrine. Les uns séparent la matiere minérale de la masse ; les autres cherchent de nouvelles veines : d'autres sont chargés de veiller sur les torrens d'eau , qui s'élancent souvent des entrailles de la terre , & les mettent tous en danger d'être submergés.

Nos guides allumerent des flambeaux qui avoient peine à percer l'obscurité de ces cavernes ténébreuses. On ne voyoit de tous côtés , & à perte de vue , que des objets d'horreur , à la faveur de certains feux lugubres , qui ne donnent de lumiere , qu'autant qu'il en faut pour les distinguer. La fumée vous offusque ; le soufre vous étouffe. Joignez à cela le bruit des marteaux , & l'aspect effrayant de ces noirs & malheureux forgerons ; & vous conviendrez que rien ne ressemble plus à ce qu'on nous dit de

P'enfer , que cette horrible habitation.

Nous descendîmes en terre par des chemins épouvantables , tantôt sur des échelles tremblantes , tantôt sur des planches légères , & toujours dans de continuelles appréhensions. Nous pénétrâmes jusqu'au fond avec une peine terrible ; mais quand il fallut remonter , le soufre nous avoit tellement suffoqués , que ce ne fut qu'avec des difficultés inconcevables , que nous regagnâmes la première descente.

Le maître de la mine , craignant que je ne fusse saisi d'un accès de frisson , très-commun dans ces fouterreins , sonna une cloche , pour servir de signal à ceux qui devoient nous retirer ; & nous fûmes remontés avec la même célérité , qu'on nous avoit descendus. Je n'ai jamais éprouvé de sensation plus agréable , que la fraîcheur de l'air que je respirai , après avoir eu la poitrine chargée des vapeurs de ces demeures sulfureuses. Je dînai avec le directeur qui me mena , le même jour , à la mine d'argent. Nous y descendîmes comme dans celle de cuivre ; & tout ce que j'y remarquai , me parut totalement semblable à la première.

Ces

très
mar
qua
mê
min
l'hy
ne f
matin
en e
par j
fort
pour
ils on
& d'a
de lé
dont
font e
gagne
où les
Je n
pris la
des ma
dans c
en cher
nous ar
fan , qu
visite ,
bien rec
Tom

habitation.
 erre par des
 ntôt sur des
 ôt sur des
 jours dans
 ons. Nous
 avec une
 il fallut re-
 voit telle-
 fut qu'avec
 s, que nous
 scente.

aignant que
 de frisson,
 utesreins,
 ir de signal
 retirer; &
 e la même
 descendus.
 sation plus
 de l'air que
 la poitrine
 demeures
 e directeur
 , à la mine
 es comme
 out ce que
 otalement.

Ces

LA NORVEGE. 121

Ces mines produisent un revenu très-considérable au roi de Danemarck; & l'on fabrique une grande quantité d'especes d'argent sur le lieu même, aussi-tôt qu'il est raffiné. Les mineurs ne travaillent jamais pendant l'hyver; le printems & l'automne, ils ne sont occupés que trois heures le matin, & autant l'après-dîné; mais en été, ils travaillent neuf heures par jour; le reste du tems ils le passent fort gaiement: ils sont passionnés pour la danse & la bonne chere; ils ont des violons, des hautbois, & d'autres instrumens. J'ai eu occasion de les voir dans leurs amusemens, dont la simplicité m'a fait plaisir. Ils sont en état d'en faire les frais; car ils gagnent un écu par jour, dans un pays où les denrées sont à bas-prix.

Je remerciai le directeur; & je repris la route de Drontheim avec un des maîtres mineurs, qui avoit affaire dans cette ville. La nuit nous surprit en chemin; & nous fûmes obligés de nous arrêter dans la maison d'un paysan, qui se crut très-honoré de notre visite, & fit tous ses efforts pour nous bien recevoir. Il nous donna d'abord

Tome VIII.

F

de la bière, du tabac & de l'eau-de-vie; ensuite il nous servit, pour le souper, deux faisans & un lièvre qu'il avoit tués le jour même. Après le repas, nous continuâmes à boire au milieu des nuages épais de la fumée du tabac. Le mineur tomba ivre mort; ce qui donna la plus grande satisfaction au paysan qui se hâta de se mettre dans le même état. C'est la coutume du pays; il n'est guères possible de s'en garantir, quelque rang qu'on y tienne, parce qu'on n'y a point d'autre idée du plaisir de la société, que de se réunir pour boire ensemble & s'enivrer. Nous passâmes le reste de la nuit sur de la paille fraîche, dont on avoit couvert le plancher; & nous y dormîmes jusqu'au matin. Je fus le premier éveillé, & priai le fils du paysan de préparer nos chevaux qui nous remenerent à Drontheim.

C'est dans cette ville que les anciens rois de Norvège faisoient leur résidence: elle est grande, assez bien bâtie, & son port fort spacieux, mais couvert de roches cachées sous l'eau. Elle est fortifiée & défendue par une bonne citadelle; & l'on y fait un grand commerce, sur-tout en cuivre,

do
sep
elle
&
qui
me
plus
nes
une
T
guèr
en f
tentr
roya
& fe
ancie
du N
les in
viem
& par
les pr
leur m
en di
jusqu'a
nît tou
vége f
gouver
vers le
elle a é

E.
de l'eau-de-
pour le sou-
qu'il avoit
repas, nous
milieu des
u tabac. Le
e qui donna
au payfan
as le même
ays; il n'est
antir, quel-
marce qu'on
u plaisir de
pour boire
s passâmes
paille frai-
e plancher;
au matin,
& priaï le
os chevaux
nthheim.
les anciens
leur réfi-
assez bien
ieux, mais
sous l'eau,
e par une
y fait un
en cuivre,

LA NORVEGE. 123

dont les mines ne sont qu'à six ou sept lieues de la ville. D'un côté, elle est presqu'environnée de la mer, & de l'autre, par de hautes montagnes qui la commandent. Ce gouvernement, le plus étendu du royaume, a plus de cent cinquante lieues communes de France, du midi au nord, sur une largeur d'environ trente-six.

Toute la Norvège n'en comprend guères que trois cens, & va toujours en se rétrécissant, dans la partie septentrionale, jusqu'en Laponie. Ce royaume a été appelé *Nortmannia*, & ses peuples *Nortmanni*, par nos anciens historiens, c'est-à-dire, *hommes du Nord*. Ils se rendirent célèbres par les incursions qu'ils firent, dans le neuvième siècle, sur les côtes de la France, & par la conquête d'une de ses plus belles provinces, à laquelle ils donnerent leur nom. Leur pays fut d'abord partagé en différentes petites souverainetés, jusqu'à ce qu'un seul monarque les réunît toutes sous sa domination. La Norvège fut, depuis ce tems-là, toujours gouvernée par ses propres rois; mais, vers le milieu du quatorzième siècle, elle a été unie au Danemarck; & ces

deux états sont restés sous la puissance d'un même chef : quelques portions de ce pays ont été cédées à la Suède par divers traités.

Les rois de Danemarck envoient autrefois des vice-rois en Norvège ; mais depuis quelques années , cette fonction ne subsiste plus. Ce sont quatre tribunaux supérieurs , établis à Christiania , à Berghen , à Aagger-hus & à Drontheim , qui régulent aujourd'hui toutes les affaires du royaume : le tribunal de Christiania juge les appellations des trois autres. La Norvège a embrassé la religion Protestante, en même tems que le Danemarck. Quatre évêques , ou surintendans Luthériens , président au gouvernement spirituel & ecclésiastique du pays , où l'on compte plus de neuf cens églises desservies par un nombre de ministres convenable.

Ce royaume est divisé en deux principales parties , séparées par de hautes montagnes , la septentrionale & la méridionale. La première , qui s'étend au-delà du cercle polaire , est plus froide , moins cultivée , moins peuplée que l'autre : tout ce qui est dans la zone glaciale , est stérile , presque dé-

fert
vill
part
capit
pell
au f
Dan
son
fend
pren
elle
un c
vern
teau
Norv
naire
place
Char
le sié
l'hyv
boien
tes ;
voya
eux ,
Ce pr
ment
à la té
Le roi
cet en

fert, & rempli de bêtes féroces. La ville de Christiania, située dans la partie méridionale, est aujourd'hui la capitale de tout le royaume. On l'appelloit *Opsolo*; mais ayant été brûlée au seizième siècle, Christian, roi de Danemarck, la fit rebâtir & lui donna son nom. Elle est assez belle, & défendue par une citadelle. Outre le premier siège ou tribunal de justice elle possède encore un évêché & un collège; c'est dans le même gouvernement, que se trouvent le château d'Aagger-hus, où les vice-rois de Norvège faisoient leur résidence ordinaire; & la ville de Friderick-shall, place forte & importante, dont Charles XII, roi de Suède, vint faire le siège en personne, dans le fort de l'hyver. Plusieurs de ses soldats tomboient morts de froid dans leurs postes; & les autres, presque gelés, voyant leur roi qui souffroit comme eux, n'osoient proférer une plainte. Ce prince s'étant avancé inconsidérément sur le parapet, reçut une balle à la tête, dont il mourut sur le champ. Le roi de Danemarck fit élever, dans cet endroit, une pyramide de marbre,

avec des inscriptions à la gloire de la nation.

Les autres villes de la partie méridionale de la Norvège, excepté Berghen, sont peu remarquables. Cette dernière, divisée en haute & basse, est un des meilleurs ports de l'Europe. La ville est grande, & une des plus commerçantes du Nord. Elle a été autrefois une des principales Antéatiques. Les hauteurs dont elle est environnée, lui ont fait donner le nom de *Berghen*, qui veut dire *montagnes*. Elle n'étoit bâtie que de bois, lorsqu'un incendie la consuma presque entièrement au commencement de ce siècle; mais, en la rétablissant, on y a construit des maisons de pierre. Elle a été le siège d'un archevêque, dont le palais, depuis le changement de religion, a été donné à une société de marchands. Ils pouvoient y demeurer, tant qu'ils restoient garçons; mais s'ils venoient à se marier, ils étoient obligés d'en déloger. Cet établissement singulier leur fit donner le nom de *moines*, quoiqu'ils ne fussent assujettis à aucune règle; & leurs magasins porterent long-tems celui de *cloîtres*. Les

prin
cett
luch
con
E
de l
hom
chie
Il co
pagn
étran
amu
assez
Aprè
lieue
qui
Les p
faites
du g
fait c
cûme
il ton
l'app
donn
qui si
paroi
vent
menc
rer au

principales branches de commerce de cette ville, sont le hareng, la merluche, le stockfiche, & les bois de construction.

En me promenant dans le voisinage de Drontheim, je trouvai un gentilhomme, avec deux valets & plusieurs chiens, qui alloit à la chasse de l'élan. Il connoissoit l'homme qui m'accompagnoit; & ayant appris que j'étois étranger, il m'invita à partager son amusement. Je le fis avec plaisir, ayant assez de tems à pouvoir y employer. Après avoir marché environ une demi-lieue, nous trouvâmes plusieurs payfans qui nous conduisirent dans un bois. Les préparatifs de la chasse avoient été faites le jour précédent, par les vassaux du gentilhomme. Nous avions à peine fait cinquante pas, que nous aperçûmes un élan; mais en peu de tems il tomba mort, faisi, comme on me l'apprit, du mal caduc, qui lui fait donner dans le pays, le nom d'*elk*, qui signifie *une créature misérable*. Il paroît que ces animaux tombent souvent de cette maniere, dès le commencement de la chasse, sans procurer aucun divertissement. Sans cet évé-

nement, je crois que nous aurions eu beaucoup de peine à le forcer; car nous restâmes plus de deux heures à la poursuite d'un autre, que nous aurions manqué vraisemblablement, s'il ne lui étoit arrivé le même accident. On est ici persuadé, que les jambes gauches de cet animal sont un remede souverain contre l'épilepsie. Je fis revenir le gentilhomme de cette opinion populaire; & peu s'en fallut que je ne lui prouvassé qu'on s'exposoit, au contraire, à gagner ce mal, en mangeant de la chair d'élan.

Il nous proposâ une autre chasse, à la maniere des habitans de ces contrées, non pour la faire nous-mêmes, il y a trop de risques à courir, mais pour en être simplement les spectateurs. Dans cette partie de la Norvége, on trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux, qui se retirent dans des rochers affreux, la plûpart situés sur les bords de la mer. Les paysans ont tous le même droit de chasse; & afin qu'ils en jouissent également, ils ne peuvent avoir que le même nombre de chiens. Outre la chair de ces oiseaux, qui leur sert de nourriture, ils font de la plume un commerce considérable. Il y a tel

cant
pour
penh
mani
batea
d'eux
avec
vent
peut
est bi
une c
che. L
d'appr
tueller
parver
oiseau
manqu
corde
traîne
périffe
que fr
leur te
laisse a
celui
Quand
rocher
dans le
filets. L
gibier a

canton qui en fournit, tous les ans, pour plus de cent mille francs à Copenhague. Cette chasse se fait de deux manieres. Des hommes se rendent en bateau, au pied d'un rocher ; l'un d'eux, par le secours d'une perche, avec laquelle ses camarades le soulevent, gagne le premier appui qu'il peut rencontrer ; & lorsqu'il sent qu'il est bien ferme sur ses pieds, il descend une corde à laquelle un autre s'attache. Ensuite il le tire à lui ; & ainsi, d'appui en appui, ils s'aident tous mutuellement, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus aux différens endroits où les oiseaux font leurs nids. Si le pied manque à celui qu'on aide avec la corde, ou s'il est trop pesant, il entraîne celui qui le tient en l'air ; & ils périssent ensemble. Ce malheur, quoique fréquent, ne les rebute point : leur tendresse pour leur famille ne leur laisse appercevoir d'autre danger, que celui de la voir périr de misere. Quand ils sont parvenus au haut du rocher, ils prennent les jeunes oiseaux dans les nids, & les vieux dans des filets. Lorsque le tems est beau, & le gibier abondant, il y a de ces chasseurs

qui passent des semaines entières sur des rochers, tandis que d'autres leur préparent à manger, & emportent le butin à la maison.

Il y a des rochers absolument impraticables du côté de la mer, qui est cependant le plus favorable, parce que les oiseaux le choisissent de préférence. Alors un intrépide Norvégien tâche, du côté de la campagne, de parvenir au sommet, d'où il descend à l'aide d'un cable qu'il passe entre ses jambes, après s'en être fait une ceinture. Ses camarades lâchent ce cable; & il tient à la main une petite corde, avec laquelle il donne le signal, soit qu'il veuille monter, descendre, ou s'arrêter. Le cable détache souvent de grosses pierres qu'il évite, lorsqu'il sçait se balancer à propos. Un bonnet fort épais le garantit des coups qu'il pourroit recevoir des plus petites. Il y a des rochers qui ont plus de cent coudées au-dessus de la mer, & n'offrent, de toutes parts, que des précipices. Une loi du pays privoit autrefois de la sépulture ceux qui périssoient à cette chasse. Ce malheur étoit regardé comme une tache pour

la
pro
cou
l'en
usaf
lui
& r
C
cett
éide
cher
bâti
les r
escar
méra
en t
place
uns
semb
moir
quinz
à la
pour
de le
seaux
tent
soleil
bruit
d'une

la famille ; & pour l'effacer , le plus proche parent du mort étoit obligé de courir le même risque , en parcourant l'endroit d'où l'autre étoit tombé. Cet usage barbare est aboli ; aujourd'hui celui qui culbute , périt pour son compte , & reçoit les honneurs de la sépulture.

Ce qui fait le principal objet de cette chasse , sont les pingoins & les éiders , oiseaux aquatiques , fort recherchés à cause de leur plume. Ils bâtissent leurs nids entre les pierres & les rochers les plus hauts & les plus escarpés. C'est-là , que ces hardis & téméraires chasseurs les poursuivent , & en trouvent quelquefois jusqu'à cent , placés indifféremment sur les œufs les uns des autres. Les œufs du pingoin , semblables à ceux de nos poules , sont moins de tems à éclore ; & au bout de quinze jours , les petits suivent les vieux à la mer. Des chiens élevés exprès pour côtoyer le rivage , les font sortir de leurs trous : le nombre de ces oiseaux est si grand , que quand ils sortent des rochers , ils obscurcissent le soleil comme un nuage , & que le bruit de leurs ailes ressemble à celui d'une tempête.

L'éider tient le milieu entre l'oie & le canard, & participe à leurs qualités respectives. Les plumes de sa poitrine, qu'on appelle *edre-don*, sont d'un revenu considérable pour les habitans. Ce duvet est si léger, si chaud, si mollet, si propre à se renfler, qu'il n'en faut que deux ou trois poignées bien ferrées, pour remplir un couvre-pied. C'est l'unique usage qu'on fait en France de cette espece de lit de plume : on s'en sert ici, en place de couverture de laine. En hyver, ces oiseaux sont presque continuellement sur la mer ; ils viennent au printems, en grand nombre, sur la côte, pour faire leurs nids dans les fentes des rochers. Ils y déposent cinq ou six œufs de couleur verte, aussi gros que des œufs d'oie, que la mere couve pendant trente jours, tandis que le mâle reste au-dessous, dans l'eau, à faire sentinelle. A l'approche d'un chasseur, ou de quelque bête carnassiere, il fait un cri qui avertit la femelle ; & aussi-tôt elle couvre ses œufs de mousse, ou de duvet qu'elle tient tout prêt, & va joindre le mâle qui l'attend. Peu de jours après que les petits sont éclos,

elle
don
gran
dos
lors
de la
laisse
mâle
l'aba
Le
spect
deux
Le b
ganc
mes
tems
mang
mon
toire
mand
grand
fut, d
année
Norve
» du l
» de l
» le p
» pell
» scete

elle les mène à la mer, & ne les abandonne point, même dans les plus grands dangers. Elles les prend sur son dos, & les transporte en nageant, lorsqu'ils ne sont point encore en état de la suivre. Si, par sa faute, la mere laisse périr ses œufs ou ses petits, le mâle la maltraite à coups d'ailes, & l'abandonne.

Le gentilhomme, qui me procura le spectacle de cette chasse, me retint deux jours avec lui dans son château. Le bâtiment en est vilain, sans élégance & sans goût; mais nous y fûmes traités avec abondance. Dans les tems où nous n'étions pas occupés à manger, je faisois mille questions à mon hôte, principalement sur l'histoire naturelle de son pays. Je lui demandai d'abord ce qu'il pensoit du plus grand de tous les monstres marins, qui fut, dit-on, découvert, il y a quelques années, à peu de distance des côtes de Norvège. « Vous voulez, dit-il, parler » du kraken, l'animal le moins connu » de la mer, & celui à qui on a donné » le plus de dénominations : on l'appelle aussi *krabben, horven, anketroll,* » *scetenfel*, &c. Je commence par vous

» prévenir que je n'en ai jamais vu; que
 » je regarde même son existence comme
 » une chose fort douteuse. Mais puisque
 » cette matiere semble piquer votre cu-
 » riosité, voici ce que nos pêcheurs ra-
 » content de ce poisson extraordinaire.
 » Ils disent que, lorsqu'ils croient
 » être avancés en mer à quatre-vingt
 » ou cent toises de profondeur, ils sont
 » quelquefois tout étonnés de ne plus
 » se trouver qu'à une hauteur de vingt
 » ou trente toises; & c'est alors que
 » la pêche est la plus abondante. Ils
 » jugent par cette diminution extraor-
 » dinaire de l'eau, & par l'énorme
 » quantité de poissons qui se jettent
 » dans leurs filets, que le kraken est
 » sous leur nacelle au fond de la mer.
 » Alors ils jettent le plomb à plusieurs
 » reprises, pour observer si la hauteur
 » de l'eau est toujours la même, ou si
 » elle diminue. Dans ce dernier cas,
 » ils jugent que l'animal s'élève,
 » s'approche de la surface, & qu'il
 » seroit dangereux de rester plus
 » long-tems dans ce même endroit.
 » Aussi-tôt ils abandonnent la pêche,
 » se sauvent à force de rames, &
 » s'éloignent le plus vite qu'ils peu-

» ve
 » da
 » &
 » vo
 » de
 » un
 » sur
 » qu
 » da
 » ser
 » pré
 » cro
 » flot
 » bla
 » une
 » qui
 » &
 » per
 » poi
 » pou
 » luisa
 » épai
 » & f
 » Mal
 » cher
 » coul
 » rant
 » mer
 » pide

» vent. Quand ils se croient hors de
 » danger, ils rallentissent leur course;
 » & au bout de quelques minutes, ils
 » voient ce monstre sur la superficie
 » de l'eau, où il occupe & couvre
 » un espace que l'œil ne scauroit me-
 » surer. Cependant, quelqu'enorme
 » qu'il paroisse, il ne se montre point
 » dans toute sa grandeur. Il ne pré-
 » sente que son dos, qui a, dit-on,
 » près d'une demi-lieue d'étendue. On
 » croit voir d'abord de petites isles
 » flottantes, dont les inégalités, sem-
 » blables à des collines, renferment
 » une foule innombrable de poissons,
 » qui se remuent avec précipitation,
 » & regagnent la mer. Alors on ap-
 » perçoit sur la peau de l'animal, des
 » pointes écailleuses, qu'on prendroit
 » pour des mâts, si elles étoient moins
 » luisantes, & qui deviennent plus
 » épaisses, à mesure qu'elles s'élevent
 » & se montrent au-dessus de l'eau.
 » Malheur au vaisseau qui en appro-
 » cheroit de trop près; il seroit bientôt
 » coulé à fond: le monstre, en se reti-
 » rant, & s'abaissant au fond de la
 » mer, formé un tournoiement si ra-
 » pide, & un gouffre si profond, qu'il

» entraîne avec lui tout ce qui se ren-
 » contre dans l'étendue de son tour-
 » billon.

» Quelques naturalistes qui ont cru,
 » sur parole, tout ce que je viens de
 » dire, ont prétendu que les pointes,
 » qui s'élevent sur le dos du kraken,
 » doivent être regardées comme ses an-
 » tennes, ses bras, ou, si l'on veut, des
 » cornes qui lui servent à se mouvoir,
 » & à chercher sa nourriture. Si on s'en
 » rapporte à nos pêcheurs, la nature
 » a donné à cet animal, un moyen
 » encore plus propre pour conserver
 » sa vie : ils ont remarqué, disent-ils,
 » que l'odeur qu'exhale sa transpiration
 » est si forte, qu'elle attire sur lui une
 » prodigieuse quantité de poissons,
 » destinée à lui servir de pâture. Heu-
 » reusement pour eux, le monstre qui
 » les dévore n'a pas, dans toutes les
 » saisons, la même voracité : il ne
 » mange que durant quelques mois de
 » l'année, & reste ensuite très-long-
 » tems sans prendre aucune espece d'a-
 » limens. Il ne fait autre chose, durant
 » cette longue abstinence, que rejeter
 » la nourriture qu'il a prise. Cette ex-
 » création est d'une si grande abon-

» dan
 » eau
 » con
 » mên
 » blen
 » côté
 » digé
 » son
 » une
 » per
 » Q
 » l'exi
 » que
 » mon
 » n'en
 » verbe
 » le kra
 » heure
 » ajout
 » appre
 » anima
 » relle
 » tres p
 » ses. O
 » fait vo
 » appell
 » qui est
 » singul
 » ailes d

» dance , qu'elle teint & épaisfit les
 » eaux de la mer à une distance très-
 » considérable. Toujours attirés par le
 » même piège , les poissons se rassem-
 » blent en foule , & viennent de tous
 » côtés , pour se nourrir de la substance
 » digérée du kraken , qui les dévore à
 » son tour , & les métamorphose en
 » une nouvelle amorce , propre à trom-
 » per dans la suite , d'autres poissons.
 » Quelque fabuleuse que paroisse
 » l'existence d'un poisson plus grand
 » que la ville de Drontheim , me dit
 » mon gentilhomme Norvégien , il
 » n'en a pas moins donné lieu à ce pro-
 » verbe de notre pays : *Il a pêché sur*
 » *le kraken* , pour désigner un homme
 » heureux , & à qui tout réussit. Mais,
 » ajouta-t-il , si je ne puis vous rien
 » apprendre de certain touchant cet
 » animal monstrueux , l'histoire natu-
 » relle de la-Norvége vous offrira d'au-
 » tres particularités non moins curieu-
 » ses. Outre les oiseaux dont je vous ai
 » fait voir la chasse , il en est un autre ,
 » appelé *le grand plongeon du Nord* ,
 » qui est remarquable , dit-on , par cette
 » singularité. On prétend qu'il a sous ses
 » ailes deux especes de sacs assez grands ,

» assez profonds, pour y fourrer le
 » poing. Il cache un œuf dans chaque
 » creux, & y couve ses petits aussi par-
 » faitement, & avec moins d'embarras,
 » que ne font les autres à terre.

» Cè que nous appellons ici *l'aigle-
 » pêcheur*, est un oiseau plus gros que
 » l'aigle ordinaire. Quand il vole à la
 » mer pour accrocher un poisson avec
 » ses griffes, il ne peut plus aisément
 » les dégager, tant elles sont longues
 » & crochues; & si le poisson qu'il
 » attaque est plus gros & plus fort que
 » lui, il entraîne l'aigle jusqu'au fond
 » de l'eau. Au moment où l'oiseau se
 » sent arrêté, il fait un cri épouvanta-
 » ble, tâche de se soutenir en l'air, &
 » s'efforce, avec ses aîles étendues, de
 » résister aux efforts de son ennemi.
 » Mais c'est en vain; il est obligé de cé-
 » der; & bientôt il devient lui-même la
 » proie de celui qu'il comptoit dévorer.

» On me racontoit dernièrement
 » un trait singulier d'un de ces oiseaux,
 » que vous croirez, si vous voulez. Un
 » aigle-pêcheur vit un jour, près du
 » bord de la mer, un gros poisson, sur
 » lequel il se précipita de toute sa force.
 » Pour mieux se soutenir, il enfonça une

» de se
 » plan
 » si fo
 » ne l
 » Le p
 » déba
 » chir
 » réell
 » qu'a
 » blasé
 » L
 » endr
 » quen
 » appe
 » sure
 » de lo
 » de la
 » se ti
 » excep
 » les m
 » leve-
 » tems
 » dans
 » quelc
 » qui p
 » sembl
 » neaux
 » à une
 » des a

» de ses griffes dans la racine d'un arbre
 » planté sur le rivage; de l'autre, il saisit
 » si fortement l'animal aquatique, qu'il
 » ne lui fut plus possible de la dégager.
 » Le poisson, qui étoit fort, voulant se
 » débarrasser, s'éloigna de la rive, dé-
 » chira l'aigle jusqu'au cou, & en fit
 » réellement & à la lettre, ce que jus-
 » qu'alors on n'avoit vu que dans le
 » blason, un aigle écartelé.

» La côte de Norvége est le seul
 » endroit de l'Europe, qui soit fré-
 » quenté par l'animal terrible, qu'on
 » appelle ici *le serpent de mer*. On as-
 » sure qu'il a plus de cinq cens pieds
 » de long; que son corps est au moins
 » de la grosseur de deux muids; qu'il
 » se tient toujours au fond de l'eau,
 » excepté en Juillet & Août, qui sont
 » les mois où il fraie: encore ne s'é-
 » leve-t-il à la surface, que lorsque le
 » tems est calmé. Alors on lui voit,
 » dans la même direction que sa tête,
 » quelques petites portions de son dos,
 » qui paroissent quand il se plie, &
 » semblent de loin, autant de ton-
 » neaux flottans sur une même ligne,
 » à une distance considérable les uns
 » des autres. Ce monstre a le front

„ haut & large , le museau applati
 „ comme celui du cheval , & de
 „ grandes narines , d'où sortent de
 „ longs poils , comme des mousta-
 „ ches. Ses yeux sont gros , de couleur
 „ bleue , & luisent comme deux bou-
 „ les d'argent. Tout l'anima. est d'un
 „ brun foncé , parsemé de taches plus
 „ claires , qui brillent comme des
 „ écailles de tortue.

„ Le serpent de mer fait souvent
 „ couler à fond hommes & chaloupes ;
 „ on prétend même que par son poids ,
 „ il seroit périr un bâtiment de cent ton-
 „ neaux , en s'élançant au travers. Quel-
 „ quefois il s'entortille en cercle autour
 „ d'un bateau , de sorte que les hommes
 „ en sont environnés de tous côtés. Le
 „ moyen de l'éviter , quand on se
 „ trouve près de lui , c'est de diriger
 „ la barque vers la partie de son corps
 „ la plus élevée & la plus visible ;
 „ parce que le serpent plonge sur le
 „ champ , & laisse passer le bateau ; si
 „ au contraire , on ramoit vers l'en-
 „ droit où le corps ne se montre pas ,
 „ le monstre , en s'élevant , renverse-
 „ roit la chaloupe. Il seroit inutile de
 „ tenter de s'en éloigner à force de

„ ra
 „ co
 „ en
 „ d'
 „ co
 „ pl
 „ se
 „ qu
 „ ou
 „ po
 „ au
 „ aut
 „ ,
 „ la
 „ tou
 „ est
 „ ma
 „ au
 „ fans
 „ ont
 „ tent
 „ loig
 „ pent
 „ lorsq
 „ coup
 „ les v
 „ pren
 „ maux
 „ que

E.
eau applati
, & de
sortent de
s mousta-
de couleur
deux bou-
a. est d'un
aches plus
omme des

et souvent
chaloupes;
son poids,
e cent ton-
ers. Quel-
cle autour
hommes
côtés. Le
ad on se
le diriger
son corps
visible;
ge sur le
bateau; si
ers l'en-
ntre pas,
renverse-
utile de
force de

LA NORVEGE. 141

„ raires; cet animal fend les eaux
„ comme une flèche; & levant sa tête
„ effrayante, il enleve un homme
„ d'une barque, sans toucher à ses
„ compagnons. Pour s'en débarrasser
„ plutôt, on lui jette tout ce qui
„ se présente sous la main, ne fût-ce
„ qu'un morceau de bois, une pierre,
„ ou la chose du monde la plus legere;
„ pourvu qu'il en soit atteint, il plonge
„ aussi-tôt dans l'eau, & prend une
„ autre route.

„ L'expérience a fait connoître que
„ la chair de castor, l'assa-fétida, ou
„ toute matiere qui a l'odeur forte,
„ est tellement contraire à ce monstre
„ marin, qu'un petit morceau, jetté au
„ au bord de la chaloupe, le fait fuir
„ sans retour. Depuis que les pêcheurs
„ ont découvert ce secret, ils en por-
„ tent toujours avec eux, quand ils s'é-
„ loignent en mer. Le tems où le ser-
„ pent marin est le plus à craindre, c'est
„ lorsqu'il cherche sa femelle pour s'ac-
„ coupler; parce qu'alors il poursuit
„ les vaisseaux & les barques, qu'il
„ prend, sans doute, pour des ani-
„ maux de son espece. On prétend
„ que des gens ont été empoisonnés

„ par ses excréments qu'on voit flot-
 „ ter sur l'eau , comme du limon ,
 „ pendant quelques mois de l'été.
 „ Si un pêcheur trouve de cette ma-
 „ tiere près de ses filets , & que
 „ par inadvertance , il en touche
 „ avec sa main , il éprouve une en-
 „ flure subite , & une inflammation
 „ qui oblige quelquefois d'en venir
 „ à l'amputation.

„ Mais c'est assez parler de monstres :
 „ les quadrupedes de la Norvège vous
 „ offriront d'autres images. On en voit
 „ ici des mêmes especes , que dans le
 „ reste de l'Europe. Les chevaux y
 „ sont communément petits , mais forts ,
 „ & d'une taille propre & élégante.
 „ Quand ils montent ou qu'ils descen-
 „ dent un rocher escarpé , d'abord ils
 „ avancent doucement un pied , pour
 „ essayer si la pierre qu'ils touchent , est
 „ solide ; & , pour descendre , ils passent
 „ sous eux une jambe de derriere , & se
 „ laissent glisser très-lentement. Il faut
 „ s'en rapporter entièrement à leur
 „ prudence , sans quoi le meilleur ca-
 „ valier risque souvent de se casser le
 „ cou. Ils sont extrêmement intrépi-
 „ des , quand ils ont à combattre avec

„ les
 „ arriv
 „ app
 „ s'il
 „ lin ,
 „ se p
 „ adve
 „ don
 „ de t
 „ remp
 „ rive
 „ l'our
 „ est p
 „ se cra
 „ val g
 „ queun
 „ dre so
 „ la pla
 „ Les
 „ vége
 „ marck
 „ de fou
 „ pent e
 „ qu'ils f
 „ bottes
 „ ver. H
 „ morues
 „ les vac
 „ tit , ma

LA NORVEGE. 143

„ les loups & les ours , ce qui leur
 „ arrive assez fréquemment. En voyant
 „ approcher son ennemi , le cheval ,
 „ s'il est avec une jument ou un pou-
 „ lin , place le plus foible derrière lui ,
 „ se présente fièrement , frappe son
 „ adverfaire avec les pieds de devant ,
 „ dont il se sert comme de baguettes
 „ de tambour ; & communément il
 „ remporte la victoire. Mais s'il lui ar-
 „ rive de tourner le dos , pour frapper
 „ l'ours des pieds de derrière , alors il
 „ est perdu ; car l'ours saute sur lui ,
 „ se cramponne sur son dos ; & le che-
 „ val galope avec son cavalier vain-
 „ queur , jusqu'à ce qu'à force de per-
 „ dre son sang , il tombe & meurt sur
 „ la place.
 „ Les bœufs & les vaches de Nor-
 „ vége sont plus petits qu'en Dane-
 „ marck. Quand les paysans manquent
 „ de fourrage pour les nourrir , ils cou-
 „ pent en été des rejettons d'arbres ,
 „ qu'ils font sécher , & les mettent en
 „ hottes comme du foin ; pour l'hy-
 „ ver. Ils amassent aussi des têtes de
 „ morues , & des os de poissons que
 „ les vaches mangent de bon appé-
 „ tit , mais qui font de mauvais lait.

„ Elles se nourrissent aussi des os de
 „ leur propre espece, qu'elles dévo-
 „ rent avec avidité, & qu'elles ron-
 „ gent avec les dents, comme les
 „ chiens.

„ On rencontre des ours dans toute
 „ la Norvége; & on en distingue
 „ de deux sortes, la grande & la
 „ petite espece. Tous sont féroces,
 „ carnassiers, forts & adroits. Quand
 „ ils élèvent leurs petits, il est fort
 „ dangereux de les rencontrer; car
 „ alors ils attaquent les hommes; au
 „ lieu que dans d'autres tems, ils
 „ sont sur la défensive, à moins qu'ils
 „ ne trouvent une femme enceinte. Ils
 „ connoissent son état à l'odorat, ou
 „ par instinct, & font leur possible,
 „ pour en tirer le fœtus, qui est pour
 „ eux un morceau très-délicat: on a
 „ pourtant remarqué, que jamais un
 „ ours n'a attaqué un enfant; & l'on
 „ prétend qu'il ne touche point à un
 „ homme sans vie: il veut être lui-
 „ même le boucher de ce qu'il mange.
 „ On a vu des gens qui se sont sauvés,
 „ en retenant leur respiration & con-
 „ trefaisant le mort. Dans les tems de
 „ disette, cet animal se nourrit de
 racines,

„ raci
 „ sur-t
 „ fort
 „ davan
 „ brebi
 „ cheva
 „ devan
 „ que l
 „ Alors
 „ traînie
 „ rotanier
 „ sur leu
 „ dans c
 „ grand
 „ De
 „ cice, fo
 „ bord en
 „ les. De
 „ suite, &
 „ sur un
 „ son dos
 „ qu'il jet
 „ choisit
 „ ou deux
 „ épaules,
 „ un de c
 „ sur le ch
 „ devient
 „ sur le tir
 Tome V.

,, racines , de gazon , de plantes , &
 ,, sur-tout d'angélique , qui est ici
 ,, fort commune. Mais la chair le flatte
 ,, davantage , & spécialement celle de
 ,, brebis , de chèvre , de vache ou de
 ,, cheval. Il attaque avec ses pattes de
 ,, devant , & ne se sert de sa gueule ,
 ,, que lorsqu'il est maître de sa proie.
 ,, Alors il en suce le sang , & en-
 ,, traîne ou porte le cadavre dans sa
 ,, tanière. On en a vu marcher droits
 ,, sur leurs pattes de derrière , tenant
 ,, dans celles de devant , le corps d'un
 ,, grand animal.
 ,, De petits chiens , élevés à cet exer-
 ,, cice , forcent l'ours , & le lassent d'a-
 ,, bord en s'attachant à ses parties génita-
 ,, les. De grands chiens l'attaquent en-
 ,, suite , & le déchirent. Alors il grimpe
 ,, sur un rocher , contre lequel il pose
 ,, son dos , & en arrache des pierres
 ,, qu'il jette à ses ennemis. Le chasseur
 ,, choisit ce moment pour lui tirer une
 ,, ou deux balles dans la poitrine , aux
 ,, épaules , ou aux oreilles. Frappé dans
 ,, un de ces trois endroits , il tombe
 ,, sur le champ ; par-tout ailleurs , il
 ,, devient encore plus furieux , & court
 ,, sur le tireur , qui doit toujours avoir
 Tome VIII.

„ une bayonnette au bout de son fusil
 „ pour sa défense. Nos fermiers de
 „ Norvége ne sortent jamais sans un
 „ grand couteau, pendu à leur côté
 „ avec une chaîne de cuivre : ils
 „ prennent cet instrument en travers,
 „ & l'enfoncent dans la gueule ou-
 „ verte de l'ours, jusqu'au gosier. Quand
 „ ils ont vaincu l'animal, ils le dé-
 „ pouillent, & en attachent la tête
 „ dans leur maison, comme un tro-
 „ phée glorieux de leur victoire, &
 „ une preuve éclatante de leur cou-
 „ rage. Il y a des fermiers, dont toutes
 „ les portes sont ornées de quelques-
 „ unes de ces têtes.

„ On cite plusieurs exemples de
 „ la prudence de l'ours, & de sa
 „ discrétion. On assure qu'il choisit,
 „ dans un troupeau de vaches, celle
 „ qui a une sonnette pendu au cou ;
 „ qu'il arrache cette clochette qui lui
 „ déplaît, & l'applatit avec ses pattes,
 „ de peur que le bruit qu'elle fait en-
 „ tendre, ne donne le signal du dan-
 „ ger. Quand il est attaqué par deux
 „ ou trois chasseurs à la fois, si le pre-
 „ mier manque son coup, ou ne le
 „ blesse que légèrement, il va à lui,

„ le
 „ d
 „ fu
 „ re
 „ le
 „ m
 „ trè
 „ po
 „ dé
 „ des
 „ &
 „ rése
 „ L
 „ souv
 „ attra
 „ une
 „ que
 „ entre
 „ mais
 „ curie
 „ s'effo
 „ hache
 „ les pa
 „ contre
 „ Dè
 „ bre, l
 „ y établ
 „ ordina
 „ ou que

„ le défarme, le prend dans ses pattes
 „ de devant, & l'emporte, très-per-
 „ suadé que les autres chasseurs ne ti-
 „ reront pas sur lui, crainte de blesser
 „ leur compagnon. S'il se sent lui-
 „ même blessé à mort, comme il sçait
 „ très-bien qu'on ne le poursuit que
 „ pour avoir sa peau, il tâche de la
 „ dérober à son vainqueur; & dans ce
 „ dessein, il se fait d'une grosse pierre,
 „ & se jette dans le premier étang ou
 „ réservoir d'eau qu'il rencontre.

„ L'ours est un assez bon nageur :
 „ souvent il va dans les rivières, &
 „ attrape le poisson; s'il voit passer
 „ une barque, il nage après, ne fût-ce
 „ que pour s'y reposer. Quand il y
 „ entre, il se tient tranquille à l'écart;
 „ mais le maître du bateau, qui n'est pas
 „ curieux de recevoir un pareil hôte,
 „ s'efforce de s'éloigner; & s'il a une
 „ hache, l'animal court risque d'avoir
 „ les pattes coupées, en les appuyant
 „ contre la barque.

„ Dès le commencement d'Octo-
 „ bre, l'ours cherche sa cabane pour
 „ y établir son quartier d'hiver. C'est
 „ ordinairement le creux d'un rocher,
 „ ou quelque caverne naturelle, où il

„ forme un lit de feuilles & de mouffe,
 „ Il en cache l'ouverture avec des
 „ branches d'arbres, qui font bientôt
 „ chargées & couvertes de neige. Il
 „ est quelquefois, une semaine entiere,
 „ enseveli dans un sommeil profond,
 „ fans qu'on puisse le réveiller, même
 „ en tirant sur lui, ou en le blessant.
 „ On prétend qu'il y reste une partie
 „ de l'hyver, sans provisions. Comme
 „ il est naturellement gras, il supporte
 „ plus aisément l'abstinence; & il ne
 „ sort de sa bauge, que lorsqu'il se
 „ sent affamé.

„ Les loups sont la terreur des habi-
 „ tans de la Norvége, tant ils sont nom-
 „ breux, cruels & voraces. Ils mangent
 „ toutes les bêtes qu'ils peuvent attra-
 „ per, même les chiens, qu'ils viennent
 „ saisir, dans les hyvers rudes, à la
 „ porte des fermiers, & dévorent jus-
 „ qu'aux chevaux attelés aux traîneaux.
 „ Les moyens qu'on emploie pour les
 „ détruire, sont des fosses profondes,
 „ creusées dans la terre, où l'on trouve
 „ quelquefois, à côté d'un loup, plu-
 „ sieurs autres animaux, auxquels il
 „ ne touche point. Il est même arrivé,
 „ que des payfans tombés dans ces

„ trap
 „ d'eu
 „ Lori
 „ il est
 „ vant
 „ musc
 „ fans
 „ signe
 „ pas
 „ rena
 „ une
 „ dans
 „ jusqu
 „ prison
 „ On c
 „ le ren
 „ qui é
 „ qu'ell
 „ que la
 „ cis, d
 „ sinage
 „ quer
 „ Lor
 „ les lo
 „ glaise
 „ ture q
 „ elle re
 „ mal,
 „ chair,

„ trapes , se tenoient assis au milieu
 „ d'eux , sans en recevoir aucun mal.
 „ Lorsqu'un loup tombe dans un piège,
 „ il est tellement & si long-tems épou-
 „ vanté , qu'on peut l'enchaîner , le
 „ museler , le conduire où l'on veut ,
 „ sans qu'il ose donner le moindre
 „ signe de mécontentement. Il n'y a
 „ pas long-tems qu'une femme , un
 „ renard & un loup étant tombés dans
 „ une même fosse , resterent chacun
 „ dans leur place , sans oser se remuer ,
 „ jusqu'au lendemain , que ces trois
 „ prisonniers furent trouvés ensemble.
 „ On commença par tuer le loup &
 „ le renard ; puis on retira la femme
 „ qui étoit plus morte que vive , quoi-
 „ qu'elle n'eût éprouvé d'autre mal ,
 „ que la frayeur. Il y a des ordres pré-
 „ cis , de faire sçavoir , dans tout le voi-
 „ sinage , quand & où l'on veut prati-
 „ quer de pareils trous.

„ Lorsque la faim est bien violente ,
 „ les loups dévorent jusqu'à la terre
 „ glaise ; & comme c'est une nourri-
 „ ture qui ne se digere pas aisément ,
 „ elle reste dans les entrailles de l'ani-
 „ mal , jusqu'à ce qu'il mange de la
 „ chair , & la fasse sortir avec des es-

„ forts violens. Alors on les entend
 „ heurler, d'une façon horrible, de la
 „ douleur qu'ils ressentent. On trouve
 „ sur les sapins, une espece de mousse
 „ jaune, qui a une qualité venimeuse,
 „ toujours mortelle pour les loups.
 „ On en met dans les charognes, que
 „ l'on expose pour détruire ces ani-
 „ maux cruels & carnassiers. Ils ont le
 „ sens de l'odorat si parfait, que la
 „ chair de ces cadavres les attire de plus
 „ d'une lieue. Lorsqu'ils veulent sortir
 „ du bois, jamais ils ne manquent de
 „ prendre le vent. Ils s'arrêtent sur la
 „ lisiere, flairent de tous côtés, & re-
 „ çoivent ainsi les émanations des corps,
 „ morts ou vivans, que le vent leur ap-
 „ porte. Ils aiment sur-tout la chair hu-
 „ maine; & peut-être, s'ils étoient les
 „ plus forts, n'en mangeroient-ils ja-
 „ mais d'autre. On a vu des loups suivre
 „ les armées, arriver en nombre au
 „ champ de bataille, où l'on avoit en-
 „ terré négligemment des corps morts,
 „ les découvrir & les dévorer avec avi-
 „ dité. „

Tels étoient, Madame, chez mon
 noble Norvégien, les sujets de nos
 conversations; car ici, comme en

France
 un gen
 sinon c
 & de c
 encore
 de ses
 duits d
 sidérabl
 dance
 fournit
 roient
 subsistan
 mis en
 brûlé p
 vertir le
 aura tou
 pays, ou
 chers né
 voir de
 c'est qu
 les plus
 à mal ré
 quentes
 années
 ici que d
 parvienn
 si la Nor
 aux autre
 en est an

France, de quoi voulez-vous que parle un gentilhomme qui vit dans ses terres, sinon de pêche, de chasse, de chiens & de chevaux? Celui-ci m'entretenoit encore de ses prés, de ses champs & de ses récoltes. J'appris que les produits de l'agriculture sont ici peu considérables, & que sans l'extrême abondance de poisson & de gibier que fournit la Norvège, les habitans auroient de la peine à pourvoir à leur subsistance. Envain on a défriché & mis en valeur des cantons incultes, & brûlé plusieurs forêts, pour en convertir le terrain en labourage : il y aura toujours de la disette dans un pays, où la nature de la terre & les rochers ne sont point capables de recevoir de culture. Un autre malheur, c'est que dans les provinces, même les plus abondantes, le grain est sujet à mal réussir, à cause des gelées fréquentes & subites, qui rendent les années infructueuses. On ne mange ici que des fruits d'été; ceux d'hiver y parviennent rarement à maturité. Mais, si la Norvège le cède, en ce point, aux autres contrées de l'Europe, elle en est amplement dédommée, par

les avantages inépuisables de ses vastes forêts. Ce pays produit de plus une grande quantité de marbre, & ses montagnes de très-beau crystal de roche.

Une autre utilité de ces montagnes de la Norvege, est de servir de boulevards contre les incursions étrangères. Les payfans, qui sont tous d'adroits tireurs, se postent, en tems de guerre, sur des rochers escarpés, d'où, animés d'un zèle patriotique, ils incommodent fort les ennemis. La nature a rendu aussi quelques provinces inaccessibles aux armées qui traînent de l'artillerie à leur suite. C'est par cette raison, que la ville de Berghen, quoique fortifiée uniquement par deux châteaux du côté de la mer, passe pour n'avoir rien à craindre, tant qu'elle ne sera attaquée que par des troupes de terre. Ces fortifications naturelles semblent encore contribuer à l'embellissement du pays. Le spectacle varié des hauteurs & des fondrières, forme les contrastes les plus délicieux, par la diversité de ses vues, & inspire les idées les plus agréables & les plus sublimes. Mais les Norvégiens payent cher ces avantages, par les inconvéniens qu'entraîne la proximité & la

multit
lemen
labour
ni si g
modes
Les m
vallées
un qua
D'autr
bord de
avoir d
prêtre
malade
lui por
droits,
corps
fert du
tance d
malles
à ces in
culté po
geurs,
froi, m
sur des
crampon
qui n'or
homme
haut des
des lacs

multitude de ces montagnes. Non-seulement elles y laissent moins de terres labourables ; mais les villages n'y sont ni si grands , ni si ramassés , ni si commodes , que dans les pays de plaine. Les maisons sont dispersées parmi les vallées , & placées communément à un quart de lieue les unes des autres. D'autres sont situées si haut , & sur le bord de précipices si escarpés , qu'il faut avoir des échelles pour y monter. Un prêtre , ou un médecin qui visite un malade , risque vingt fois sa vie pour lui porter du secours. Dans ces endroits , on est obligé de descendre le corps mort avec des cordes. On se sert du même expédient , à quelque distance de Berghen , pour enlever les malles des couriers de poste. Ajoûtez à ces inconvéniens , l'extrême difficulté pour les voituriers & les voyageurs , qui ne peuvent passer sans effroi , même dans les routes royales , sur des chemins suspendus par des crampons de fer , sans garde-fou , & qui n'ont de largeur , que pour un homme seul. Il y a des endroits , au haut des montagnes , & sur le bord des lacs , où la voie est si étroite & si

fermée, que si deux cavaliers se rencontrent le soir, sans s'être aperçus assez-tôt, pour que l'un des deux s'arrête, & laisse à l'autre le passage libre, la seule ressource, dans cet embarras, est que l'un d'eux s'accroche à la montagne, & précipite son cheval dans le lac, pour faire place à l'autre voyageur. Quelquefois, dans le fort de la querelle, les deux chevaux entraînent les deux hommes dans le précipice, où ils périssent tous quatre. Dans un de ces défilés, il y a un morceau d'antiquité assez remarquable : c'est un chemin suspendu sur des barres de fer, qu'un roi de Norvège pratiqua dans des rochers, pour y faire passer de la cavalerie. Il n'y a que des chevaux Norvégiens, accoutumés à grimper comme les chevres, qui ayent pu se faire à une pareille route.

Un autre inconvénient, est que les crevasses de ces montagnes fournissent des retraites aux bêtes fauves & carnassières. On n'imagine pas les ravages qu'elles font parmi les bestiaux. Je ne parle point de la perte des vaches, des brebis, & d'autres animaux utiles, qui tombent souvent dans les précipices

& se
faux
pointe
vent
Dans
sa vie
sa che
corde
& se
qu'il y
n'empl
seul ho
cas, l'a
l'abîme
remarq
tes, l'air
le corps
non-seu
que d'a
ventre c
fortent
claireme
tombe
d'eau; t
tiers, à
crevé. J
subite de
en tomb
renverse

& se tvent. Quelquefois ils font un faux pas, & se trouvent sur une pointe de rocher, d'où ils ne peuvent plus ni monter ni descendre. Dans ces occasions, un paysan risque sa vie, pour sauver son mouton ou sa chevre. Il descend à l'aide d'une corde, à laquelle il attache l'animal, & se fait tirer en haut avec lui. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il n'emploie pour cela, que les bras d'un seul homme; mais on a vu, dans ces cas, l'assistant lui-même entraîné dans l'abîme, & y périr avec son ami. On a remarqué que, dans de semblables chutes, l'air presse avec tant de force contre le corps de l'homme qui tombe, que non-seulement il est suffoqué avant que d'arriver à terre, mais que son ventre creve, & que les entrailles en sortent aussi-tôt. C'est ce qui se vérifie clairement, lorsqu'un malheureux tombe dans un lac ou une pièce d'eau; tous ses membres restent entiers, à l'exception du ventre qui est crevé. Joignez à ces accidens, la chute subite des rochers qui se détachent, & en tombant, déracinent les arbres, renversent les maisons, détruisent les

campagnes, écrasent les hommes & les bestiaux, & occasionnent dans l'air une agitation si violente, qu'on la prendroit pour le prélude de la destruction générale du monde. Quand ces énormes masses tombent dans un étang ou dans un lac, leur submersion donne à l'eau une telle impulsion, qu'elle inonde tout le voisinage; & l'on a vu jusqu'à des églises renversées par ces terribles & subits débordemens.

Une des grandes calamités de la Norvége, c'est lorsqu'une masse énorme de neige, venant à s'ébouler, tombe d'un précipice; entraîne les hommes, les troupeaux; submerge les bateaux sur les lacs; démolit les maisons, les cabanes; culbute & détruit quelquefois des villages entiers. Il y a peu d'années, qu'une paroisse fut totalement couverte par un semblable éboulement; & elle est toujours restée dans cet état. La neige ne s'étant point fondue l'année d'après, fut encore considérablement augmentée, & se durcit en y restant. Elle est aujourd'hui si ferme & si solide par la gelée, que les pieds des chevaux n'y laissent aucune em-

preint
duisen
habitu
ont, c
ner un
lins;

Par
il y en
bles p
L'une
ville,
fices g
homm
y app
une lan
tagne,

Ce
tres co
variété
que les
gueur
grands
de l'éte
trionale
le soleil
tour du
orbite,
grés, ju
de forte

preinte. Ces neiges accumulées produisent , pendant l'été , des sources habituelles , qui arrosent les plaines , & ont , de plus , l'avantage de faire tourner un grand nombre de petits moulins ; car chaque ferme a le sien.

Parmi les montagnes de Norvège , il y en a de singulièrement remarquables par leur figure & leur apparence. L'une ressemble de loin à une grande ville , ornée de tours & de vieux édifices gothiques , l'autre à la tête d'un homme , couverte d'un chapeau. On y aperçoit un œil , bien formé par une large ouverture qui perce la montagne , & laisse voir le soleil au travers.

Ce pays éprouve , comme les autres contrées du Nord , toutes les variétés de l'air & de la lumière , telles que les longues nuits & l'extrême rigueur du froid pendant l'hyver , les grands jours & les chaleurs excessives de l'été. Dans la partie la plus septentrionale , on voit , au mois de Juin , le soleil circuler continuellement autour du pôle , resserrant peu-à-peu son orbite , & l'étendant ensuite par degrés , jusqu'à ce qu'il quitte l'horizon ; de sorte que dans le cœur de l'hyver ,

il disparoît pendant quelques semaines. Toute la lumière qu'on apperçoit alors en plein midi, n'est qu'une foible lueur, qui dure environ une heure & demie, & vient principalement de la réflexion des rayons sur les plus hautes montagnes, dont les sommets paroissent plus éclairées, que les autres parties. Vous avez vu ailleurs, qu'indépendamment de cette clarté, celle de la lune & des aurores boréales fournit à ces peuples du Nord, autant de lumière qu'il en faut, pour les travaux ordinaires.

Quelques-uns attribuent ici ce dernier phénomène à l'agitation des corpuscules salins, dont ils prétendent que la basse région de l'air est remplie, & aux vapeurs nîtreuses qui y tourbillonnent. Ce sont, disent-ils, des éclairs sans tonnerre, qui, comme les éclairs ordinaires, consistent en particules sulfureuses enflammées, mais qui brûlent avec moins de violence. D'autres regardent l'aurore boréale, comme une simple réflexion de la clarté du soleil, qui, étant fort loin au-dessous de l'horizon, rencontre des nuages assez élevés, pour se trouver en con-

tact av
que c'e
cet astr
boréale
qu'elle
pece d
souven
blable :

Je m
dans l'o
peut y a
la mati
xante-d
de la te
sont po
& les e
l'atmosph
zodiacal
n'est au
matiere
le glob
grande
équateur

Vous
bien de
perfitio
présenté
duisoit d
prit des

tact avec ses rayons. On a remarqué que c'est sur-tout depuis le coucher de cet astre, jusqu'à minuit, que l'aurore boréale est la plus forte; on assure qu'elle n'est pas toujours sans une espèce de son ou de bruit, & qu'on a souvent entendu un craquement semblable à celui de la glace qui se brise.

Je me rappelle d'avoir lu autrefois dans l'ouvrage d'un Académicien, qu'il peut y avoir des aurores boréales, dont la matière soit élevée à plus de soixante-dix lieues au-dessus de la surface de la terre; d'où il conclut qu'elles ne sont point produites par les vapeurs & les exhalaisons terrestres, mais par l'atmosphère du soleil, ou la lumière zodiacale. Cette lumière, selon lui, n'est autre chose qu'un fluide, ou une matière rare & tenue, qui environne le globe solaire, & qui est en plus grande abondance, autour de son équateur.

Vous sçavez, Madame, sous combien de formes l'ignorance & la superstition des siècles passés nous ont présenté l'aurore boréale. Elle produisoit des visions différentes dans l'esprit des peuples, selon que ses appari-

tions étoient plus ou moins fréquentes, c'est-à-dire, selon qu'on habitoit des pays plus ou moins éloignés du pôle. Elle fut d'abord un sujet d'allarmes pour les peuples du Nord : ils crurent leurs campagnes en feu, & l'ennemi à leurs portes ; mais le phénomène devenant presque journalier, ils l'ont bientôt regardé comme ordinaire & naturel : ils l'ont même confondu assez souvent avec le crépuscule. Les habitans des pays qui tiennent le milieu entre les terres arctiques, & les extrémités méridionales de l'Europe, n'y virent que des sujets tristes ou menaçans, affreux ou terribles. C'étoient des armées en feu, qui se livroient de sanglantes batailles ; des têtes hideuses, séparées de leurs troncs ; des boucliers ardents, des chars enflammés, des hommes à pied & à cheval, qui couroient rapidement les uns contre les autres, & qui se perçoient de leurs lances. Voilà ce que nos peres ont presque toujours vu dans les aurores boréales. Faut-il s'étonner des frayeurs terribles, que leur causoient ces sortes d'apparitions ? Le même Académicien, dont je vous ai parlé, M. de Mairan,

raconte
il y en
toute l
guet en
en devi
à chev
tiers de
les rem
Le fi
la situat
excessif
support
habitans
tage de
sans les
gues ge
gnes ne
leurs tra
bled, l
dans les
porter,
les chose
traire, c
les côte
pour les
principa
de Janvi
les moru
baleines

LA NORVEGE. 161

raconte que, sous le règne de Louis XI, il y en eut une à Paris, qui fit paroître toute la ville en feu. Les soldats du guet en furent effrayés ; & un d'eux en devint fou. Le roi lui-même monta à cheval, & assembla tous les quartiers de Paris, pour faire la garde sur les remparts de sa capitale.

Le froid varie en Norvège, suivant la situation de chaque contrée. Il est excessif vers les montagnes, & très-supportable sur les côtes de mer : les habitans industrieux sçavent tirer avantage de l'un & de l'autre. En effet, sans les neiges, & les fortes & longues gelées, les paysans des montagnes ne pourroient transporter, dans leurs traîneaux, le bois, le beurre, le bled, le goudron & autres denrées, dans les villes de marché, pour rapporter, avec le produit de cette vente, les choses dont ils ont besoin. Au contraire, comme l'hyver est modéré sur les côtes, la mer est toujours libre pour les pêcheurs qui en tirent leur principale subsistance. Depuis le milieu de Janvier, les harengs, les merlans, les morues, &c, sont chassés par les baleines vers le rivage, où les habi-

tans vont les recevoir. Cette douce température de l'hiver est également nécessaire pour vider & saler le poisson. S'il geloit au sortir de l'eau, le sel ne pourroit pas pénétrer dans sa chair à cause de la glace. Si on le portoit à la maison, pour le garder jusqu'à ce que le dégel arrivât, il deviendroit flasque, & se corromproit.

Le froid est si violent dans les montagnes de Norvège, que l'Etat entretient des étuves, sur les grands chemins, pour reposer & réchauffer les voyageurs. Sans cette précaution, les grandes routes même seroient absolument impraticables. Les troupes Suédoises, au nombre de huit à neuf mille hommes, en ont fait une triste & terrible expérience en 1715. On les trouva, les uns assis, les autres couchés, & quelques-uns dans l'attitude de gens qui prient, mais tous morts de froid.

Les Norvégiens, & en général, les pays glacés du Nord, ont plus de préservatifs que d'autres, contre la rigueur des saisons. Ils abondent en vastes forêts, qui produisent du bois en quantité, soit pour le chauffage, soit pour bâtir des maisons. La

laine de
les peau
nissent d
les habit
de lits.
d'oiseau
la plume

On p
à des ch
lieu de l
lement f
les mont
refroidir
lever de
chaleur
étoit d'u
ble, le
fins & c
aussi part
Plusieurs
l'orge, c
maines.

tions, qu
à travail

Je ne
la religio
ce sont le
étant sou
Il y a se

laine des moutons, les fourrures & les peaux de bêtes sauvages leur fournissent des doublures très-chaudes pour les habits, & d'excellentes couvertures de lits. Une multitude innombrable d'oiseaux leur donne du duvet & de la plume.

On passe ici de la violence du froid à des chaleurs excessives. Dans le milieu de l'été, le soleil étant continuellement sur l'horizon, l'atmosphère & les montagnes n'ont pas le tems de se refroidir, & conservent encore, au lever de cet astre, une partie de la chaleur du jour précédent. Si l'été étoit d'une longueur plus considérable, le sol pourroit produire des raisins & d'autres fruits d'une maturité aussi parfaite, que dans les autres pays. Plusieurs plantes, & particulièrement l'orge, croissent & mûrissent en six semaines. La nature accélère ses opérations, quand elle n'a que peu de tems à travailler.

Je ne vous parle, Madame, ni de la religion, ni des loix de la Norvège; ce sont les mêmes qu'en Danneimarck, étant soumise à la même domination. Il y a seulement, parmi les loix pé-

nales, une singularité qui mérite de trouver place dans cette Lettre. Dans les anciens tems, les Norvégiens faisoient usage d'une fameuse cataracte pour l'exécution des rebelles, des traîtres & des chefs de sédition. On fuit encore le même usage; on les y précipite tout vivans, afin qu'ils soient mis en pièces contre les pointes des rochers, & périssent dans un tumulte semblable à celui qu'ils ont voulu exciter.

Je suis, &c.

*A Drontheim dans la Norvége, ce 30
Mai 1748.*



L

UN me
nous co
sur les c
prêtre D
dans cet
cure, co
par les N
au pouve
Mon per
toire de
pas perm
je sçache
incertain
peuplé, &
ne donne
inexactes
foit, je v
de cet ec
sément co
» Un p
» avoir fu

L E T T R E X C I L

L'ISLANDE.

UN vent d'est nous tira heureusement du port de Drontheim, & nous conduisit, dans peu de jours, sur les côtes de l'Islande. J'appris d'un prêtre Danois, qui passoit avec nous dans cette isle pour y desservir une cure, comment ce pays fut découvert par les Norvégiens, & tomba ensuite au pouvoir des rois de Dannemarck. Mon peu de connoissance dans l'histoire de cette partie du Nord, ne m'a pas permis de le contredire, quoique je sçache en général, qu'on est fort incertain sur l'année où ce pays a été peuplé, & que la Chronique d'Islande ne donne, à ce sujet, que des notions inexactes & peu sûres. Quoiqu'il en soit, je vous rends, Madame, le récit de cet ecclésiastique protestant, précisément comme je l'ai reçu.

» Un prince nommé *Hérald*, après
» avoir subjugué tous les petits tyrans

» qui désoloient la Norvège, entreprit
 » d'y régner seul, & exigea, de la part
 » des nobles, des contributions, aux-
 » quels plusieurs refuserent de se sou-
 » mettre, aimant mieux s'exiler volon-
 » tairement de leur patrie, que de re-
 » connoître cette nouvelle puissance.
 » Deux d'entr'eux, Ingulf & Hyorlef,
 » furent des premiers à exécuter ce
 » projet d'émigration. Un motif aussi
 » puissant, que sa haine contre Hérald,
 » obligeoit Ingulf de s'absenter. Il avoit
 » commis un meurtre, & craignoit la
 » vengeance des parens du mort. Il
 » entraîna, dans sa fuite, un grand
 » nombre de mécontents, s'embarqua
 » avec eux; & ils arriverent en Islande,
 » vers la fin du neuvieme siècle. Au
 » moment où ils découvrirent cette
 » île, Ingulf fit jeter une planche dans
 » la mer; persuadé, suivant une an-
 » cienne superstition, que là où elle
 » s'arrêteroit, l'intention des dieux étoit
 » qu'on y abordât. Mais les vagues dé-
 » roberent cette planche aux yeux des
 » navigateurs; & après plusieurs jours
 » de recherches inutiles, ils furent con-
 » traints de s'arrêter à une isthme, qui
 » porte encore aujourd'hui le nom

» d'Ingulf.
 » lieues de
 » trouvere
 » culte, c
 » Cepend
 » que des
 » même,
 » île; car
 » en distan
 » croix & c
 » sculptés c
 » Quelq
 » d'Ingulf,
 » instruites
 » exemple.
 » poser à ce
 » de la no
 » poussé a
 » ne furent
 » n'a été q
 » que les N
 » de ce pay
 » Norvège
 » rois de I
 » dont les n
 » couvertes
 » d'*Eyslanda*
 » signifie pa
 » est d'envi

» d'Ingulf. Hyorlef s'établit à quelques
 » lieues de-là ; & ces deux chefs ne
 » trouverent par-tout , qu'un pays in-
 » culte , désert & couvert de forêts.
 » Cependant on ne sçauroit douter
 » que des Européens , des Chrétiens
 » même , n'eussent été jadis dans cette
 » île ; car on y trouva , de distance
 » en distance , le long du rivage , des
 » croix & d'autres monumens en bois ,
 » sculptés dans le goût des Anglois.
 » Quelques années après le départ
 » d'Ingulf , des familles Norvégiennes ,
 » instruites de son sort , suivirent son
 » exemple. Hérald voulut en vain s'op-
 » poser à ces émigrations , ou s'emparer
 » de la nouvelle colonie ; il fut re-
 » poussé avec perte ; ses successeurs
 » ne furent pas plus heureux ; & ce
 » n'a été que quatre cens ans après ,
 » que les Norvégiens firent la conquête
 » de ce pays , qui a passé , ainsi que la
 » Norvége même , sous le pouvoir des
 » rois de Dannemarck. Les glaces ,
 » dont les montagnes & les côtes sont
 » couvertes , lui ont fait donner le nom
 » d'*Eyslande* , mot allemand , qui
 » signifie *pays de glace*. Son étendue
 » est d'environ deux cens lieues , de

» l'orient à l'occident, & de cent, du
 » nord au midi : c'est, après l'Angle-
 » terre, la plus grande isle de l'Eu-
 » rope. Quelques-uns pensent qu'elle
 » est la *Thulé* des Anciens, dont Vir-
 » gile parle dans ses *Géorgiques*.

» Ce pays est hérissé, d'une extré-
 » mité à l'autre, de rochers & de mon-
 » tagnes immenses, entre lesquelles
 » se trouvent des vallées fertiles, &
 » très-étendues. Quelquefois on ren-
 » contre, avec étonnement, au haut
 » de ces montagnes, une surface plate
 » de trois ou quatre lieues, des pâtura-
 » ges excellens, des lacs même, & des
 » étangs très-poissonneux. Toute l'isle
 » est divisée en dix-huit districts ou
 » bailliages, qui forment comme au-
 » tant de petites provinces le long des
 » côtes ; le centre n'est presque point
 » habité. Les Islandois choisissent les
 » bords de la mer, par préférence à
 » l'intérieur du pays, pour y faire leur
 » domicile ; parce que c'est vers les
 » ports, que sont les établissemens de
 » la compagnie de commerce ; que
 » ces parages fournissant beaucoup de
 » poisson, il faut aussi beaucoup de
 » monde pour la pêche, & qu'il leur
 est

» est plu
 » que de
 » aujour
 » Danois
 » des soi
 » souver
 » déjà p
 » cette is
 » sion ho
 » mere d
 » de la p
 » Dans
 » que con
 » la mi-Ju
 » dans les
 » vier, on
 » fort peu
 » les & la
 » gent de
 Notre
 d'Islande f
 d'Orebaqu
 une des pr
 dois vous p
 ne ici, en
 certains en
 compagnie
 gocie avec
 le plus souv

» est plus aisé de vivre de ce métier ,
 » que de se livrer à l'agriculture. Mais
 » aujourd'hui , continua le ministre
 » Danois , on peut tout se promettre
 » des soins paternels de notre glorieux
 » souverain ; ses regards bienfaisans ,
 » déjà portés sur toutes les parties de
 » cette isle , y vont ranimer une profes-
 » sion honorable , qui est à la fois la
 » mere de toutes les autres , & la base
 » de la population.

» Dans la partie du nord , on voit pres-
 » que continuellement le soleil , depuis
 » la mi-Juin , jusqu'à la fin de Juillet ; &
 » dans les mois de Décembre & de Jan-
 » vier , on ne l'apperçoit que pendant
 » fort peu de tems. Les aurores boréa-
 » les & la clarté de la lune dédomma-
 » gent de la privation de cet astre. »

Notre débarquement dans l'isle
 d'Islande se fit , au midi , dans le port
 d'Orebaque , assez près de Skalholt ,
 une des principales villes du pays. Je
 dois vous prévenir, Madame, qu'on don-
 ne ici , en général , le nom de *villes* , à
 certains endroits qui appartiennent à la
 compagnie Danoise , & où l'on né-
 gocie avec les habitans. Ils consistent ,
 le plus souvent , en cinq ou six maisons

de commerce, non compris les magasins, les boutiques & les cuisines. Ce qu'on appelle proprement un village, est inconnu aux Islandois. Chaque ferme est bâtie seule, & environnée de prairies. Là résident autant de locataires, que le propriétaire peut s'en procurer, en leur louant des pâturages.

Ayant sçu de notre capitaine de vaisseau, que le dessein étoit de passer trois semaines à Skalholt, je m'arrangeai avec deux guides, pour m'accompagner dans l'intérieur de l'isle. Ma première curiosité fut de connoître le mont Hécla, qu'on a regardé comme un des plus fameux volcans de l'univers, quoiqu'aujourd'hui, il se trouve un des moins terribles de l'Islande. Depuis plusieurs années, il s'en est formé de nouveaux, qui ont causé plus de dégâts. Il est bien vrai que les éruptions de l'Hécla ont été très-violentes; mais il est tranquille depuis plus de soixante ans: on n'y apperçoit ni feu, ni exhalaisons, ni fumée; on n'y voit que des fontaines d'eau bouillante, comme dans beaucoup d'autres endroits de l'isle. L'expérience apprend que lorsque ces eaux

jetter
pas e
qu'un
d'un
ne so
d'autr
force
forme
reveni
domm
en est
les cer
les ma
dus pro
D'autre
pour ai
fertiles.
montag
mes, qu
ce voit
L'ayant
fommet
pierres,
de tems
d'eau ch
neige &
encore p
Il est u
tion, qu

jetent une fumée épaisse, la pluie n'est pas éloignée; quand elles ne donnent qu'une vapeur foible, c'est le présage d'un tems sec. Il y a de ces sources qui ne sont que médiocrement chaudes; d'autres bouillonnent avec une telle force, qu'elles s'élèvent en l'air, & forment un jet assez élevé. Mais pour revenir au volcan, s'il a causé quelque dommage par sa dernière éruption, il en est résulté un plus grand bien; car les cendres, poussées par le vent dans les marais, les ont desséchés, & rendus propres à produire des pâturages. D'autres terrains ont été engraisés, pour ainsi dire, & sont devenus plus fertiles. On a établi, autour de cette montagne, des métairies & des fermes, qui ne sont plus importunées par ce voisin, autrefois si dangereux. L'ayant parcourue presque jusqu'à son sommet, je n'y ai trouvé que des pierres, des cendres, du sable, & de tems en tems, des cavités pleines d'eau chaude. La cime est couverte de neige & de glace; & personne n'a encore pu y arriver.

Il est un autre volcan, dont l'irruption, qui se fit sentir, il y a vingt

ans, causa un ravage affreux. « On
 » éprouva d'abord, me dit un hom-
 » me qui en fut témoin, de violens
 » tremblemens de terre, à la suite
 » desquels le mont Krasle commença
 » à vomir, avec un fracas terri-
 » ble, de la fumée, du feu, des
 » cendres & des pierres. Comme le
 » tems étoit calme, tout ce que jettoit
 » le volcan, retomboit sur la monta-
 » gne; & le terrain des environs n'en
 » fut nullement endommagé. Deux
 » ans après, le feu se communiqua à
 » des rochers de soufre, peu éloignés.
 » Ils brûlerent pendant quelque tems,
 » jusqu'à ce que les matieres fondues
 » formassent des ruisseaux de feu, qui
 » firent désertter les habitans. Ces ri-
 » vieres brûlantes, après avoir ravagé
 » la campagne, allerent se décharger
 » dans un lac avec un bruit, un bouil-
 » lonnement & un tourbillon épou-
 » vantables. Ces irruptions occasion-
 » nent quelquefois des inondations con-
 » sidérables, par la fonte subite des
 » neiges & des glaces qui environ-
 » nent les bouches brûlantes de ces
 » volcans. Tout le terrain que ces
 » eaux parcourent, se dépouille de

» la
 » fol
 » fabl
 » de p
 » ces
 » qua
 » une
 » avec
 Par
 l'Islan
 source
 l'autre
 chacun
 & s'éle
 premie
 lieu en
 qui se t
 miere
 tinue;
 jours d
 même
 font da
 Il y en
 les crev
 deux p
 L'autre
 l'ouvrag
 une roc
 cuve de

» la croûte supérieure qui forme le
» sol ; & il n'y reste plus qu'un lit de
» sable. L'immense quantité de glace,
» de pierres & de terre, qu'entraînent
» ces torrens, comblent la mer à un
» quart de lieue de distance, & y laisse
» une petite montagne qui diminue
» avec le tems. »

Parmi les diverses singularités de l'Islande, je ne dois pas oublier trois sources chaudes, éloignées l'une de l'autre d'environ trente toises, & dans chacune desquelles l'eau bouillonne & s'élançe alternativement. Quand la première a lancé de l'eau, celle du milieu en jette à son tour, & ensuite celle qui se trouve à l'autre extrémité. La première recommence ; la seconde continue ; & ainsi successivement, toujours dans le même ordre, & avec la même régularité. Ces trois fontaines sont dans un terrain uni & découvert. Il y en a deux, où l'eau sort d'entre les crevasses, & pousse ses bouillons deux pieds plus haut que le terrain. L'autre, au contraire, qui paroît être l'ouvrage de l'art, est pratiquée dans une roche fort dure, ressemble à une cuve de brasseur, & porte son eau à

la hauteur de plus de huit pieds. Les opérations de ces trois sources se font au moins trois fois dans un quart d'heure.

Mais voici quelque chose de plus singulier : mettez de cette eau dans une bouteille, sans la boucher ; & vous l'en verrez sortir à deux ou trois reprises, comme du vin de Champagne, au moment même que celle de la source éprouvera son bouillonnement. Ce jeu continuera jusqu'à ce que l'eau de la bouteille ne soit plus chaude. Après la seconde ou la troisième effervescence de cette eau, elle commence à se refroidir, & à devenir tranquille. Si vous boucher la bouteille, après l'avoir remplie, elle éclate en morceaux, dès que la source se remet à bouillonner. Jetez, dans cette même source, du bois, ou quelque chose même de plus léger, elle l'entraînera au fond, comme si c'étoit du plomb, ou une pierre ; mais aussi, lorsqu'elle recommence à rejeter l'eau, elle lance avec elle, sur ses bords, à plusieurs pas de son ouverture, des pierres même qu'un homme auroit peine à lever. Ces pierres causent d'abord un grand bruit

dans
dent
& ma
pouff
est bo
on a
qui s'
lait q
qu'ell
pâtura
Ce
taines
alimen
une m
source
de tem
d'autre
qu'il s'
enviro
leur. J
ouvrage
une gra
Divers
sent de
froide,
blent a
modité
de les
de ce ro

dans la source ; mais bientôt elles cèdent à la violence du bouillonnement ; & malgré leur pesanteur , elles sont repoussées assez loin du bord. Cette eau est bonne à boire lorsqu'elle est froide ; on a même remarqué que les vaches qui s'en abreuvent , donnent plus de lait que d'autres , & que les terrains qu'elle arrose , produisent de meilleurs pâturages.

Ceux qui habitent près de ces fontaines bouillantes , y font cuire leurs alimens. Ils mettent leur viande dans une marmite , qu'ils suspendent dans la source ; & elle est cuite en assez peu de tems. Les voyageurs y font du thé ; d'autres se baignent dans son eau , lorsqu'il s'en trouve de la froide dans les environs , pour en tempérer la chaleur. J'ai vu un bain de cette espece , ouvrage de la nature , qui ressemble à une grande cuve , faite d'une seule pierre. Divers canaux , dont les uns fournissent de l'eau chaude , les autres de la froide , coulent dans ce bain , & semblent avoir été ménagés pour la commodité des baigneurs ; tant il est aisé de les détourner à son gré. Au fond de ce réservoir est une ouverture , par

laquelle on peut le nettoyer, & y faire entrer de la nouvelle eau.

Non loin de cette source, nous rencontrâmes une compagnie de dix ou douze personnes, qui se rendoient à la ville voisine, pour assister à une nôce. Nous les accompagnâmes jusqu'à l'église; & après que le service divin fut commencé, mais avant que le ministre montât en chaire, il donna aux fiancés la bénédiction nuptiale devant l'autel. C'est, à l'égard de l'église, en quoi consiste toute la cérémonie. La mariée avoit sur la tête une couronne de vermeil, qui s'étendoit jusques sur le front. Deux chaînes de même métal, disposées en fautoir sur sa camisole, y formoient des festons, & se croisoient par-devant & par-derrrière. Son cou étoit entouré d'une pareille chaîne, à laquelle étoit attachée une petite castolette d'or-deur, qui lui tomboit sur la poitrine. On me dit que ces ornemens étoient affectés aux nouvelles mariées.

Le service fini, on conduisit les époux dans leur maison; & l'on voulut bien m'y inviter. On commença par nous régaler de quelques verres d'eau-de-vie; & le reste du jour se passa à

boir
com
nou
fou
fans
ici p
ensu
boui
par l
on la
gruan
& il
nour
nous
farine
dans
fer, c
Il f
de la
comp
Syre,
suivan
crème
qui ret
On ch
y jette
cailler.
on me
le petit

boire, à manger & à se divertir, comme cela se pratique ailleurs. On nous servit d'abord du poisson assaisonné avec beaucoup de beurre, mais sans sel & sans épicerie, dont on ne fait ici presque aucun usage. On apporta ensuite divers plats de viande rôtie & bouillie; mais on commence toujours par la faire cuire à l'eau; après quoi, on la rôtit dans une poêle. On met du gruau dans presque tous les alimens; & il paroît que ce peuple en fait sa nourriture ordinaire. Il connoît, comme nous, la bouillie faite de lait & de farine; & tous ces mets se préparent dans de la vaisselle de cuivre ou de fer, qu'il achete des Danois.

Il se fait une grande consommation de lait de vache; ces insulaires en composent une boisson qu'ils nomment *Syre*, & qu'ils préparent de la manière suivante. Ils font d'abord du beurre de crème douce; puis ils mêlent le lait qui reste, avec celui qui a été écrémé. On chauffe le tout ensemble; & l'on y jette de la présure, pour le faire cailler. On le passe dans un linge; on met à part ce qui est coagulé; & le petit-lait est le *syre* dont je parle.

C'est une liqueur aigre, qui se conserve toute l'année, & dont on fait une ample provision. Plus elle vieillit, plus elle s'aigrit & se clarifie. On met du lait nouveau sur l'ancien; & quand on craint de n'en point avoir assez pour en vendre aux voyageurs, on la falsifie avec de l'oseille, en y mêlant de l'eau pour en augmenter la quantité. On fait ici mariner la viande dans le fyre, comme nous dans le vinaigre.

L'agriculture étant fort négligée en Islande, vous jugez bien que le pain doit y être rare. Il est vrai qu'on y transporte beaucoup de farine des royaumes voisins; mais il n'y a que les riches qui en achètent: c'est beaucoup, quand les autres peuvent s'en procurer pour les jours de grandes fêtes ou les repas de nôces. Le beurre, le lait, les légumes & le poisson sec sont les alimens ordinaires, dont se nourrissent les gens du commun.

Accoutumés à la sobriété, les Islandois jouissent d'une complexion robuste, & d'une bonne constitution. Ils élèvent leurs enfans avec assez de soïn & de ménagement: ce sont les meres qui les allaitent; ils ont des berceaux

de d
pieds
enfant
donne
avaler
de les
à l'âg
on ne
ner.
beauc
dire q
néglig
l'Euro
ils son
quoiqu
femme
quoiqu
que le
fanté
que p
faute
naire
de rass
éloign
met pa
les pub
son, le
de leur
sissent

de deux especes, les uns avec des pieds, les autres suspendus; jamais les enfans ne reposent par terre. On leur donne du lait de vache, qu'on leur fait avaler avec un mammelon. Il est d'usage de les mettre en culotte & en veste, à l'âge de deux ou trois mois; mais on ne les laisse ni se rouler ni se traîner. On les porte sur les bras avec beaucoup de précaution; & l'on peut dire que leur éducation n'est pas plus négligée, que dans les autres pays de l'Europe. Quand ils deviennent grands, ils sont généralement assez bien faits, quoique d'une taille médiocre. Les femmes ont une figure passable; & quoique d'une constitution moins forte que les hommes, elles jouissent d'une santé qui n'est presque jamais altérée; que par les accidens fâcheux, qui, faute de sages-femmes, suivent d'ordinaire les accouchemens. La difficulté de rassembler les enfans des métairies éloignées les unes des autres, ne permet pas de les envoyer dans des écoles publiques; mais dans chaque maison, les peres & les meres se chargent de leur instruction, ou bien ils choisissent un domestique capable, qui

leur apprend à lire & à écrire. Les curés leur rendent quelques visites, ou les font venir dans leur presbytere, pour examiner ce qu'ils ont appris. On leur enseigne le catéchisme, soit dans la maison paternelle, soit à l'église; & l'on n'admet à la cène, que ceux qu'on trouve suffisamment instruits.

Lorsqu'ils ont atteint l'âge de dix-huit ans, ils commencent à mener une vie dure & rigoureuse. Ils sont, jusqu'à cinquante, une épreuve très-rude de leurs forces; mais, ce tems une fois passé, leur vigueur s'affoiblit; &, pour l'ordinaire, ils sont attaqués de maladies qui les conduisent au tombeau après quelques années de langueur. Il n'y a pas de doute, qu'elles ne procèdent des travaux cruels qu'ils supportent, étant en mer, & de l'imprudance avec laquelle ils se conduisent. Ils restent des nuits entières dans leurs habits mouillés; ce qui leur cause des maux de poitrine, & les empêche de prendre de l'embonpoint.

Ces peuples s'habillent des étoffes qu'ils font eux-mêmes; les plus riches en tirent de Dannemarck. Leur vêtement ressemble assez à celui du mate-

lot; c'
culotte
l'autre
de plus
un sur-
voyage
mes on
des tabl
bits d'h
especes
ces casa
en hyv
comme
bleaux,
églises.
pendant
quoiqu'
bras; &
mains. C
que cell
de quat
bordée
les femm
prendro
sonnes
mens en
tabliers
tes coule
ture, qu

lôt; c'est, en été, une veste & une culotte de toile; en hyver, l'un & l'autre est de drap. Chaque homme a de plus un habit fort long, fait comme un sur-tout, dont il se sert lorsqu'il voyage, ou qu'il va à l'église. Les femmes ont des robes, des camifoles & des tabliers de même étoffe que les habits d'hommes. Elles portent aussi des especes de furtouts, qui ressemblent à ces casaques que les Jesuites mettent en hyver par-dessus leur soutane, ou comme on en voit dans de vieux tableaux, & sur le portail des anciennes églises. Les manches ne sont point pendantes, comme celles des Jesuites, quoiqu'aussi étroites: on y passe les bras; & elles vont presque jusqu'aux mains. Cette robe ne tombe pas si bas, que celle de dessous; il s'en faut plus de quatre pouces. Elle est noire, & bordée d'une certaine garniture que les femmes font elles-mêmes, & qu'on prendroit pour de la dentelle: les personnes riches y attachent divers ornemens en argent ou en or. Le bord des tabliers est orné de rubans de différentes couleurs: le haut tient à une ceinture, qui se ferme par-devant avec un

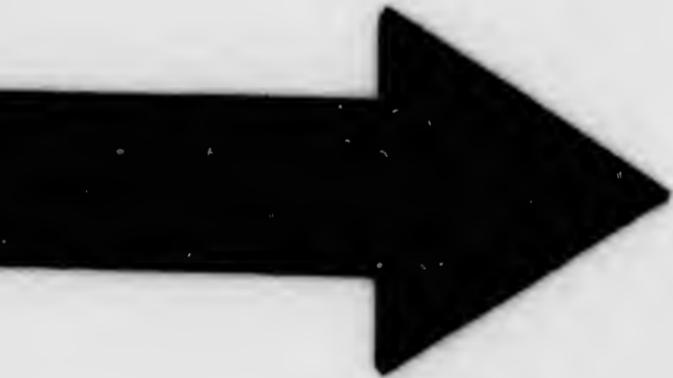
crochet. Les camifoles , toujours noires , & justes à la taille , avec des manches étroites jusqu'à la main , sont aussi garnies de rubans ; & au bout de chaque manche , il y a quatre ou cinq boutons d'argent ou de cuivre. La robe de dessus est jointe à un collet à la Jé-suite , large de trois doigts , un peu saillant , fait de fatin ou de velours noir , & bordé d'un petit cordon d'or ou d'argent. La coëffure est un grand mouchoir blanc , de grosse toile , couvert d'un autre plus fin , haut de trois pieds , & terminé en pain de sucre. Autour de ces mouchoirs , elles en ont un de soie , qui enveloppe tout le front. Elles font elles-mêmes leur chaufsure & celle des hommes , avec du cuir de bœuf , ou de la peau de mouton , dont on a ôté le poil ou la laine. Ces fouliers sont cousus de manière , qu'ils emboëntent exactement le pied , & n'ont point de talons. On les assujettit , au moyen de plusieurs courroies fort minces , dont deux , attachées derrière le foulier , se lient par-devant sur le cou-de-pied.

Les maisons ordinaires des Islandois sont composées de cinq à six pièces.

On tro
& étro
quées
ouvert
à la lu
petits c
némen
min bi
qui se
loppe
vache.
différen
de trav
l'étoffe
les soul
cipalem
couche
troisier
les autre
de gard
rentes p
me le co
vertures
semblab
travail, q
& autre
aise , on
cevoir &
principa

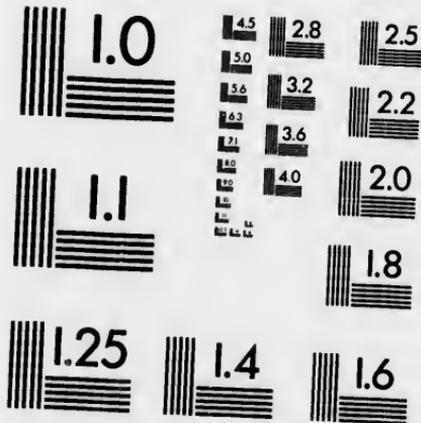
On trouve d'abord un corridor long & étroit, au-dessus duquel sont pratiquées, de distance en distance, des ouvertures rondes, qui donnent passage à la lumière. Elles sont fermées par de petits carreaux de verre, ou communément, par une espèce de parchemin bien tendu, & fort transparent, qui se fait avec la tunique qui enveloppe l'estomac du bœuf ou de la vache. On entre, par ce corridor, dans différentes chambres; l'une est la salle de travail: les femmes y préparent l'étoffe pour les habits, le cuir pour les fouliers; ce soin les regarde principalement. Dans une autre chambre couchent le mari & la femme, dans une troisième les enfans & les domestiques; les autres servent de cuisine, de laiterie, de garde-manger, &c. Toutes ces différentes pièces ne sont éclairées que comme le corridor, c'est-à-dire, par des ouvertures pratiquées dans le toit, avec de semblables chassis; il n'y a que la salle de travail, qui ait des fenêtres. Les fermiers, & autres personnes un peu à leur aise, ont un appartement propre à recevoir & à loger les étrangers; c'est la principale chambre de la maison, &





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

la seule qui ait une entrée particulière en dehors. Non loin du logis, dans une espèce de basse-cour, chaque habitant a ses étables. Ils ne ferment pas leur foin dans des granges; ils ont une place entourée d'un fossé, où ils le laissent en tas séparés, couverts d'un gazon en pyramide, afin que l'eau coule, & ne le gêne pas. Tous ces bâtimens sont fort grossiers, ainsi que les meubles qui les décorent. L'Islande produit peu de bois de charpente; & pour construire un édifice, on a recours à de petits soliveaux, liés à quelques piliers de pierres, entrelassés de brossailles, garnis de terre, & couverts de gazon. Les meubles de ces maisons sont de peu de valeur. Des lits faits d'une grosse étoffe du pays, & garnis de plumes que la multitude d'oiseaux aquatiques rend très-communes; des tables, des chaises, des bancs, des armoires composent tout l'ameublement, qui est de la plus grande simplicité.

Les églises ne sont pas autrement bâties, que les maisons ordinaires; mais elles sont plus grandes, plus larges & plus élevées, quoiqu'en géné-

ral, il n'y a
roit au
faut c
empê
tage.
de tra
de gaz
en de
vient
élévati
monta
d'Islande
goût.
pale, e
bois de
rante p
core, a
de pier
plus de
de Skar
est dans
Holm
se soutie
Les p
fes, &
sont de
seule qu
évêque
à son ét

ral, un homme un peu grand toucheroit au plancher avec ses doigts. Le défaut de bois, de brique & de chaux empêche qu'on ne les exhauſſe davantage. Les toits, formés de chevrons, de traverses & de lattes, ſont couverts de gazon en dehors, & de planches en dedans; & lorsque ce gazon devient verd, on les prendroit pour des élévations de terre, ou de petites montagnes. Au reſte, toutes les églises d'Islande ne ſont pas dans le même goût. Celle de Holum, ville épiscopale, eſt conſtruite de gros murs & de bois de charpente, & a plus de quarante pieds d'élévation. On y voit encore, autour du chœur, une muraille de pierre de taille, qui ſubſiſte depuis plus de quatre cens ans. La cathédrale de Skalholt, autre évêché d'Islande, eſt dans le même état, que celle de Holum, à l'exception du chœur, & ſe ſoutient auſſi depuis très-long-tems.

Les prêtres qui deſſervent ces églises, & le peuple qui les fréquente, ſont de la religion Luthérienne, la ſeule que l'on ſouffre en Islande. Un évêque Catholique s'oppoſa long-tems à ſon établifſement dans cette iſle, &

paya de sa tête sa longue résistance. On prétend qu'on trouve encore ici des restes de Catholicité ; je crois qu'ils ne consistent que dans de vieux ornemens, & d'anciennes peintures qui se conservent dans quelques églises. Deux évêques partagent entr'eux le gouvernement spirituel de l'Islande. La partie du nord forme seule le diocèse de Holum ; celui de Skalholt comprend le reste du pays. Chaque évêché a une école latine, pourvue de deux professeurs. Les étudiants, qui donnent des preuves de science & de capacité, sont nommés aux cures du diocèse, sans avoir besoin de subir des examens à l'université de Coppenhague. Il est vrai néanmoins, que les Islandois qui vont faire leurs études en Dannemarck, & qui y prennent des degrés, sont préférés dans la distribution des bénéfices & des emplois. On donne aux uns les meilleures cures ; les autres sont pourvus des charges de *hofs*, sous-baillifs, & autres places de *jurisdicture*.

Lorsque la religion Luthérienne fut introduite chez ces insulaires, le clergé Catholique, séculier & régulier, formoit ici un corps assez nombreux. Une grande

partie de
sièges ép
qué au p
la gestion
retirent e
an, sur q
deux pro
leur tient
théologal
d'entreten
dians, &
nécessaire
mens qu
Cela pay
trois mille
de Danne
tains péag
que habita
nuelle de
que sa Ma
de leur cé

Les rev
ques confi
biens-fond
tairies, &
paroissiens
me parmi
& d'autres
vres. Ces

partie de ses biens demeura unie aux sièges épiscopaux ; le reste fut confisqué au profit du roi. Les évêques ont la gestion de tous leurs biens ; ils en retirent environ deux mille écus par an , sur quoi ils sont obligés de payer deux professeurs , un prédicateur qui leur tient lieu de grand-vicaire ou de théologal , deux ou trois prêtres ; d'entretenir un certain nombre d'étudiants , & de faire faire les réparations nécessaires aux églises , & autres bâtimens qui dépendent de leur siège. Cela payé , il leur reste tout au plus trois mille livres. Il est vrai que le roi de Dannemarck leur abandonne certains péages dûs à la couronne. Chaque habitant est soumis à une taxe annuelle de la valeur de dix poissons , que sa Majesté a quelquefois la bonté de leur céder.

Les revenus des autres ecclésiastiques consistent en rentes provenant des biens-fonds , en impositions sur les métairies , & en denrées qu'ils retirent des paroissiens. Il y a de ces curés qui , comme parmi nous , vivent fort à leur aise , & d'autres qui sont extrêmement pauvres. Ces derniers sont obligés de tra-

vailler comme les payfans, pour nourrir leurs enfans & leurs femmes. Ils vont avec eux à la pêche, & imitent les apôtres par leur profession, comme par leur pauvreté. Comme eux, ils quittent leurs filets & montent en chaire; & de pêcheurs d'hommes, ils redeviennent pêcheurs de poissons.

On imprime à Holum, en langue Islandoise, divers ouvrages de dévotion, & d'autres livres utiles qu'on leur attribue. Plusieurs de ces insulaires se sont appliqués aux sciences avec succès, & ont passé, dans leur tems, pour des écrivains célèbres. On représente les anciens Islandois comme des hommes spirituels & curieux, qui mettoient en vers, tout ce qui arrivoit de mémorable. Les poësies Islandoises ont été fort estimées de leurs voisins. Un auteur de cette nation a publié, il y a quelques années, une Dissertation latine sur les voyages des anciens peuples du Nord, & principalement de ses compatriotes. On trouve encore actuellement des étudiants de cette nation à Coppenhague, qui ne le cèdent à aucun Danois. Ceux qui s'appliquent à une profession, & exercent quelques métiers en Danne-

mark, d'habile, y a d'ex, mais eu goût & sans s'oc ces orn cuivre, ceinture. tout ce même sa cessaires, lorsqu'ils travaillent. facilité po calculer, tions pou Il faut néral, les grossiers, de les pol trois baillie officiers d verne un p mande à t ministrateur est un sei rang. C'es

marck , y deviennent ordinairement d'habiles maîtres. En Islande même, il y a d'excellens ouvriers, qui n'ont jamais eu d'autres instructions, que leur goût & leur génie. Plusieurs habitans s'occupent d'orfèvrerie, & font ces ornemens d'or, d'argent ou de cuivre, que les femmes portent à leur ceinture. Ils réussissent également dans tout ce qui est d'un usage ordinaire, même sans avoir les instrumens nécessaires, ni les matériaux convenables: lorsqu'ils peuvent se les procurer, ils travaillent avec beaucoup plus de perfection. Ils ont naturellement de la facilité pour apprendre à écrire & à calculer, & de très-grandes dispositions pour le commerce.

Il faut pourtant convenir qu'en général, les Islandois sont encore très-grossiers, malgré les soins qu'on prend de les policer. Il y a un grand baillif, trois baillifs particuliers, & vingt-quatre officiers de justice, dont chacun gouverne un petit district. Celui qui commande à toute l'isle, sous le titre d'Administrateur, ou Gouverneur général, est un seigneur Danois du premier rang. C'est aujourd'hui M. le comte

de Rantzaw, chambellan du roi. Il fait son séjour ordinaire à la cour ; mais le grand baillif réside à Besssted, où est le siége du conseil souverain d'Islande. Cette charge est assez briguée ; & le roi ne la confie qu'à des personnes qu'il honore de sa faveur. Ce grand-baillif n'est pas le seul officier considérable de cette isle ; la cour y entretient encore un sénéchal, qui perçoit tous les droits & les revenus de sa Majesté, & en rend compte à la chambre des finances. Les impositions se payent en poissons : les baillifs particuliers touchent toutes les rentes de cette espece, ainsi que les autres revenus, chacun dans son district, d'après un bail passé par le sénéchal, au nom du Souverain ; ce bail est fait de façon, que les officiers y trouvent les appointemens de leurs charges.

Il y a d'autres droits, que paye à la chambre des finances du roi, une compagnie de Coppenhague, privilégiée par sa Majesté, pour le commerce d'Islande. Tous les ports de cette isle lui ont été affermé ; & elle y envoie des navires avec des marchands & des commis, qui négocient pour son

compte
vent les
& les p
dises, o
suivant
deux par
former.
marchan
voir, de
salé, du l
du suif,
la plume
échange.
l'eau-de-v
la toile,
lignes à p

On co
de compt
écus. Tre
livres ; &
ou un éc
deux obj
le comme
douze poi
avec de l'a
sert de p
tabac, do
leur d'un p

compte avec les habitans. Ils reçoivent les marchandises des Islandois, & les payent avec d'autres marchandises, ou avec de l'argent comptant, suivant un tarif imprimé, auquel les deux parties sont obligées de se conformer. Ce tarif indique toutes les marchandises qui sortent du pays, savoir, des poissons secs, du mouton salé, du beurre, de l'huile de poisson, du suif, de la laine, des peaux & de la plume : les Danois donnent, en échange, du bled, de la farine, de l'eau-de-vie, de la bière, du fer, de la toile, des bois de charpente, des lignes à pêcher, du tabac, &c.

On compte ici par poissons, au lieu de compter par sous, par livres, ou par écus. Trente poissons sont estimés trois livres; & il est indifférent de donner ou un écu, ou trente poissons; ces deux objets ont le même cours dans le commerce. Ce qui vaut moins de douze poissons, ne sçauroit être payé avec de l'argent; & dans ce cas, on se sert de poissons en nature, ou de tabac, dont un petit bout fait la valeur d'un poisson. Ainsi on peut regarder

der le poisson & le tabac comme la monnoie du pays.

Pour éviter la fraude dans le commerce, les Islandois portent dans les ports, tout ce qu'ils ont à vendre : les Danois ne reçoivent que ce qu'ils trouvent bon, & mettent le reste au rebut. Les ports, pour le poisson, sont principalement au midi & à l'occident de l'isle ; les ports pour la viande, au nord & à l'orient. Dans ces derniers, les marchands fixent eux-mêmes le jour, où les moutons de chaque district doivent être livrés. Les Islandois tuent tout ce bétail, & en remportent les entrailles & la tête. La viande est salée par la compagnie, & coupée en grandes & petites pièces. A l'égard des peaux, on les saupoudre de sel, du côté où elles tenoient à la chair ; on les applique les unes contre les autres par ces mêmes côtés ; & l'on en fait des rouleaux bien ferrés, pour qu'elles ne se corrompent point. Le suif se fond, & se met dans des tonnes, que l'on charge sur les vaisseaux.

Dans les ports du midi & de l'orient, la compagnie Danoise prend indistinctement

indistinctement
 sec, et
 semble
 des Isl
 leur isl
 de poi
 vent d
 passent
 d'où ils
 fes. Ce
 les pre
 l'Islande
 société ;
 cié clan
 contreb
 pagnie
 cette isle
 a enlevé
 Holland
 bande ;
 hague,
 Les g
 concerne
 pays, s
 mais les
 les proc
 dent dan
 de toute
 querelleu

indistinctement tout le bon poisson sec, suivant la taxe. La Providence semble avoir eu un soin particulier des Islandois, en rassemblant près de leur île, une multitude innombrable de poissons de toute espèce. Ils arrivent d'abord sur les côtes orientales, passent ensuite sur celles du sud, d'où ils se rendent dans les grands golfes. Ce sont les Hambourgeois qui ont, les premiers, fait ce commerce avec l'Islande. Ils avoient d'abord établi une société; dans la suite ils y ont négocié clandestinement, & sous le nom de contrebandiers. Aujourd'hui la compagnie Danoise défend l'entrée de cette île aux marchands étrangers. Elle a enlevé des vaisseaux à des négocians Hollandois, qui y faisoient la contrebande; ils furent conduits à Coppenhague, & déclarés de bonne prise.

Les grandes affaires, celles qui concernent le commerce général du pays, sont jugées en Danemarck; mais les différends particuliers, & les procès des habitans, se décident dans l'île même. Il s'en élève de toute espèce, par leur humeur querelleuse & tracassière, qu'ils tien-

ment, comme on l'a dit des Normands, de là Norvège leur ancienne patrie. La cause est portée d'abord au tribunal d'un magistrat subalterne; & l'on appelle de sa sentence à celle du baillif, lorsque celui-ci donne son audience. On dit *tenir les grands jours*, pour signifier la résidence qu'il va faire tous les ans dans une paroisse de sa juridiction. Là on plaide tous les procès survenus entre les habitans; ces jours se tiennent au commencement de l'hyver, loin des villes où les payfans ne pourroient venir qu'à grands frais, & en abandonnant leurs travaux. On peut encore avoir recours à un siège plus élevé, auquel préside le grand-baillif, assisté de dix ou douze gens de loi. En son absence, il est remplacé par le sénéchal. Un magistrat inférieur peut y être cité directement pour un déni de justice, ou autres fautes de cette nature. De cette cour supérieure, on se pourvoit au conseil suprême de Coppenhague, lorsque la matiere est importante, & dans des cas prescrits par les loix.

Les affaires ecclésiastiques se jugent, premièrement par la juridiction du

chapit
est co
asseffe
appel
toire,
qualité
l'admin
ral: l'o
diers e
se tient
grands
me ma
riale, c
souvera
a d'autr
que de
& de p
rité la m

Mais
d'affaires
mot des
res. Ils c
chansons
grosfiers
sans inst
nul goût
ils diffé
payfans c
s'amuser,

chapitre de chaque cathédrale. Elle est composée d'un prévôt & de deux assesseurs. On passe ensuite, par appel, à la chambre du consistoire, où assiste le grand-baillif, en qualité de président, au nom de l'administrateur ou gouverneur général : l'évêque, le prévôt, les prébendiers en sont les assesseurs. Ce tribunal se tient dans les mêmes lieux que les grands jours, & à-peu-près de la même manière. De la chambre consistoriale, on passe directement à la cour souveraine de Copenhague. Il n'y a d'autres supplices capitaux en Islande, que de couper la tête avec une hache, & de pendre. Les femmes qui ont mérité la mort, sont noyées dans un sac.

Mais c'est assez parler de procès & d'affaires criminelles ; je vais dire un mot des divertissemens de ces insulaires. Ils consistent à chanter d'anciennes chansons guerrières, sur des airs très-grossiers, sans mesure, sans musique & sans instrumens. Les Islandois n'ont nul goût pour la danse ; c'est en quoi ils diffèrent spécialement des autres payfans du Nord. Si quelquefois, pour s'amuser, les négocians les rassemblent

avec un violon, ces bonnes gens se prêtent de leur mieux à cet exercice. L'homme & la femme se mettent vis-à-vis l'un de l'autre, & sautent continuellement, en se laissant tomber, tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre. Ils ne connoissent guères que le jeu des échecs; & l'on trouve quelquefois, parmi le peuple même, des gens qui l'entendent passablement. Ils en faisoient autrefois leur passion; & ils assurent que leurs ancêtres y ont excellé. Il n'y a point de misérable payfan, qui n'ait chez lui son jeu d'échecs, travaillé de sa main. Ils sont faits d'os de poisson, & diffèrent des nôtres, en ce que leurs fous sont des évêques, comme devant le plus approcher des personnes royales.

Cet amusement prend quelquefois sur leurs occupations ordinaires, telles que la pêche & le soin du bétail, qui fait la richesse principale de la plus grande partie de l'isle: il y a des habitans qui possèdent jusqu'à cinq cens moutons. Dans certains tems, on les mène paître sur des rochers; dans d'autres, ils restent à la maison. Chaque fermier a autant de bergeries qu'il

en f
On
suspe
man
berg
mém
fées
cans.
le te
sont
nard
l'espé
rable
En
neige
troup
arrive
coup
suiver
à la
terre
vant e
ger. L
surpre
rappro
autres
l'air,
leurs
ne pui

en faut, pour les mettre à couvert. On jette le foin dans des rateliers suspendus de façon, qu'ils peuvent y manger des deux côtés. Il y a de ces bergeries que la nature a formées elle-même : ce sont des excavations causées par les éruptions de quelques volcans. Les moutons s'y retirent, lorsque le tems devient mauvais ; mais ils y sont exposés aux entreprises du renard, qui s'y cache volontiers, dans l'espérance d'y faire un butin considérable.

En hyver, lorsqu'il y a peu de neige, on envoie aux champs les troupeaux, pour épargner le foin. Il arrive quelquefois, quand il fait beaucoup de vent, que ces animaux en suivent l'impulsion, & vont se jeter à la mer ; la neige, qui couvre la terre & les empêche de voir loin devant eux, leur dérobe la vue du danger. D'autres fois, quand la neige les surprend, ils se joignent en troupes, rapprochent leurs têtes les unes des autres, & abandonnent leurs dos à l'air, sans se remuer, jusqu'à ce que leurs toisons se gelant ensemble, ils ne puissent plus se dégager. La neige

continuant à tomber à gros flocons ; ils en sont bientôt tout couverts ; & le froid les fait tellement , qu'il ne leur est plus possible de se séparer. On les retire quelquefois sains & saufs , même au bout de plusieurs jours ; mais souvent ils sont étouffés sous le poids de cette masse énorme de neige , qui les accable. D'autresfois , la faim les oblige de se ronger mutuellement la laine pour se nourrir , jusqu'à ce que l'on vienne à leur secours. Quelques-uns conservent ensuite cette habitude ; mais lorsque le propriétaire s'en aperçoit , il les fait mourir pour arrêter ce désordre ; car , outre que cette manie leur occasionne à eux-mêmes des maladies , elle nuit encore extrêmement aux autres , en empêchant que leur vêtement ne les défende contre le froid. C'est une règle générale , parmi les habitans , de retenir les troupeaux dans la bergerie , lorsqu'ils prévoient un tems fâcheux , pour prévenir tous ces accidens. Il est un tems dans l'année , où l'on attache , sous le ventre des béliers , un morceau de drap , qui les empêche de s'accoupler avec les brebis. A Noël , on les laisse libres ; &

par
bas
vril
n'on
du f
L
septe
ses m
un f
de c
quitt
tion
coup
fert p
a de
du pr
ou tr
un ,
d'étra
Lo
où il
les ha
pour
choisir
Alors
les m
peaux
qui pe
ces ani

par ce moyen, les meres ne mettent pas, que dans le commencement d'Avril, saison où les jeunes agneaux n'ont plus rien à craindre de la rigueur du froid.

Le principal commerce de la partie septentrionale de l'isle consiste dans les moutons; & les payfans donnent un soin particulier à la conservation de ces animaux. Le berger ne les quitte pas, & a toujours, à sa disposition, un ou deux chevaux, & une couple de chiens dressés, dont il se sert pour rassembler le troupeau. Il y a de ces gens-là, qui s'apperçoivent, du premier coup d'œil, si, parmi deux ou trois cens moutons, il en manque un, lequel c'est, & s'il s'en trouve d'étrangers.

Lorsqu'un marchand a fixé le tems où il achetera le bétail d'une paroisse, les habitans conviennent d'un jour pour reconnoître leurs moutons, & choisir ceux qu'ils veulent vendre. Alors tous les bergers se rendent dans les montagnes, rassemblent les troupeaux dans un lieu environné de murs, qui peut contenir huit à dix mille de ces animaux. Chacun cherche ceux qui

portent sa marque, les mène à part dans une petite place, non loin de la première, & conduit au port ceux dont il veut se défaire.

Un des grands fléaux des troupeaux de moutons, sont les renards, dont l'Islande abonde plus que tout autre pays. On en trouve beaucoup de blancs, & peu de noirs. Les insulaires leur tendent des pièges, ou les tuent à coups de fusils. Ils placent, dans la campagne, un animal mort; & près de-là est une cabane, où un homme reste caché. Les renards, attirés par l'odeur, s'amassent en si grand nombre autour du cadavre, que le chasseur en tue trois ou quatre d'un seul coup, & peut en détruire une grande quantité dans une nuit. Ce sont les seules bêtes fauves du pays. Quelquefois on peut y-voir des ours, qui viennent du Groënland sur des glaçons; mais on les empêche de pénétrer dans l'isle, ou de s'y établir. Les habitans des côtes ont soin d'observer s'il en arrive sur des glaces, ou s'il en paroît des traces dans la neige. Alors ils en avertissent leurs voisins, qui ne cessent pas de les chercher & de les poursuivre, qu'ils ne

les a
haza
état
gant
retor
pend
déro
Mais
viole
jette
& le
Island
parce
droit
Je
de ce
anima
isle un
qui a
bles,
traver
jokuls
lemen
à leur
ble,
s'élève
dimin
jour a
quelq

les ayent tués. Si l'ours rencontre par hazard un homme qui ne soit point en état de l'attaquer, celui-ci lui jette son gant. L'animal s'arrête, prend ce gant, retourne & manie tous les doigts; & pendant cet intervalle, l'habitant se dérobe à sa vue par une prompte fuite. Mais si la bête est pressée par une faim violente, s'arrêtant peu à ce qu'on lui jette, il rejoint bien vite son homme, & le dévore. La peau d'un ours tué en Islande, doit être remise au baillif, parce qu'elle est regardée comme un droit du fisc royal.

Je rapporterai quelques singularités de ce pays, avant que de parler des animaux domestiques. Il y a dans cette isle une espece particuliere de crystal, qui a la propriété de représenter doubles, tous les objets qu'on regarde au travers. Les montagnes qu'on appelle *jokuls*, parce qu'elles sont continuellement couvertes de neige & de glace à leur sommet, ont cela de remarquable, qu'elles croissent, décroissent, s'élèvent, s'abaissent, grossissent & diminuent perpétuellement. Chaque jour ajoûte à leur forme, ou en enlève quelque chose. On trouve des mon-

ceaux de glace inaccessibles , où la veille on voyoit un chemin , & des traces de voyageurs. Ce qui étoit un gouffre le jour d'auparavant , redevient au niveau le lendemain ; & ce qui offroit une élévation , ne présente plus qu'un précipice. On ne craint ici , ni serpent , ni aucun reptile venimeux. Les forêts y sont très-rares ; on n'y voit guères que des bouleaux & des faules , dont la grosseur n'excède pas celle du bras. En quelques endroits , ces arbres sont rassemblés de manière , qu'ils forment , çà & là , de petits bosquets. Mais on peut dire , en général , que les habitans manqueroient de bois , si la mer n'en amenoit , tous les ans , une grande quantité sur les côtes de leur isle. En creusant la terre , de côté & d'autre , on trouve des fouches pourries , & de vieilles racines , qui indiquent que jadis il existoit des forêts dans des lieux où l'on n'en voit plus actuellement. Dans les endroits où le bois est moins commun , comme aux environs de la mer , les pauvres gens se servent d'arrêtes de poisson pour faire du feu. En d'autres cantons ,

où l'on
rit l
que
y m
pou
bou
dina
plus
sole
entr
l'astr
son
com
Lors
mes
le te
fort
La
conn
me l
les c
les c
Illa
ceux
fourn
préte
où le
grand
ne tra

Où l'on manque de pâturages, on nourrit les vaches avec de l'eau, dans laquelle on a fait cuire du poisson. On y mêle même de ce poisson à moitié pourri, & des arrêtes que l'on réduit en bouillie. Les météores sont ici assez ordinaires; les feux follets y paroissent les plus fréquens. On y voit souvent deux soleils, avec trois arcs-en-ciel qui passent entre les deux images de cet astre, & l'astre lui-même. On conserve le poisson en l'ensevelissant dans la neige, comme ailleurs, en le couvrant de sel. Lorsque la mer est agitée par les rames, elle paroît durant la nuit, quand le tems est ferein, comme un feu qui sort d'une fournaise.

La plupart des animaux domestiques connus dans le reste de l'Europe, comme les chiens, les chats, les cochons, les chèvres, les bœufs, les vaches, les chevaux, le sont également en Islande. Ces derniers ressemblent à ceux de la Norvège, qui en a, dit-on, fourni les premières races; d'autres prétendent qu'ils sont venus d'Écosse, où les Islandois faisoient autrefois un grand commerce. Les chevaux, qui ne travaillent qu'en été, passent le reste

de l'année dans les champs, en plein air, & s'en trouvent bien. Ceux, dont on croit n'avoir besoin qu'au bout d'un certain tems, sont envoyés dans les montagnes, avec une marque qui les fait reconnoître. On les y laisse plusieurs années; & lorsqu'on veut s'en servir, on les rassemble en troupe, & on les prend avec des cordes, parce qu'alors ils sont devenus trop sauvages: il s'en trouve même, parmi eux, qui osent attaquer les gens qui viennent pour les emmener. Les chevaux de selle restent l'hyver dans l'écurie, & l'été en pleine campagne.

Puisque j'ai commencé à vous parler des animaux, je finirai cet article par les oiseaux & les poissons. On nourrit ici peu de volaille, tant à cause de la rigueur du froid, que de la cherté du grain; cependant j'y ai vu des pigeons, des poules, & des poulets. Mais si ces especes sont rares, cette disette est réparée par l'abondance des canards sauvages, des cannes, & de ces perdrix à pattes velues, très-communes dans la Norvége. On trouve, dans la saison, une si grande quantité d'œufs d'oiseaux

aqua
qu'il
qu'il
auro
laille
la dé
de sa
Vous
est le
cipale
leger
d'ou
don.

A
plus
l'éper
Ce de
cette
fauc
vous
ont la
plus
fauc
n'est
ces or
y a,
plufie
tre occ
Ils ont

aquatiques, que les habitans en ont plus qu'il ne leur en faut, & presque plus qu'ils n'en peuvent manger frais. Il y auroit de la folie, de garder de la volaille domestique, qui obligeroit à de la dépense, tandis qu'ils en ont assez de sauvage, qui ne leur coûte rien. Vous sçavez d'ailleurs, de quelle utilité est leur excellente plume, & principalement ce duvet mol, élastique & léger, connu sous le nom d'*édredon*, d'où est venu le mot corrompu d'*aigledon*.

A l'égard des oiseaux de proie, les plus connus en Islande, sont l'aigle, l'épervier, le corbeau & le faucon. Ce dernier se prend avec des filets; & cette chasse diffère peu de celle des faucons de Russie, que vous pouvez vous rappeler. Ceux de cette isle ont la réputation d'être plus braves, plus adroits, que tous les autres faucons de l'Europe. On assure qu'il n'est presque pas un seul nid de ces oiseaux, qui ne soit connu. Il y a, dans chaque canton, un ou plusieurs fauconniers, qui n'ont d'autre occupation, que de les découvrir. Ils ont un brevet du baillif, & sont les

seuls, à qui cette recherche soit permise. Ils doivent tous être du pays; & cette commission, quand ils ont du bonheur & de l'intelligence, est communément assez lucrative. Tous les ans, le jour de la S. Jean, ils se rendent à Besssted, & y déposent tous les faucons, en présence du premier fauconnier de sa Majesté. Celui-ci réforme les moins capables de servir, met les autres à part, & les transporte dans son vaisseau à Coppenhague. Chacun de ces oiseaux vaut au moins vingt écus à celui qui l'apporte: cette somme lui est payée par le baillif du roi, sur la vérification de son fauconnier. Le trajet d'Islande en Dannemarck, étant, pour l'ordinaire, d'environ quinze jours ou trois semaines, on fait tuer autant de bœufs qu'il en faut, pour nourrir les faucons pendant cette traversée; & comme on ne leur donne que de la viande fraîche, on embarque toujours quelque bétail vivant, pour le tuer successivement, à mesure qu'on en a besoin. Ces oiseaux demandent beaucoup de soin, pour être conservés durant le voyage. Ils sont rangés entre les deux ponts du vaisseau,

sur
aux
Dan
de
deu
plu
L
qui p
land
titud
Chac
son g
breuf
nards
de l'a
duvet
ni sur
qui n
pays.
prend
la No
qui se
seroit
especes
rengs,
entiere
quand
colonn
peine à

sur des perches garnies de couffins, auxquelles on les attache. Le roi de Dannemarck en reçoit, tous les ans, de cette isle seule, cent cinquante ou deux cens, & en fait des présens à plusieurs princes de l'Europe.

La prodigieuse quantité de poissons qui peuplent les mers voisines de l'Islande, attire, sur les côtes, une multitude infinie d'oiseaux aquatiques. Chaque espece peut y être servie selon son goût & ses besoins. La plus nombreuse est celle des cygnes & des canards; c'est aussi la plus utile, à cause de l'abondance & de la bonté de son duvet. Je n'insisterai ni sur cet article, ni sur mille autres sortes d'oiseaux, qui ne sont point particuliers à ce pays. Voyez, sur la maniere de les prendre, ce que j'ai dit en parlant de la Norvège. A l'égard des poissons qui se rassemblent près de l'Islande, il seroit difficile d'en nommer toutes les especes. Je ne parlerai point des harengs, qui sont quelquefois des années entieres sans se montrer; il est vrai que quand ils paroissent, ils forment une colonne si épaisse, qu'une chaloupe a peine à la pénétrer. Le retour des sar-

dines est plus constant & plus régulier. C'est un spectacle amusant & curieux, de les voir arriver par millions, agiter, par leurs mouvemens, les flots de la mer, & devenir la proie d'une foule innombrable d'oiseaux, qui obscurcissent le ciel, & remplissent l'air de leurs cris. A chaque instant, on en voit quelques-uns d'eux se détacher, s'élançer dans les eaux comme un trait, s'y enfoncer profondément, & remonter avec leur proie dans leur bec.

Mais le plus grand ennemi des sardines est le cabeliau, qui ne cesse de les poursuivre pour les dévorer. Ces poissons arrivent ensemble le long des côtes de l'Islande; & les habitans faissent le tems de leur passage, pour en faire une ample provision. Ils pêchent le cabeliau à la ligne: sa chair est d'un si excellent goût, qu'il passe par-tout pour un mets délicieux. C'est avec ce poisson, qui se divise en plusieurs especes, & est connu sous différentes dénominations, que ces gens-ci préparent, sous des noms divers, ce qu'on appelle, en général, le *stockfisch*. Ils coupent la tête aux cabeliaux, ouvrent aux uns, le ventre dans toute sa lon-

gueur
leur e
quent
côté o
arrang
dent su
sieurs
ment à
de la p
faut pa
cher c
sur un
tention
tourné
fasse alo
il se co
sel, &
les habi
dans le
formen
maisons
entasse
S'il pleu
draps,
de l'hu
mois de
mence
quelque
la nuit.

gueur, fendent les autres par le dos , leur en arrachent l'épine , les appliquent les uns contre les autres par le côté ouvert , les étalent sur des pierres arrangées à ce dessein , ou les suspendent sur des lattes , les retournent plusieurs fois , & exposent alternativement à l'air , le côté de la chair & celui de la peau. Si le tems est beau , il ne faut pas plus de quinze jours pour sécher ce poisson. On le met ensuite sur un mur fait exprès ; & l'on a attention , que le côté de la peau soit tourné en dehors. Quelque tems qu'il fasse alors , rien ne peut le corrompre ; il se conserve des années entières sans sel , & sans autre préparation. Lorsque les habitans apportent leur poisson sec dans les places de commerce , ils en forment des amas aussi élevés que les maisons , & de la même façon qu'on entasse chez nous les gerbes de bled. S'il pleut , on les couvre avec de gros draps , de peur qu'ils ne contractent de l'humidité. La pêche se fait au mois de Mai & de Juin ; elle commence avant le lever du soleil , & quelquefois se continue pendant toute la nuit. Dès qu'une barque est arrivée

à terre, le chef des pêcheurs partage le butin; chacun d'eux en a une portion égale; & il ne la quitte pas, qu'il ne l'ait arrangée comme je viens de le dire.

Les baleines font la guerre aux cabeliaux, comme ceux-ci aux harengs & aux sardines. On en voit de toutes les especes près de ces côtes; & c'est une très-grande joie pour les habitans, que la prise d'un de ces animaux. Une barque s'approche de la baleine; le pêcheur lui darde un grand harpon de fer, & la barque se retire promptement. Le harpon a la marque de celui qui l'a lancé. Quand le coup a été bien porté, & que le monstre périt sur la côte où il vient échouer, on le partage entre celui à qui le harpon appartient, & le propriétaire du fonds sur lequel on le trouve. En ouvrant une de ces baleines, on vit dans son ventre plus de six cens cabeliaux frais & vivans, & une multitude innombrable de sardines, & même quelques oiseaux qui en tenoient encore dans leur bec.

J'ai lu quelque part, que le poisson est plus propre que la viande, à fournir de cette matiere qui sert à la généra-

tion,
ce non
Japon
presqu
toute la
qui en
devroit
vrai, c
vingtier
venty v
de cette
une épi
noire, c
milieu d
alors tar
qu'il n'y
la descri
Annales
mens an
portés,
celui-ci.
tradition
cette fun
d'homme
les roche
blement.
ne furent
truction g
l'espace

tion, & que c'est une des raisons de ce nombre infini de peuple, qui est au Japon & à la Chine, où l'on ne vit presque que de poisson. Si cela est, toute la partie méridionale de l'Islande, qui en fait sa principale nourriture, devroit être très-peuplée: il est pourtant vrai, que ce pays contient à peine la vingtième partie des habitans qui peuvent y vivre. On assigne plusieurs causes de cette dépopulation. La première est une épidémie terrible, appelée *la peste noire*, qui désola tout le Nord, vers le milieu du quatorzième siècle. Il mourut alors tant de monde dans cette île, qu'il n'y resta personne en état de faire la description de cet horrible fléau. Les Annales Islandoises, où tous les évènements antérieurs sont fidèlement rapportés, ne fait aucune mention de celui-ci. On sçait seulement, par une tradition orale, qu'il n'échappa de cette funeste contagion, que très-peu d'hommes, qui s'étoient réfugiés dans les rochers: tout le reste périt misérablement. Le petit nombre de ceux qui ne furent point enveloppés dans la destruction générale, repeupla le pays dans l'espace de trois siècles; mais leurs

malheureufes générations ont, dans la fuite, éprouvé des fléaux non moins cruels que la peste. Des ravages affreux, caufés par la famine & la petite vérole; des cruautés inouïes, exercées par des corfaires Turcs & Algériens, qui ont fait une irruption en Iflande, ont enlevé un fi grand nombre d'habitans, qu'il en refte à peine aujourd'hui quatre-vingt mille dans toute l'ifle.

Je vous ai dit, Madame, que les anciennes Annales de ce peuple fe font affez bien confervées: on garde encore, en vers, les événemens arrivés fous les règnes de chacun de fes rois. Ces monarques, ainfi que tous les héros du Nord, menoient par-tout avec eux, des poètes qui écrivoient leurs exploits. Les foldats les apprenoient par cœur, & les chantoient les jours de combat. Ces mêmes poëfies contenoient tout le développement de la religion. Le premier principe des chofes eft un géant nommé *Immer*, qui fut taillé en pièces par les Nains qu'engendra le Chaos. Ils formerent les cieux de fa tête, le foleil de fon œil droit, la lune de fon œil gauche; fes épaules furent changées en montagnes;

les ro
fut fait
duifit l
logie e
paroît
étoient
ils ont
pour d
maine,
& de M
chroniq
fioient à
maines.
d'un ro
puits. Il
paux, l'u
où font
les. Si t
dans les
on me l'
dame, ce
de la fon
feigneur

Les If
bons gla
Le comb
en public
pour la d
vaincu pe

les rochers devinrent ses os ; la mer fut faite de sa vessie ; & son urine produisit les rivières. Toute cette mythologie est écrite en vieux Islandois , & paroît très-ancienne. Thor & Odin étoient au nombre de leurs divinités : ils ont conservé ces deux noms , pour désigner deux jours de la semaine , comme nous ceux de Jupiter & de Mercure. On apperçoit par ces chroniques , que les prêtres sacrifioient à leurs dieux des victimes humaines. Ils les précipitoient du haut d'un rocher , ou on les jetoit dans un puits. Ils avoient deux temples principaux , l'un à Holum , l'autre à Skalholt , où sont aujourd'hui les deux cathédrales. Si tout cela se trouve réellement dans les anciennes chroniques , comme on me l'assure , il faut regarder , Madame , comme une fable , ce qu'on dit de la fondation de ce peuple , par un seigneur de Norvége.

Les Islandois passioient jadis pour de bons gladiateurs & de hardis pirates. Le combat singulier leur étoit permis en public ; & souvent on s'en servoit pour la décision des procès. Le parti vaincu perdoit sa cause ; & celui qui

refusoit de se battre, avoit le même fort. Il n'étoit pas rare de voir deux champions exposer toute leur fortune au bout de leur épée : le vainqueur possédoit le bien de l'un & de l'autre ; mais les héritiers du vaincu avoient la faculté de présenter un taureau au victorieux ; & il falloit qu'il le tuât d'un seul coup, pour être confirmé dans sa possession.

Je suis, &c.

A Skalholt en Islande, ce 17 Juin 1748.



L
E
ne
se teni
vent fa
de tem
Groënl
vert de
Des gla
qu'à cin
causeren
notre a
ouvertu
la chose
ces par
autres ;
freux ,
Nous fi
gner, d
doubler
gner la
land, l
Mais ne

LETTRE XCIII.

LE GROENLAND.

LE 21 du mois de Juin, l'ordre général fut donné à l'équipage, de se tenir prêt pour partir le 23. Un vent favorable nous porta, en peu de tems, vers les côtes orientales du Groënland; le pays nous parut couvert de neige, & d'un abord difficile. Des glaces flottantes dans la mer jusqu'à cinq ou six lieues du rivage, nous causèrent de vives allarmes. Toute notre attention étoit de trouver une ouverture pour pouvoir pénétrer; mais la chose étoit impraticable; car ces glaces paroissoient attachées les unes aux autres; ce qui formoit un spectacle affreux, & augmentoit notre frayeur. Nous fûmes contraints de nous éloigner, de tourner vers le Sud, & de doubler l'isle Farewel, pour aller gagner la partie occidentale du Groënland, la seule où l'on puisse aborder. Mais nous, fûmes long-tems loin de

même
r deux
fortune
nqueur
autre;
ient la
au vic-
t d'un
dans sa

1748.

216 LE GROENLAND.

notre but ; un vent d'Ouest nous ramena du côté de la Norvège , entre l'Islande & l'Ecosse. C'étoit précisément le tems du passage des harengs , dont la pêche , qui se faisoit alors , nous procura un spectacle auquel nous ne nous étions pas attendus. Les pêcheurs avoient assemblé leurs barques , au nombre de douze à quinze cens ; & s'étant mis en mer , ils tirent le premier coup de filet le 25 Juin , à une heure après-minuit.

Cette pêche ne se fait que la nuit ; parce qu'alors le poisson est attiré par la clarté des lanternes , qui l'empêche , en l'éblouissant , de discerner les filets. Le jour on le distingue par la noirceur de la mer , & l'agitation qu'il excite dans l'eau , en s'élevant jusqu'à sa surface , & en sautant même en l'air , pour éviter la fureur dévorante des autres poissons , ses ennemis. Les filets des pêcheurs étoient longs de deux censtoises ; & on les avoit teints en brun , pour les rendre moins visibles. Il n'est pas permis de les jeter en mer avant la S. Jean ; parce qu'avant ce tems , le hareng n'est pas arrivé à sa perfection , & qu'on ne sçauroit le transporter , sans qu'il se gâte. En vertu d'une ordonnance

L
ordonnan
se publie
cheurs de
de Hamb
les maîtr
avant leu
piter la p
leur retor
ni person
enfreint c
cette affir
tificats au
port des r
ranger la b
conserver
Pendan
de la pêc
pêle-mêle
l'envoie p
dans des
qu'on app
donne aut
arrivent. A
après la m
trent dans
ouïes ; &
ses : on n
qui sont p
ceux qui

Tome V

ordonnance expresse de la marine, qui se publie & s'affiche tous les ans, les pêcheurs de Hollande, de Danemarck & de Hambourg, les pilotes, les matelots, les maîtres des barques font serment, avant leur départ, de ne point précipiter la pêche; ils le renouvellent à leur retour, pour attester que, ni eux ni personne de leur connoissance, n'a enfreint cette loi; en conséquence de cette affirmation, on expédie des certificats aux vaisseaux destinés au transport des nouveaux harengs, pour garantir la bonté de cette marchandise, & conserver le crédit de ce commerce.

Pendant les trois premières semaines de la pêche, on met toute la prise, pêle-mêle, dans des tonneaux; & on l'envoie promptement en Hollande, dans des bâtimens, bons voiliers, qu'on appelle *chasseurs*; nom que l'on donne aussi aux premiers harengs qui arrivent. A l'égard de ceux qu'on prend après la mi-Juillet, à mesure qu'ils entrent dans la barque, on leur ôte les ouïes; & on les partage en trois classes: on nomme *harengs vierges*, ceux qui sont prêts à frayer; *harengs pleins*, ceux qui sont remplis d'œufs ou de

218 LE GROENLAND.

laites; & *harengs vuides*, ceux qui ont jetté leur frai. On sale chaque espece à part; & on les met dans des tonneaux particuliers. La premiere passe pour la plus délicate; la seconde est dans son état de perfection; la troisieme se conserve le moins.

Plus de cent mille Hollandois vivent de la seule pêche de ce poisson; & plusieurs s'y enrichissent. Ce sont eux qui en fournissent à presque toute l'Europe; & aucun peuple n'entend mieux l'art de le préparer. Les tonneaux, dans lesquels ils encaquent leurs harengs, sont de bois de chêne; & ils les arrangent, avec beaucoup d'ordre, dans des couches de gros sel, distribué avec des soins & des précautions particulieres. Le sapin, dont les Norvégiens font leurs tonnes, leur communique un mauvais goût; d'ailleurs ils y mettent ou trop de sel, ou trop peu, & les empâtent mal dans les tonneaux. La lenteur avec laquelle les Anglois préparent ce poisson, lui ôte de sa délicatesse & la faculté de se conserver. Les Flamans ont inventé les premiers, vers la fin du quatorzieme siècle, la maniere d'encaquer les harengs: c'est à Guil-

laume
cette
Quin
en pe
recon
à l'hu
sujets
loux
exclu
presqu
siffent
que pr
tans d
partie
en Esp
La bor
côtes;
les har
transpo
des ger
une m
Hollan
coup d
envoier
ce qu'o
Le p
ces circ
poisson
tails ég

laume Binckels, qu'on est redevable de cette découverte. L'empereur Charles-Quint & la reine de Hongrie allèrent, en personne, visiter son tombeau, en reconnoissance d'une invention si utile à l'humanité, & spécialement à leurs sujets de Hollande. Ces derniers, jaloux du commerce & du gain, ont exclu les Flamans de la mer, & sont presque les seuls aujourd'hui, qui réussissent à cette pêche. Tous les harengs que prennent les François & les habitans de Galles, se mangent frais en partie : on sale le reste ; & on l'envoie en Espagne & dans la Méditerranée. La bonté de ce poisson se perd sur nos côtes ; & d'ailleurs on ne sçait ni saler les harengs, ni les préparer pour le transport, comme en Hollande. Bien des gens les enfument, pour en faire une marchandise plus durable : les Hollandois en font eux-mêmes beaucoup de cette dernière espece, & en envoient dans toute l'Allemagne ; c'est ce qu'on appelle *des harengs saurs*.

Le pêcheur de qui je tiens toutes ces circonstances, m'a appris, sur ce poisson utile & passager, d'autres détails également curieux, que je vais

220 LE GROENLAND.

vous rendre dans les mêmes termes.
 » Les harengs ont leur principale de-
 » meure dans les abîmes qui sont sous
 » les pôles; de-là ils envoient, pour
 » ainsi dire, des colonies qui font le
 » tour de l'Europe, & reviennent
 » ensuite au Nord, en passant près de
 » l'Islande. Les glaces immenses dont
 » ces gouffres sont toujours couverts,
 » les mettent à l'abri des poissons vo-
 » races, qui les guettent continuele-
 » ment, & à qui la difficulté de res-
 » pirer ne permet pas de rester sous la
 » glace. Paisibles dans cette retraite,
 » les harengs multiplient si prodigieu-
 » sement, que, bientôt la nourriture
 » leur manquant, ils vont chercher à
 » vivre ailleurs. En quittant leur do-
 » micile, ils sont bientôt poursuivis par
 » les baleines, les marsouins, les chiens
 » marins, les cabeliaux & autres gros
 » poissons, qui les chassent devant
 » eux dans l'Océan, & contribuent à
 » les disperser en plusieurs bandes.
 » C'est vers le commencement de l'an-
 » née, que débouche la grande troupe.
 » Son aile droite se détourne vers l'oc-
 » cident, & tombe sur l'Islande, d'où
 » elle envoie un détachement au ban

» de
 » tend
 » vers
 » l'Ec
 » nale
 » A
 » tous
 » color
 » n'en
 » épais
 » nent
 » du cé
 » sept
 » est fix
 » d'Ao
 » march
 » ble; i
 » ter; p
 » désert
 » que l
 » dès qu
 » revoit
 » Si v
 » inspire
 » pondr
 » qu'il n
 » tentic
 » titude
 » & de p

» de Terre-neuve. L'aile gauche s'é-
 » tend à l'orient, & dirige sa marche
 » vers la Norvège, la mer Baltique,
 » l'Ecosse, & les provinces septentrio-
 » nales de la France.

» Après avoir fourni aux besoins de
 » tous ces peuples, ce qui reste de ces
 » colonnes dispersées se réunit, pour
 » n'en plus former que deux d'une
 » épaisseur énorme, qui s'en retour-
 » nent dans leur patrie : l'une y arrive
 » du côté de l'orient, & l'autre par le
 » septentrion. Le tems de leur départ
 » est fixé ; c'est ordinairement au mois
 » d'Août. La route est prescrite ; & la
 » marche réglée ; tous partent ensem-
 » ble ; il n'est permis à aucun de s'écar-
 » ter ; point de maraudeurs, point de
 » déserteurs. Le passage est long, parce
 » que l'armée est nombreuse ; mais
 » dès qu'une fois elle a disparu, on n'en
 » revoit plus jusqu'à l'année suivante.

» Si vous demandez ce qui peut leur
 » inspirer ce goût de voyager, je ré-
 » pondrai, d'après un de nos pêcheurs,
 » qu'il naît en été, dans les parties sep-
 » tentrionales de l'Europe, une mul-
 » titude innombrable de certains vers,
 » & de petits poissons, dont ils se nour-

» rissent : c'est une manne qu'ils vien-
 » nent recueillir exactement. Quand ils
 » ont tout enlevé, ils descendent vers
 » le midi, où une nouvelle pâture les
 » appelle. Si ces nourritures manquent,
 » ils vont chercher leur vie ailleurs; &
 » alors le passage est plus prompt, &
 » la pêche moins bonne. La même loi,
 » ou le même instinct, appelle après
 » eux leurs petits, dès qu'ils ont assez
 » de force pour voyager; & tous ceux
 » qui échappent aux filets des pê-
 » cheurs, continuent leur chemin,
 » pour remplir ailleurs le grand but de
 » la nature, c'est-à-dire, pour produire,
 » l'année suivante, de nouvelles géné-
 » rations.

» Si quelque chose est digne d'ad-
 » miration dans la marche de ces ani-
 » maux, continue toujours notre pê-
 » cheur, dont je rapporte les propres
 » paroles, c'est l'attention que ceux
 » de la première rangée, qui sert de
 » signal aux autres, portent sur les
 » mouvemens des *harengs royaux*,
 » leurs conducteurs. Lorsque ces pois-
 » sons sortent du Nord, la colonne
 » est incomparablement plus longue
 » que large; mais, dès qu'elle entre

» dan
 » au
 » cor
 » l'Ar
 » nal
 » au
 » la v
 » len
 » sign
 » spec
 » arm
 » qu'e
 » tant
 » nou
 » font
 » près
 » larg
 » que
 » trou
 » un v
 » le re
 » ne p
 » I
 » fes c
 » les
 » leur
 » en l
 » colo
 » nent

» dans une vaste mer , elle s'élargit ,
 » au point d'avoir une étendue plus
 » considérable , que la longueur de
 » l'Angleterre. S'agit-il d'enfiler un ca-
 » nal ? Aussi-tôt la colonne s'allonge
 » au dépend de sa largeur , sans que
 » la vitesse de la marche en soit ra-
 » lentie. C'est ici , sur-tout , que les
 » signaux & les mouvemens font un
 » spectacle digne d'étonnement : nulle
 » armée , quelque bien disciplinée
 » qu'elle soit , ne les exécute avec au-
 » tant d'ordre & de précision. Ce que
 » nous appellons les *harengs royaux* ,
 » sont une espece particuliere , qui a
 » près de deux pieds de long , sur une
 » largeur proportionnée. On prétend
 » que ce sont les conducteurs de leur
 » troupe ; & lorsque nous en prenons
 » un vivant , nous avons grand soin de
 » le rejeter aussi-tôt dans la mer , pour
 » ne pas détruire un poisson si utile.

» Les pêcheurs , qui ont étudié
 » ses différentes routes , arrivent tous
 » les ans à la S. Jean ; ils tendent
 » leurs filets entre deux barques ,
 » en les opposant directement à la
 » colonne des harengs , & en pren-
 » nent à la fois des quantités prodri-

» gieufes. Les oifeaux maritimes qui
 » voltigent au-deffus de l'eau, leur
 » font connoître en quels lieux ils font
 » en plus grand nombre; ces animaux
 » les fuivent & observent tous leurs
 » mouvemens, pour trouver le mo-
 » ment d'en faire leur proie. Mais ce
 » ne font pas là leurs plus cruels en-
 » nemis : les gros poiffons de la mer,
 » tels que la baleine, & autres de cette
 » efpece, leur font une guerre conti-
 » nue. Quand la baleine est tour-
 » mentée par la faim, elle a l'adrefse
 » de les rassembler, & de les chaffer
 » devant elle vers la côte. Lorsqu'elle
 » en a réuni, dans un endroit ferré, au-
 » tant qu'il lui a été poffible, elle fçait
 » exciter, par un coup de queue donné
 » à propos, un tourbillon fi rapide,
 » que les harengs étourdis & com-
 » primés, entrent par tonneaux dans
 » fa gueule. »

Vous voyez, Madame, que le mau-
 vais fuccès de notre navigation ne nous
 fut point absolument infructueux, puis-
 qu'il nous procura un fpectacle & des
 éclaircifsemens, dont nous euffions été
 privés fans cette circonftance. Nous
 abandonnâmes le deffein d'entrer dans

le G
 com
 ciden
 cile ;
 cond
 notre
 lerai
 villag
 n'est
 & de
 bitées
 chifte
 matel
 qui fo
 cipaux
 fes. A
 fe com
 tent à
 de plu
 l'été. L
 de tou
 lées en
 fpacieu
 milles
 c'est to
 s'y ten
 mé par
 Il n'y a
 membr

le Groënland par la côte orientale, comme impraticable ; la partie de l'occident nous offroit un abord plus facile ; & nous fûmes heureusement fécondés par un vent sud-est, qui favorisa notre débarquement. Je ne vous parlerai ni de villes, ni de bourgs, ni de villages ; rien de tout cela, Madame, n'est connu dans cette région de neige & de frimats. Quelques cabanes habitées par un missionnaire, un catéchiste, un marchand, un assistant, des matelots, & quelques valets, voilà ce qui forme, le long des côtes, les principaux logemens des colonies Danoïses. A l'égard des naturels du pays, ils se construisent des maisons qui les mettent à l'abri des injures de l'air, & rien de plus. Ils en ont pour l'hyver & pour l'été. Les premières, bâties de pierre, de tourbe, de terre & de mousse mêlées ensemble, sont quelquefois assez spacieuses, pour contenir plusieurs familles ; mais elles sont si basses, que c'est tout ce qu'on peut faire, que de s'y tenir debout. Le toit est plat, formé par des lattes couvertes de gazon. Il n'y a des fenêtres que d'un côté : des membranes transparentes de boyaux

de chien marin ou d'autres poissons, bien préparées, & cousues ensemble, leur servent de vitres. La porte est si basse & si près de terre, qu'il faut, pour ainsi dire, ramper, ou marcher à quatre pieds, pour entrer dans la maison : c'est pour se mieux garantir du froid. Elle est tournée au midi, & fermée d'une peau de chien marin.

L'intérieur de la chambre est tapissé d'autres peaux, dont le poil est tourné contre le mur. Les lits sont rangés dans la partie qui est opposée aux fenêtres. Ce sont de longues planches, posées sur des poutres à un pied de terre, où des peaux de chiens marins & de rennes, revêtues de leur poil, tiennent lieu de matelas & de couverture. Chaque famille couche ensemble ; le pere & la mere au milieu ; les garçons près du pere, & les filles de l'autre côté. Ces mêmes familles ont chacune leur appartement séparé par un poteau, comme les chevaux dans une écurie : ce poteau est placé auprès du lit, & soutient le toit. Pendant le jour, les femmes sont assises ordinairement sur le bois de lit, & y travaillent à la couture avec leurs filles : les

hom
ment
Le lo
fenêtr
quels
Au
on a
un ble
quelle
une m
jour,
fert à
chamb
dans c
que de
fiere,
peine
mée.
de mo
de mè
qui n'i
ment l
mouffe
cher ;
sent en
couche
la lamp
a de l
flamme

LE GROENLAND. 227

hommes & les garçons y sont également ; mais ils leur tournent le dos. Le long de la muraille , au-dessous des fenêtres , il y a aussi des bancs , sur lesquels les hommes s'asseient.

Au lieu de poële ou de cheminée , on a ici une grande lampe , posée sur un bloc à trois pieds , au-dessus de laquelle est suspendu un chaudron ou une marmite. On y entretient , nuit & jour , pendant l'hyver , une flamme qui sert à la fois , à éclairer , à échauffer la chambre , & à faire la cuisine. Il y a , dans chaque cabane , autant de lampes que de familles ; & une chose fort singuliere , c'est que malgré leur multitude , à peine y causent-elles la plus petite fumée. L'huile de poisson , & l'espece de mouffe que l'on y brûle en forme de mèche , donnent une lumiere claire qui n'incommode point. Voici comment les Groënlandois préparent cette mouffe : ils la font d'abord bien sécher ; ils la pilent ensuite , & la réduisent en poussiere. Ils en mettent une couche fort mince à un des côtés de la lampe ; & elle brûle tant qu'il y a de l'huile. Pour empêcher que la flamme ne s'élève trop haut , & ne

faſſe de la fumée, ils tirent cette poudre avec un petit baton, ſur le bord de la lampe, & entretiennent par ce moyen, une lumière égale, qui donne preſqu'autant de chaleur qu'un poële. Il eſt vrai qu'on n'y respire pas une trop bonne odeur; & il ſeroit difficile que cela fût autrement, dans un lieu toujours fermé, où tant de gens ſont rafſemblés, où l'on brûle de la mauvaiſe huile, où des marmites bouillent continuellement, & où, ſur-tout; les cuves à urine, qui ſe vident rarement, répandent une infection inſupportable. Ces maiſons d'hyver ne ſont habitées que depuis l'automne juſqu'au printemps; en été, on loge ſous des tentes. Ce ſont des peaux unies de chiens marins, étendues ſur des perches plantées en rond, & rapprochées par le haut. Chaque famille a la ſienne en particulier, avec ſa lampe toujours ſurmontée de ſon chaudron.

Notre débarquement s'étoit fait à Godhaab, où les Danois ont une réſidence, & les Hernhutes une communauté. Je ne ſçais, Madame, ſi vous connoiſſez cette ſecte, qui, les années dernières, a fait tant de bruit en Allemagne.

Elle a
zende
d'Aut
gnité
fédé l
zèle n
disting
forme
ner pu
logie.
lande
forma
Il ne
qui s'é
tout la
ter en
ment
les affe
édifioi
trer ph
pandre
fermon
ſonne
réſiſtan
cléſiaſt
les ré
ment
le déte
plus ſû

Elle a pour fondateur le comte de Zinzendorff, issu d'une ancienne famille d'Autriche, où ses aïeux, élevés à la dignité de Comtes de l'Empire, ont possédé les premières charges. Soit par un zèle mal-entendu, soit par envie de se distinguer, ce seigneur entreprit de réformer la religion, & se disposa à donner publiquement des leçons de théologie. Il parcourut la Saxe, la Hollande, la France, l'Angleterre, & ne forma de liaisons qu'avec les Kuakers. Il ne parloit que de proscrire les abus qui s'étoient glissés dans le culte; & tout laïc qu'il étoit, on le voyoit monter en chaire, & déclamer ouvertement contre les abus. Il étoit de toutes les assemblées religieuses; son exemple édifioit; il exhortoit le peuple à montrer plus de zèle, & les ministres à répandre une plus pure doctrine. Ses sermons, qui ne convertissoient personne, faisoient beaucoup d'éclat. La résistance du peuple, les censures ecclésiastiques, le peu de confiance que les réformateurs inspirent communément aux habitans des grandes villes, le déterminèrent à prendre des moyens plus sûrs; ce fut de se retirer dans ses

terres, & d'y établir une nouvelle église. Il se proposa de ne quitter sa retraite, que lorsqu'il y auroit solidement fondé sa domination.

Le concours prodigieux de fanatiques, que lui attira cette nouvelle forme de gouvernement, changea sa terre de Bertheldorff en un bourg considérable, qu'il nomma *Hernhut*; nom qu'il donna bientôt à toute sa secte. Flatté de ces premiers progrès, il publia un code ecclésiastique, un catéchisme, un livre de cantiques, & traduisit, en langue allemande, le nouveau Testament. Il défendit à ses profélytes de se donner d'autres noms à l'avenir, que ceux de frere & de sœur; il voulut qu'ils se tutoyassent, & qu'il régnât entr'eux la plus grande familiarité. Cette innovation occupoit toute l'Allemagne; le nombre des *Hernhutes* augmentoit chaque jour; & le fondateur alla jusqu'en Danemarck, porter ses ridicules visions. Il envoyoit, à grands frais, des émissaires pour annoncer par-tout les progrès de la réformation d'*Hernhut*. Deux de ses disciples passerent en Amérique; d'autres vinrent dans le Groenland, pour y faire des profé-

lytes.
du pay
établi
Hernh
de dire
tinue à
soustrai
qu'ils e
On ne
de vie,
comte,
voulu p
sçauriez
familiar
premier
traiteren
une app
ils eures
plus rec
Je les
pour de
pation,
Un d'er
(frere M
culiere
son anci
par me
» Tu
» étudiant

lytes. S'ils n'ont pas converti les gens du pays, ils y ont du moins formé des établissemens ; & c'est d'un de ces Hernhutes, que je tiens ce que je viens de dire. Le comte de Zinzendorff continue à y envoyer des colonies, pour soustraire ses disciples aux persécutions qu'ils éprouvent dans d'autres pays. On ne peut mieux comparer leur genre de vie, qu'à celle des Kuakers, que le comte, leur fondateur, semble avoir voulu prendre pour modèles. Vous ne sçauriez croire, Madame, avec quelle familiarité ils nous ont reçus : dès le premier jour de notre arrivée, ils nous traitèrent comme leurs freres ; & sous une apparence grossiere & rustique, ils eurent pour nous les attentions les plus recherchées & les plus délicates. Je les trouvai même assez instruits, pour des gens qui n'ont d'autre occupation, que le commerce & la pêche. Un d'entr'eux, nommé *Marc Bruder*, (frere Marc,) avoit fait une étude particulière de l'histoire du pays, & de son ancienne religion ; il commença par me raconter sa propre histoire.

» Tu vois, me dit-il, un ancien
 » étudiant & bourgeois de Leipsic,

» qu'une affaire malheureuse a obli-
 » gé, malgré lui, de s'expatrier. Er-
 » rant & fugitif, je ne trouvai de
 » secours, que dans la charité des
 » Hernhutes. Je m'attachai à mes bien-
 » faiteurs; & insensiblement je me sentis
 » porté à imiter leur genre de vie. Je
 » suivis d'abord le frere Louis (le comte
 » de Zinzendorff) à Philadelphie. De
 » retour en Europe, il me donna la
 » direction d'une école fondée pour
 » l'instruction des profélytes. Le ha-
 » zard me procura une description
 » de la Norvège, où j'appris qu'une
 » colonie de ce royaume étoit venue
 » habiter le Groënland, & y avoit
 » établi des églises & des monastères.
 » Cette lecture me fit naître le desir
 » de sçavoir s'il y restoit encore quel-
 » ques vestiges de ces anciens Chré-
 » tiens. J'écrivis à un de nos freres,
 » qui avoit voyagé dans ce pays, pour
 » avoir là-dessus des éclaircissemens
 » particuliers. Il me fit réponse, que ces
 » peuples, qui avoient eu autrefois le
 » bonheur d'être éclairés des lumieres
 » de la Foi, faute de prêtres & d'inf-
 » tructions, étoient retombés dans l'i-
 » gnorance & les ténèbres du paga-

» nisme
 » tion c
 » Je fis
 » Louis
 » facilit
 » étoien
 » qui n
 » non-f
 » homn
 » des i
 » Jesus-
 » au ter
 » garde
 » mation
 » cation
 » vres C
 » croyoi
 » ce dev
 » Je r
 » m'emh
 » de la c
 » vers ce
 » venoit
 » privilég
 » che, c
 » merce
 » même
 » se som
 » exemp

» nisme. Je fouhaitai alors d'être en situa-
 » tion de pouvoir voler à leur secours.
 » Je fis part de mon projet au frere
 » Louis, qui me procura toutes les
 » facilités de le suivre. Mes raisons
 » étoient fondées sur l'Écriture sainte,
 » qui nous apprend que Dieu desire
 » non-seulement le salut de tous les
 » hommes, mais encore la conversion
 » des idolâtres; sur le précepte de
 » Jesus-Christ, qui ne se borne pas
 » au tems des apôtres, mais qui re-
 » garde son église, jusqu'à la consom-
 » mation des siècles. Je faisois l'appli-
 » cation de tous ces passages aux pau-
 » vres Groënlandois, auxquels je me
 » croyois spécialement tenu de rendre
 » ce devoir de charité.

» Je me rendis donc à Berghen, &
 » m'embarquai dans le premier vaisseau
 » de la compagnie royale, qui fit voile
 » vers cette contrée. Cette compagnie
 » venoit d'être formée & revêtue de
 » privilèges, pour l'entreprise de la pé-
 » che, de la navigation & du com-
 » merce du Groënland. Animés du
 » même zèle, plusieurs de nos freres
 » se sont empressés de suivre mon
 » exemple; mais la cour de Dane-

134 LE GROENLAND.

» marck , dont les sentimens , en ma-
 » tiere de religion , ne s'accordent pas
 » entièrement avec les nôtres , nous a
 » interdit la prédication , & a envoyé
 » d'autres missionnaires chargés , à no-
 » tre exclusion , de toutes les fonc-
 » tions du ministère évangélique. Nous
 » nous sommes restraints à servir Dieu ,
 » dans la simplicité de notre cœur , &
 » le roi , dans l'exercice de la pêche ,
 » & les occupations du commerce.

» Ecoute , François , si la curiosité
 » t'amène en ces lieux , pour connoître
 » l'histoire du pays , je suis peut-être
 » le seul , dans cette région barbare ,
 » qui puisse te donner là - dessus des
 » éclaircissements. Les sentimens sont
 » partagés touchant l'époque des pre-
 » mieres colonies dans le Groënland.
 » Les Islandois la placent au dixieme
 » siècle ; d'autres la font remonter jus-
 » qu'au huitieme , & fondent leur opi-
 » nion sur la bulle d'un pape , qui re-
 » commande à un évêque la propaga-
 » tion de la Foi Chrétienne chez cette
 » nation nouvellement établie. Les pre-
 » miers la croient originaire de Nor-
 » vége , & lui donnent , pour fondateur ,
 » un certain *Eric Leroux* , qui ayant tué

» un ho
 » une c
 » & s'y
 » qui po
 » Il y p
 » prairie
 » ces lie
 » même
 » (terre
 » engag
 » isle à
 » vellen
 » son fil
 » vége ,
 » revint
 » jointe
 » le cor
 » tion.
 » ville
 » éleva
 » patron
 » néral
 » qu'elle
 » mer ,
 » & qu'
 » dié à
 » ple de
 » Qu
 » landoi

» un homme en Islande , se réfugia sur
 » une côte inconnue , y choisit un asyle ,
 » & s'y construisit une petite habitation
 » qui porte encore le nom d'*Eric-sund*.
 » Il y passa tout l'été ; & charmé des
 » prairies agréables que lui offroient
 » ces lieux inhabités , il donna à cette
 » même contrée le nom de *Groënland* ,
 » (terre verte.) De retour en Islande , il
 » engagea plusieurs habitans de cette
 » isle à venir se fixer dans le pays nou-
 » vellement découvert. Dans la suite ,
 » son fils alla faire un voyage en Nor-
 » vége , y embrassa le Christianisme ,
 » revint avec une autre colonie , qui ,
 » jointe à la première , formoit déjà
 » le commencement d'une petite na-
 » tion. On prétend qu'elle bâtit une
 » ville nommée *Garde* ; qu'elle y
 » éleva une église dédiée à S. Nicolas ,
 » patron des timides marins , & , en gé-
 » néral , de tous les pays du Nord ;
 » qu'elle fit construire sur le rivage de la
 » mer , une autre ville appelée *Alb* ,
 » & qu'elle y fonda un monastère dé-
 » dié à S. Thomas , parce que le peu-
 » ple de ce pays étoit fort religieux.
 » Quant au spirituel , les Groën-
 » landois étoient soumis à l'évêque

» de Drontheim , & dépendoient ,
 » pour le temporel , des rois de
 » Norvège , auxquels ils payerent un
 » tribut annuel. Ce peuple fut ainsi
 » gouverné pendant trois ou quatre
 » siècles ; mais la plupart des habitans
 » périrent d'une maladie appelée *la*
 » *mort noire*. Depuis ce tems , le
 » Groënland s'est repeuplé. Ceux qui
 » assignent à cette nation une époque
 » plus ancienne , prétendent que les
 » Norvégiens ni les Islandois ne furent
 » pas les premiers habitans originaires
 » du pays. Ils rencontrèrent , dans la
 » partie occidentale , un peuple sau-
 » vage , qui , dit-on , tiroit son ori-
 » gine de l'Amérique , comme on
 » peut le conjecturer de sa maniere
 » de vivre & de s'habiller. Quoi qu'il
 » en soit , depuis la terrible dévastation
 » de la *mort noire* , toute correspon-
 » dance entre la Norvège & le Groën-
 » land a cessé. Les rois de Danemarck
 » ont fait diverses tentatives , pour re-
 » prendre , dans la suite , & entretenir
 » cette ancienne communication. Ils
 » inviterent , par de grands privilèges ,
 » plusieurs particuliers à équiper des
 » vaisseaux ; mais le sort n'en a point

» été
 » depu
 » depu
 » royal
 » s'est
 » que
 » touch
 » d'un
 » nous
 » gard
 » trée ,
 » ans m
 » Si
 » isle ,
 » est joi
 » n'a pa
 » ce qu
 » monta
 » lemen
 » neige ,
 » tité de
 » ronner
 » grande
 » rent le
 » nomm
 » vingt l
 » le Groë
 » de l'ori
 » premie

» été heureux. Ce n'est guères que
» depuis vingt-sept ans, c'est-à-dire,
» depuis la fondation de la compagnie
» royale, que cette correspondance
» s'est rétablie. Voilà, François, ce
» que je puis te dire de plus certain,
» touchant l'histoire très-peu connue
» d'un pays, où le hazard veut que
» nous nous soyons rencontrés. A l'é-
» gard de l'état actuel de cette con-
» trée, voici ce qu'un séjour de huit
» ans m'en a appris.

» Si cette partie du globe est une
» île, ou si, du côté du Nord, elle
» est jointe au continent, c'est ce qu'on
» n'a pas encore pu connoître ; mais
» ce qu'on voit aisément, ce sont les
» montagnes & les rochers perpétuel-
» lement couverts de glaces & de
» neige, dont elle est hérissée : quan-
» tité de golfes & de rivières l'envi-
» ronnent de toutes parts ; la plus
» grande, celle où les Danois établi-
» rent leur première loge en 1721, se
» nomme *Baals*, & s'étend à plus de
» vingt lieues dans le pays. On divise
» le Groënland en deux districts, celui
» de l'orient, & celui de l'occident. Le
» premier est peu connu, à cause des

238 LE GROENLAND.

» glaces qui, poussées continuellement
 » de la partie du Nord par la mer, se
 » jettent vers les terres, & empêchent
 » les vaisseaux d'y aborder. Ses habitans
 » sont représentés comme une nation
 » cruelle & barbare, qui tue les étran-
 » gers & les dévore. Cependant, sui-
 » vant le rapport de ceux qui y ont
 » pénétré, ce peuple ne diffère point
 » de celui qui habite la partie occi-
 » dentale. Le froid n'est supportable
 » dans cette contrée, que dans les en-
 » droits où l'on a l'avantage, pendant
 » l'hyver, de jouir, deux ou trois heu-
 » res par jour, des rayons du soleil; &
 » même alors les liqueurs fortes se gé-
 » lent dans les chambres les plus chau-
 » des. Dans les lieux où le soleil ne se
 » montre jamais, le froid est si vio-
 » lent, que les tasses pleines de thé
 » ou de café brûlant, s'attachent in-
 » continent à la table, sur laquelle on
 » les a posées. J'ai vu un hyver où la
 » glace descendoit du tuyau de la che-
 » minée, jusqu'à l'embouchure du
 » poêle, sans que le feu le plus vif
 » pût la faire dégeler pendant toute la
 » journée. Au-dessus de ce tuyau, elle
 » formoit un arc, percé de différens

» trou
 » mur
 » étoit
 » quel
 » sèche
 » on a
 » le fr
 » & la
 » ces d
 » l'on
 » ceau
 » le fet
 » toien
 » rieur.
 » toute
 » mois
 » Juin f
 » lée, à
 » dans l
 » & si fo
 » comm
 » Ou
 » le pa
 » les pl
 » voit f
 » quanti
 » plates
 » autres
 » s'enfor

LE GROENLAND. 239

» trous, par où la fumée passoit. Les
» murs, dans l'intérieur des maisons,
» étoient revêtus de glace; le linge,
» quelque soin qu'on prît de le faire
» sécher, se geloit dans les armoires;
» on avoit beau se couvrir dans le lit;
» le froid y pénétroit, glaçoit l'haleine
» & la transpiration. Nous étions for-
» cés de mettre en pièces les barils où
» l'on conserve la viande; & les mor-
» ceaux que nous en tirions, mis sur
» le feu dans de l'eau bouillante, res-
» toient long-tems gelés dans l'inté-
» rieur. Quelquefois la neige couvre
» toute la contrée, & y reste depuis le
» mois de Septembre, jusqu'au mois de
» Juin suivant. Elle est alors amonce-
» lée, à la hauteur de plusieurs perches,
» dans les chemins creux & les vallées,
» & si fortement gelée, qu'on y marche
» comme sur la meilleure chauffée.
» Outre les glaces horribles dont
» le pays est couvert jusques sur
» les plus hautes montagnes, on en
» voit flotter encore une immense
» quantité sur la mer. Les unes sont
» plates, & viennent des baies; les
» autres, en forme de montagnes,
» s'enfoncent autant dans l'eau, qu'elles

240 LE GROENLAND.

» s'élèvent au-dessus. Quelques-unes re-
 » présentent de grandes églises, des châ-
 » teaux avec des tours, des vaisseaux
 » avec leurs voiles. Elles ne sont pas
 » moins singulières par leurs couleurs,
 » que par leur figure. Il y en a de
 » blanches & de brillantes comme le
 » crystal; d'autres sont d'un bleu de
 » saphir, d'autres d'un verd d'émé-
 » raude. On voit quelquefois de ces
 » isles de glaces, qui ont une lieue de
 » tour, & plus de quatre-vingt brasses
 » de profondeur.

» Les chaleurs de l'été sont fort
 » courtes au Groënland; mais elles y
 » sont aussi excessives, que le froid de
 » l'hyver. Les rayons du soleil sont
 » alors si ardens, que j'ai souvent été
 » obligé de quitter mes vêtemens, sur-
 » tout dans les endroits où la chaleur
 » est concentrée, & où les brouillards
 » & le vent ne pénètrent pas. Pour
 » t'en former une idée, il suffit de
 » sçavoir que l'eau de la mer, qui
 » séjourne dans le creux des rochers,
 » & que le reflux n'a point enlevée,
 » s'évapore dans un instant, & laisse
 » un très-beau sel en crystaux, d'une
 » blancheur éblouissante. Mais quelle
 » que

» qu
 » le
 » les
 » pa
 » ille
 » Le
 » ave
 » bea
 » qu
 » à d
 » roit
 » dan
 » mo
 » mai
 » plu
 » ratu
 » opp
 » si, d
 » rigo
 » fort
 » dou
 » De
 » cete
 » qui r
 » l'été
 » en hy
 » d'une
 » aussi
 Tom

» que soit, en Groenland, l'ardeur du so-
 » leil dans les plus grands jours de l'été,
 » les nuits y sont toujours très-froides,
 » par le vent qui se leve du côté des
 » isles glacées, au coucher de cet astre.
 » Le brouillard continuel qui tombe
 » avec le crépuscule, donne aussi
 » beaucoup de fraîcheur. Il est si épais,
 » qu'on ne peut discerner aucun objet
 » à dix pas de distance. L'automne fe-
 » roit la plus belle saison de l'année
 » dans ce pays, si les nuits y étoient
 » moins froides. Une chose singuliere,
 » mais confirmée par l'expérience de
 » plusieurs siècles, c'est que la tempé-
 » rature du Groenland est directement
 » opposée à celle du reste de l'Europe:
 » si, dans les pays tempérés, l'hyver est
 » rigoureux, il est ici très-modéré; &
 » fort vif, au contraire, quand il est
 » doux ailleurs,
 » Deux choses fort incommodes dans
 » cette contrée, sont les brouillards
 » qui règnent continuellement pendant
 » l'été, & la fumée ou la vapeur qui,
 » en hyver, s'élève de la mer, comme
 » d'une cheminée. Elle est quelquefois
 » aussi épaisse qu'un nuage; & il en

AND.

...t, qu'il brûle
est hors de
rd ; mais, au
, cette vapeur
e de mèche,
ux & aux ha-
ans une gelée
cause le scor-
de poitrine,
les maladies
noît point la
igent les au-
e nord-est,
nt, se charge,
particules de
ir, le même
erges. Elles
t au soleil,
me de pe-
arle pas des
ont ici aussi
autres ré-
tu as par-
t avec une
ettent une
pourroit
que tems
ur, elles

LE GROENLAND. 243

» ne manquent jamais de paroître le
» soir, sur-tout si l'air est net, calme &
» seréin.

» Ne t'attends pas, François, à
» trouver ici toutes les productions
» des autres pays. Tu n'y verras ni
» de grands bois, ni de gros arbres. Le
» bouleau, l'aulne, le saule & le ge-
» nevrier sont presque les seuls que
» l'on connoisse dans le Groënlând. Le
» cochléaria, l'angélique, le thym sau-
» vage y viennent aisément; les choux,
» & principalement les raves, y sont
» d'une bonté & d'une douceur extraor-
» dinaire. Tout cela doit s'entendre de
» la partie méridionale; car il ne croît
» presque rien vers le nord. J'ai vu peu
» de métaux dans les divers endroits
» que j'ai visités; seulement, à quel-
» ques lieues de la colonie, j'ai ap-
» perçu, sur une montagne, une
» terre de la couleur du verd-de-gris,
» qui contient, sans doute, quelques
» parcelles de cuivre. J'ai découvert
» aussi plusieurs mines d'amiante, dont
» les veines étoient assez larges, le lin
» fort long & d'une blancheur écla-
» tante. Tant qu'il est dans une matière
» grasse, il brûle sans se consumer,

L ij

» ni rien perdre sensiblement de sa subs-
 » tance. D'autres montagnes renfer-
 » ment une espece de pierre molle,
 » qui n'est qu'un marbre imparfait.
 » Comme elle est fort aisée à travailler,
 » nos Groënlandois en font les ustens-
 » files de leur ménage, tels que des
 » lampes, des plats, des chaudrons
 » qui résistent au plus grand feu.
 » On ne voit ici aucune bête veni-
 » meuse, ni même nuisible, excepté
 » l'ours; encore se tient-il beaucoup
 » plus sur l'eau, que dans les terres.
 » Il demeure presque toujours sur la
 » glace, & vit de chiens marins &
 » d'autres poissons. Il s'en présente ra-
 » rement autour de la colonie; & ces
 » animaux n'habitent guères que le
 » Nord. Ils sont extrêmement grands,
 » & d'une figure hideuse. Leur poil est
 » blanc & long; & on les dit fort
 » avides de chair humaine. Ils ont leur
 » retraite dans des cavernes, ou dans
 » des trous qu'ils font en terre, ou
 » sous la neige. Ils en sortent au prin-
 » tems, & emmènent avec eux leurs
 » petits encore informes, mais qu'ils
 » achevent de former en les léchant.
 » On n'appriyoyse point ici les rennes,

AND.
ent de sa subs-
ignes renfer-
ierre molle,
re imparfait.
é à travailler,
ont les usten-
tels que des
s chaudrons
nd feu.

e bête veni-
le, excepté
il beaucoup
s les terres.
ours sur la
marins &
présente ra-
nie; & ces
res que le
ent grands,
leur poil est
es dit fort
ils ont leur
, ou dans
terre, ou
nt au prin-
eux leurs
mais qu'ils
s léchant.
s rennes,

LE GROENLAND. 245

» comme en Laponie; on les tue à la
» chasse pour se nourrir de leur chair,
» pour se couvrir de leur peau. Les
» chiens sont les seuls animaux do-
» mestiques du Groënland: on s'en
» sert au lieu de chevaux, pour tirer
» les traîneaux sur la glace. Les lièvres
» & les renards y sont aussi fort com-
» muns.

» Les mers, qui baignent ces parages,
» sont extrêmement poissonneuses; &
» les côtes fournissent plusieurs especes
» d'oiseaux aquatiques. Le plus confi-
» dérable, parmi les poissons, est la
» baleine, & après elle le chien marin,
» dont les pieds ressemblent à des pat-
» tes d'oie, & la tête à celle du chat.
» Il a, près du museau, une barbe, &
» quelques poils à côté du nez. Ses
» dents sont aiguës; & cet animal est
» souvent aux prises avec les ours. Il
» aime à grimper sur des monceaux de
» glace, à s'y coucher, à se chauffer
» au soleil, & quelquefois à y dor-
» mir. Les plus grands ont depuis cinq
» jusqu'à huit pieds de longueur. Leur
» lard donne la meilleure huile de
» poisson; ce sont ces animaux de mer,
» qui contribuent le plus à l'entretien

246. LE GROENLAND.

» des Groënlandois. On se nourrit de
» leur chair ; leur peau sert à faire des
» habits, à couvrir les bateaux & les
» tentes ; on brûle leur graisse, avec
» laquelle on fait cuire le manger, faite
» de bois. Les oiseaux aquatiques, qui
» fréquentent les mers du Groënland,
» sont les mêmes qui se voient dans
» presque toutes les autres contrées du
» Nord.

» Mais en voilà assez, pour le
» présent, sur cette matiere ; viens,
» François : l'heure du dîner nous ap-
» pelle ; & nous parlerons ensuite de
» ce qui regarde les loix, les mœurs,
» les occupations & les usages des ha-
» bitans de cette contrée. »

Je suis, &c.

*A Godhaab dans le Groënland, ce 9
Juillet 1748.*



LETTRÉ XCIV.

SUITE DU GROENLAND.

NOTRE dîner, Madame, ne se ressentit point de l'aspérité du climat : nous fûmes servis comme si nous eussions été en Dannemarck : le vin, le beurre, la viande, le pain, l'eau-de-vie ne nous furent point épargnés. Il part, tous les ans, de Coppenhague, des vaisseaux chargés de ces provisions, pour la subsistance de la colonie ; les *Hernhutes* sont presque toujours les mieux fournis ; & l'ordre admirable qui règle cette petite communauté, y fait régner, en tout tems, la propreté & l'abondance.

» Au commencement de notre ar-
 » rivée dans ce pays, me dit le frere
 » Marc, les Groënlandois ne vou-
 » loient goûter d'aucun de nos mets ;
 » aujourd'hui ils nous remercient fort,
 » lorsque nous leur en faisons part. Le
 » beurre & le pain sont sur-tout de leur
 » goût ; mais ils ne soucient pas beau-
 » coup de nos boissons : cependant

248 SUITE DU GROENLAND.

» quelques uns d'entr'eux, après avoir
» demeuré un certain tems auprès de
» nous, ont appris à boire du vin &
» de l'eau-de-vie.

» Leur nourriture consiste unique-
» ment en viande & en poisson ; car
» leur pays ne produit presqu'autre
» chose que des rennes, des baleines,
» des chiens marins, des lievres, & di-
» vers oiseaux de mer. Ils mangent
» quelquefois la viande crue ; quel-
» quefois ils la font cuire ou sécher
» au soleil. Il y a certains poissons qu'ils
» gardent pour l'hyver : en automne,
» ils les enfoncent dans la neige, où ils
» se conservent tant que la gelée dure ;
» & ils en prennent à mesure qu'ils en
» ont besoin. L'eau est leur unique boi-
» son ; & pour la rendre plus froide,
» ils y mêlent ou de la neige ou de la
» glace. Leurs alimens sont, en géné-
» ral, très-mal-propres : on ne sçait ce
» que c'est que de laver ni plats ni
» chaudrons ; les mets se servent sur
» le pavé où l'on marche ; & la chair
» corrompue de renne ou de chien
» marin, ne cause à ce peuple gros-
» sier, ni dégoût, ni répugnance. Il
» n'a point d'heure réglée pour ses

NLAND.

, après avoir
s auprès de
e du vin &

iste unique-
oiffon ; car
presqu'autre
es baleines,
evres, & di-
ls mangent
rue ; quel-
ou sécher
iffons qu'ils
automne,
eige, où ils
elée dure ;
e qu'ils en
nique hoif-
us froide,
e où de la
en géné-
ne sçait ce
i plats ni
rvent sur
& la chair
de chien
ble gros-
ance. Il
pour ses

SUITE DU GROENLAND. 249

» repas ; chacun mange quand la fan-
» taisie lui en prend, & selon sa faim ;
» cependant on peut dire que c'est le
» soir qu'ils ont le plus d'appétit. Quand
» ils reviennent de la mer, celui dont
» le souper est le plutôt prêt, invite
» les autres à le partager avec lui ; il va
» chez eux à son tour ; & tous ces
» soupers se mangent successivement,
» partout le monde, à mesure que les
» viandes sont cuites.

» Les femmes n'y participent pas ;
» elles font leurs petits repas à part &
» entr'elles ; & tandis que les maris
» sont à la mer, elles se régalent ré-
» ciproquement. Outre les mets dont
» je viens de parler, ces peuples font
» confire dans de l'huile de poisson,
» une certaine plante qui croît sur le
» bord de la mer, & qu'ils mangent
» par délicatesse. Les excréments, qui se
» se trouvent dans les intestins des ren-
» nes, est pour eux une nourriture suc-
» culente ; ils font une sorte de bè-
» gnets avec de la raclure de peau de
» chien marin. En été, ils cuisent leurs
» alimens en pleine campagne, avec
» des roseaux, & en hyver, dans leurs
» maisons & sur des lampes. Pour avoir

250 SUITE DU GROENLAND.

» du feu , lorsque le leur est éteint ,
 » ils prennent deux morceaux de
 » bois sec , qu'ils frottent l'un contre
 » l'autre , & qui s'allument par ce
 » moyen.

» Ces sauvages ne connoissent aucun
 » métier ; & leur principale occupa-
 » tion est la pêche , à laquelle ils sont
 » fort adroits. Ils ont imaginé de se faire
 » un vêtement , avec lequel ils se tien-
 » nent debout , & marchent presqu'à
 » sec sur les flots de la mer. C'est une
 » espece de jaquette , où l'habit , la cu-
 » lotte , les bas & les souliers ne forment
 » qu'une pièce. Elle est faite de peau
 » de chien marin , unie & sans poil ,
 » & si bien cousue , que l'eau ne sçau-
 » roit y pénétrer. Il y a devant la poi-
 » trine , un petit trou , par lequel ils
 » soufflent autant d'air qu'ils jugent à
 » propos , pour se soutenir sans aller
 » au fond , & le bouchent ensuite avec
 » une cheville. A mesure qu'ils aug-
 » mentent ou qu'ils diminuent l'air du
 » dedans de cet habit , ils descendent
 » & remontent comme bon leur sem-
 » ble. Ce sont de vrais ballons , qui
 » courent sur l'eau sans s'enfoncer.
 » De toutes les pêches qui se font

» dan
 » de
 » plu
 » dist
 » que
 » gué
 » d'ai
 » aux
 » eux
 » mo
 » don
 » ne p
 » gran
 » lein
 » cen
 » assu
 » dan
 » gran
 » d'hu
 » plus
 » don
 » lesq
 » les
 » très-
 » seul
 » lum
 » huit
 » que
 » lem

AND.
est éteint,
ceaux de
un contre
nt par ce

ent aucun
occupa-
e ils font
de se faire
ls se tien-
t presqu'à
C'est une
it, la cu-
e forment
de peau
ans poil,
ne sçau-
nt la poi-
quel ils
jugent à
ans aller
ite avec
ils aug-
l'air du
cendent
ur sem-
ns, qui
cer.
se font

SUITE DU GROENLAND. 251

» dans les mers du Groënland, celle
» de la baleine est, sans contredit, la
» plus difficile. Ce genre de poisson se
» distingue d'une maniere très-mar-
» quée, de tous les autres, & n'en a
» guères que la figure extérieure; car
» d'ailleurs il ressemble, presqu'en tout,
» aux animaux terrestres. Il a, comme
» eux, le sang chaud, respire par le
» moyen des poumons, est vivipare,
» donne à tetter à ses petits, &c. On
» ne peut rien dire de bien certain sur la
» grandeur des différentes especes de ba-
» leines. On en a vu qui avoient jusqu'à
» cent cinquante pieds de long; & l'on
» assure que les premières qu'on a pêché
» dans le Nord, étoient beaucoup plus
» grandes qu'elles ne le sont aujour-
» d'hui, parce qu'elles étoient beaucoup
» plus vieilles. Celles du Groënland,
» dont on tire tant de profit, & pour
» lesquelles se font proprement toutes
» les expéditions de la pêche; sont
» très-grosses & très-massives: leur tête
» seule fait près du tiers de leur vo-
» lume. Leurs nageoires ont jusqu'à
» huit pieds de longueur; & leur
» queue, qui est placée horizonta-
» lement, est large de quatre brasses.

252 SUITE DU GROENLAND.

» Lorsque cet animal est couché sur le
» côté, il en donne des coups si terri-
» bles, qu'ils sont capables de submerger
» un navire. On ne peut voir sans éton-
» nement, avec quelle vîteffe cette
» masse énorme & pesante fend les
» flots de la mer, à l'aide de cette
» queue, qui lui sert comme d'aviron.
» Sa peau, qui a l'épaisseur d'un
» doigt, couvre une graisse jaune,
» épaisse de plus de huit pouces. La
» chair que couvre cette espece de
» lard, est rouge, & semblable à
» celle des quadrupèdes. La langue
» n'est presque qu'un gros morceau de
» graisse, dont on rempliroit plusieurs
» tonneaux.

» Les Groënlandois, pour la pêche de
» la baleine, prennent leurs plus beaux
» habits, comme dans un jour de nôce.
» Ils ont remarqué que, s'ils en usoient
» autrement, ce poisson, qui ne peut
» souffrir la mal-propreté, fuirait devant
» eux. Ils ont coutume de s'embarquer
» au nombre de quarante ou cinquante
» personnes, tant hommes que femmes
» & enfans, dans un grand bateau.
» Les premiers se détachent & cher-
» chent la proie. Si-tôt qu'ils l'apper-

NLAND.
ouché sur le
ups si terri-
e submerger
r sans éton-
têsse cette
e fend les
e de cette
e d'aviron.
leur d'un
se jaune,
ouces. La
espece de
nblable à
a langue
orceau de
plusieurs

pêche de
us beaux
de nôce.
a usoient
ne peut
t devant
barquier
nquante
emmes
bateau.
cher-
apper-

SUITE DU GROENLAND. 253

» çoivent , le plus hardi ou le plus
» fort prend son tems pour lui lancer
» le harpon , qui est attaché à une
» corde longue de deux cens brasses.
» Comme l'instrument pèse plus par le
» bas que par le haut , la pointe tombe
» toujours perpendiculairement sur le
» poisson , & s'y attache. C'est alors
» que le pêcheur court le plus grand
» danger ; car la baleine blessée donne
» de si furieux coups de queue & de
» nageoires , qu'elle renverse quelque-
» fois la chaloupe , & tue le harpon-
» neur. Mais le plus souvent , aussi-tôt
» qu'elle a été frappée , elle plonge
» avec tant de vitesse , que si les hom-
» mes n'avoient pas l'attention de
» tenir la corde bien mouillée , elle
» prendroit feu par le frottement con-
» tre la chaloupe , où elle répand seu-
» lement de la fumée ; il y a aussi un
» pêcheur chargé de la dévider pen-
» dant que l'animal s'éloigne , parce
» que s'il arrivoit qu'elle se mêlât , la
» chaloupe seroit en danger d'être sub-
» mergée. Quelque longue que soit
» cette corde , elle ne le seroit pas af-
» sez , si la baleine n'étoit obligée
» de reparoître sur l'eau pour respirer..

254 SUITE DU GROENLAND.

» Elle fait alors un rugissement si fort,
 » qu'on l'entend de plus d'une demi-
 » lieue. Si-tôt qu'elle se remontre, un
 » harponneur la frappe une seconde
 » fois ; & après ce coup, on lui en-
 » fonce des lances, afin de la fatiguer,
 » jusqu'à ce que ses forces soient épu-
 » sées : avant ce tems, aucun pêcheur
 » n'oseroit en approcher. On s'efforce
 » de la blesser sous les nageoires, qui
 » sont l'endroit le plus sensible. Mais
 » quand le coup porte dans le cœur ou
 » dans les poumons, le sang rejailit à
 » la hauteur du mât d'un grand vais-
 »seau. On la laisse ensuite s'agiter
 » d'elle-même ; elle se bat le corps
 » avec ses nageoires, & frappe de sa
 » queue avec tant de furie, qu'on croit
 » entendre le bruit d'un canon, & que
 » la mer en est toute couverte d'é-
 »cume. Les chaloupes sont quelque-
 » fois obligées de la suivre pendant
 » trois ou quatre lieues, jusqu'à ce
 » qu'elle ait totalement perdu son sang
 » & ses forces.

» Au bout de la corde qui tient au
 » harpon, les habitans de ces côtes
 » attachent une peau de chien marin,
 » cousue en forme de vessie, & rem-

ENLAND.

sement si fort,
s d'une demi-
remontre, un
une seconde
, on lui en-
e la fatiguer,
soient épui-
cun pêcheur
On s'efforce
reaires, qui
nsible. Mais
le cœur ou
ng rejaillit à
grand vais-
ite s'agiter
t le corps
appe de sa
qu'on croit
on, & que
verte d'é-
quelque-
pendant
usqu'à ce
son sang

tient au
es côtes
marin,
& rem-

SUITE DU GROENLAND. 255

» plie de vent, afin que l'animal puisse,
» dans sa course, se fatiguer & s'épui-
» ser, parce que ce ballon empêche
» qu'il ne se tienne long-tems sous
» l'eau. Quand il est entièrement las,
» il se montre derechef aux pêcheurs,
» qui lui donnent enfin le coup de la
» mort. La perte de son sang est si
» considérable, que par-tout où il
» passe, la mer en est rougie. Lorsque
» le monstre est coulé à fond, on tire
» la corde; & par la pesanteur, on juge
» de la force qui lui reste. Dès qu'il est
» mort, les hommes revêtus de leur
» habit de chien marin, que j'ai dit
» être tout d'une pièce, sautent en
» mer, & commencent à couper la
» graisse de la baleine. Il y en a d'assez
» hardis, pour se tenir sur son dos,
» tandis qu'elle respire encore. Ils en
» ôtent le lard, qui se porte aussi-tôt
» dans le bateau, où on le fait fondre.
» L'huile qu'on en tire, sert à brûler
» dans la lampe, à faire du savon, à pré-
» parer la laine des drapiers, à adoucir
» le cuir des corroyeurs, à délayer
» certaines couleurs, à composer une
» une espee de mastic, &c. Une ba-
» leine produit depuis soixante, jusqu'à

256 SUITE DU GROENLAND.

» cent bariques d'huile , qui se vend
» près de quatre-vingt francs la barique.
» On attaque les chiens marins de
» plusieurs manieres ; elles se réduisent
» presque toutes à observer les endroits
» où ces animaux font des trous sur la
» glace , pour respirer au travers. Dès
» que le poisson y met le nez & veut
» prendre l'air, le pêcheur le pique avec
» un harpon , ou l'enfile avec sa lance.
» Je passe aux mœurs des Groënlandois.
» Comme ces peuples vivent d'une
» maniere très-simple, leurs mariages se
» font sans grandes cérémonies. L'hom-
» me ne demande autre chose , sinon
» qu'une fille soit entendue pour le
» ménage ; & la fille, que son amant
» soit adroit à la pêche. Quand un gar-
» çon a fait connoître son choix , on
» charge deux vieilles femmes d'en
» avertir les parens de la jeune per-
» sonne, & de leur en faire la de-
» mande. Si la proposition convient, les
» peres & meres y consentent, & com-
» muniquent l'affaire à leur fille. Celle-
» ci défait la tresse de ses cheveux, la
» jette sur son visage, se met à pleurer,
» & ne dit cependant ni oui ni non.
» Les deux vieilles, sans faire semblant

NLAND.

qui se vend
cs la barrique.
s marins de
se réduisent
les endroits
trous sur la
ravers. Dès
nez & veut
pique avec
ec sa lance.
oënlandois.
vent d'une
mariages se
ies. L'hom-
se, sinon
e pour le
son amant
nd un gar-
hoix, on
mes d'en
une per-
e la de-
vient, les
, & com-
e. Celle-
veux, la
pleurer,
ni non.
emblant

SUITE DU GROENLAND. 257

» de s'appercevoir de ses larmes, la
» prennent sous les bras, & l'entraî-
» nent avec elles. Lorsqu'elle est arri-
» vée dans la maison de son amant,
» elle reste assise, & continue de
» pleurer, sans qu'il lui dise un seul
» mot : le jeune homme feignant de
» s'impatier, lui parle enfin, & l'in-
» vite à venir se coucher auprès de lui :
» elle lui accorde sa demande; & le ma-
» riage se consomme sans autre façon.
» Il arrive souvent que la mariée
» quitte la maison de son nouvel époux,
» & rentre dans celle de son pere. Le
» jeune homme va la reprendre, & la
» ramene chez lui. Elle recommence
» deux ou trois fois la même cérémo-
» nie; mais le mari se lasse à la fin, &
» fait faire un sac, dans lequel les deux
» vieilles vont la rechercher. Elles la
» prennent de force chez ses parens; &
» l'ayant mise dans le sac, elles le nouent
» par en-haut, & n'en laissent sortir
» que ses cheveux. Elles la traînent
» ainsi jusqu'aux pieds de son époux;
» avec lequel elle est obligée de rester
» malgré elle. La bienfiance exige qu'il
» s'écoule une année, avant qu'ils aient
» un enfant; on les compare à des

258 SUITE DU GROENLAND.

» chiens, si la mariée devient mere avant
 » ce terme. On lui fait le même repro-
 » che si elle accouche trop souvent ;
 » elle doit sur-tout paroître honteuse,
 » lorsque de fille, elle est devenue
 » femme. Le mariage n'est point in-
 » dissoluble : les hommes peuvent le
 » rompre sur de légers prétextes. Si une
 » femme ne leur donne point d'en-
 » fants, si son humeur ne leur convient
 » pas, ils en prennent une autre. Les
 » maris se font servir par leurs épouses ;
 » & si elles manquent à leur devoir,
 » ils les corrigent avec le bâton, sans
 » qu'elles en gardent de rancune.

» Il est rare qu'une mere reste plus
 » d'un jour dans son lit, après son ac-
 » couchement : dès le lendemain de sa
 » délivrance, elle vaque à ses occupa-
 » tions ordinaires. Si-tôt que l'enfant est
 » né, elle trempe son doigt dans de
 » l'eau, & lui en frotte les lèvres ; ou
 » bien elle lui met un peu de neige ou
 » de glace dans la bouche. Elle prend
 » ensuite un petit morceau de poisson,
 » le lui présente un moment ; & en re-
 » muant la main, elle lui dit : Tu as bien
 » bu & bien mangé ; & tu m'as tenu
 » compagnie. Dès que l'enfant a un

ENLAND.
ant mere avant
même repro-
op souvent ;
re honteuse ,
est devenue
est point in-
peuvent le
textes. Si une
point d'en-
ur convient
e autre. Les
ars épouses ;
ur devoir ,
âton , sans
acune.
e reste plus
résion ac-
main de sa
es occupa-
l'enfant est
t dans de
èvres ; ou
e neige ou
Elle prend
poisson ,
& en re-
u as bien
n'as tenu
ant a un

SUITE DU GROENLAND. 259
» an, la mere le lèche depuis la tête jus-
» qu'aux pieds, pour qu'il soit sain &
» vigoureux. Le soin de son éducation
» n'occupe guères ses parens. Ils ne le
» grondent ni ne le punissent jamais ,
» & lui laissent sa pleine volonté ; aussi,
» sans être ni bien méchant, ni bien
» vicieux, quand il devient grand, il
» ne paroît pas avoir pour eux beau-
» coup de respect. Cependant il ne té-
» moigne, pour l'ordinaire, aucune ré-
» pugnance à faire ce qui lui est or-
» donné. Les garçons & les filles de-
» meurent avec les peres & les meres,
» tant qu'ils ne sont point mariés ; ils
» sont ensuite obligés de pourvoir
» eux-mêmes à leur nourriture. Mais
» ils ne se séparent point entièrement ;
» car ils demeurent toujours dans la
» même maison, tant les fils, que les
» gendres & les cousins. Ce qu'ils
» prennent à la chasse ou à la pêche,
» est pour nourrir toute la famille en
» commun.
» La polygamie, si fort en usage
» chez presque toutes les nations ido-
» lâtres, est assez rare dans le Groën-
» land. Cependant un homme, qui a
» plusieurs femmes, est regardé comme

160 SUITE DU GROENLAND.

» plus fort, plus adroit qu'un autre, puis-
» qu'il fait plus de frais, & est en état d'en-
» tretenir une famille plus nombreuse.
» Avant notre arrivée, ces femmes vi-
» voient entr'elles dans une parfaite
» union; mais depuis que nos prêtres
» leur ont dit que l'Evangile condamne
» la polygamie, la premiere épouse
» souffre difficilement, que son mari en
» prenne une seconde. Elles viennent
» quelquefois nous prier d'y apporter
» empêchement, & d'insister souvent,
» en présence de leurs époux, sur l'ob-
» servation du précepte de la conti-
» nence. Elles ne sont cependant pas
» elles-mêmes fort scrupuleuses sur cet
» article, comme le prouve un certain
» jeu de prostitution; qui se pratique af-
» sez fréquemment dans leurs sociétés.
» Une troupe d'hommes & de femmes
» s'assemblent; & après s'être bien ré-
» galés, ils se mettent à chanter & à
» danser à leur maniere. Ensuite ils
» passent successivement avec la femme
» d'un autre; derriere un rideau qui
» sépare les appartemens; & je te laisse
» à juger, François, de ce qu'ils peu-
» vent y faire. On tient pour un
» homme d'un excellent caractère,

» cel
» reg
» «
» mi
» les
» vées
» dan
» ann
» n'ai
» trois
» foie
» riag
» affro
» U
» quan
» les f
» tion
» mari
» sont
» gne
» parl
» prés
» d'en
» naiss
» plus
» les a
» moer
» cenc
» ils n

SUITE DU GROENLAND. 261

» celui qui prête ainsi son épouse, sans
» regret & sans répugnance.

» Ces sortes de libertés ne sont per-
» mises qu'aux femmes mariées : les fil-
» les sont chastes, retenues, aussi résér-
» vées dans leurs discours, que modestes
» dans leurs actions. Depuis plusieurs
» années que je suis dans ce pays, je
» n'ai entendu parler que de deux ou
» trois de ces jeunes personnes, qui
» soient devenues meres avant le ma-
» riage ; & l'on regarde cela comme un
» affront pour la famille.

» Une femme se tient fort honorée,
» quand un *Angekkok*, on appelle ainsi
» les sçavans ou les prophetes de la na-
» tion, veut bien coucher avec elle. Les
» maris même, loin de s'en formaliser,
» sont les premiers à solliciter cette infi-
» gne faveur ; & s'ils ne l'obtiennent pas
» par leurs prieres, ils l'achètent par des
» présens, sur-tout quand ils n'ont point
» d'enfans ; persuadés que ceux qui
» naissent d'un pareil commerce, sont
» plus heureux & plus vertueux que
» les autres. Malgré ce libertinage de
» mœurs, ces gens trouvent de l'indé-
» cence à se marier avec leurs parentes ;
» ils ne s'épousent pas même au troi-

262 SUITE DU GROENLAND.

» sieme degré. Ce seroit un crime énor-
 » me, qu'un garçon & une fille, qui ont
 » été élevés dans la même maison,
 » songeassent à se marier ensemble :
 » on les regarde comme frere & sœur.
 » Quoique petits & assez replets,
 » les Groënlandois ne sont absolument
 » point mal-faits. Leur figure n'a rien
 » d'agréable : ils ont le visage large,
 » les lèvres épaisses, le nez écrasé, la
 » peau plus brune que blanche, & les
 » cheveux noirs & droits. Ils sont fort
 » robustes, & n'ont presque pas d'au-
 » tre maladie, qu'un mal d'yeux,
 » causé par des vents perçans & un
 » froid rigoureux. La petite vérole y
 » étoit inconnue avant leur commu-
 » nication avec les Danois ; mais il y
 » a quelques années qu'un homme de
 » leur pays l'ayant prise à Berghem, en
 » infecta ses compatriotes. Il en mou-
 » rut plus de deux mille dans les en-
 » virons de cette colonie. Ces peuples
 » ne font aucun usage de la médecine ;
 » ils ont recours à leurs magiciens,
 » en qui ils ont la plus grande confiance,
 » & qui abusent de leur simplicité. Ils guérissent leurs blessures
 » avec des emplâtres de mouffe,

» ou
 » de
 » C
 » &
 » de l
 » dan
 » l'Ét
 » ce c
 » quan
 » créa
 » dev
 » C
 » colli
 » chan
 » sur a
 » aucu
 » cune
 » chan
 » quel
 » autre
 » la pr
 » il fait
 » assist
 » plain
 » sauta
 » adver
 » mém
 » dispu
 » conte

AND.
crime énor-
le, qui ont
e maison,
ensemble :
e & sœur.
z replets,
bsolument
e n'a rien
ge large,
écrafé, la
he, & les
s sont fort
pas d'au-
d'yeux,
ns & un
vérole y
commu-
mais il y
omme de
hem, en
en mou-
s les en-
s peuples
a médé-
rs magi-
s grande
de leur
s bleffu-
mouffe,

SUITE DU GROENLAND. 263

» ou d'écorce d'arbre, imbibée d'huile
» de poisson.

» Ces sauvages sont simples, stupides
» & insensibles. Ils n'ont aucune idée
» de Dieu ; ils n'ont pas même de mots
» dans leur langue, pour désigner
» l'Être suprême. Ils croient que tout
» ce qui existe, a été de tout tems ; &
» quand on leur parle de la nécessité d'un
» créateur, ils disent que ce créateur
» devoit donc être un Groënlandois.

» Quoique naturellement mélan-
» coliques, ils ne laissent pas d'aimer le
» chant & la danse. Ils ne délibèrent
» sur aucune affaire sérieuse ; ils ne font
» aucun marché ; ils ne terminent au-
» cune querelle, qu'en dansant, en
» chantant & en jouant du tambour. Si
» quelqu'un se trouve offensé par un
» autre, il remet sa vengeance jusqu'à
» la première assemblée. Le jour pris,
» il fait faire un grand cercle par tous les
» assistans, rangés autour de lui, & se
» plaint, en battant de la caisse, & en
» sautant, du tort qu'on lui a fait. Son
» adverfaire se défend à son tour, de la
» même manière ; le peuple en rit ; la
» dispute est finie ; & les parties sont
» contentes. Il est souvent arrivé aux

264 SUITE DU GROENLAND.

» Danois, de s'entendre ainsi chanter
 » leurs vérités. On raconte, au son du
 » tambour, & en dansant, comment
 » ils sont venus en Groënland, pour
 » tromper les pauvres habitans, pour
 » débaucher leurs femmes & coucher
 » avec leurs filles.

» Ces bonnes gens ne sont soumis à
 » aucune puissance, & vivent entr'eux
 » dans une parfaite égalité. Ils ne con-
 » noissent ni les règles de la bienséance,
 » ni celles de la politesse. Personne ne
 » marque de respect pour un autre; ils
 » sont étonnés de voir, parmi les Da-
 » nois, que l'on estime son semblable;
 » que l'un commande, que l'autre
 » obéisse. Quand quelqu'un fait une
 » visite à un autre, il ne le salue pas en
 » entrant chez lui; & celui-ci, à son tour,
 » ne lui fait d'autre réception, que de lui
 » montrer du doigt, un endroit pour
 » s'asseoir. Ils se séparent de même,
 » sans se dire une seule parole. Malgré
 » cette extrême indépendance, il ar-
 » rive rarement que les Groënlandois
 » ayent entr'eux des querelles, & plus
 » rarement encore, qu'ils en viennent
 » aux injures. Ils ne sont cependant
 » point insensibles; le duel est reçu
 » parmi

ENLAND.

e ainsi chanter
te, au son du
nt, comment
nland, pour
bitans, pour
es & coucher

font soumis à
vent entr'eux
E. Ils ne con-
a bienfiance,
Personne ne
un autre; ils
armi les Da-
a semblable;
que l'autre
un fait une
alue pas en
i, à son tour,
a, que de lui
ndroit pour
de même,
le. Malgré
nce, il ar-
oënlandois
es, & plus
n viennent
ependant
l est reçu
parmi

SUITE DU GROENLAND. 265

» parmi eux; mais il n'est ni sanglant, ni
» terrible, comme ailleurs. L'offensé fait,
» contre son agresseur, une chanson sa-
» tyrique, qu'il a soin de répandre dans
» l'habitation; ensuite il envoie à son ad-
» versaire un cartel de défi, par lequel
» il le somme de se rendre tel jour, à
» telle heure, dans la place publique.
» Les deux champions, en présence
» l'un de l'autre, sont entourés de
» leurs amis. L'offensé chante, en dan-
» sant, la pièce qu'il a composée. Le
» second réplique par une autre chan-
» son. Le premier riposte; & le com-
» bat finit, lorsque l'un des deux est
» épuisé. Le vainqueur est reconduit
» avec acclamation; & le vaincu se
» retire humilié & confondu. Si, par
» une méchanceté qui n'a presque point
» d'exemple dans le Groënland, un
» homme se rend coupable d'un meur-
» tre, on regarde cette action avec la
» plus grande indifférence: personne
» ne se met en devoir de la punir, &
» ne témoigne qu'il la prend à cœur:
» il n'y a que les parens du mort, qui la
» vengent, s'ils en ont le pouvoir ou
» le courage. Il est cependant un cas,
» où la fureur nationale se porte aux

Tome VIII.

M

» plus grands excès ; c'est lorsqu'il s'a-
 » git de punir une de ces vieilles sor-
 » cieres , qui passent ici pour donner
 » la mort par leurs enchantemens.
 » Quand ces fortes de femmes sont
 » convaincues d'avoir exercé , contre
 » quelqu'un , la puissance de leur art ,
 » toute l'habitation entre en courroux ,
 » & les exterminie sans miséricorde.

» Le vol est également en horreur
 » parmi ces sauvages ; aussi ne renfer-
 » ment-ils rien sous la clef ; & l'en-
 » trée de leur maison est libre à tout
 » le monde. Une fille qui seroit soup-
 » çonnée d'avoir dérobé la plus petite
 » bagatelle , perdrait l'espérance d'un
 » établissement , ou trouveroit diffici-
 » lement à se marier. Ils ne sont pas si
 » scrupuleux envers les étrangers ; ce-
 » pendant, comme il y a long-tems que
 » nous demeurons dans leur pays ,
 » ils commencent à nous regarder com-
 » me leurs compatriotes , & à nous
 » traiter de même. Presque toutes cho-
 » ses sont communes entr'eux , sur-tout
 » lorsqu'il s'agit du boire & du manger.
 » On entre librement chez eux ; &
 » aussi-tôt ils vous présentent de quoi
 » vous régaler. Ce seroit une impoli-

» te
 » ils
 » so
 »
 » pr
 » po
 » d'a
 » Ce
 » la
 » Ils
 » de
 » leu
 » le r
 » pla
 » va
 » n'e
 » une
 » de
 » ron
 » cau
 » Les
 » leu
 » con
 » yeu
 » leu
 » se p
 » urin
 » veu
 » s'im

AND.
rsqu'il s'a-
eilles for-
ur donner
ntemens.
mes sont
é, contre
leur art,
courroux,
ricorde.
n horreur
ne renfer-
& l'en-
re à tout
roit soup-
plus petite
ance d'un
oit diffici-
ont pas si
gers; ce-
tems que
ur pays,
rder com-
& à nous
utes cho-
, sur-tout
a manger.
eux; &
de quoi
e impoli-

SUITE DU GROENLAND. 267

» teste que d'en demander; d'ailleurs
» ils n'en donnent pas le tems; ils
» sont les premiers à l'offrir.

» Les Groënlandois sont d'une mal-
» propreté incroyable; ils mangent les
» poux qu'ils prennent sur eux & sur
» d'autres. Ils ont un proverbe qui dit:
» *Ce qui vient du nez peut tomber dans*
» *la bouche, pour que rien ne se perde.*
» Ils raclent avec un couteau la sueur
» de leur visage, & la lèchent. Ils font
» leurs nécessités en présence de tout
» le monde; chaque famille a une cuve
» placée dans l'appartement, où chacun
» va lâcher de l'eau, jusqu'à ce qu'elle
» n'en puisse plus contenir. Il en sort
» une odeur, qui, mêlée avec celle
» de la viande pourrie, & du lard cor-
» rompu qu'ils jettent sous les bancs,
» cause une infection insupportable.
» Les hommes ne se lavent qu'avec
» leur salive; ils lèchent leurs doigts
» comme les chats, & s'en frottent les
» yeux pour en ôter le sel, dont la mer
» leur a couvert le visage. Les femmes
» se plongent la tête dans la cuve à
» urine, pour faire croître leurs che-
» veux, & se procurer, à ce qu'elles
» s'imaginent, une odeur agréable.

» c'est ce qu'on appelle ici *sentir la*
 » *pucelle*. Quand elles se font ainsi par-
 » fumées les cheveux en hyver, elles
 » vont à l'air, dans le froid le plus pi-
 » quant, & les laissent geler. La même
 » eau, qui a servi pour la tête, est éga-
 » lement employée pour d'autres actes
 » de propreté, & pour toute espee
 » de toilette. Mais, François, tu fais
 » la grimace; ces détails te dégoûtent;
 » je vais te parler d'autre chose.

» Ces sauvages ont un défaut très-
 » ordinaire aux autres nations, mais
 » dont on ne les soupçonneroit ja-
 » mais. Ils sont d'une vanité insupportable,
 » & se croient le plus ancien &
 » le plus respectable peuple de l'uni-
 » vers. Nous sommes, disent-ils, les
 » plus habiles pêcheurs de chiens ma-
 » rins, qu'il y ait sur le reste du globe:
 » or qu'est-ce qu'une nation dont les
 » habitans ne savent pas pêcher des
 » chiens marins? C'est ainsi que chacun
 » s'enorgueillit des qualités qui leur
 » sont les plus nécessaires. Ces gens-ci
 » aiment à s'occuper; leur constance
 » au travail est excessive. Leur fermeté,
 » dans les plus grandes calamités, est
 » héroïque & inébranlable.

ENLAND.

« Ici sentir la
« font ainsi par-
« hyver, elles
« bid le plus pi-
« ler. La même
« tête, est éga-
« d'autres actes
« toute espece
« çois, tu fais
« de dégoûtent;
« chose.

« défaut très-
« tions, mais
« donneroit ja-
« té insupport-
« us ancien &
« le de l'uni-
« sent-ils, les
« chiens ma-
« e du globe:
« on dont les
« pêcher des
« que chacun
« s qui leur
« Des gens-ci
« constance
« r fermeté,
« mités, est

SUITE DU GROENLAND. 269

« Quelque grossiers que soient ces
« sauvages, ils sont doux, de bonne
« humeur, & amis de la société. L'a-
« venir ne leur inspire ni crainte, ni in-
« quiétude; ils donnent volontiers, &
« ne songent point à amasser. Leur ef-
« prit n'est point brillant; mais leur
« jugement est sain & solide. On a re-
« marqué qu'ils comprennent & ap-
« prennent aisément ce qu'ils enten-
« dent ou ce qu'ils voient parmi nous;
« & l'on en trouve quelques-uns d'un
« génie excellent. Ils souffrent volon-
« tiers que l'on badine avec eux, &
« n'ont jamais essayé de nous faire du
« mal, à moins qu'ils n'y aient été for-
« cés. D'ailleurs ils nous craignent &
« nous regardent comme supérieurs
« en force & en courage. On peut
« conclure de quelques mots de la lan-
« gue Norvégienne, qui sont encore
« en usage parmi eux, que des familles
« entières tirent leur origine des an-
« ciens habitans de la Norvège, quoi-
« qu'en général, le gros de la nation
« soit originaire du pays, & puisse
« être regardé comme les descendans
« des premiers peuples de l'Amérique,
« qui sont venus habiter le Groënland.

» Mais les uns & les autres sont teiſe-
 » ment mêlés enſemble, qu'on ne re-
 » marque entr'eux aucune différence,
 » ni dans les mœurs, ni dans le lan-
 » gage.

» Les habits des Groënlandois ſont
 » faits communément de peaux de
 » rennes & de chiens marins. Le vê-
 » tement de deſſous eſt une eſpece de
 » camifole, à laquelle eſt couſu un
 » capuchon qui ſert de bonnet. Il eſt
 » taillé en pointe par-devant & par
 » derriere, & deſcend juſqu'aux ge-
 » noux. En été, ils portent le poil en
 » dehors; & en hyver, ils le mettent
 » en dedans. Sous cet habit, ils ont
 » des chemiſes faites avec des inteſtins
 » de poiſſons. Leurs culottes & leurs
 » bas ſont de la même peau que la
 » camifole. Comme ils ne connoiſſent
 » ni le lin, ni le chanvre, ils ne font
 » aucun uſage de linge. Si on leur
 » donne une chemiſe, ils la mettent
 » par-deſſus leurs habits, & ne la quit-
 » tent pas qu'elle ne tombe par mor-
 » ceaux. Quelquefois ils achètent de
 » nous, ou des Hollandois, de la toile
 » rayée, qu'ils taillent à leur maniere,
 » & dont ils ſe font des habits de pa-

GLAND.

s font telle-
u'on ne re-
différence,
dans le lan-

andois font
peaux de
ns. Le vê-
e espece de
coufu un
nnet. Il est
ant & par
qu'aux ge-
le poil en
le mettent
t, ils ont
s inteffins
s & leurs
au que la
onnoiffent
ls ne font
on leur
a mettent
ne la quit-
par mor-
etent de
le la toile
maniere,
s. de pa-

SUITE DU GROENLAND. 271

»rade. Ils portent aussi des bas de
» laine, blancs, bleus ou rouges, qu'ils
» ont de nous par échange.

» L'habillement des femmes diffère
» peu de celui des hommes : il est seu-
» lement un peu plus large, & plus
» élevé, parce qu'elles portent leurs
» enfans sur le dos, & que ceux-ci
» n'ont point d'autre berceau ni d'au-
» tres langes, que les habits de leurs
» meres. Elles mettent des bas & des
» culottes; & ce qui distingue leur
» sexe dans leur vêtement, c'est un
» grand morceau de peau qui leur pend,
» devant & derriere, jusqu'à mi-jambe.
» Leur capuchon est fait à-peu-près
» comme celui d'un Récollet, & assez
» large pour cacher leurs cheveux; au
» lieu que celui des hommes est coupé
» comme celui des Cordeliers. Leur
» culotte ne leur couvre que la moitié
» de la cuisse; elles ne l'ôtent jamais;
» & elles couchent même avec. Elles
» en ont une autre, qui leur descend
» jusqu'aux genoux; elles ne portent
» point celle-ci en été, & ne s'en ser-
» vent pas même dans la maison; elles
» ne la prennent qu'en hyver, & lors-
» qu'elles sortent. Comme elles ont les

272 SUITE DU GROENLAND.

» cheveux longs & épais, elles les re-
 » trouffent au-dessus de la tête, & en
 » font comme une hupe, qui leur sied
 » assez bien. Elles vont communé-
 » ment la tête nue; & elles ne la cou-
 » vrent de leur capuchon, que lorsqu'il
 » tombe de la pluie ou de la neige.
 » Leur principal ornement consiste
 » en perles de verre de diverses cou-
 » leurs, ou en corail, qu'elles por-
 » tent aux bras, au cou & aux oreil-
 » les. Une autre parure usitée parmi
 » elles, est de se broder les joues,
 » autour des yeux & de la bouche, de
 » différentes figures avec un fil enduit
 » du noir de fumée, qu'elles passent
 » entre la chair & la peau. On croit
 » qu'une femme, qui n'a point le visage
 » fardé de la sorte, aura la tête chan-
 » gée en un pot d'huile de poisson, &
 » sera placée sous une lampe, lorsque
 » les autres arriveront dans je ne sçais
 » quel séjour de félicité, qui les attend
 » après leur mort. Les femmes, qui ont
 » des enfans, se négligent dans leur pa-
 » rure, parce qu'elles sçavent qu'elles ne
 » seront point renvoyées de la maison;
 » mais celles qui se trouvent stériles, ou
 » dont les enfans sont morts, vivent

» da
 » ce
 » E
 » in
 » ch
 »
 » &
 » au
 » en
 » él
 » le
 » to
 » le
 » ta
 » g
 » &
 » fi
 » m
 » br
 » ar
 » ha
 » fa
 » le
 » d
 » d
 » p
 » c
 » tu
 » d

elles les re-
 » te, & en
 » leur fied
 » communé-
 » ne la cou-
 » ae lorsqu'il
 » la neige.
 » t consiste
 » erfes cou-
 » elles por-
 » aux oreil-
 » itée parmi
 » es joues,
 » ouche, de
 » fil enduit
 » es passent
 » On croit
 » t le visage
 » éte chan-
 » oiffon, &
 », lorsque
 » e ne sçais
 » les attend
 », qui ont
 » s leur pa-
 » u'elles ne
 » maison;
 » ériles, ou
 », vivent

SUIITE DU GROENLAND. 273

» dans la crainte continuelle de re-
 » cevoir à tout moment leur congé.
 » Elles croient donc qu'il est de leur
 » intérêt de se tenir propres, pour tâ-
 » cher de plaire toujours à leurs maris.

» Les Groënlandois ont leurs fêtes.
 » & leurs divertiffemens, comme les
 » autres peuples. Ils consistent d'abord
 » en un grand festin; & le plus bel
 » éloge qu'on puisse faire de celui qui
 » le donne, est de dire qu'on a l'es-
 » tomac plein, & prêt à crever. Après
 » le repas, commence le jeu. Ils ont un
 » tambour, avec lequel ils accompa-
 » gnent leurs chansons & leurs danses;
 » & celui qui fait le plus de contor-
 » sions, de gestes grotesques, qui sçait
 » mieux tourner sa tête & ses mem-
 » bres çà & là, sauter en avant & en
 » arriere, est regardé comme le plus
 » habile & le plus plaifant, parce qu'il
 » fait le plus rire. Si, à ces divers ta-
 » lens, il joint encore celui de faire
 » des vers, il est loué, admiré, fêté
 » de toute l'habitation. Au surplus la
 » poésie Groënlandoise est peu de
 » chose; on y trouve pourtant du na-
 » turel, & quelqu'espece de rime &
 » de cadence. Pour l'en former une

274. SUITE DU GROENLAND.

» idée, écoute une chanson compo-
 » sée pour la naissance du prince royal
 » de Dannemarck, par un Groënlan-
 » dois baptisé dans notre colonie.

Ce matin je suis sorti, & j'ai vu
 qu'on se préparoit à tirer. J'ai demandé,
 pourquoi allez-vous tirer? On m'a ré-
 pondu, que c'étoit la naissance de celui
 qui, après son pere, deviendra roi.
 Alors j'ai dit à mon camarade: Faisons
 une chanson pour le fils du roi; car il
 deviendra roi quand son pere mourra.
 Il nous aimera comme fait son pere;
 il nous enverra des prêtres qui nous
 enseigneront à connoître Dieu, pour
 que nous n'allions point au diable.
 Fais de même, toi; & nous t'aimé-
 rons, nous te chérirons, & ferons tes
 serviteurs. Quand tu seras roi, tu seras
 plein de bonté; tout ce que nous pos-
 sédons sera pour toi. Quand le Groën-
 land aura été instruit, alors il aimera
 Dieu & honorera le roi. Réjouissons-
 nous; & buvons à la santé du fils du
 roi; & disons: Vive Christian & son
 épouse. Dieu veuille que tu vives long-
 tems. C'est ce que je te souhaite, moi
 & mon camarade, baptisés les premiers
 dans le Groënlant. Plût à Dieu qu'il

LAND.

on compo-
rince royal
Groënlan-
blonie.

& j'ai vu
demandé,
On m'a ré-
ce de celui
endra roi.
e : Faisons
roi; car il
e mourra.
on pere;
qui nous
eu, pour
u diable.
s t'aime-
ferons tes
, tu feras
nous pos-
e Groën-
l'aimera
ouifsons-
u fils du
n & son
es long-
te, moi
premiers.
eu qu'il

SUITE DU GROENLAND. 275

en fut de même de nos compatriotes.

» Ces gens ont une autre jeu, qui
» consiste à faire des échanges, & une
» espece de trafic. L'un frappe sur un
» petit tambour, en chantant, expose
» quelque chose en venté, & dit le prix
» qu'il veut en avoir. Un autre à qui
» la chose convient, lui répond par
» une chanson; & le marché est conclu
» & invariable. Le jeu de boule est
» celui auquel ils s'exercent le plus ha-
» bituellement, sur-tout au clair de la
» lune. Ils y jouent de plusieurs ma-
» nieres, mais toujours en se renvoyant
» la boule, avec la main ou avec le
» pied. Comme leur passion est de pas-
» ser pour des hommes forts & vigou-
» reux, ils essaient réciproquement à
» se renverser, à se repousser, à se
» faire plier le corps; & celui qui peut
» réussir à attirer à soi, ou à faire céder
» son adversaire, se croit le plus cou-
» rageux. Les filles ont un jeu particu-
» lier entr'elles, qui approche fort de
» la danse. Elles se prennent par la
» main, forment un cercle, & courent
» toutes ensemble, tantôt en avant,
» tantôt en arriere; chantant des chan-
» sons, & faisant divers mouvemens.

276 SUITE DU GROENLANDI

» Il n'entre dans les fêtes & les di-
 » vertissemens de ces peuples aucun
 » acte de religion. Ils ont cependant
 » des superstitions qui leur tiennent
 » lieu de culte. Tous les jours sont
 » pour eux des jours de travail. Les
 » sages du pays , c'est-à-dire les for-
 » ciers , en sont les oracles ; mais les
 » notions qu'ils ont eux-mêmes de la
 » Divinité, sont aussi absurdes, que cel-
 » les du gros de la nation. Ils donnent à
 » l'Être suprême mille figures différen-
 » tes ; ils le placent tantôt dans le ciel,
 » tantôt sur la terre, & tantôt au fond de
 » l'eau. Quiconque aspire à la qualité de
 » magicien, doit aller à une certaine
 » distance, dans une campagne déserte.
 » Là il cherche une grosse pierre, s'as-
 » sied dessus, & appelle à lui l'Être
 » spirituel. Celui-ci vient aussi-tôt ; &
 » son arrivée effraie tellement le can-
 » didat, qu'il tombe par terre, & y
 » reste sans connoissance. Revenu à
 » lui, il retourne à l'habitation, &
 » passe pour un homme rempli de sa-
 » gesse. Sa science consiste à pronon-
 » cer des paroles sur les malades, à
 » s'entretenir avec les génies, à prédire
 » l'avenir, & à tromper la crédulité de

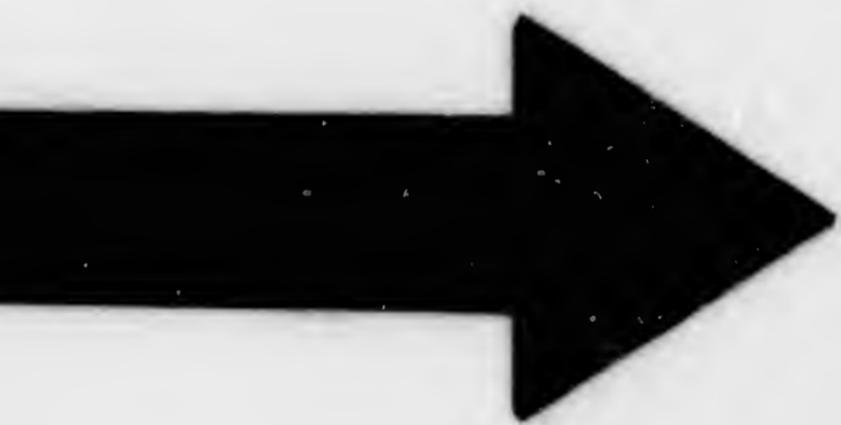
& les di-
 les aucun
 cependant
 r tiennent
 jours sont
 avail. Les
 re les for-
 ; mais les
 mes de la
 s, que cel-
 donnent à
 s différen-
 ns le ciel,
 au fond de
 qualité de
 e certaine
 ne déserte.
 erre, s'af-
 lui l'être
 si-tôt ; &
 nt le can-
 re, & y.
 Revenu à
 tion, &
 pli de fa-
 pronon-
 lades, à
 à prédire
 dultité de

SUITE DU GROENLAND. 277

» ce peuple ignorant & stupide. On re-
 » garde comme des créatures mal-faisan-
 » tes, les vieilles femmes qui prétendent
 » exercer la même profession ; & en cette
 » qualité, elles sont, comme je l'ai dit,
 » haïes, persécutées & mises à mort.
 » Quand un malade consulte le magi-
 » cien, celui-ci le couche sur le dos, & lui
 » lie la tête avec un cordon. Il la sou-
 » leve un peu en tirant la corde, & la
 » laisse retomber en invoquant l'esprit
 » familier. Si la tête est pesante, & se
 » leve difficilement, c'est signe de
 » mort ; mais si elle suit aisément le
 » mouvement du cordon, on assure
 » que le malade en reviendra. Pendant
 » que le médecin fait ses enchante-
 » temens, s'il échappe à quelqu'un un
 » vent indiscret, le peuple croit que
 » c'est une flèche mortelle, qui tue
 » infailliblement le malade, le médecin
 » & le diable même.

» Lorsqu'un Groënlandois vient à
 » mourir, la famille s'assemble ; & le
 » plus proche parent porte le défunt
 » sur ses épaules, jusqu'au lieu de la sé-
 » pulture. Là on étend le cadavre tout
 » habillé dans une fosse, sur laquelle on
 » fait un amas de pierres. On dépose





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



5.0

5.6

6.3

7.1

8.0

9.0

10

11.2

12.5

14

16

18

20

22.5

25

28

31.5

36

40

45

50

56

63

71

80

90

100

112

125

140

160

180

200



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

278 SUITE DU GROENLAND:

» à côté, tous ses ustensiles de pêche &
 » de chasse, après les avoir mis en
 » pièces; car on est persuadé que l'u-
 » sage de ces choses entraîneroit des
 » malheurs. Cette cérémonie est tou-
 » jours accompagnée de beaucoup de
 » plaintes & de lamentations. Les gé-
 » missemens recommencent chaque
 » fois qu'un parent ou un ami du dé-
 » funt entre dans la cabane; après quoi,
 » on se console; en mangeant de bon
 » appétit: Si quelqu'un meurt sans lais-
 » ser de parens, chacun l'abandonne;
 » & le corps reste où il est mort. »

Tandis que l'Hernhute Marc m'en-
 tretenoit des différens usages de ce
 pays, nous vîmes arriver un vaisseau
 Hollandois, que la tempête venoit de
 maltraiter. Il étoit destiné à la pêche
 des baleines, sur les côtes du Spitz-
 berg, la plus septentrionale de toutes
 les îles du Nord. La rigueur excessive
 du froid qui y règne, la rend absolu-
 ment inhabitée. Elle est remplie de
 montagnes toujours couvertes de glace
 & de neige; & ces montagnes sont si
 élevées, qu'on les découvre à plus de
 douze lieues en mer. Quelques-unes
 ne sont formées que d'une seule roche,

AND:
pêche &
r mis en
que l'u-
eroit des
est tou-
coup de
. Les gé-
chaque
i du dé-
près quoi,
t de bon
sans laif-
ndonne;
mort. »
arc m'en-
s de ce
vaisseau
enoit de
a pêche
u. Spitz-
e toutes
excessive
absolu-
plie de
de glace
s sont fi-
plus de
es-unes
e roche,

SUITE DU GROENLAND. 279
depuis le pied jusqu'au sommet, &
ressemblent de loin à de vieux murs
ruinés. Elles ont des veines de diverses
couleurs, comme le marbre. Entre
ces montagnes naturelles, il s'en élève
d'autres, aussi hautes que les premières,
& toutes composées de glace. La neige
qui les couvre, donne une lumière
presqu'aussi vive que celle du soleil,
lorsque le tems est serein. Le Spitzberg
est le pays du monde le plus froid; les
cadavres ne s'y consomment jamais;
on en a trouvé, après vingt ans, aussi
frais que les premiers jours: il n'y
avoit aucune altération ni sur la figure
ni dans les habillemens. Pendant trois
mois de l'année, on n'y distingue point
de nuit; & pendant trois autres mois,
le soleil ne paroît jamais sur l'horizon.
Les aurores boréales s'y font plus re-
marquer, que dans le reste du Nord.
Des ours blancs, aussi gros que des
bœufs, des renards de toutes sortes de
couleurs, quelques rennes, quelques
canards sauvages, & un petit nombre
d'autres oiseaux, sont les seuls habi-
tans de cet affreux pays. On y trouve
particulièrement des perroquets, qui
diffèrent de ceux des Indes, en ce

280 SUITE DU GROENLAND.

qu'ils n'ont pas la même docilité, & que leurs pieds ressemblent à ceux de l'oie. Le terrain ne produit ni arbre ni arbrisseau ; cependant ceux qui voyagent dans ces mers, y trouvent autant de bois qu'ils en ont besoin. Chaque marée en apporte une grande quantité sur le rivage ; & personne n'a encore pu expliquer, d'où peut venir ce bois flotté : on en voit de même sur toutes les côtes septentrionales. C'est aux environs de cette île éloignée, que se prennent les plus grosses baleines. La côte est fréquentée chaque année par des vaisseaux de toutes les nations, qui y viennent pour la pêche, parce que l'huile que l'on tire du poisson, rapporte un profit immense. Chaque peuple a son port particulier, ou son lieu de station, ses huttes, ses chaudières, & les autres instrumens nécessaires pour tirer l'huile ; on les y laisse tous les ans, quand la saison engage les pêcheurs à quitter ces parages. Les Etats-Généraux ont accordé des privilèges exclusifs à quelques particuliers, pour faire la pêche de la baleine au Spitzberg. Mais il y a aussi des aventuriers Hollandois, qui se rendent entre cette

isle
jan
bal
tits
ton
lan
Spi
for
min
que
L
le r
ver
men
obl
l'éq
au g
part
de f
Je t
vien
Spit
la b
fiter
dans
J
AG

AND.
cilité, &
ceux de
arbre ni
qui voya-
nt autant
Chaque
quantité
encore
ce bois
ur toutes
aux en-
que se
ines. La
née par
ons, qui
orce que
n, rap-
ue peu-
son lieu
dières,
cessaires
tous
les pê-
s Etats-
vilèges
, pour
Spitz-
turiers
e cette

SUITE DU GROENLAND. 281
isle & le Groënland, & ne descendent
jamais à terre. Quand ils ont pris une
baleine, ils en coupent la chair en pe-
tits morceaux, les mettent dans des
tonneaux, les emportent en Hol-
lande, & en font de l'huile comme au
Spitzberg. Mais elle acquiert une odeur
forte, qui la rend desagréable & en di-
minue le prix. Ce défaut vient de ce
que la chair est gardée trop long-tems.

Des vents terribles avoient porté
le navire Hollandois, dont j'ai parlé,
vers le Groënland, & avoient telle-
ment troublé la pêche, qu'on fut
obligé de l'interrompre. Les gens de
l'équipage, après avoir long-tems erré
au gré de la tempête, prirent enfin le
parti de doubler le cap de Farewel, &
de se réfugier dans le port de Got-haab.
Je tiens d'eux les particularités que je
viens de vous apprendre concernant le
Spitzberg. Leur dessein est de gagner
la baye d'Hudson, & le mien de pro-
fiter de cette occasion, pour me rendre
dans l'Amérique septentrionale.

Je suis, &c.

*A Got-haab, dans le Groënland, ce 15
Juillet 1748.*

L E T T R E X C V .

L A B A Y E D ' H U D S O N .

EN traversant le détroit de Davis, pour nous rendre à celui d'Hudson, nous découvrîmes plusieurs de ces montagnes de glaces flottantes, dont quelques-unes paroissoient avoir plus de quinze cens pieds d'épaisseur. Ces masses entassées les unes sur les autres, sont d'une figure monstrueuse ; & la principale attention du pilote doit être de les éviter. Ces mers offrent très-fréquemment des débris de vaisseaux fracassés par la force des glaces. Rien n'est si dangereux que d'aller se heurter contre quelqu'un de ces glaçons : s'il ne se brise pas par le choc, il fait, sur le navire, le même effet, que le contre-coup d'un rocher. C'est pour cette raison, que tous les bâtimens destinés aux mers Glaciales, sont extrêmement forts en bois, principalement sur le devant. Quand un bâtiment se trouve pris entre deux de ces

mo
qu'i
nôtr
nier
un r
qu'u
mon
à-fai
un c
poin
rem
fure
cher
voir
car l
l'inst
froid
Elles
brou
quel
ces
laisse
Les
neav
mass
creu
V
men
Les

montagnes, il n'est presque pas possible qu'il ne périclite. Nous avions dans le nôtre un Anglois, qui, l'année dernière, avoit fait ce même voyage dans un navire de sa nation. Il nous raconta qu'une chaloupe, ainsi ferrée entre deux monceaux de glace, fut enlevée tout-à-fait hors de l'eau, & resta à sec sur un des glaçons. Comme elle n'avoit point été endommagée, l'équipage la remit en mer aussitôt que les glaces furent séparées; & elle continua son chemin. Il est très-aisé de s'appercevoir de la proximité de ces glaces; car la température de l'air change dans l'instant, & devient beaucoup plus froide, à mesure qu'on en approche. Elles s'annoncent d'ailleurs par des brouillards épais & fort bas. S'il est quelquefois dangereux de rencontrer ces montagnes mouvantes, elles ne laissent pas d'avoir aussi leur utilité. Les équipages remplissent leurs tonneaux vuides de l'eau douce, qui s'amasse communément dans les endroits creux de cette glace.

Vous demandez, Madame, comment se forment ces masses énormes? Les sentimens sont partagés. Selon l'o-

pinion la plus commune, ce sont des morceaux de montagnes de glace, qui règnent le long des côtes. Ils se détachent d'eux-mêmes, par leur propre poids, & tombent dans la mer qui les amène par ses courans. Ces montagnes augmentent en volume, plutôt qu'elles ne diminuent. Des glaces plus minces, qui remplissent les détroits, les bayes & toute cette partie de l'Océan, viennent se joindre à ces especes d'isles flottantes, & s'y attachent, soit par l'eau de la mer, qui les arrose à chaque instant, & qui se gèle aussi-tôt, soit par les brouillards humides & très-fréquens, qui tombent en forme de petite pluie, & qui se congèlent de même.

L'Anglois dont je vous ai parlé, avoit été employé par une compagnie de sa nation, pour la découverte d'un passage aux Indes orientales par le Nord-ouest. L'histoire de ce passage fameux, & des diverses tentatives faites depuis plusieurs siècles pour le trouver, lui étoit familiere; & il en parloit avec d'autant plus de plaisir, qu'il le regardoit comme un point essentiel pour le commerce & la navigation. Ce n'est pas d'aujourd'hui, nous

» di
 » co
 » Je
 » ma
 » ro
 » de
 » &
 » qu
 » au
 » co
 » éta
 » sag
 » tri
 » l'A
 » sur
 » pr
 » ce
 » de
 » qu
 » pla
 » no
 » ina
 »
 » de
 » dan
 » de
 » che
 » tou
 » est

» disoit-il, que ce grand projet a été
 » conçu. Dès le quinzieme siècle,
 » Jean Cabot, Vénitien, & habile
 » marin, offrit ses services à Henri VII,
 » roi d'Angleterre, pour la recherche
 » de ce passage. Ce prince l'écoula,
 » & lui accorda des Lettres patentes,
 » qui l'autorisoient à faire ce voyage
 » aux frais du gouvernement, à dé-
 » couvrir des pays inconnus, & à s'y
 » établir. Cabot ne trouva point le pas-
 » sage en question; mais on lui at-
 » tribue la premiere découverte de
 » l'Amérique septentrionale; & c'est
 » sur ce fait, que nous fondons nos
 » prétentions sur la souveraineté de
 » ce pays. C'est donc à la recherche
 » de ce passage, continua l'Anglois,
 » que nous devons l'origine de nos
 » plantations, & par conséquent, de
 » notre commerce & de nos forces
 » maritimes.

» Sébastien Cabot, fils du précé-
 » dent, avoit accompagné son pere
 » dans cette expédition. Désesperant
 » de réussir, il renonça au dessein de
 » chercher le passage de ce côté là, &
 » tourna ses vues vers le nord-est: il
 » est vrai que le succès ne répondit

» pas mieux à son attente ; mais, ajoûta
 » encore notre Anglois, c'est à ses en-
 » treprises, que nous sommes redeva-
 » bles de notre commerce de Russie,
 » & de la pêche du Groënland, si
 » importans pour la nation, & dont
 » nous avons tiré de si grands avan-
 » tages. Ainsi, quoique le projet de
 » découvrir un chemin plus court pour
 » aller aux Indes, nous ait causé beau-
 » coup de dépenses, sans nous con-
 » duire au but que nous nous étions
 » proposé, les résultats néanmoins en
 » ont été si utiles, qu'il n'y a pas lieu
 » de se décourager, ni de cesser de le
 » poursuivre.

» Après la mort de Sébastien Cabot,
 » un autre marin nommé *Frobisher*, re-
 » nouveilla cette fameuse entreprise,
 » sous le règne d'Elizabeth. Il passa par
 » un détroit, entre deux isles voisines
 » du Groënland, auquel il donna son
 » nom. C'est l'unique avantage qu'il
 » retira de trois voyages consécutifs,
 » dont aucun ne réussit.

» Le capitaine Davis fut employé à
 » la même expédition, & ne recueillit
 » d'autre gloire, que de donner aussi
 » son nom aux pays qu'il a découverts.

» Il c
 » sibi
 » cer
 » il d
 » for
 » cun
 » plus
 » les
 » dep
 » nion
 » gar
 » tard
 » C
 » cher
 » reux
 » plic
 » vou
 » Il en
 » détr
 » la ba
 » Un
 » fauv
 » quel
 » que
 » voil
 » firen
 » capit
 » & q
 » ni p

» Il crut cependant avoir réduit la pos-
 » sibilité de ce passage à un tel degré de
 » certitude, qu'il assigna les endroits où
 » il devoit se trouver. Il ajoûta que dé-
 » formais on pourroit le tenter sans au-
 » cune dépense, vu que la pêche étoit
 » plus que suffisante, pour défrayer
 » les voyages. On a toujours conservé,
 » depuis ce tems-là, une bonne opi-
 » nion de cette découverte, qu'on re-
 » garde comme une chose qui, tôt ou
 » tard, ne peut manquer d'avoir lieu.

» Celui qui a porté plus loin ses re-
 » cherches, est le célèbre & malheu-
 » reux navigateur Hudson, dont l'ap-
 » plication étoit infatigable, & la bra-
 » voure à l'épreuve de tout événement.
 » Il entra dans le détroit depuis appelé
 » *détroit d'Hudson*, & ensuite dans
 » la baye qui porte encore son nom.
 » Un scélérat à qui il avoit autrefois
 » sauvé la vie, conspira contre lui avec
 » quelques gens de son équipage. Lors-
 » que le vaisseau fut prêt à mettre à la
 » voile pour revenir en Angleterre, ils
 » firent descendre dans la chaloupe, le
 » capitaine avec son fils Jean Hudson,
 » & quelques autres, sans leur laisser
 » ni provisions ni armes. Ils les aban-

» donnerent ainsi dans l'endroit le plus
 » affreux de la baye , où vraisemblablement ils périrent de misere ; car
 » on n'a jamais sçu ce qu'ils font de
 » venus.

» Les capitaines Button , Baffine ,
 » Bristol , & beaucoup d'autres ont fait ,
 » après Hudson , de nouvelles tentatives : aucun d'eux n'a réussi à trouver ce passage si désiré ; mais ils viennent tous , dans leurs relations , qu'avec le tems , on parviendra à le découvrir. Le Journal de Bristol contient une liste si effrayante des calamités & des miseres qu'il essuya dans cette baye , que , depuis la publication de son voyage , on ne pensa plus à ces sortes de projets , qui , pendant près de trente ans , resterent abandonnés. Enfin il se fit , en 1746 , une dernière expédition , à la tête de laquelle étoient les capitaines Moore & Smith , qui voulurent bien m'y employer. J'ai dans ma poche une copie des instructions qui leur furent données : peut-être ne ferez-vous pas fâchés de voir quelles précautions on prit alors , pour le succès de cette entreprise. Elles pourront servir
 en

» en
 » m
 » qu
 V
 font
 » fer
 » en
 » vo
 » d'E
 » tion
 » mie
 » pre
 » ne
 » que
 » dan
 » libr
 » ou
 » le t
 » que
 » des.
 » mie
 » jusq
 » rans
 » détr
 » Nor
 » tanc
 » man
 » récip
 » prêts
 Ton

» en même tems à nous guider nous-
 » mêmes, dans les différentes courses
 » que nous allons faire. »

Voici, Madame, en quels termes
 sont conçues ces Instructions. « Vous
 » ferez voile au sud du cap Farewel,
 » en évitant les glaces, & en dirigeant
 » votre marche vers l'entrée de la baye
 » d'Hudson, entre les isles de Résolu-
 » tion & celles de Button. Votre pre-
 » mier rendez-vous sera à l'est de ces
 » premières isles, au cas que les glaces
 » ne soient pas assez dispersées, pour
 » que vous puissiez entrer avec sûreté
 » dans le détroit. Si le passage est
 » libre, vous n'y resterez qu'un jour
 » ou deux, à moins que ce ne soit vers
 » le tems des hautes marées, parce
 » que les courans sont alors trop rapi-
 » des. Dans ce dernier cas, vous ferez
 » mieux d'attendre quelques jours,
 » jusqu'à ce que les marées & les cou-
 » rans se soient affoiblis. En passant le
 » détroit, rafez de plus près la côte du
 » Nord, en tenant toujours une dis-
 » tance raisonnable de l'un à l'autre, de
 » maniere que vous puissiez entendre
 » réciproquement vos canons, & vous
 » prêter du secours, supposé qu'il vous

» arrive quelqu'accident dans les gla-
» ces.

» Si vous veniez à vous séparer dans
» le détroit, votre plus proche rendez-
» vous sera l'isle de Diggs ; celui qui y
» abordera le premier, n'attendra l'au-
» tre que pendant deux jours ; & si le
» dernier n'y aborde pas, le premier y
» élèvera une perche ou un moncean
» de pierres, du côté du principal cap,
» avec une Lettre, pour avertir l'autre
» qu'il y a passé, & en est parti pour
» le rendez-vous le plus voisin.

» Quand vous aurez découvert l'isle
» de Diggs, si le vent est contraire,
» mouillez l'ancre par une marée ou
» deux ; & observez avec beaucoup de
» soin, la direction, la rapidité, la hau-
» teur & le tems de chaque marée. Mais
» si le vent est favorable, & que vous
» soyez ensemble, fixez votre rendez-
» vous à l'isle de Marbre. Par-tout où
» vous rencontrerez la terre, vous
» ferez des observations exactes sur
» toutes les rivieres, bayes, promon-
» toires, &c. Vous tracerez des cartes,
» sur lesquelles vous porterez les situa-
» tions des lieux, & les vues, telles
» qu'elles paroîtront de vos vaisseaux ;

» vo
» son
» fol
» ven
» vie
» gla
» bea
» voy
» tra
» tud
» des
» affu
» vou
» en
» trai
» S
» qu'
» Wa
» un
» vou
» pass
» tain
» l'O
» vou
» & p
» là v
» mien
» vert
» entr

» vous y marquez les marées, les
 » sondes, & la variation de la bouf-
 » sole. Si vous observez quelque flux
 » venant de l'ouest, & que vous trou-
 » vriez quelque belle ouverture sans
 » glace, vous y entrerez, quoiqu'avec
 » beaucoup de précaution, & en en-
 » voyant votre chaloupe devant. Vous
 » tracerez, dans votre carte, la lati-
 » tude de tous les caps, & la situation
 » des pays; & vous tâcherez de vous
 » assurer de quelques bons ports, où
 » vous puissiez vous mettre à couvert,
 » en cas de tempêtes ou de vents con-
 » traires.

» Si vous rencontrez le flux, &
 » qu'après avoir passé le détroit de
 » Wager, vous tombiez de-là dans
 » une mer ouverte, & sans glace,
 » vous pourrez alors être assurés d'un
 » passage libre; puisqu'il doit être cer-
 » tain, que vous n'êtes plus loin de
 » l'Océan. Vous pousserez au sud, où
 » vous trouverez un climat plus chaud
 » & plus agréable pour hyverner. Par-
 » là vous vous convaincrez d'autant
 » mieux de la réalité de votre décou-
 » verte. Si, après avoir parcouru les pays
 » entrecoupés, vous voyez des baie;

» nes qui dirigent leur course au sud-
 » ouest, ce sera une preuve de plus
 » pour vous, d'un passage navigable à
 » l'Océan occidental, où ces poissons
 » vont se rendre. En ce cas, vous choi-
 » sirez pour votre séjour, quelque ri-
 » vière navigable, & un bon port, si
 » vous croyez qu'il n'y a rien à crain-
 » dre de la part des habitans, & qu'ils
 » vous paroissent humains & civilisés.
 » Si, au contraire, vous avez lieu d'ap-
 » préhender quelque querelle avec
 » eux, ce qu'il faut avoir grand soin
 » d'éviter, vous tâcherez alors de pas-
 » ser l'hiver dans quelqu'isle, à une
 » certaine distance du continent, où
 » vous puissiez vous mettre à couvert
 » contre toute sorte de surprise. Vous
 » y établirez, pour cet effet, des corps-
 » de-garde & des sentinelles, comme
 » vous feriez dans un pays ennemi. Si
 » cette isle est fertile, vous occupe-
 » rez, au commencement du prin-
 » tems, les gens de vos équipages, à
 » faire apprêter un morceau de terre
 » pour un jardin. Vous y semerez telles
 » semences de légumes, vous y plan-
 » terez tels arbres ou telles plantes
 » que vous pourrez avoir emportés

» d'A
 » ha
 » de
 » po
 » Vo
 » me
 » pig
 » vo
 » div
 » fér
 » Eu
 » »
 » que
 » tro
 » rez
 » vou
 » clin
 » me
 » la l
 » ma
 » gag
 » poi
 » cher
 » opi
 » pou
 » de p
 » nain
 » leur
 » mar

LA BAYE D'HUDSON. 293

» d'Angleterre , soit pour l'usage des
» habitans , soit pour les besoins futurs
» de nos concitoyens , ou de ceux qui
» pourroient y arriver dans la suite.
» Vous y laisserez aussi des oiseaux do-
» mestiques , comme des poules , des
» pigeons , si vous en avez à bord ; &
» vous aurez grand soin d'observer les
» diverses especes de productions , dif-
» férentes de celles que nous avons en
» Europe.

» Au cas que vous découvriez quel-
» ques sauvages , en passant par le dé-
» troit d'Hudson , vous ne vous amuse-
» rez point à trafiquer avec eux ; mais
» vous leur ferez quelques présens de
» clincaillerie , ou d'autre chose , s'ils l'ai-
» ment mieux. Si , après avoir traversé
» la baye , vous trouvez des Esqui-
» maux , vous vous attacherez à
» gagner leur amitié , & ne refuserez
» point de commercer avec eux. Vous
» chercherez à leur imprimer une bonne
» opinion de vous , en leur donnant ,
» pour leurs fourrures , quelque chose
» de plus que ce qu'ils reçoivent ordi-
» nairement de la compagnie , & en
» leur laissant choisir chez vous les
» marchandises , afin de vous assurer

294 LA BAYE D'Hudson.

» d'eux pour l'avenir. Mais ne vous y
» arrêtez pas plus long-tems qu'il ne
» faut, pour faire vos observations sur
» la marée.

» Si vous arrivez chez d'autres nations
» plus civilisées que les Esquimaux,
» vous n'exercerez avec eux, qu'un
» négoce casuel, au cas que vous soyez
» forcés d'entrer dans quelque port.
» Vous leur ferez accroire, que, lors-
» que vous reviendrez au printems,
» vous serez charmés d'ouvrir un com-
» merce, où ils trouveront de grands
» avantages, & de vous lier ensemble
» d'une amitié perpétuelle; mais ne
» vous y arrêtez en aucune façon, si le
» tems & le vent vous permettent de
» pousser en avant. Dans tous les en-
» droits où vous aborderez, s'ils sont
» inhabités, vous prendrez possession
» du pays au nom de Sa Majesté Bri-
» tannique, comme premier proprié-
» taire, en y élevant un monument de
» bois ou de pierre, avec une inscrip-
» tion, & en donnant des noms An-
» glois à chaque port, riviere, cap,
» isle, &c. Mais si vous y trouvez des
» habitans civilisés, gardez-vous de
» leur donner de l'ombrage, en vou-

» lant vous approprier leur domaine ;
 » à moins qu'à votre retour , ils ne
 » vous cèdent de bon gré la possession
 » de quelque terrain , pour y fixer ,
 » par la fuite , votre commerce. Vous
 » ne prendrez personne de force pour
 » l'emmener avec vous ; mais si quel-
 » qu'un s'offre volontairement de vous
 » suivre , vous pourrez l'emmener en
 » Angleterre .

» Supposé que vous laissiez quel-
 » ques-uns de vos gens dans ces pays ,
 » vous aurez soin de leur donner une
 » bonne provision de ces fortes de
 » clincailleries , qui plaisent le plus aux
 » habitans , afin qu'ils puissent s'insinuer
 » auprès d'eux , par de petits présens .
 » Vous leur laisserez aussi du papier ,
 » des plumes , de l'encre , des graines ,
 » des racines & tout ce qui regarde le
 » jardinage. Si vous touchez quelque
 » port ou quelque riviere , où il y ait
 » des peuples policés qui habitent des
 » villes ou des villages , vous agirez , à
 » leur égard , avec beaucoup de pru-
 » dence. S'ils vous font amitié , vous
 » les cultiverez en leur offrant des
 » présens ; mais sans vous mettre en
 » leur pouvoir , ni vous livrer à leur

» discrétion. Si, au contraire, ils font
 » quelque mine d'hostilité, vous n'y
 » aborderez pas ; & vous vous éloig-
 » nerez de la côte, sans cependant
 » leur faire entrevoir aucun signe de
 » crainte. S'ils viennent vous attaquer,
 » vous commencerez par les effrayer
 » par votre grosse artillerie, sans ce-
 » pendant tuer personne ; ce que vous
 » ne devez jamais faire, que lorsque
 » vous y serez forcés pour votre propre
 » défense. Vous quitterez plutôt la côte,
 » jusqu'à ce que vous rencontriez des
 » gens plus civilisés. Vous conclurez
 » des alliances avec eux ; & vous éta-
 » blirez un commerce qui soit profita-
 » ble pour la nation Britannique, &
 » équitable pour eux, en réglant nos
 » marchandises sur l'évaluation des
 » leurs.

» S'il arrive que les vaisseaux se sé-
 » parent, après leur dernier rendez-
 » vous, chacun tâchera par lui-même,
 » de découvrir le passage, sans atten-
 » dre l'autre ; & le lieu marqué pour
 » se rejoindre, sera à quelqu'isle ou
 » port dont vous serez convenus. Si, par
 » un accident imprévu, les vaisseaux
 » ne pouvoient avancer, ni au-delà

» du
 » qu
 » ni
 » il f
 » Lo
 » en
 » inu
 »
 » dif
 » leu
 » ve
 » &
 » vai
 » Si,
 » fon
 » vai
 » plu
 » lev
 » nie
 » ceu
 » à la
 » che
 » fon
 » de h
 » exa
 » &
 » fon
 » feil
 » la p

DN.
e, ils font
vous n'y
vous éloi-
ependant
signe de
attaquer,
es effrayer
, sans ce-
que vous
e lorsque
tre propre
ôt la côte,
ntriez des
conclurez
vous éta-
dit profita-
nique, &
glant nos
ation des

aux se fé-
r rendez-
ui-même,
sans atten-
qué pour
qu'isle ou
us. Si, par
vaisseaux
i au-delà

LA BAYE D'HUDSON. 297

» du détroit de Wager, ni au sud, &
» qu'ils ne trouvaissent ni ouverture,
» ni passage à l'ouest ou au sud-ouest
» il faudra s'en revenir incessamment
» Londres, sans hyverner dans aucun
» endroit, pour éviter les dépenses
» inutiles.

» Le conseil, qui, dans toutes les
» difficultés, doit décider de la meil-
» leure façon de poursuivre la décou-
» verte, sera composé des capitaines
» & des principaux officiers des deux
» vaisseaux, s'ils se trouvent ensemble.
» Si, au contraire, les deux navires
» sont séparés, les officiers de chaque
» vaisseau formeront le conseil; & la
» pluralité des voix l'emportera. S'il s'é-
» leve quelque contestation sur la ma-
» nière de poursuivre la découverte,
» ceux qui auront été d'un avis opposé,
» à la pluralité des voix, pourront cou-
» cher par écrit, & signer leurs rai-
» sons, pour pouvoir se justifier en cas
» de besoin. Vous tiendrez des minutes
» exactes de toutes vos délibérations;
» & elles seront signées de trois per-
» sonnes, ou plus, avant que le con-
» seil se sépare. Vous les enverrez par
» la poste à votre retour, de quelqu'en-

298 LA BAYE D'HUDSON.

„ droit de la Grande-Bretagne ou de
 „ l'Irlande , où vous abordiez , &
 „ même plutôt , si l'occasion se pré-
 „ sente , par quelque vaisseau de la
 „ baye d'Hudson.

„ Telles sont , continua notre An-
 „ glois , les instructions qui nous fu-
 „ rent données à notre départ : on
 „ y voit la nature de cette expédi-
 „ tion , & la maniere de la faire
 „ réussir : on y reconnoît la sincérité
 „ des intentions de ceux qui , après
 „ avoir conçu leur plan avec tant de
 „ sagesse , auroient voulu se servir de
 „ tous les moyens possibles , pour le
 „ mettre à exécution , au profit du pu-
 „ blic , & à l'avantage du commerce
 „ & de la navigation.

„ Nos vaisseaux mirent à la voile
 „ le 31 Mai 1746 ; & il ne se passa
 „ rien d'extraordinaire jusqu'à la nuit
 „ du 2 de Juillet , qu'il s'alluma un feu
 „ terrible dans la chambre de poupe
 „ du navire que je montois. L'incendie
 „ fit , en peu de tems , de si grands pro-
 „ grès , qu'il gaignoit déjà la sainte-barbe ,
 „ située directement au-dessous , & où
 „ il y avoit trente ou quarante barils
 „ de poudre , avec des chandelles ,

„ des
 „ che
 „ bles
 „ nati
 „ dire
 „ s'att
 „ celu
 „ nier
 „ occ
 „ que
 „ tatio
 „ tion
 „ se fu
 „ éton
 „ dien
 „ géro
 „ exéc
 „ d'ap
 „ tract
 „ de to
 „ le go
 „ flexio
 „ étoie
 „ lui ,
 „ en é
 „ ques
 „ les
 „ aussi
 „ n'eut

5, des liqueurs spiritueuses, des mè-
,, ches, & d'autres matieres combusti-
,, bles. On ne peut exprimer la conster-
,, nation & la confusion qui se répan-
,, dirent dans tout l'équipage. Chacun
,, s'attendoit que le moment actuel, ou
,, celui qui alloit suivre, seroit le der-
,, nier de sa vie. On entendit, dans cette
,, occasion, toute la variété de l'élo-
,, quence marine. Des cris, des lamen-
,, tations, des prieres, des malédic-
,, tions, des injures, des imprécations
,, se succédoient alternativement. Il est
,, étonnant de voir la quantité d'expé-
,, diens que la crainte de la mort sug-
,, géroit; on étoit toujours prêt de les
,, exécuter sans examen; & l'instant
,, d'après, on les abandonnoit par dis-
,, traction ou par désespoir. Au milieu
,, de tout ce tumulte, celui qui tenoit
,, le gouvernail, faisant tout-à-coup ré-
,, flexion, que le feu & la poudre
,, étoient directement au-dessous de
,, lui, perdit la tête, & ne fut plus
,, en état de faire ses fonctions. Quel-
,, ques-uns voulurent mettre en mer
,, les chaloupes; & l'on en coupa
,, aussi-tôt les liens; mais personne
,, n'eut la patience nécessaire pour les

» descendre. Les voiles faisoient des
 » roulemens semblables à ceux du ton-
 » nerre. Tout le monde, assemblé sur
 » le pont, attendoit avec une espee
 » d'agonie peinte sur tous les visages,
 » l'instant fatal qui devoit finir leur
 » triste sort. Heureusement un petit
 » nombre de personnes, malgré l'état
 » funeste où nous étions, avoient con-
 » servé leur sang froid. On tira promp-
 » tement de l'eau; & elle fut em-
 » ployée si à propos, que le feu fut
 » éteint; & chacun revint de sa perplé-
 » xité. Cet accident étoit arrivé par la né-
 » gligence du garçon de la cabane, qui
 » n'avoit pas pris garde à la chandelle.

» La suite de notre navigation n'eut
 » rien de remarquable, jusqu'au dé-
 » troit d'Hudson, où commence le
 » pays des Esquimaux. On prétend
 » que ce nom leur vient des mots
 » *abenaqui esquimantfic*, qui veulent
 » dire *mangeurs de viande crue*, parce
 » qu'en effet, ils n'ont point d'autre
 » nourriture. On distingue les Esqui-
 » maux Indiens, & les Esquimaux sep-
 » tentrionaux. Les uns sont au-dessus du
 » détroit, les autres au midi de la baye
 » d'Hudson. Mais la conformité qu'on

» remarque dans leur langage , leurs
 » personnes & leurs coutumes, font
 » croire qu'originaires ils n'ont
 » formé qu'un même peuple.

» Nous vîmes venir plusieurs petits
 » canots remplis de ces Indiens, qui de-
 » manderent à trafiquer. Ils nous appor-
 » terent des côtes de baleines & des
 » peaux de chien marin. Nous leur don-
 » nâmes en échange, des haches, des
 » scies & de la clincaillerie. Ils furent
 » si contents, que les hommes & les
 » femmes se dépouillerent presque
 » nus, & nous vendirent leurs habits
 » de peau, pour des couteaux & des
 » morceaux de fer. Ils ont la coutume
 » bizarre de lécher tout ce qu'ils ache-
 » tent, avant que de le mettre dans
 » leurs canots. A l'égard de leur figure,
 » ils sont d'une taille médiocre, assez
 » replets, ont le visage basané, la tête
 » grosse, les yeux noirs, petits & étin-
 » celans, le nez plat, les lèvres épaif-
 » ses, les cheveux noirs & longs, les
 » épaules larges, & les pieds extrême-
 » ment petits. Ils sont gais, vifs, sub-
 » tils, rusés & fourbes. Rien n'est
 » comparable à leurs habileté pour la
 » pêche des baleines. On croit qu'ils

» n'ont fait qu'une même nation avec les
 » Groënlandois ; & ce sentiment est af-
 » sez vraisemblable, les deux peuples n'é-
 » tant séparés que par le détroit de Davis.

» Ces sauvages se mettent aisément
 » en colere : ils prennent alors une ef-
 » pece de fierté ; mais il n'est pas diffi-
 » cile de les intimider. Ils sont extrê-
 » mement attachés à leur façon de vi-
 » vre. Plusieurs d'entr'eux ayant été
 » faits prisonniers par d'autres sauva-
 » ges, & transportés dans nos comp-
 » toirs, ont toujours regretté leur
 » pays natal, même après avoir long-
 » tems vécu parmi nous. Un, entr'au-
 » tres, ayant toujours mangé à notre
 » maniere, se trouva présent lorsqu'un
 » Anglois ouvroit un chien marin : il
 » se jetta sur l'huile qui en sortoit en
 » grande quantité, & avala, avec une
 » avidité étonnante, tout ce qu'il en
 » put ramasser avec ses mains, en s'é-
 » criant : Que ne suis-je dans mon
 » pays, où je pouvois manger de cette
 » huile tant que je voulois ?

» Les habillemens de ce peuple sont
 » faits de peaux de chiens marins, &
 » quelquefois d'oiseaux de terre & de
 » mer, cousues ensemble, & ayant

LA BAYE D'HUDSON. 303

» un capuchon comme les moines. Ils
 » sont fermés par-devant, depuis l'es-
 » tomac, comme une chemise, & ne
 » leur descendent qu'au milieu des
 » cuisses. Leurs culottes sont serrées
 » devant & derriere, comme une
 » bourse, avec un cordon qui se noue
 » autour de la ceinture. Ils ont plu-
 » sieurs paires de bottes & de socques,
 » les unes sur les autres, pour se ga-
 » rantir du froid & de l'humidité. L'ha-
 » bit des femmes diffère de celui des
 » hommes, en ce qu'elles ont, derriere
 » leur jaquette, une espece de bande
 » qui leur tombe jusqu'aux talons.
 » Leurs capuchons sont aussi plus am-
 » ples, & plus ouverts aux épaules,
 » parce qu'ils leur servent à porter leurs
 » enfans sur leur dos. Leurs bottes sont
 » de même beaucoup plus larges, &
 » communément garnies de baleines.
 » Quand elles sont obligées d'ôter l'en-
 » fant, pour un moment, d'entre leurs
 » bras, elles le fourrent dans une de ces
 » bottes, & l'y laissent, jusqu'à ce qu'el-
 » les puissent le reprendre. En général,
 » ces habits sont cousus très-proprement
 » avec des aiguilles d'ivoire, & du fil
 » très-fin, fait avec des nerfs de bêtes

304 LA BAYE D'HUDSON.

„ fauves, fendus avec beaucoup d'art.
„ Ces peuples font paroître assez de
„ goût, en les ornant de peaux rayées
„ de diverses couleurs, qu'ils portent
„ en guise de galons, de rubans & de
„ manchettes; ce qui leur donne un
„ air propre & galant.

„ Leurs yeux à neige, comme ils
„ les appellent avec raison, font une
„ nouvelle preuve de la sagacité des
„ Esquimaux. Ces yeux sont de petits
„ morceaux de bois ou d'ivoire, de
„ forme égale, proprement travaillés,
„ dont ils se couvrent les organes de
„ de la vue, & qu'ils attachent der-
„ rière la tête. Ils ont chacun deux fen-
„ tes de la longueur précise de l'œil,
„ mais étroites, & au travers desquelles
„ on voit très-distinctement. Cette in-
„ vention les préserve de l'aveugle-
„ ment de neige, maladie grave &
„ douloureuse, qu'occasionne l'éclat de
„ la lumière réfléchi sur ce météore.
„ Ces instrumens augmentent la force
„ de la vue, & leur deviennent si ha-
„ bituels, que quand ils veulent regar-
„ der les objets éloignés, ils s'en ser-
„ vent comme de télescopes.

„ On trouve le même esprit d'in-

„ ve
„ u
„ L
„ tr
„ &
„ fa
„ d
„ co
„ ils
„ ce
„ de
„ pe
„ po
„ m
„ po
„ vin
„ de
„ pe
„ fon
„ au
„ mé
„ ser
„ &
„ dif
„
„ fon
„ de
„ cor
„ jus

ON.

oup d'art.
e assez de
aux rayées
ls portent
ans & de
donne un

omme ils
sont une
racité des
de petits
voire, de
travaillés,
rganes de
hent der-
deux fen-
de l'œil,
lesquelles
Cette in-
aveugle-
grave &
l'éclat de
météore.
t la force
ent si ha-
ent regar-
s'en fer-
rit d'in-

LA BAYE D'HUDSON. 305

„vention dans les machines dont ils font
„usage pour la pêche & pour la chasse.
„Leurs dards & leurs harpons sont
„très-bien faits, ainsi que leurs arcs
„& leurs flèches, & répondent par-
„faitement aux usages auxquels on les
„destine. Ils sont aussi très-adroits à
„conduire leurs canots, dans lesquels
„ils portent tout ce qui leur est né-
„cessaire. Ces canots sont de bois, ou
„de côtes de baleines, couverts de
„peaux de veaux marins; il y en a
„pour les hommes & pour les fem-
„mes. Les premiers, terminés en
„pointe à chaque extrémité, ont en-
„viron vingt pieds de long, sur deux
„de large. Ceux des femmes, qui
„peuvent contenir plus de vingt per-
„sonnes, sont de même matière que les
„autres; & elles les conduisent elles-
„mêmes à la rame. Ces sauvages se
„servent de la fronde avec adresse,
„& lancent les pierres à une grande
„distance.

„ Nous passâmes le détroit d'Hud-
„son, qui a environ cent vingt lieues
„de long, sur dix-huit de large, &
„commence à l'île de la Résolution,
„jusqu'au cap de l'île de Diggs. De-là

„ nous entrâmes dans la baye, & nous
 „ arrivâmes à l'isle de Marbre. Le ter-
 „ rein n'est qu'un rocher continuel
 „ d'une espece de pierre blanche, très;
 „ dure, & coupée en quelques en-
 „ droits, par des veines diversément
 „ colorées, noires, blanches & vertes.
 „ Les sommets des hauteurs sont très-
 „ rompus, & fort aigus; & une quan-
 „ tité de rocs d'une grosseur énorme,
 „ sont jetés confusément ensemble,
 „ & entassés les uns sur les autres,
 „ comme s'ils y avoient été entraînés
 „ par quelqu'inondation. Sous ces
 „ rocs, il y a des cavernes très-pro-
 „ fondes, d'où sort un bruit semblable
 „ au roulement des vagues agitées; &
 „ par la nature des eaux qui tombent
 „ des crevasses, il paroît que ces ro-
 „ chers contiennent des mines de
 „ cuivre & d'autres métaux. Dans cer-
 „ tains endroits, elles ont un goût de
 „ verd-de-gris; dans d'autres elles sont
 „ parfaitement rouges, & teignent de
 „ cette couleur tous les endroits où
 „ elles passent.

„ Notre dessein étant de nous éta-
 „ blir, pendant l'hyver, au port de Nel-
 „ son, nous nous arrêtrâmes peu de

SON.
aye, & nous
bre. Le ter-
r continuel
anche, très;
quelques en-
diversément
es & vertes.
rs sont très-
une quan-
ur énorme,
ensemble,
les autres,
é entraînés
Sous ces
s très-pro-
t semblable
agitées; &
ui tombent
ue ces ro-
mines de
Dans cer-
un goût de
s elles sont
ignent de
droits où
nous éta-
ort de Nel-
es peu de

LA BAYE D'HUDSON. 307
,, tems dans l'isle de Marbre. Nous
,, entrâmes dans la riviere de Hayes;
,, & nous tournâmes toutes nos pen-
,, sées sur les mesures que nous de-
,, vions prendre pour notre habita-
,, tion. Une partie de l'équipage fut
,, employée à couper du bois pour
,, faire du feu, & pour bâtir des ca-
,, banes à la façon des habitans. On
,, les fit avec des arbres d'environ seize
,, pieds de long, qu'on éleva très-ferrés
,, les uns près des autres, de maniere
,, que les extrémités se touchoient au
,, sommet, & s'écartoient par le bas.
,, Les intervalles furent remplis de
,, mousse; & l'on fit par-dessus, un
,, enduit de terre glaise. On tint les
,, portes basses & étroites; & nous
,, pratiquâmes une place au milieu de
,, chaque hutte, pour le foyer, avec
,, un trou au-dessus, pour laisser sortir
,, la fumée.
,, Il en falloit une plus grande pour
,, la demeure des capitaines & des offi-
,, ciers: on choisit un lieu commode
,, & agréable, sur une éminence en-
,, tourée d'arbres, à une demi-lieue de
,, la riviere, & à une égale distance
,, des vaisseaux. On abbatit un grand

„ nombre de sapins ; on les mit en
 „ œuvre ; on scia des planches : les
 „ murs furent composés de grosses
 „ poutres , rangées l'une à côté de
 „ l'autre , avec de la mouffe pour rem-
 „ plir les vuides. On donna à l'édifice
 „ ving-huit pieds de long , sur dix-huit
 „ de large , avec deux étages , l'un de six
 „ pieds de haut , l'autre de sept. Un poële
 „ fut placé au centre , pour y répan-
 „ dre une égale chaleur. En un mot ,
 „ la maison se trouva élevée , couverte
 „ & en état d'être habitée , le premier
 „ jour de Novembre , c'est-à-dire ,
 „ environ cinq mois après notre dé-
 „ part d'Angleterre. L'hyver s'étoit dé-
 „ claré , dès la fin de Septembre ; & , un
 „ mois après , la riviere étoit prise en-
 „ tièrement. Nous commençâmes dès-
 „ lors à juger du froid de la baye
 „ d'Hudson. L'encre geloit auprès du
 „ feu ; & la bierre dans les bouteilles ,
 „ quoiqu'enveloppées d'étoupe , &
 „ tenues dans un endroit chaud. Le
 „ froid devenant insupportable au de-
 „ hors , les matelots furent distribués
 „ dans les cabanes , & les officiers pri-
 „ rent possession de leur logement.
 „ Cette maison fut baptisée , à la ma-

,, niere des marins, sous le nom d'hô-
 ,, *tel de Montaigu*. On crut devoir cet
 ,, honneur au duc de ce nom, qui
 ,, s'étoit intéressé au succès de l'entre-
 ,, prise, & étoit un des principaux
 ,, souscripteurs pour cette expédition.
 ,, Vers le même tems, nous mîmes
 ,, nos habits d'hyver. C'étoit une robe
 ,, de peau de castor, qui nous descen-
 ,, doit jusqu'aux talons, avec deux vestes
 ,, dessous, des bonnets & des mitaines
 ,, fourrés de la même peau, & doublés
 ,, de flanelle. Par-dessus des bas de laine,
 ,, nous avions des bottines à la mode
 ,, du pays, faites de gros drap, ou de
 ,, cuir, qui nous montoient jusqu'au mi-
 ,, lieu des cuisses. Nos souliers étoient
 ,, de peau d'élan préparée, dans les-
 ,, quels nous portions encore deux ou
 ,, trois paires de gros chaufsons. Enfin,
 ,, pour compléter notre habillement,
 ,, nous avions, ce qu'on appelle, *des*
 ,, *souliers à neige*, qui ont près de
 ,, cinq pieds de long, sur dix-huit pou-
 ,, ces de large, pour ne point enfon-
 ,, cer en marchant. Ainsi équipés,
 ,, nous fûmes en état de soutenir la
 ,, plus grande rigueur du froid.
 ,, Après avoir pourvu à notre vête-

310 LA BAYE D'HUDSON.

ment, nous songeâmes à nous pro-
 curer de la nourriture. Nous mîmes
 toute notre industrie à former des
 pièges pour prendre des lapins, &
 à tirer des perdrix qui font en si grand
 nombre, qu'un chasseur en peut tuer
 soixante ou quatre-vingt en un jour;
 ce qui ne laisse pas de faire un bon
 article, dans la liste des provisions
 de bouche.

Les fortes gelées augmentoient à
 mesure que nous avançons dans
 l'hiver, & devenoient terribles,
 lorsque le vent tournoit au nord,
 ou au nord-ouest. Souvent elles
 étoient accompagnées d'une espece
 de petite neige, fine comme du sa-
 ble, que le vent emportoit comme
 un nuage, d'une plaine à l'autre. Il
 est dangereux de s'y trouver ex-
 posé, parce qu'elle est ordinaire-
 ment si épaisse, qu'on a peine à
 discerner les objets à vingt pas de
 soi, & qu'elle ne laisse aucune trace
 de chemin. Il est souvent arrivé que
 des personnes, se trouvant prises
 tout d'un coup dans ces sortes de
 neiges, ont erré pendant plusieurs
 heures, en danger de mourir de

fr
 leu
 con
 fait
 cha
 les t
 lun
 con
 tem
 tem
 très
 trou
 V
 de
 de r
 don
 jusq
 vécu
 ordi
 pour
 traîn
 seul
 trée
 fins
 ne f
 irrite
 pefar
 tanc
 relle

ON.

nous pro-
ous mêmes
ormer des
lapins, &
en si grand
n peut tuer
en un jour;
ire un bon
provisions

entoient à
cions dans
terribles,
au nord,
vent elles
une espece
me du fa-
oit comme
à l'autre. Il
ouver ex-
ordinaire-
a peine à
agt pas de
cune trace
arrivé que
vant prises
fortes de
t plusieurs
mourir de

LA BAYE D'HUDSON. 311

„ froid, faute de pouvoir retrouver
„ leur habitation. Cependant il faut
„ convenir que ce froid énorme ne se
„ fait sentir que quatre ou cinq jours
„ chaque mois, & spécialement dans
„ les tems de la nouvelle & de la pleine
„ lune, qui a toujours, dans cette
„ contrée, une forte d'influence sur la
„ température de l'air. Dans les autres
„ tems, quoique le froid fût toujours
„ très-rude, nous ne laissons pas de
„ trouver notre séjour assez agréable.
„ Vers la fin de Décembre, les gens
„ de l'équipage commencerent à tirer
„ de nos vaisseaux diverses provisions,
„ dont nous avions fait peu d'usage
„ jusqu'alors, ayant presque toujours
„ vécu de notre chasse. Les voitures
„ ordinaires dont nous nous servions
„ pour les transporter, étoient de petits
„ traîneaux tirés par des chiens, les
„ seules bêtes de charge de cette con-
„ trée. Ils ressembloit assez à nos mâ-
„ tins; mais ils n'aboyent jamais, &
„ ne font que gronder lorsqu'on les
„ irrite. Ils traînent des fardeaux plus
„ pesans, & à une plus grande dis-
„ tance que les hommes. Ils sont natu-
„ rellement dociles; & les Anglois

312. LA BAYE D'HUDSON.

» qui en tirent beaucoup d'utilité, les
» nourrissent sur le pied commun de
» leurs domestiques; mais les habitans
» du pays les réduisent à chercher eux-
» mêmes leur subsistance. Dans les
» voyages, leurs conducteurs mar-
» chent ordinairement devant eux, pour
» leur battre le chemin avec les sou-
» liers de neige.

» A l'approche des premières cha-
» leurs, nous commençâmes à visiter
» les côtes de la baye, dans l'espé-
» rance de trouver le passage qui faisoit
» l'objet de nos recherches. Les Esqui-
» maux de ces contrées se montrèrent
» quelquefois en troupes sur les hau-
» teurs, avec des signes, par lesquels
» ils sembloient nous appeller; mais
» nos vues n'étant point tournées vers
» le commerce, nous nous avan-
» çâmes, sans leur répondre. Nous
» examinâmes le terrain qui nous pa-
» rut très-fertile. Nous vîmes, dans la
» campagne, une grande variété d'ar-
» brisseaux & de plantes, dont la plû-
» part sont connus en Europe, tels
» que des groseillers, des raisins de
» Corinthe, des becs-de-grués, des frai-
» siers, de l'angélique, des alifiers, &c,

Les

» Le
» pro
» bea
» pât
» der
» loir
» affe
» d'Y
» nos
» pois
» sieur
» mer
» O
» pays
» de n
» de fe
» auffi
» cap c
» appon
» de cu
» enco
» tal de
» Dans
» recuei
» au cha
» La pie
» mune
» pierre
» se sépa
Tome

SON.
l'utilité, les
commun de
les habitans
chercher eux-
Dans les
teurs mar-
t eux, pour
ec les sou-

nieres cha-
es à visiter
ans l'espé-
e qui faisoit
Les Esqui-
montrèrent
r les hau-
ar lesquels
ller ; mais
rnées vers
ous avan-
dre. Nous
i nous pa-
s, dans la
ariété d'ar-
ont la plû-
ope, tels
raifins de
s, des frai-
siflers, &c.
Les

LA BAYE D'HUDSON. 313

» Les bords des lacs & des rivieres
» produisent une sorte de riz sauvage,
» beaucoup d'herbe, & de fort bons
» pâturages. Les Anglois qui y posse-
» dent des habitations pour faire va-
» loir leurs factoreries, ont des jardins
» assez jolis, spécialement au fort
» d'Yorck, où la plus grande partie de
» nos légumes, tels que les fèves, les
» pois, les choux, les panais, & plu-
» sieurs especes de salades, viennent à
» merveille.

» On ne peut pas douter que ce
» pays ne fournisse aussi diverses sortes
» de minéraux. J'y ai vu de la mine
» de fer : on m'a dit que l'on trouvoit
» aussi beaucoup de plomb, près du
» cap de Churchill ; & les Esquimaux
» apportent fréquemment des morceaux
» de cuivre à nos facteurs. On y voit
» encore quantité de talc, & du crys-
» tal de roche de différentes couleurs.
» Dans les parties septentrionales, on
» recueille une substance qui ressemble
» au charbon, & qui brûle de même.
» La pierre amianthe y est très-com-
» mune, ainsi qu'une autre espece de
» pierre noire, unie & brillante, qui
» se sépare aisément en feuilles min-

314 LA BAYE D'HUDSON.

» ces , transparentes , & dont les habi-
 » tans se servent pour faire des mi-
 » roirs. Le marbre même n'y est point
 » inconnu : on en trouve de parfaite-
 » ment blanc , d'autre veiné de rouge ,
 » de verd & de bleu.

» Le ciel de ce pays n'est presque ja-
 » mais ferein. Dans le printems & l'au-
 » tomne , on y est continuellement
 » assiégé de brouillards épais & hu-
 » mides. En hyver , l'air est rempli
 » d'une infinité de petites flèches gla-
 » ciales , visibles à l'œil , qui se for-
 » ment sur les rivieres qui ne sont point
 » encore prises. Par-tout où il reste de
 » l'eau sans glace , il s'élève une
 » vapeur fort épaisse qui , venant à se
 » geler , est transportée par les vents ,
 » sous la forme de ces petites flèches.
 » Si-tôt que les rivieres sont couver-
 » tes de glace , toutes ces particules
 » disparoissent.

» Les parhélies , ou faux-soleils , sont
 » ici très-fréquens ; & l'on remarque
 » plus souvent encore , autour du so-
 » leil & de la lune , des anneaux vifs
 » & lumineux , ornés de toutes les cou-
 » leurs de l'arc-en-ciel. Nous avons vu
 » de ces parhélies , jusqu'à six à la fois ;

» ce
 » ag
 » Eu
 » du
 » s'é
 » fus
 » disp
 » bon
 » sur
 » neu
 » peu
 » Il
 » quo
 » pen
 » Mais
 » il est
 » voit
 » bran
 » été b
 » doit
 » que
 » d'un
 » aussi
 » flamm
 » en su
 » & m
 » mouf
 » cela
 » bois ,

SON.

nt les habi-
re des mi-
y est point
de parfaite-
de rouge,

presque ja-
ems & l'au-
nuellement
pais & hu-
est rempli
flèches gla-
qui se for-
e sont point
il reste de
élève une
venant à se
les vents,
ites flèches.
nt couver-
s particules

soleils, sont
n remarque
tour du so-
anneaux vifs
utes les cou-
us avons vu
six à la fois;

LA BAYE D'HUDSON. 315

» ce qui formoit un spectacle aussi
» agréable, que surprenant pour des
» Européens. Au lever & au coucher
» du soleil, un grand cône de lumiere
» s'élève perpendiculairement au-des-
» sus de lui; & ce cône n'a pas plutôt
» disparu avec cet astre, que l'aurore
» boréale vient le remplacer, & lance
» sur l'hémisphère mille rayons lumi-
» neux. L'éclat en est si vif, qu'on
» peut lire distinctement à leur clarté.
» Il tonne rarement dans ce pays,
» quoique la chaleur y soit assez vive
» pendant six semaines ou deux mois.
» Mais aussi, quand il y a de l'orage,
» il est ordinairement très-violent. On
» voit des plaines entieres, dont les
» branches & l'écorce des arbres ont
» été brûlées par le feu du ciel; ce qui
» doit paroître d'autant moins étrange,
» que le bas de ces arbres est couvert
» d'une mousse blanche, qui prend feu
» aussi vîte que de la filasse. Cette
» flamme légère court avec rapidité,
» en suivant la direction du vent,
» & met le feu aux écorces & à la
» mousse. Ces accidens ont du moins
» cela d'avantageux, qu'ils sèchent le
» bois, & le rendent meilleur pour le

» chauffage. Nous en mettions ordinai-
 » rement la charge d'un cheval dans
 » notre poële. Il étoit bâti de brique, &
 » avoit six pieds de long, deux de large,
 » & trois de haut. Lorsque le bois étoit
 » consummé, nous écartions le brafier,
 » & nous fermions la cheminée; ce
 » qui donnoit une chaleur étouffante,
 » accompagnée d'une odeur sulfu-
 » reuse; & malgré la rigueur du tems,
 » nous étions souvent tout en sueur.
 » Quand on ouvroit la porte ou la
 » fenêtre, l'air froid entroit avec une
 » espece de fureur, & changeoit tout-
 » à-coup les vapeurs de l'appartement
 » en une neige fine. Cependant cette
 » chaleur ne pouvoit empêcher que
 » les fenêtres, les murs & les plafonds
 » ne fussent couverts de glace; & toutes
 » les nuits, notre haleine formoit com-
 » me une gelée blanche sur nos cou-
 » vertures. Le feu étoit à peine éteint,
 » que nous sentions toutë la rigueur de
 » la saison. La sève du bois de char-
 » pente, que l'ardeur du poële avoit
 » degelée, recommençoit à geler plus
 » fort qu'au paravant; & les poutres de
 » la maison faisoient, en se fendant, un
 » bruit continuel, souvent aussi fort

» qu
 » de
 » ex
 » vin
 » les
 » de
 » ro
 » no
 » sen
 » de
 » les
 » lap
 » len
 » ten
 » cet
 » qui
 » dev
 » il n
 » la p
 » étar
 » sa c
 » S
 » s'av
 » tre
 » tien
 » de l
 » en h
 » à la

SON.

ons ordinai-
cheval dans
e brique, &
eux de large,
le bois étoit
ns le brafier,
eminée; ce
étouffante,
deur sulfu-
ur du tems,
nt en sueur.
oorte ou la
oit avec une
ngeoit tout-
appartement
endant cette
pêcher que
les plafonds
ce; & toutes
ormoit com-
ur nos cou-
eine éteint,
a rigueur de
ois de char-
poêle avoit
à geler plus
s poutres de
sfendant, un
nt aussi fort

LA BAYE D'HUDSON. 317

» qu'un coup de fusil. Il n'y avoit point
» de liqueur qui pût résister au froid
» excessif de cette contrée. L'esprit-de-
» vin paroïssoit comme de l'huile figée;
» les autres liquides les plus spiritueux,
» devenoient parfaitement solides, &
» rompoient les vases qui les conte-
» noient, de quelque matiere qu'ils fus-
» sent construits. On n'a pas besoin
» de sel dans ce pays, pour conserver
» les provisions; les bêtes fauves, les
» lapins, les perdrix, les faisans, se ge-
» lent aussi-tôt qu'on les a tués, & res-
» tent pendant des six mois entiers dans
» cet état, sans se gâter. Ces animaux,
» qui sont ordinairement bruns ou gris,
» deviennent blancs en hyver; mais
» il n'y a que la pointe du poil ou de
» la plume, qui blanchisse; le reste
» étant moins exposé à l'air, conserve
» sa couleur naturelle.

» Si, pendant ces grands froids, on
» s'avise de manier du fer, ou tout au-
» tre corps dur & uni, les doigts y
» tiennent sur le champ, par la force
» de la gelée. Il faut prendre garde,
» en buvant, que le verre ne touche
» à la langue ou aux lèvres; on en em-

» porteroit la peau en le retirant. Un
 » de nos matelots n'ayant pas de quoi
 » boucher une bouteille de liqueur,
 » qu'il portoit dans sa cabane, y mit
 » le doigt qui s'y attacha de façon,
 » qu'il fut obligé d'en perdre une par-
 » tie pour sauver le reste.

» Qui ne s'imagineroit que les habi-
 » tans d'un si rigoureux climat, ne
 » dussent être les plus malheureux de
 » tous les hommes? Cependant ils sont
 » fort éloignés d'avoir cette opinion
 » de leur sort. Les fourrures excellentes
 » dont ils se couvrent, les peaux dont
 » leurs cabanes sont revêtues, les met-
 » tent, en quelque façon, de niveau
 » avec les peuples qui vivent sous un
 » ciel plus tempéré. Ce qui doit sur-
 » tout paroître extraordinaire, c'est
 » qu'il y ait des Européens qui pré-
 » fèrent ce séjour à tout autre.

» Mais, tandis que je vous parle du
 » froid excessif de ce pays, dit notre
 » Anglois, j'ai presque perdu de vue
 » le projet de notre découverte, &
 » les recherches auxquelles nous em-
 » ployâmes une partie de l'été de l'an-
 » née 1746. Ce sera la matière d'un

» se
 » fi
 » o
 » m
 V
 cue
 qu'i
 rai l
 fati
 suiv

J

Des

SON.
retirant. Un
pas de quoi
de liqueur,
bane, y mit
de façon,
lire une par-

que les habi-
climat, ne
heureux de
dant ils font
tte opinion
excellentes
peaux dont
es, les met-
de niveau
ent sous un
ni doit sur-
aire, c'est
as qui pré-
tre.

us parle du
, dit notre
du de vue
ouverte, &
nous em-
été de l'an-
atiere d'un

LA BAYE D'HUDSON. 319

» second entretien; j'y ajoûterai même,
» si vous le trouvez bon, quelques
» observations sur les usages & les
» mœurs des habitans. »

Vous desirez, Madame, que je re-
cueille tous ces détails; ne doutant pas
qu'ils ne puissent vous intéresser, j'au-
rai le plus grand empressement à vous
satisfaire. Ils feront le sujet de la Lettre
suivante.

Je suis, &c.

*Des environs de l'isle de Terre-Neuve,
ce 13 Juillet 1747.*



L E T T R E X C V I .

SUITE DE LA BAYE D'HUDSON.

LE desir que nous montrâmes tous,
 de connoître un pays où nous com-
 ptions faire quelque séjour, ne tarda pas
 à être rempli; car le soir même l'Anglois
 reprit ainsi sa narration. « Nous résolu-
 » mes de visiter la côte du Nord; mais
 » nous fûmes jettés par la marée, sur
 » une chaîne de rochers, où nous crû-
 » mes notre perte inévitable. Dans cet
 » extrême péril, nous dûmes notre sa-
 » lut aux Esquimaux qui vinrent à no-
 » tre secours. Ils s'approcherent de
 » nous dans leurs canots; & loin de
 » tirer le moindre avantage de notre
 » malheur, ils nous rendirent d'im-
 » portans services. Non-seulement ils
 » ne s'éloignerent point, que nous ne
 » fussions délivrés; mais un vieillard,
 » qui paroïssoit connoître ces écueils,
 » se mit devant nous avec son canot,
 » & nous servit de guide. Ainsi, tout
 » ce qu'on lit du caractère de ces peu-

rames tous,
 à nous com-
 me tarda pas
 ne l'Anglois
 tous résolu-
 Nord; mais
 marée, sur
 à nous crû-
 e. Dans cet
 es notre fa-
 nrent à no-
 cherent de
 & loin de
 e de notre
 irent d'im-
 ulement ils
 ue nous ne
 n vieillard,
 es écueils,
 son canot,
 Ainsi, tout
 de ces peu-

» ples dans plusieurs Relations, ne
 » s'accordé point avec le témoignage
 » que je suis obligé de rendre à leur
 » humanité.

» Nous n'eumes pas moins d'admira-
 » tion pour leur industrie. Au défaut de
 » fer, leurs arcs, leurs flèches, leurs har-
 » pons sont garnis de dents, d'os, ou de
 » cornes d'animaux marins, avec lesquels
 » ils fabriquent jusqu'à des haches, des
 » couteaux, & d'autres ustensiles. On a
 » peine à concevoir avec quelle dexté-
 » rité, ils sçavent employer des matieres
 » qui paroissent si peu propres à de pa-
 » reils usages. Ils s'en servent également
 » pour se faire des aiguilles; & leurs
 » habits ne sont pas mal cousus. Par
 » là conformité de leur langage, de
 » leurs mœurs & de leur figure, je
 » crois qu'ils n'ont fait originairement
 » qu'un même peuple, avec les Esqui-
 » maux que nous avions rencontrés à
 » l'entrée du détroit d'Hudson. S'il y
 » a entr'eux quelque différence, elle
 » est entièrement à l'avantage de ceux
 » qui habitent le fond de la baye. Ils
 » sont généralement plus industrieux,
 » plus affables, & mieux policés. Leurs
 » habits sont, pour l'ordinaire, bordés de

» bandes de cuir , çoupées en fran-
 » ges , & ornées de dents de jeunes
 » faons. Leurs bonnets font faits de
 » queue de buffe , dont le poil leur
 » couvre le visage , comme une cheve-
 » lure qui leur tomberoit sur les yeux.
 » Cette coëffure leur donne un air af-
 » freux & barbare ; mais elle leur est
 » très-utile contre les cousins & autres
 » moucherons , dont ils ne sçavent se
 » garantir que de cette maniere. Les
 » femmes ne garnissent pas leurs bottines
 » de côtes de baleines , pour y pratiquer
 » des especes de berceau , comme les
 » autres Esquimaux : elles portent leurs
 » enfans sur leur dos , dans un capa-
 » chon qui tient à la robe ; & ceux-ci
 » ont , comme leurs meres , un bonnet
 » de poil , contre la piquûre des in-
 » sectes.

» Lorsque ces peuples se mettent en
 » mer pour la pêche , ils prennent ,
 » dans leurs canots , une vessie pleine
 » d'huile de poisson , dont ils boivent
 » avec autant de délices , que nos ma-
 » rins dans une bouteille d'eau-de-vie.
 » Quand ils ont vuïdé la vessie , ils la
 » sucuent & la pressent entre leurs dents
 » avec une sorte de volupté. Ils usent

» de
 » lan
 » auf
 » pos
 » je v
 » ou
 » d'oi
 » lum
 » liere
 » de l
 » chac
 » piéc
 » auto
 » cord
 » bout
 » avec
 » ven
 » quel
 » fert c
 » Je
 » jalou
 » certa
 » lontie
 » que l
 » roien
 » tion.
 » de cr
 » gend
 » cela,

» de cette même huile pour leurs
» lampes, qui sont faites de pierres,
» aussi adroitement creusées, qu'il est
» possible, avec les instrumens dont
» je vous ai parlé. Au lieu de mèche
» ou de coton, ils se servent de fiente
» d'oie desséchée. Leur maniere d'al-
» lumer le feu me parut assez singu-
» liere : ils prennent deux morceaux
» de bois sec, percent un trou dans
» chacun, & y font entrer une autre
» pièce de bois, de forme cylindrique,
» autour de laquelle est attachée une
» corde. En tirant cette corde par le
» bout, ils font tourner le cylindre
» avec tant de rapidité, que le mou-
» vement met le feu au bois, avec le-
» quel ils allument la mouffe qui leur
» sert de mèche.

» Je ne sçais si les Esquimaux sont
» jaloux de leurs femmes; mais il est
» certain qu'ils les prostitueroient vo-
» lontiers aux étrangers, dans la pensée
» que les enfans, qui en naîtroient, se-
» roient supérieurs à ceux de leur na-
» tion. Ils portent la simplicité au point
» de croire, que chaque homme en-
» gendre exactement son pareil, &
» cela, dans le sens le plus littéral, c'est

324 SUITE DE LA BAYE

„ à-dire, que le fils d'un capitaine, par
 „ exemple, doit, selon eux, devenir
 „ capitaine; & ainsi du reste. Cette
 „ idée ridicule ne leur est point parti-
 „ culiere: nous voyons que dans nos
 „ climats policés d'Europe, on pense
 „ assez de la même façon. Y auroit-il,
 „ sans cela, tant d'emplois & de char-
 „ ges héréditaires? Un magistrat fait
 „ son fils magistrat; le fils d'un poëte
 „ se croit appellé à la poësie, &c.

„ En continuant nos recherches du
 „ côté du Nord, nous trouvâmes une
 „ ouverture qui, à l'entrée, n'étoit large
 „ que de trois ou quatre lieues. Elle le
 „ devenoit davantage, à mesure que
 „ nous y pénétrions; elle se rétrécissoit
 „ ensuite peu-à-peu, & s'élargissoit de
 „ nouveau. Mais nous craignîmes de
 „ nous engager plus avant, parce que
 „ nous trouvâmes l'eau moins fluide,
 „ plus froide & peu profonde. Il
 „ est très-probable que cette ouver-
 „ ture communique avec quelque
 „ grand lac dans l'intérieur des terres;
 „ & ce lac a peut-être une communica-
 „ tion dans l'Océan. Cette conjecture
 „ pourroit être appuyée sur ce que le
 „ courant de la marée y va plus vite de

pitaine, par
x, devenir
este. Cette
point parti-
e dans nos
, on pense
Y auroit-il,
& de char-
agistrat fait
d'un poëte
ie, &c.

herches du
vâmes une
'étoit large
ues. Elle le
mesure que
rétrecissoit
argissoit de
gnîmes de
parce que
ins fluide,
fonde. Il
tte ouver-
quelque
des terres;
mmunica-
conjecture
ce que le
lus vite de

„ moitié, que dans la Tamise. Il pa-
„ roit néanmoins, que l'eau étant plus
„ douce, c'est une raison contre la
„ probabilité du passage. Mais si par
„ hazard cette eau n'avoit de douceur
„ qu'à sa surface, cette conclusion au-
„ roit peu de force; puisqu'étant
„ alors dans la saison où les neiges se
„ fondent & coulent dans la mer,
„ de toutes les parties des terres voi-
„ fines, ce n'étoit pas une chose ex-
„ traordinaire de la trouver adoucie,
„ comme, après les grandes pluies,
„ cela arrive dans la mer Baltique.

„ L'endroit où nous espérions le plus
„ de trouver ce fameux passage, a été
„ nommé *le détroit de Wager*. La partie
„ la plus étroite est entre le promontoire
„ de Montaigu, & le cap d'Obs: le cou-
„ rant de la marée y a toute l'impétuo-
„ sité des eaux d'une écluse. Quand
„ nous y arrivâmes, nous ne fûmes plus
„ maîtres de notre vaisseau; & la rapi-
„ dité des flots lui fit faire quatre ou-
„ cinq tours, malgré tous les efforts
„ de l'équipage. Figurez-vous une mer
„ furieuse, fumante, bouillonnante,
„ écumante, & tournant en rond,
„ comme un torrent impétueux, brisé

326 SUITE DE LA BAYE

„ par une multitude de rochers : ce qui
 „ paroît néanmoins n'avoir ici d'autre
 „ cause , que l'étrécissement du canal ,
 „ à proportion de la masse énorme
 „ d'eau qui y passe. Quantité de gros
 „ glaçons y entrèrent après nous ;
 „ & quoique nous eussions déjà fait
 „ beaucoup de chemin , la force & la
 „ rapidité du courant les emportoit
 „ quelquefois à notre proue , & les
 „ ramenoit ensuite à la poupe. Nous
 „ fîmes environ trois heures dans cette
 „ situation ; mais lorsque le canal de-
 „ vint plus large , nous nous trouvâ-
 „ mes en sûreté.

„ Ayant découvert un lieu favorable
 „ pour mettre notre vaisseau , nous
 „ continuâmes nos recherches avec le
 „ secours de nos chaloupes. Le détroit ,
 „ qui alloit toujours en diminuant ,
 „ n'eut bientôt plus qu'une lieue de lar-
 „ geur. Nous fîmes allarmés par un
 „ bruit affreux , qui paroissoit celui
 „ d'une grande cataracte. La côte étoit
 „ hérissée de rochers , & fort escarpée.
 „ Nous descendîmes de la chaloupe ; &
 „ en montant ces hauteurs , nous eûmes
 „ le spectacle le plus majestueux , mais ,
 „ en même tems , le plus terrible & le

„ plu
 „ pe
 „ ch
 „ tac
 „ cas
 „ en
 „ fust
 „ pré
 „ gu
 „ Ma
 „ froi
 „ nat
 „ de
 „ pie
 „ met
 „ rou
 „ l'en
 „ M
 „ & n
 „ déco
 „ nos
 „ noit
 „ trou
 „ n'av
 „ geur
 „ & fa
 „ disti
 „ catar
 „ cinq

rs: ce qui
ci d'autre
du canal,
énorme
é de gros
s nous;
déjà fait
orce & la
importoit
, & les
oe. Nous
ans cette
canal de-
trouvâ-

avorable
i, nous
s avec le
e détroit,
minuant,
ne de lar-
par un
oit celui
ôte étoit
escarpée.
oupe; &
s eûmes
x, mais,
ble & le

D'HUDSON. 327

„ plus effrayant, dont aucun mortel ait
„ peut-être jamais été frappé. Des ro-
„ chers aigus sembloient prêts à se dé-
„ tacher & à tomber sur nos têtes. Des
„ cascades d'eau rouloient de précipices
„ en précipices; d'énormes glaçons
„ suspendus les uns derriere les autres,
„ présentoient comme des tuyaux d'or-
„ gues d'une grandeur monstrueuse.
„ Mais ce qui nous causa le plus d'ef-
„ froi, sur ce théâtre des débris de la
„ nature, c'étoient de gros monceaux
„ de roc brisés, que nous vîmes à nos
„ pieds, & qui, détachés de leur som-
„ met par la force du froid, avoient
„ roulé de côteau en côteau, jusqu'à
„ l'endroit où ils s'étoient arrêtés.

„ Nous descendîmes sur le rivage;
„ & nous ne fûmes pas long-tems sans
„ découvrir que le bruit étonnant, dont
„ nos oreilles avoient été frappées, ve-
„ noit de ce que le flot de la marée se
„ trouvoit resserré dans un passage qui
„ n'avoit pas plus de trente toises de lar-
„ geur. La masse d'eau étoit prodigieuse,
„ & sa rapidité surprenante. Nous vîmes
„ distinctement, qu'au-delà de cette
„ cataracte, le détroit s'élargissoit de
„ cinq à six lieues; ce qui nous fit

» concevoir de grandes espérances pour
 » le passage.

» Pendant que nous étions dans cet
 » endroit, trois Indiens vinrent à nous
 » dans des canots ; & nous jugeâmes
 » par leurs manieres, que c'étoient les
 » mêmes peuples que nous avions vus
 » sur les autres parties de cette côte ;
 » mais ils étoient beaucoup plus petits.
 » Nous remarquâmes avec étonne-
 » ment, qu'à mesure que nous avan-
 » çions vers le Nord, tout y diminueoit
 » de grandeur. Les arbres même ne
 » deviennent à la fin, que des arbrustes ;
 » & au-delà du soixante-septieme dé-
 » gré, on ne rencontre plus aucune
 » créature humaine. Ces sauvages nous
 » parurent d'abord un peu timides ; &
 » nous étions vraisemblablement les
 » premiers Européens qu'ils eussent ja-
 » mais vus. Mais, encouragés par nos
 » careffes, ils devinrent plus hardis,
 » & entrèrent en commerce avec nous.
 » Nous leur fîmes entendre que nous
 » avions besoin de gibier ; ils retour-
 » nerent promptement à terre, & nous
 » en apportèrent une bonne provision.
 » C'étoient diverses sortes de viandes
 » séchées au feu, & quelques pièces

» frai
 » me
 » avo
 » très
 » N
 » & n
 » des
 » mai
 » gen
 » qu'i
 » rem
 » que
 » ne c
 » conf
 » cer à
 » troi
 » que
 » face
 » bien
 » trent
 » été c
 » que
 » que c
 » expé
 » ces ;
 » succè
 » nous
 » soir m
 » pris j

YE
ances pour
s dans cet
ent à nous
jugeâmes
étoient les
vions vus
tre côte ;
lus petits.
étonne-
ous avan-
liminuoit
même ne
arbuftes ;
ieme dé-
s aucune.
ges nous
ides ; &
nent les
uffent ja-
par nos
hardis ,
ec nous.
que nous
s retour-
& nous
rovision.
viandes
s pièces

D'HUDSON.

329

» fraîches de chair de buffe. Nous eû-
» mes à bon marché tout ce qu'ils
» avoient apporté ; & ils se retirèrent
» très-fatisfaits.

» Nous suivîmes toujours le détroit ;
» & nous y rencontrions fréquemment
» des baleines & des chiens marins ;
» mais la plus grande partie de nos
» gens étoit très-déconcertée ; parce
» qu'ils trouvoient l'eau presqu'entiè-
» rement douce ; ce qui sembloit indi-
» quer que cette extrémité du canal
» ne communiquoit à aucune mer , &
» conséquemment , qu'il falloit renon-
» cer à découvrir un passage par le dé-
» troit de Wager. Comme je pensois
» que cette douceur n'étoit qu'à la sur-
» face , je laissai tomber une bouteille
» bien bouchée , à la profondeur de
» trente brasses ; & le bouchon en ayant
» été enlevé , elle se remplit d'eau ,
» que nous trouvâmes aussi salée , que
» que celle du milieu de l'Océan. Mon
» expérience fit renaître nos espéran-
» ces ; mais cette lueur d'un heureux
» succès fut bientôt évanouie ; car
» nous eûmes le chagrin de voir , le
» soir même , que ce que nous avions
» pris jusqu'alors pour un détroit , se

» terminoit par deux petites rivieres
 » non navigables, dont l'une venoit
 » d'un grand lac, qui n'étoit qu'à quel-
 » ques lieues de distance.

» Il fallut donc abandonner cette
 » entreprise; & nous ne songeâmes
 » plus qu'à aller rejoindre nos vais-
 » seaux, pour retourner en Angleterre:
 » non que nous fussions persuadés de
 » l'impossibilité d'un passage à quel-
 » qu'autre Océan; car, dans mon par-
 » ticulier, je n'ai jamais douté de son
 » existence; & les preuves sur les-
 » quelles je me fonde, me paroissent
 » aussi convaincantes, qu'on peut le
 » desirer dans une pareille matiere.
 » Premièrement, c'est un fait incon-
 » testable que, dans tous les pays de
 » peu d'étendue, soit isles, ou pres-
 » qu'isles, il n'y a presque jamais de gros
 » arbres, & qu'on n'y remarque que des
 » bois taillis & des arbrisseaux; quoique
 » dans le continent situé au même degré
 » de latitude, il y ait des arbres très-
 » beaux & très-grands. On peut con-
 » clure de-là, que tout pays qui manque
 » de gros bois, dans un climat où l'on
 » sçait qu'il en vient abondamment, a
 » nécessairement la mer des deux côtés.

» Or
 » ver
 » bay
 » le M
 » géta
 » deg
 » d'ar
 » arbu
 » pas d
 » plus
 » éten
 » séren
 » par l
 » J'a
 » que
 » noier
 » petit
 » conv
 » fumé
 » pas i
 » semb
 » régio
 » c'est-
 » Tr
 » mém
 » res. P
 » des c
 » ont,
 » mont

AYE
es rivieres
ne venoit
qu'à quel-

ner cette
fongeâmes
nos vaif-
ngleterre:
rftuadés de
e à quel-
s mon par-
té de fon
s fur les
paroiffent
n peut le
e matiere.
ait incon-
s pays de
ou pref-
ais de gros
ne que des
; quoique
ême degré
bres très-
peut con-
i manque
at où l'on
nment, a
eux côtés.

D'HUDSON.

331

» Or, comme je l'ai déjà fait obser-
» ver, dans les lieux qui bordent la
» baye d'Hudson, en avançant vers
» le Nord, toutes les productions vé-
» gétales diminuent fenfiblement & par
» degrés; enforte qu'à la fin, au lieu
» d'arbres, on ne trouve plus que des
» arbuftes. On fçait cependant, à n'en
» pas douter, qu'à des latitudes beaucoup
» plus avancées, il y a des forêts très-
» étendues. Peut-on expliquer une dif-
» férence fi marquée autrement, que
» par le voifinage de quelque mer ?

» J'ai remarqué, en fecond lieu;
» que les vents de nord-oueft ame-
» noient avec eux, beaucoup de cette
» petite neige, en laquelle le froid
» convertit ce qu'on appelle ici les
» *fumées de gelée*. Ne pourroit-on
» pas inférer de-là, avec aflez de vrai-
» femblance, qu'au nord-oueft de cette
» région, il y a une groffe masse d'eau,
» c'est-à-dire quelqu'Océan ?

» Troifiemement, la figure du pays
» même fournit de nouvelles conjectu-
» res. Perfonne n'ignore que la plûpart
» des contrées situées entre deux mers,
» ont, au milieu, une chaîne de hautes
» montagnes, ou de collines, & des

» deux côtés, une pente : or, ce pays
 » est précisément dans le même cas. Il
 » est bas à l'entrée de la baye ; & à
 » mesure qu'on fait du chemin, on voit
 » des montagnes s'élever les unes der-
 » rière les autres. Lorsqu'on est fort
 » avant dans la baye, on distingue une
 » déclinaison vers le côté opposé.

» Enfin, le rapport des Esquimaux fa-
 » vorise mon opinion : ils assurent tous
 » unanimement, qu'il y a une grande
 » mer à peu de distance de leur pays,
 » vers le coucher du soleil, sur laquelle
 » ils disent avoir vu des vaisseaux mon-
 » tés par des hommes qui avoient de
 » grandes barbes, & qui portoient des
 » bonnets. Quelques-uns même de ces
 » sauvages, qui n'avoient jamais vu de
 » nos navires, en ont dessiné des figures
 » à leur maniere.

» Mais ce n'est pas assez, dit notre
 » Anglois, de prouver que cette terre a
 » la mer des deux côtés ; il faut encore
 » faire voir que ces deux mers se com-
 » muniquent, & qu'il y a un passage
 » qui mène de l'une à l'autre. Je dis
 » plus : ce passage doit être court, ou-
 » vert & commode. En effet, les ma-
 » rées viennent des grands Océans,

» ou
 » Elles
 » mers
 » ont p
 » droit
 » l'Océ
 » Les r
 » qui
 » visibl
 » nent
 » la m
 » tique
 » ou b
 » les flu
 » point
 » ble,
 » tes,
 » dans
 » & qu
 » basses
 » lieux
 » posan
 » point
 » autre
 » ouest
 » une r
 » ne co
 » par le
 » cas,

r, ce pays
me cas. Il
aye ; & à
n, on voit
unes der-
est fort
ingue une
sofé.

animaux fa-
irent tous
ne grande
eur pays,
r laquelle
aux mon-
voient de
oient des
ne de ces
mais vu de
es figures

dit notre
te terre a
t encore
se com-
a passage
e. Je dis
ourt, ou-
lès ma-
Océans,

» ou des grandes collections d'eau.
» Elles entrent plus ou moins dans les
» mers particulieres, selon que celles-ci
» ont plus ou moins d'ouverture, à l'en-
» droit de leur communication avec
» l'Océan, d'où les marées viennent.
» Les mers enclavées dans les terres, &
» qui n'ont point de communication
» visible avec l'Océan, ou qui n'y tien-
» nent que par un seul passage, comme
» la mer Méditerranée & la mer Bal-
» tique, n'ont presque point de marée ;
» ou bien, ce qui revient au même,
» les flux & reflux ne s'y font presque
» point sentir. Il est encore incontestable,
» que les marées sont plus hau-
» tes, & viennent de meilleure heure
» dans les endroits voisins de l'Océan,
» & qu'au contraire, elles sont plus
» basses, & arrivent plus tard, dans les
» lieux les plus éloignés. Ainsi, en sup-
» posant que la baye d'Hudson n'ait
» point de communication avec une
» autre mer, par un passage au nord-
» ouest, on doit la regarder comme
» une mer enclavée dans le pays, qui
» ne communique avec l'Océan, que
» par le détroit d'Hudson. Dans ce
» cas, il faut que les marées soient

» plus hautes au commencement de la
 » baye , & aillent toujours en dimi-
 » nuant , à mesure qu'on avance vers
 » le nord-ouest.

» Or, continue notre Anglois, c'est
 » précisément tout le contraire que nous
 » avons observé. En fondant la marée,
 » nous avons trouvé qu'elle montoit de
 » dix pieds au soixantieme degré de lati-
 » tude , de treize pieds au soixante-cin-
 » quieme , & toujours ainsi en augmen-
 » tant; ce qui montre évidemment, que
 » cette marée ne peut venir de l'Océan
 » par le détroit d'Hudson. Elle ne peut
 » pas venir non plus , de quelqu'autre
 » mer septentrionale , par le détroit de
 » Davis, parce que, dans ce détroit, la
 » marée monte à peine à huit pieds.
 » D'ailleurs le flux y vient du sud , au
 » lieu que dans la baye d'Hudson , il ar-
 » rive du nord : il faut donc qu'il y ait,
 » de ce côté-là , une ouverture , une
 » communication , un passage à une au-
 » tre mer. Mais, où ce passage est-il situé?
 » C'est ce que je n'ose décider , reprit
 » l'Anglois. Cependant, si je me livrois
 » à mes conjectures , je le placerois ,
 » ou dans le golfe de Chesterfield , ou
 » dans ce qu'on appelle *la baye de*

» *Reb*
 » la tr
 » hau
 » firm
 »
 » d'an
 » meu
 » trepr
 » on n
 » moir
 » vert
 » force
 » réali
 » qu'o
 » trepr
 » l'étah
 » à pro
 » desse
 » déper
 » tectio
 » sibles
 » auque
 » réuffi
 » seule
 » trava
 » reux.
 » faire
 » les pa
 » vraie

ement de la
s en dimi-
avance vers

glois, c'est
re que nous
t la marée,
montoit de
gré de lati-
ixante-cin-
en augmen-
ment, que
de l'Océan
lle ne peut
quelqu'autre
détroit de
détroit, la
nuit pieds.
du sud, au
lson, il ar-
qu'il y ait,
ure, une
e à une au-
est-il situé?
er, reprit
me livrois
blacerois,
field, ou
e baye de

» *Rebut.* La profondeur, la salure &
» la transparence de l'eau, jointes à la
» hauteur des marées, semblent con-
» firmer cette opinion.
» Si, depuis une longue suite
» d'années, qu'on cherche ce fa-
» meux passage, & qu'on a tant en-
» trepris d'expéditions pour le trouver,
» on n'a pas encore pu y parvenir, du
» moins n'a-t-on fait aucune décou-
» verte, qui combatte, avec quelque
» force, les raisons qui en prouvent la
» réalité. Toutes les connoissances
» qu'on s'est procurées par tant d'en-
» treprises, servent, au contraire, à
» l'établir de plus en plus. Il est donc
» à propos de ne pas abandonner un
» dessein, pour lequel on a tant fait de
» dépense, qui a toujours mérité la pro-
» tection & tous les encouragemens pos-
» sibles de la part du gouvernement, &
» auquel il manque si peu de chose pour
» réussir. Il ne faut peut-être plus qu'une
» seule expédition, pour voir tant de
» travaux couronnés par un succès heu-
» reux. Ce passage trouvé, doit néces-
» sairement ouvrir un commerce avec
» les pays situés des deux côtés. Il est
» vraisemblable qu'au nord-ouest de la

» mer, où il aboutit, il doit y avoir
 » plusieurs grandes régions, dans l'é-
 » tendue de plus de treize cens lieues.
 » Ces pays sont sans doute inconnus ;
 » & l'on ne sçait s'il y a un grand con-
 » tinent, ou si ce ne sont que des isles ;
 » mais si on s'en rapporte aux Relations
 » des Esquimaux, on en doit conclure
 » que ces pays sont peuplés; que les ha-
 » bitans sont civilisés, & que par confé-
 » quent, leur commerce pourroit nous
 » devenir très-utile, quoiqu'on ignore
 » en quelle espece de marchandise on
 » trafiqueroit avec eux. Il ne faudroit
 » que quelques voyages, pour se met-
 » tre bientôt au fait des besoins & des
 » productions de ces contrées incon-
 » nues.

» Outre ces avantages immédiate-
 » ment attachés à cette découverte, il y
 » en a d'accidentels, qui sont encore
 » très-considérables. Telle est, par exem-
 » ple, l'ouverture d'une route nouvelle
 » & aisée à la mer du Sud, ainsi qu'à ce
 » vaste Océan, compris entre l'Amé-
 » rique & l'Asie, dans lequel il y a
 » certainement plusieurs isles très-ri-
 » ches, qui n'ont jamais eu de com-
 » munication avec les Européens. On
 » auroit

» auroit
 » & pl
 » Japon
 » situés
 » Coré
 » Ma
 » blent
 » plufie
 » qu'il r
 » d'Hud
 » D'hab
 » décou
 » se mor
 » n'avoin
 » en esp
 » truire,
 » vaissea
 » de la b
 » s'y ren
 » qu'on
 » ne serv
 » une con
 » ble entr
 » mer du
 » Mais
 » fertation
 » la fuite
 » peu ; &
 » troit de
 Tome

BAYE
doit y avoir
s, dans l'é-
cens lieues.
e inconnus ;
grand con-
ue des isles ;
ux Relations
bit conclure
s que les ha-
e par consé-
urroit nous
l'on ignore
handise on
ne faudroit
our se met-
oins & des
ées incon-
mmédiate-
ouverte, il y
ont encore
, par exem-
e nouvelle
nfi qu'à ce
re l'Amé-
uel il y a
es très-ri-
de com-
éens. On
» auroit

D'HUDSON.

337

» auroit encore un chemin plus court
» & plus sûr aux isles placées à l'est du
» Japon, au Japon même, aux pays
» situés au-delà, de même qu'à la
» Corée & à la Chine, &c.
» Malgré toutes les raisons qui sem-
» blent prouver l'utilité de ce passage,
» plusieurs personnes doutent encore
» qu'il rendit la possession de la baye
» d'Hudson beaucoup plus importante.
» D'habiles marins croient que cette
» découverte, à laquelle les Anglois
» se montrent si animés, pourroit bien
» n'avoir pas tous les avantages qu'ils
» en esperent. On est obligé de conf-
» truire, d'une maniere particuliere, les
» vaisseaux destinés pour la navigation
» de la baye, à cause des glaces qui
» s'y rencontrent. Ainsi, en supposant
» qu'on vînt à trouver ce passage, il
» ne serviroit peut-être pas à établir
» une communication aisée & profita-
» ble entre l'Océan septentrional & la
» mer du Sud.
» Mais je m'apperçois que cette dis-
» sertation, qui m'a fait perdre de vue
» la suite de mon voyage, vous amuse
» peu ; & je reprends mon récit au dé-
» troit de Wager. Nous dirigeâmes

Tome VIII.

P.

338 SUITE DE LA BAYE

» notre navigation vers le Sud ; nous
 » laiffâmes à notre droite le cap Fry ,
 » l'isle de Marbre , la baye de Button ,
 » & vînmes débarquer au fort d'Yorck ,
 » situé sur la riviere de Nelson , à cinq
 » ou six lieues de son embouchure .

» Cette riviere , la plus considé-
 » rable de toute la baye d'Hudson ,
 » est navigable dans une grande éten-
 » due de son cours , & communique
 » avec les lacs qui sont derriere le
 » Canada . On pourroit y faire un com-
 » merce très-avantageux , en y fon-
 » dant des établissemens à trente ou
 » quarante lieues de son embouchure ,
 » où le climat est plus tempéré . Elle
 » est divisée en deux bras , qui for-
 » ment comme deux fleuves séparés ;
 » la branche méridionale se nomme la
 » *riviere de Haies* , & n'a pas moins
 » de deux lieues de largeur , lorsqu'elle
 » se joint à la baye . Ses rivages sont
 » bas , & couverts de bois de sapins ,
 » de peupliers , de bouleaux & de
 » saules . On y trouve une immense
 » quantité de cerfs , de lièvres , de la-
 » pins , d'oies , de canards , de cygnes ,
 » de perdrix , de faisans , de pluviers ,
 » & beaucoup d'autres oiseaux , dans

» la fai
 » une g
 » de di
 » Le
 » touré
 » cepté
 » un fr
 » il y a
 » répare
 » Le for
 » truit d
 » petits
 » mens
 » l'appar
 » posé d
 » sées. C
 » & le c
 » batterie
 » défend
 » tous les
 » nombre
 » fix per
 » néanmo
 » compag
 » nom de
 » C'est le
 » elle en
 » quarante
 » différent

» la saison qui leur est propre, avec
» une grande abondance de poissons
» de diverses especes.

» Le fort d'Yorck est lui-même en-
» touré de forêts de toutes parts, ex-
» cepté du côté de l'eau, qui présente
» un front découvert. Au sud-ouest,
» il y a un chantier pour construire &
» réparer les chaloupes & les barques.
» Le fort est un bâtiment carré, cons-
» truit de bois, & flanqué de quatre
» petits bastions, qui servent de loge-
» mens & de magasins. Dans l'un, est
» l'appartement du gouverneur, com-
» posé de plusieurs pièces toutes boi-
» sées. Chaque courtine a trois canons;
» & le tout est garni de palissades. La
» batterie qui commande la riviere, est
» défendue par un parapet; & lorsque
» tous les habitans sont rassemblés, leur
» nombre ne passe pas trente ou trente-
» six personnes. Cet établissement est
» néanmoins le plus important de la
» compagnie Angloise, qui porte le
» nom de *Compagnie de baye d'Hudson*.
» C'est le vrai centre de son commerce;
» elle en tire, chaque année, entre
» quarante & cinquante mille peaux de
» différentes sortes d'animaux, mais

340 SUITE DE LA BAYE

» principalement de castor. Les forts
» de Churchill, de S. Alban, & de la
» riviere de Moofe, qui appartiennent à
» cette même compagnie, n'ont rien de
» remarquable. Ils contiennent à peine
» chacun vingt habitans, qui, joints à
» ceux d'Yorck, ne font pas cent An-
» glois dans tout le pays.

» Pendant le peu de tems que j'ai
» vécu parmi eux, j'ai eu occasion de
» voir plusieurs fois les Esquimaux qui
» font au sud-ouest de la baye d'Hud-
» son, entre la riviere de Haies & le
» Canada. Ils ont les yeux noirs, &
» des cheveux déliés de la même cou-
» leur. Ils sont d'une caractère gai, affa-
» bles, bons amis, & d'une conduite
» pleine de droiture. Les hommes por-
» tent, en été, un habit large, d'une
» étoffe semblable à celle de nos cou-
» vertures de lit, qu'ils achètent des
» François ou des Anglois établis dans
» le voisinage. Ils ont des bôtines de
» cuir, si longues, qu'elles leur servent
» de culottes, avec des fouliers de la
» même matiere. Le vêtement des fem-
» mes ne differe de celui des hom-
» mes, qu'en ce qu'elles portent ordi-
» nairement un jupon, qui, en hyver,

» leur
» genre
» dinar
» loutre
» sont
» des c
» selles
» dans
» croie
» Ils
» vertes
» fauve
» cipale
» che,
» lon q
» favori
» raison
» des t
» roient
» à se m
» sur les
» sistance
» des an
» tuent
» peuve
» dans l'
» plus il
» multip
» sent tr

» leur descend un peu au-deffous des
 » genoux. Tous ces habits sont or-
 » dinairement de peaux de cerfs, de
 » loutres, ou de castors. Les manches
 » sont attachées sur les épaules avec
 » des cordons; enforte que leurs ais-
 » selles sont exposées à l'air, même
 » dans les plus grands froids; ce qu'ils
 » croient propre à entretenir la santé.

» Ils vivent dans des cabanes cou-
 » vertes de mousse & de peaux de bêtes
 » fauves. Comme ils s'occupent prin-
 » cipalement de la chasse & de la pê-
 » che, ils changent d'habitations, se-
 » lon qu'ils les trouvent plus ou moins
 » favorables. C'est pour cette même
 » raison, qu'ils ne vivent point en gran-
 » des troupes, parce qu'ils trouve-
 » roient difficilement à s'habiller &
 » à se nourrir. Ils ne comptent point
 » sur les fruits de la terré pour leur sub-
 » sistance, & ne vivent que de la chair
 » des animaux. Il y a des saisons, où ils
 » tuent plus de bêtes fauves, qu'ils ne
 » peuvent en consommer; & ils sont
 » dans l'opinion absurde & ridicule, que
 » plus ils en détruisent, plus elles se
 » multiplient. Quelquefois ils en lais-
 » sent trois ou quatre cens de mortes

342 SUITE DE LA BAYE

» dans la plaine, & n'en prennent que
 » les langues ; le reste pourrit sur la
 » terre, ou est dévoré par les oiseaux
 » de proie, & les animaux carnassiers.
 » En d'autres tems, ils les attaquent
 » dans l'eau, & en tuent des quantités
 » prodigieuses, qu'ils amènent sur des
 » radeaux dans nos habitations. Ces
 » bêtes traversent, au printems, une
 » étendue immense de pays, du sud
 » au nord, pour faire leurs petits dans
 » des endroits sûrs, c'est-à-dire, dans
 » des climats plus septentrionaux, &
 » presque entièrement inhabités. Elles
 » sont tourmentées dans la route, par
 » de gros mouchérons ; & pour les
 » éviter, elles se réfugient dans des
 » rivières ou dans des lacs, où les sau-
 » vages les tuent plus aisément.

» Parmi ces animaux de passage, les
 » plus considérables & les plus nom-
 » breux sont les cariboux, qui tien-
 » nent du cerf & de la renne. Ils
 » sont extrêmement légers, & ont les
 » ongles plats & fort larges, garnis
 » d'un poil rude entre-deux, qui les
 » empêche d'enfoncer dans la neige,
 » sur laquelle ils courent presque aussi
 » vite que sur la terre ; & les chemins

» qu'ils
 » que
 » de le
 » que
 » sur
 » ils la
 » dre
 » & d'
 » tour
 » qu'el
 » attaq
 » à cor
 » Ils
 » de po
 » sans
 » sert
 » avoir
 » avec
 » toute
 » com
 » cabar
 » leurs
 » ment
 » d'un
 » ment
 » qu'ils
 » gnen
 » Qu

YE
nnent que
rrit sur la
es oiseaux
arnassiers.
attaquent
quantités
nt sur des
ions. Ces
ms, une
, du sud
etits dans
lire, dans
onaux, &
tés. Elles
oute, par
pour les
dans des
où les sau-
nt.
assage, les
plus nom-
qui tien-
enne. Ils
& ont les
es, garnis
, qui les
la neige,
presqu'aussi
es chemins

» qu'ils y font, sont plus entre-coupés
» que les rues de Londres. La maniere
» de les prendre, est d'abbatre les arbres
» que les sauvages entassent les uns
» sur les autres, & entre lesquels
» ils laissent des ouvertures pour y ten-
» dre des pièges. Aux mois de Juillet
» & d'Août, ces mêmes troupes re-
» tournent du sud au nord; & lors-
» qu'elles repassent les rivieres, ils les
» attaquent facilement de leurs canots
» à coups de lance.

» Ils se nourrissent aussi d'oiseaux &
» de poissons. Ils font bouillir la viande
» sans assaisonnement; & la fausse leur
» sert de boisson. Quand ils peuvent
» avoir de l'eau-de-vie, ils en boivent
» avec délices, & se portent ensuite à
» toutes sortes d'excès. Ils se battent
» comme des furieux, brûlent leurs
» cabanes, abusent mutuellement de
» leurs femmes; & dans l'assoupisse-
» ment de l'yvresse, ils dorment autour
» d'un grand feu, se brûlent horrible-
» ment, ou se gelent de même, selon
» qu'ils s'approchent, ou qu'ils s'éloi-
» gnent trop du foyer.

» Quoique la plus grande partie de

344 SUITE DE LA BAYE

» leur vie soit employée à se procurer
 » ce dont ils ont besoin, ils n'ont pas
 » la prévoyance de se précautionner
 » contre les tems de disette. Ils consom-
 » ment généreusement leurs provi-
 » sions, lorsqu'elles sont abondantes,
 » sans penser jamais à les conserver
 » pour l'hyver. Il arrive souvent à ceux
 » qui viennent trafiquer dans les comp-
 » toirs de la baye, d'être obligés en
 » route, pour avoir compté sur des se-
 » cours qui ne se présentent point, de
 » faire griller les peaux qu'ils venoient
 » vendre, & de s'en nourrir; mais
 » quand ils se trouvent réduits à ces
 » cruelles extrémités, ils les supportent
 » avec une fermeté & une patience ad-
 » mirable. Il leur est très-ordinaire de
 » parcourir deux ou trois cens lieues,
 » dans le cœur même de l'hyver, sans
 » élever ni tente ni cabane, pour se
 » mettre à l'abri. Quand la nuit appro-
 » che, ils choisissent un petit terrain;
 » ils en ôtent la neige, l'entourent de
 » broffailles, y allument du feu, &
 » dorment entre le feu & les buissons,
 » du côté opposé au vent. S'ils se trou-
 » vent dans un lieu où il n'y ait pas de

» bois
 » & s'
 » moi
 » vent
 » L
 » sauva
 » visio
 » une
 » les é
 » étoit
 » d'ent
 » trafiq
 » gné,
 » ni gib
 » lui, f
 » une e
 » bord
 » pour
 » leur se
 » ressou
 » recou
 » ils se
 » voyag
 » l'habit
 » Indien
 » nétré
 » table
 » consta
 » gouve

procurer
 n'ont pas
 auctionner
 s'consom-
 rs provi-
 ndantes,
 conserver
 ent à ceux
 les comp-
 bligés en
 ur des se-
 oint, de
 venoient
 ir; mais
 uits à ces
 apportent
 tience ad-
 inaire de
 s lieues,
 ver, sans
 pour se
 uit appro-
 terrain;
 ourrent de
 feu, &
 buissons,
 ls se trou-
 ait pas de

» bois, ils font un trou dans la neige
 » & s'y couchent. Ce lit leur paroît
 » moins froid que l'air extérieur, ou le
 » vent, dont cette neige les garantit.
 » Les excès auxquels se portent ces
 » sauvages, lorsqu'ils manquent de pro-
 » visions, paroîtroient incroyables, si
 » une histoire bien connue dans tous
 » les établissemens Européens, n'en
 » étoit une preuve convaincante. Un
 » d'entr'eux allant, avec sa famille, pour
 » trafiquer dans un endroit fort éloi-
 » gné, eut le malheur de ne trouver
 » ni gibier ni poisson, & de se voir
 » lui, sa femme & ses enfans, réduits à
 » une extrême disette. Ils mangerent d'a-
 » bord les fourrures qu'ils apportent
 » pour commercer, & ensuite celles qui
 » leur servoient d'habits. Cette dernière
 » ressource leur manquant, ils eurent
 » recours à leurs propres enfans, dont
 » ils se nourrirent pendant le reste du
 » voyage. Quand ils furent arrivés à
 » l'habitation Angloise, le malheureux
 » Indien, dont le cœur paroissoit pé-
 » nétré de douleur, raconta sa lamen-
 » table histoire, avec toutes les cir-
 » constances les plus touchantes, au
 » gouverneur du fort. Mais cet officier,

346 SUITE DE LA BAYE

» à la honte de notre nation , & de
 » l'humanité , n'y répondit que par un
 » grand éclat de rire. Sur quoi le fau-
 » vage étonné , dit en Anglois cor-
 » rompu : Il n'y a pourtant pas trop là
 » de quoi rire , & se retira fort scan-
 » dalisé.

» Ces horribles repas leur sont si fa-
 » miliers , me dit le gouverneur (sans
 » doute afin de justifier son insensibilité)
 » que pour peu qu'on ait demeuré parmi
 » eux , on doit être habitué à ces sortes
 » de récits. Lorsqu'ils sont pressés par la
 » faim , les peres & les meres commen-
 » cent par tuer leurs enfans , les man-
 » gent ; & ensuite le plus fort des deux
 » mange l'autre. J'en ai connu un ,
 » qui , après avoir dévoré sa femme &
 » six enfans qu'il avoit d'elle , avouoit
 » que son cœur ne s'étoit attendri qu'au
 » dernier , parce qu'il l'aimoit plus que
 » les autres ; qu'en ouvrant la tête pour
 » en tirer la cervelle , il s'étoit senti
 » touché , & qu'il n'avoit pas eu la
 » force de lui casser les os , pour lui
 » fucer la moële.

» Ces exemples de cruauté s'accor-
 » dent peu avec une autre histoire arri-
 » vée dans le même tems , & qui pré-

» sente
 » terne
 » viere
 » de l'e
 » sa fen
 » par l
 » & ne
 » qu'un
 » fant.
 » pas c
 » femm
 » mais
 » leur
 » ploier
 » leque
 » utile
 » tend
 » fant a
 » mere
 » qu'éta
 » il do
 » de ch
 » avoir
 » jamai
 » s'être
 » moig
 » dans
 » noyé
 » Po

» sente un trait héroïque d'amour pa-
» ternel. Deux canots passant la ri-
» viere de Haies, arriverent au milieu
» de l'eau. L'un, qui portoit un Indien,
» sa femme & son enfant, fut renversé
» par les flots. L'autre étoit fort petit,
» & ne pouvoit sauver tout au plus,
» qu'une de ces personnes avec l'en-
» fant. Une contestation s'éleve; il n'est
» pas question entre l'homme & la
» femme, de mourir l'un pour l'autre,
» mais uniquement de sauver l'objet de
» leur affection commune. Ils em-
» ploient quelques momens à examiner
» lequel des deux peut être le plus
» utile à sa conservation. L'homme pré-
» tend que, dans un âge si tendre, l'en-
» fant a plus besoin du secours de sa
» mere; elle soutient, au contraire,
» qu'étant du même sexe que son pere,
» il doit apprendre de lui des leçons
» de chasse & de pêche. Ainsi, après
» avoir recommandé à son mari, de ne
» jamais négliger les soins paternels, &
» s'être donné réciproquement des té-
» moignages de tendresse, elle se jetta
» dans le fleuve, où elle fut bientôt
» noyée.

» Pour achever ce contraste d'hu-

» manité & de barbarie , qui entre
 » dans le caractère de ce peuple , je
 » rapporterai une coutume cruelle , qui
 » s'observe à l'égard des vieillards. Lors-
 » qu'ils sont parvenus à l'âge de cadu-
 » cité , leurs enfans sont obligés de les
 » étrangler ; & voici comme ils s'acquit-
 » tent de cet affreux devoir. Le vieillard
 » entre dans une fosse creusée exprès
 » pour lui servir de tombeau. Il s'entre-
 » tient , pendant quelque tems , de sang
 » froid , avec les assistans , en fumant une
 » pipe , & en buvant de l'eau-de-vie.
 » Quand il avertit que le moment est
 » venu , deux de ses enfans lui mettent
 » une corde autour du cou , & tirent
 » de toutes leurs forces , chacun de son
 » côté , jusqu'à ce qu'il soit mort. Ils
 » comblent de terre sa fosse , sur laquelle
 » ils élèvent une espee de monument
 » de pierre. Ceux qui n'ont point d'en-
 » fans , exigent cet horrible ministere de
 » leurs amis ; mais comme ce n'est point
 » un devoir , il arrive souvent qu'on leur
 » refuse ce service.

» Les habitans de cette côte sont
 » peu sujets aux maladies , & se gué-
 » rissent presque toujours par la sueur.
 » Ils ont une grande pierre , sur la-

» quel
 » qu'el
 » élève
 » petit
 » tienn
 » d'eau
 » Cett
 » des 8
 » tôt la
 » une r
 » que l
 » ils se
 » pores
 » gent
 » où ils
 » méth
 » & pa
 » contr
 » qu'ils
 » pour
 » n'est
 » fumé
 » très-g
 » La
 » vienn
 » nent
 » fortes
 » qu'ils
 » Franç

Y E
qui entre
euple, je
elle, qui
rds. Lors-
de cadu-
rés de les
s s'acquit-
e vieillard
ée exprès
Il s'entre-
, de sang
mant une
u-de-vie.
oment est
i mettent
& tirent
un de son
mort. Ils
r laquelle
onument
oint d'en-
nifistere de
'est point
qu'on leur

D' H U B S O N. 349

» quelle ils font du feu, jusqu'à ce
» qu'elle devienne toute rouge. Ils
» élèvent ensuite tout autour, une
» petite hutte bien fermée, & s'y
» tiennent nuds avec un vase plein
» d'eau, dont ils arrosent la pierre.
» Cette eau se change en vapeurs chau-
» des & humides, qui remplissent bien-
» tôt la cabane, & causent au malade
» une transpiration très-prompte. Lors-
» que la pierre commence à se refroidir,
» ils se hâtent de sortir, avant que leurs
» pores soient fermés; & ils se plon-
» gent sur le champ dans l'eau froide,
» où ils se roulent dans la neige. Cette
» méthode est généralement établie,
» & passe pour un remède infailible
» contre toute sorte de maux. Celui
» qu'ils emploient pour la colique &
» pour tous les désordres intestins,
» n'est pas moins singulier; c'est de la
» fumée de tabac, qu'ils avalent en
» très-grande quantité.

» La plûpart de leurs maladies ne
» viennent que du froid qu'ils pren-
» nent, après avoir bu des liqueurs
» fortes. C'est à nous autres Anglois,
» qu'ils ont cette obligation; car les
» François ont la prudence de ne ven-

côte font
z se gué-
la fueur.
, sur la-

350 SUITE DE LA BAYE

» dre à ces sauvages, aucune boisson
 » violente, dans la crainte de nuire à
 » leur tempérament, & conséquem-
 » ment à leur commerce, dont le succès
 » dépend toujours de la vigueur de ce
 » peuple, & de son adresse à la chasse.
 » Aussi voit-on que ceux qui vivent par-
 » mi nous, deviennent maigres, pe-
 » tits, foibles, indolens; au lieu que
 » ceux qui habitent près des François,
 » sont hardis, actifs & vigoureux. Il
 » n'y a point de comparaison à faire, de
 » la quantité de fourrures que les uns &
 » les autres apportent dans le négoce.

» Ces peuples sont guidés, dans leur
 » conduite, par une droiture naturelle,
 » qui les empêche de commettre aucun
 » acte de violence ou d'injustice. Ils
 » choisissent les chefs de chaque tribut
 » parmi les plus anciens de la nation,
 » & donnent la préférence à ceux qui
 » se sont distingués par leur habileté à
 » la chasse, par leur expérience dans
 » le commerce, & par leur valeur dans
 » les guerres fréquentes qu'ils ont avec
 » leurs voisins. Ces chefs gouvernent
 » toute la troupe, & distribuent les
 » différentes occupations domestiques;
 » mais leurs avis sont plutôt suivis par

» défé-
 » tion
 » libre
 » néral
 » de la
 » nada
 » ils se
 » n'on
 » ment
 » prem
 » mier
 » de r
 » mais
 » périm
 » leurs
 » ancie
 » comm
 » tous.
 » son,
 » une c
 » d'usag
 » pas fa
 » néann
 » voirs
 » lemen
 » soit p
 » pou
 » intro
 » quelq

» déference; que par aucune obliga-
» tion; car ce peuple est un des plus
» libres de la terre. C'est-là, en gé-
» néral, la forme de gouvernement
» de la plûpart des sauvages du Ca-
» nada, le pur naturalisme. En guerre,
» ils se donnent des capitaines, qui
» n'ont presque droit que de rallie-
» ment, & de marcher aux coups les
» premiers, & tout au plus, la pre-
» miere part au butin. Ils n'ont point
» de ministres ni de conseil d'état;
» mais les plus sages, les plus ex-
» périmentés, les plus illustres par
» leurs hauts faits, & sur-tout les plus
» anciens, s'assemblent & jugent en
» commun, & du bien & du mal de
» tous. Point d'autres loix que la rai-
» son, l'honneur, la conscience, &
» une certaine tradition de mœurs &
» d'usages, dont ils ne se départent
» pas facilement. S'en écarte qui veut
» néanmoins, ainsi que de tous les de-
» voirs de la société; car ils n'ont réel-
» lement point de voie de contrainte,
» soit pour punir les réfractaires, soit
» pour les contenir. Une jeune fille
» introduira la nuit, dans la cabane,
» quelqu'un qu'elle aime: le pere, la

352 SUITE DE LA BAYE

» mere, les freres lui diront : Ma fille,
 » ma sœur, tu as tort ; tu nous desho-
 » nores ; tu ne trouveras point de mari.
 » On le lui dira ; mais on ne fera que
 » le lui dire ; & si elle s'en moque,
 » personne ne s'en formalisera. Ils ont
 » bien des récompenses d'honneur, de
 » butin, de nourriture ; mais nulle sorte
 » de peine afflictive, même pour les
 » enfans. Ils les instruisent, mais ne
 » les châtient jamais. Les missionnaires
 » leur font des catéchismes, des ex-
 » hortations, des sermons ; mais point
 » de classes, point de collèges. Des pré-
 » dicateurs, tant qu'on en veut ; mais
 » point de maîtres. Ils chérissent ces
 » missionnaires comme des peres, ja-
 » mais comme des législateurs ni com-
 » me des chefs. Quand ils ont un mau-
 » vais sujet, quelqu'un s'enivre & va
 » le tuer ; & l'homicide est impuni.
 » Une nation vient de faire la paix en
 » règle avec une autre nation. Ce traité
 » le plus solennel, accompagné de ser-
 » mens, de gages, d'ôtages, de présens,
 » ne plaît pas à tout le monde, ne fut-ce
 » qu'à un seul étourdi de vingt ans. Ce-
 » lui-ci dit à ceux qui l'ont fait, qu'il n'est
 » pas de valeur ; qu'il va le rompre. Tu as

» tort, m
 » une m
 » mais c
 » per un
 » ce trop
 » quant
 » vérité
 » vant ;
 » cette r
 » Tel
 » la plûp
 » monde
 » qui hab
 » de Hai
 » bonté
 » me l'a
 » parlent
 » en son
 » d'un to
 » monier
 » si confu
 » à cette
 » tent un
 » tent co
 » de tout
 » n'ai pas
 » aucun l
 » Lors
 » quelque

» tort, mon frere, lui dit-on ; tu nous feras
 » une mauvaise affaire. On lui dit cela ;
 » mais on le laisse faire. Il part ; va cou-
 » per une chevelure ennemie, apporte
 » ce trophée dans l'habitation, en se mo-
 » quant des anciens. On le blâme à la
 » vérité , mais pas plus fort qu'aupara-
 » vant ; & l'on se dispose à soutenir
 » cette nouvelle guerre.

» Tel est le caractère national de
 » la plûpart des sauvages du nouveau
 » monde. A l'égard de la religion, ceux
 » qui habitent les environs de la riviere
 » de Haies, reconnoissent un Être d'une
 » bonté infinie, qu'ils regardent com-
 » me l'auteur de tout bien. Ils n'en
 » parlent qu'avec respect, & chantent,
 » en son honneur, une espece d'hymne
 » d'un ton grave, & même assez har-
 » monieux ; mais leurs opinions sont
 » si confuses, qu'on ne comprend rien
 » à cette espece de culte. Ils admet-
 » tent un autre Être, qu'ils représen-
 » tent comme la source & l'instrument
 » de toutes sortes de maux ; mais je
 » n'ai pas remarqué qu'ils lui rendissent
 » aucun hommage.

» Lorsque ces gens rencontrent
 » quelque tombeau dans leurs voyages,

» ils le regardent comme un présage de
 » quelqu'accident funeste. Pour le dé-
 » tourner, ils mettent une pierre sur la
 » tombe, & continuent leur chemin.
 » Il ya, parmi eux, des troupes de char-
 » latans qui achètent des Anglois toutes
 » sortes de drogues, comme du sucre,
 » du gingembre, de la réglisse, des épi-
 » ceries, des graines pour le jardinage,
 » du tabac en poudre, & débitent tout
 » cela, en petites portions, qu'ils ven-
 » dent comme des remedes, ou com-
 » me des spécifiques pour la pêche, la
 » chasse, les combats, &c. Ce sont les
 » Anglois de la baye d'Hudson, qui,
 » pour leur intérêt, ont attribué ces
 » vertus à leurs marchandises; & je ne
 » puis dissimuler, qu'un tiers du com-
 » merce de cette contrée, dépend au-
 » jourd'hui de ces charlatans. Ils trom-
 » pent leurs propres amis, & abusent
 » de la simplicité de ces bonnes gens,
 » en troquant ces fausses drogues pour
 » de bonnes fourrures, que ces im-
 » posteurs viennent ensuite trafiquer
 » parmi nous.

» Ces sauvages ont fort peu d'égards
 » pour le beau sexe, si les femmes de
 » ce pays méritent qu'on les appelle

» ain
 » quar
 » croi
 » gard
 » boir
 » les o
 » d'un
 » gner
 » peuv
 » n'est
 » où la
 » lorfq
 » nos l
 » cour
 » vérité
 » nels,
 » famil
 » pays
 » & l'a
 » foi da
 » No
 » les au
 » gulier
 » croup
 » nent
 » ples e
 » defag
 » mais t
 » assez

n présage de
 Pour le dé-
 pierre sur la
 leur chemin.
 pes de char-
 glois toutes
 e du sucre,
 ffe, des épi-
 e jardinage,
 ébitent tout
 qu'ils ven-
 s, ou com-
 a pêche, la
 Ce sont les
 dson, qui,
 attribué ces
 es; & je ne
 s du com-
 dépend au-
 s. Ils trom-
 & abusent
 nes gens,
 gues pour
 e ces in-
 trafiquer
 u d'égards
 emmes de
 es appelle

» ainsi. Ils se trouvent fort offensés,
 » quand quelqu'une d'elles s'avise de
 » croiser les genoux devant eux, & re-
 » gardent comme au-dessous d'eux, de
 » boire dans le même vase. Souvent ils
 » les obligent d'avorter, par le moyen
 » d'une certaine herbe, quand ils crai-
 » gnent d'avoir plus d'enfans qu'ils n'en
 » peuvent nourrir. Au reste, cet usage
 » n'est pas plus barbare qu'à la Chine,
 » où la loi permet de les faire mourir,
 » lorsqu'ils viennent au monde. Dans
 » nos États policés d'Europe, on a re-
 » cours à des expédiens plus doux, à la
 » vérité, quoique sans doute aussi crimi-
 » nels, pour prévenir la surcharge d'une
 » famille trop nombreuse. Dans tous les
 » pays du monde, il n'y a que l'aissance
 » & l'abondance, qui entrent de bonne
 » foi dans les vues de la nature.

» Nos sauvages diffèrent de toutes
 » les autres nations, par leur façon sin-
 » gulière d'uriner : les hommes s'ac-
 »roupissent; & les femmes se tien-
 » nent debout. Le langage de ces peu-
 » ples est guttural, sans être rude ni
 » désagréable. Ils ont peu de mots,
 » mais très-significatifs, & une manière
 » assez heureuse de rendre de nou-

356 SUITE DE LA BAYÉ

» velles idées par des termes compo-
» posés, qui expriment les qualités des
» choses, auxquelles ils veulent don-
» ner des noms.

» Ce qui attire principalement les
» Européens dans ces contrées, où la
» nature leur oppose tant d'obstacles,
» c'est la multitude des castors, des
» renards noirs & d'autres animaux qui
» leur fournissent les plus belles fourru-
» res, avec la certitude de se les procu-
» rer à peu de frais: c'est ce qu'on peut
» voir par le tarif d'échange pour les
» marchandises de la compagnie: dix
» bonnes peaux de castor pour un fusil;
» une peau pour une demi-livre de
» poudre; deux peaux pour peigne &
» miroir; cinq castors pour un habit
» rouge, six pour habit de femme, &c.
» On voit, par ce tarif, quel immense
» profit la compagnie Angloise pour-
» roit faire à la baye d'Hudson, si ce com-
» merce étoit bien soutenu. On n'y ga-
» gna pas d'abord moins de quatre cens
» pour cent; mais la paresse ou d'autres
» obstacles en arrêterent tellement les
» progrès, que les charges monterent
» bientôt plus haut que les retours.
» D'ailleurs les habitans ont plus de

» pench
» çois qu
» mieux
» tant p
» nêteté
» somma
» roit di
» nous p
» lieux o
» plantés
» fois tén
» facteur
» mettoit
» qu'il ve
» dre à t
» d'eau
» fournis
» difficile
» fixé par
» tifices,
» torquer
» qu'ils n
» dire, au
» Par
» cette ba
» principa
» qu'on d
» celles d
» amphibi

compo-
 alités des
 ent don-
 ment les
 es, où la
 obstacles,
 ors, des
 maux qui
 es fourru-
 es procu-
 on peut
 pour les
 nie : dix
 un fusil;
 livre de
 eigne &
 un habit
 me, &c.
 immente
 se pour-
 ce com-
 n n'y ga-
 atre cens
 d'autres
 ment les
 onterent
 retours.
 plus de

penchant à trafiquer avec les Fran-
 çois qu'avec nous, parce qu'ils payent
 mieux, & sont plus polis. En met-
 tant plus de justice & plus d'hon-
 nêteté dans notre négoce, la con-
 sommation de nos marchandises se-
 roit dix fois plus grande; & bientôt
 nous prendrions l'ascendant, dans des
 lieux où les François nous ont sup-
 plantés. J'ai moi-même été plusieurs
 fois témoins de la fripponnerie de nos
 facteurs & de nos employés. L'un
 mettoit le pouce dans la mesure, lors-
 qu'il vendoit aux sauvages de la pou-
 dre à tirer. L'autre mêloit un quart
 d'eau dans l'eau-de-vie qu'il leur
 fournissoit. D'ailleurs ils ne font pas
 difficulté de vendre au-dessus du prix
 fixé par la compagnie; & par ces ar-
 tifices, joints aux présens qu'ils ex-
 torquent des habitans, ils gagnent ce
 qu'ils nomment *le surplus*; c'est-à-
 dire, au-delà d'un tiers de profit.

Par la nature du commerce de
 cette baye, vous voyez qu'il consiste
 principalement en peaux de castor,
 qu'on dit même être meilleures que
 celles du Canada. Ces quadrupèdes
 amphibies, qui, dans les pays de

358 SUITE DE LA BAYE

» ferts, se réunissent pour vivre en so-
 » ciété, offrent autant d'industrie dans
 » la construction de leurs édifices, que
 » d'intelligence dans la maniere de se
 » gouverner. Les plus grands castors
 » ont un peu moins de quatre pieds de
 » long, & ne pesent guères plus de
 » soixante livres. Leur couleur est dif-
 » férente, suivant les divers climats
 » qu'ils habitent. Dans les quartiers du
 » nord les plus reculés, ils sont ordi-
 » nairement tout-à-fait noirs; ils de-
 » viennent bruns, à mesure qu'ils
 » avancent vers le sud. Il y en a de
 » blancs; mais ils sont rares. Plus ils sont
 » noirs, moins ils ont de poil; & par
 » conséquent leur dépouille est moins
 » estimée. Ce poil est de deux sortes
 » par tout le corps; le poil long, & le
 » duvet. Ce dernier, qui est extrême-
 » ment fin, serré & haut d'un pouce,
 » sert à conserver la chaleur de l'animal.
 » C'est aussi celui qu'on emploie dans
 » les fabriques. On ne fait de l'autre
 » aucun usage: il préserve le duvet de
 » la boue & de l'humidité; peut-être
 » aussi aide-t-il le castor à nager.

» La tête de cet amphibie paroît
 » presque quarrée; ses oreilles sont ron-

» des &
 » & fan
 » petits
 » boucl
 » dents
 » deux
 » les éc
 » molain
 » sont,
 » instrum
 » per le
 » les tra
 » périeu
 » mi de
 » plus d
 » croiser
 » les deu
 » seaux.
 » tout ce
 » comme
 » égale à
 » en font
 » armés c
 » pieds d
 » membra
 » res com
 » la déma
 » mais il
 » est sur-to

AYE
ivre en so-
lustrie dans
lifices, que
niere de se
nds castors
re pieds de
es plus de
eur est dif-
ers climats
quartiers du
sont ordi-
s; ils de-
ure qu'ils
y en a de
plus ils sont
il; & par
est moins
eux fortes
ong, & le
extrême-
n pouce,
e l'animal.
loie dans
de l'autre
duvet de
peut-être
ger.
ie paroît
sont ron-

D'HUDSON.

359

» des & fort courtes, velues en dehors,
» & sans poil en dedans. Ses yeux sont
» petits, son museau allongé, & sa
» bouche armée en devant, de quatre
» dents incisives, fortes & tranchantes,
» deux en haut & deux en bas, comme
» les écureuils. Il a de plus huit dents
» molaires à chaque mâchoire, qui
» sont, avec les quatre autres, les seuls
» instrumens dont il se sert pour cou-
» per les arbres, les abbatre, &
» les traîner. Les dents incisives su-
» périeures ont deux pouces & de-
» mi de long; les inférieures en ont
» plus de trois; & celles du haut se
» croisent avec celles du bas, comme
» les deux branches d'une paire de ci-
» seaux. Ses jambes sont courtes, sur-
» tout celles du devant, dont il se sert
» comme de main, avec une adresse
» égale à celle de l'écureuil. Les doigts
» en sont bien séparés, bien divisés, &
» armés d'ongles longs & pointus. Les
» pieds de derriere sont plats, garnis de
» membranes qui lui servent de nageoi-
» res comme à l'oie, dont le castor a aussi
» la démarche quand il est sur la terre;
» mais il nage parfaitement. Sa queue
» est sur-tout très-remarquable, & très-

» appropriée aux usages qu'il en fait :
 » elle est longue , un peu platte , toute
 » couverte d'écaillés , garnie de mus-
 » cles vigoureux , & toujours humec-
 » tée d'huile & de graisse qui empêche
 » l'humidité de pénétrer.

» On m'a dit que les médecins de
 » Paris avoient rangé ce quadrupède
 » dans la classe des poissons , & les théo-
 » logiens , dans celles des animaux dont
 » la chair peut être mangée les jours
 » maigres. Elle conserve un goût sau-
 » vage , qu'elle ne perd qu'après avoir
 » été cuite à l'eau. Avec cette prépara-
 » tion , elle prend une si bonne qua-
 » lité , qu'il n'y a point de viande plus
 » légère , plus délicate & plus saine.
 » L'habitude qu'a cet animal , de tenir
 » continuellement sa queue , & toutes
 » les parties postérieures du corps dans
 » l'eau , paroît avoir changé la nature
 » de sa chair. Celle des parties anté-
 » rieures , jusqu'aux reins , a le goût ,
 » la consistance de celle des animaux
 » de la terre & de l'air : celle des cuisses
 » & de la queue , a toutes les qualités
 » de celle du poisson. Lorsqu'elle est
 » bouillie , elle demande quelque chose
 » qui en relève le goût ; mais , à la
 » broche,

» broche
 » prêt.
 » Les
 » ne pa
 » elles f
 » de l'a
 » qu'elle
 » pece
 » médec
 » ble à u
 » de co
 » forte &
 » dégoût
 » ches p
 » quadru
 » emploie
 » se graif
 » l'humid
 » elle est
 » vieilliffa
 » & d'aut
 » d'une c
 » s'en fer
 » tionis hy
 » qu'une
 » naigre ,
 » castoreu
 » l'assoupi
 » peurs du
 Tome 1

» broche, elle se mange sans autre ap-
» prêt.

» Les parties de la génération du castor
» ne paroissent point extérieurement :
» elles sont renfermées dans le corps
» de l'animal. On croyoit autrefois,
» qu'elles contenoient le *castoreum*, es-
» pece d'huile dont on fait usage en
» médecine. Cette substance, sembla-
» ble à un mélange de cire & de miel,
» de couleur brune, d'une odeur
» forte & fétide, d'un goût amer &
» dégoûtant, se trouve dans quatre po-
» ches placées sous les intestins de ce
» quadrupède. Il y a lieu de croire qu'il
» emploie cette liqueur onctueuse, pour
» se graisser le poil, & se garantir de
» l'humidité. Lorsqu'elle est récente,
» elle est fluide ; mais elle durcit en
» vieillissant, devient brune, cassante,
» & d'autant plus estimée, qu'elle est
» d'une odeur plus désagréable. On
» s'en sert avec succès dans les affec-
» tions hypocondriaques ; & l'on dit
» qu'une éponge trempée dans du vi-
» naigre, où l'on a fait dissoudre du
» *castoreum*, dissipe la léthargie &
» l'assoupissement causés par les va-
» peurs du charbon. Ceux qui ont dit

Tome VIII.

Q

» que cette drogue se tiroit des parties
 » de la génération du castor , ont ajoûté
 » que cet animal , se voyant poursuivi
 » par les chasseurs , se les arrache , &
 » les leur abandonne , comme pour sa
 » rançon. D'autres , pour les réfuter ,
 » ont soutenu qu'il a ces parties atta-
 » chées à l'épine du dos , d'où il lui est
 » impossible de les arracher. Mais toutes
 » ces opinions sont également fausses :
 » il n'est vrai ni que ces parties soient
 » placées où on le dit , ni qu'il se les
 » arrache lorsqu'il se voit poursuivi.

» On donne aux castors quinze ou
 » vingt ans de vie ; les femelles por-
 » tent quatre mois ; & leur portée or-
 » dinaire est de quatre petits. On
 » trouve quelquefois ensemble jusqu'à
 » trois ou quatre cens de ces animaux ,
 » qui forment une espece de bourgade.
 » Ils sçavent choisir un lieu qui leur
 » convienne, c'est-à-dire, où les vivres,
 » & l'eau sur-tout, soient en abondance.
 » Si ces eaux se soutiennent toujours à
 » la même hauteur , comme celle des
 » lacs , ils ne construisent point de di-
 » gue ; mais si elles sont courantes ,
 » sujettes à hausser ou baïsser , ils y
 » font une chaussée qui les puisse

» tem
 » dig
 » pie
 » une
 » soim
 » des
 » leur
 » auto
 » cor
 » avec
 » pris
 » pou
 » pein
 » jour
 » l'eau
 » rou
 » plac
 » plus
 » ture
 » est r
 » pent
 » qu'il
 » dant
 » bord
 » morc
 » seur
 » faire
 » les av
 » ils les

» tenir à un niveau toujours égal. Cette
» digue a souvent quatre-vingt ou cent
» pieds de longueur, & est bâtie avec
» une industrie admirable. Leur premier
» soin est d'aller chercher du bois au-
» dessus du lieu qu'ils ont choisi pour
» leur édifice. Ils s'assoient plusieurs
» autour d'un arbre, en rongent l'é-
» corce, & parviennent à le couper
» avec leurs dents. Leurs mesures sont
» prises avec tant de justesse, que
» pour s'épargner un peu plus de
» peine à le voiturer, ils sçavent tou-
» jours le faire tomber du côté de
» l'eau : il ne leur reste ensuite qu'à le
» rouler vers l'endroit où il doit être
» placé. Il est plus ou moins long,
» plus ou moins gros, suivant la na-
» ture & la situation du lieu. Lorsqu'il
» est renversé, ces animaux s'occu-
» pent à en ôter les branches, afin
» qu'il porte par-tout également. Pen-
» dant ce tems, d'autres parcourent le
» bord de la riviere, cherchent des
» morceaux de bois de différente gros-
» seur, les scient à la hauteur néces-
» saire pour en faire des pieux ; & après
» les avoir traînés sur le bord de l'eau,
» ils les amènent, avec leurs dents, à

364 SUITE DE LA BAYE

» l'endroit de leur destination. Tandis
 » que les uns les maintiennent perpen-
 » diculaires, les autres plongent au
 » fond de l'eau, & creusent un trou
 » avec les pieds de devant, pour les y
 » faire entrer. Ils les entrelacent en-
 » suite avec des branches, & en rem-
 » plissent les vuides d'une terre grasse
 » si bien appliquée, qu'il n'y passe pas
 » une goutte d'eau. Les castors la pré-
 » parent avec leurs pattes; & leur
 » queue ne leur sert pas seulement de
 » truelle pour maçonner, mais encore
 » d'auge pour voiturer ce mortier. Les
 » fondemens des digues ont, pour l'or-
 » dinaire, dix à douze pieds d'épaisseur,
 » & vont en diminuant, jusqu'à trente
 » ou trente-six pouces. On admire l'e-
 » xactitude avec laquelle toutes les pro-
 » portions y sont gardées. Le côté du
 » courant de l'eau est toujours en talut,
 » l'autre côté, parfaitement à plomb:
 » elles ont donc, non-seulement toute
 » la solidité nécessaire, mais encore la
 » forme la plus convenable pour retenir
 » l'eau, l'empêcher de pénétrer, en
 » soutenir le poids, & en rompre les
 » efforts.

» Après avoir travaillé en corps à ce

» gran
 » main
 » nive
 » gnies
 » partic
 » dans
 » qui s
 » lotis
 » les d
 » bord
 » ronds
 » qui e
 » entre
 » qu'à
 » trou
 » tout
 » Le
 » hors
 » appar
 » marqu
 » le lieu
 » faire
 » d'ordu
 » comm
 » res, p
 » l'eau.
 » leur li
 » dormir
 » huit o

YE
1. Tandis
at perpen-
ngent au
t un trou
pour les y
acent en-
en rem-
erre grasse
passe pas
ors la pré-
& leur
ement de
is encore
rtier. Les
pour l'or-
épaisseur,
u'à trente
lmire l'e-
es les pro-
e côté du
en talut,
a plomb:
ent toute
encore la
ur retenir
étrer, en
mpre les
corps à ce

D'HUDSON. 365

» grand édifice, dont l'avantage est de
» maintenir les eaux toujours au même
» niveau, ils se distribuent par compa-
» gnies, pour édifier des habitations
» particulieres. Le même art est observé
» dans la construction des cabanes,
» qui sont ordinairement bâties sur pi-
» lotis, au milieu des petits lacs que
» les digues ont formés, ou sur les
» bords d'une riviere. Leur figure est
» ronde ou ovale; & l'enduit intérieur,
» qui est de terre glaise, n'y laisse point
» entrer d'air. Il y en a depuis cinq jus-
» qu'à dix pieds de diametre; & il s'en
» trouve qui ont deux ou trois étages; &
» tout le bâtiment est terminé en voûte.

» Les deux tiers de l'édifice sont
» hors de l'eau: les castors y ont divers
» appartemens; & chacun y a sa place
» marquée. Ils ne mangent point dans
» le lieu où ils couchent, pour n'y pas
» faire de saleté. Jamais on n'y voit
» d'ordure; parce qu'oultre la porte
» commune, il y a plusieurs ouvertu-
» res, par lesquelles ils se vuident dans
» l'eau. Le jour, ils n'approchent de
» leur lit, que lorsqu'ils ont envie de
» dormir. Ils ne sont guères plus de
» huit ou dix dans chaque cabane,

366 SUITE DE LA BAYE

» toujours nombre pair, mâles & fe-
 » melles, parmi lesquels il y en a un
 » qui a le soin de faire travailler ses
 » camarades. S'il se rencontre quelque
 » paresseux, les autres, à force de
 » coups, le contraignent de chercher
 » parti ailleurs. Les cabanes sont tou-
 » jours assez près les unes des autres,
 » pour avoir entr'elles une communi-
 » cation facile. Elles ont deux issues,
 » l'une pour aller à terre, l'autre pour
 » se jeter à l'eau. Tous ces ouvrages
 » sont achevés à la fin de Septembre;
 » & jamais l'hyver ne surprend ces ani-
 » maux dans leur travail. Chacun fait
 » ses provisions en été : tandis qu'ils
 » vivent dans les bois, ils se nourris-
 » sent de fruit, d'écorce & de feuilles
 » d'arbres. Ils pêchent aussi des écre-
 » visses & quelques poissons. Mais les
 » approvisionnemens d'hyver confis-
 » tent uniquement en bois tendre, tel
 » que le peuplier, le tremble, & d'au-
 » tre de même qualité. Ils le mettent
 » en pile, disposé de maniere, qu'ils
 » puissent toujours prendre celui qui
 » trempe dans l'eau. Ces piles sont en
 » raison des habitans de chaque cabane,
 » & selon que l'hyver doit être plus

» ou in-
 » vages
 » froid
 » Chaq
 » mun,
 » le ma
 » pent e
 » tent c
 » Lor
 » sés, les
 » mestiq
 » la saiso
 » quadr
 » dès l'â
 » ont pr
 » de lev
 » leur m
 » pour e
 » tions;
 » aussi-t
 » c'est a
 » s'occu
 » leurs p
 » suivre
 » Alors
 » mener
 » dans l
 » de teni
 » de Jul

» du moins long : c'est, pour les sau-
 » vages, un indice de la durée du
 » froid, qui ne les trompe jamais.
 » Chaque cabane a un magasin com-
 » mun, où ce bois se conserve. Pour
 » le manger, ces animaux le décou-
 » pent en petites pièces, qu'ils appor-
 » tent chacun dans sa loge.

» Lorsque les mois de travail sont pas-
 » sés, les castors goûtent les douceurs do-
 » mestiques. C'est le tems du repos, &
 » la saison des amours. Il paroît que ces
 » quadrupèdes sont en état d'engendrer
 » dès l'âge d'un an ; ce qui désigne qu'ils
 » ont pris alors la plus grande partie
 » de leur accroissement. Ils quittent
 » leur maison à la fonte des neiges,
 » pour éviter les trop grandes inonda-
 » tions ; mais les femelles y reviennent
 » aussitôt qu'elles sont écoulées ; &
 » c'est alors qu'elles mettent bas. Elles
 » s'occupent ensuite à allaiter, à élever
 » leurs petits, qui sont en état de les
 » suivre au bout de quelques semaines.
 » Alors elles vont à leur tour se pro-
 » mener, & passent l'été sur les eaux &
 » dans les bois. Les mâles continuent
 » de tenir la campagne, jusqu'au mois
 » de Juillet, tems auquel ils se rassem-

368 SUITE DE LA BAYE

» blent tous , pour réparer les brèches
 » que l'eau peut avoir faites à leurs édi-
 » fices. S'ils ont été détruits, ils en font
 » d'autres , à moins que le défaut de
 » vivres , ou les fréquens ravages des
 » chasseurs ne les engagent à changer
 » de demeure. Mais il y a des lieux ,
 » pour lesquels ils prennent tant d'af-
 » fection, que , malgré les persécutions
 » qu'ils y éprouvent, ils ne peuvent se
 » résoudre à les abandonner.

» La chasse du castor se fait depuis
 » la fin de l'automne , jusqu'au com-
 » mencement du printems ; parce que
 » c'est alors qu'il a le plus de poil. Les
 » sauvages dressent des trapes , & se
 » servent rarement de flèches ou de
 » fusil ; parce que l'animal se jette dans
 » l'eau , & ne revient point au-dessus,
 » lorsqu'il meurt d'une blessure. Si la
 » cabane est proche de quelque ruis-
 » seau , on coupe là glace en travers ,
 » pour y tendre un filet ; & ensuite on
 » va briser l'édifice : alors tous les cas-
 » tors ne manquent point de se sauver
 » dans le ruisseau , & se trouvent pris
 » dans le piège. En quelques endroits
 » on se contente de faire une ouverture
 » aux digues : ces animaux se trouvent

» bien
 » diffic
 » sensé
 » L'
 » que n
 » rures
 » blanc
 » celui
 » chap
 » flanc
 » pour
 » nets.
 » fes ;
 » se du
 » Ou
 » font l
 » la co
 » d'Huc
 » de plu
 » se tire
 » poisson
 » che d
 » plufie
 » forts
 » Les
 » voie e
 » les cha
 » fort d
 » Holla

YE
es brèches
leurs édi-
ls en font
défaut de
vages des
à changer
es lieux,
tant d'af-
fécutions
euvent se

it depuis
au com-
parce que
poil. Les
es, & se
es ou de
ette dans
u-dessus,
re. Si la
que ruif-
travers,
nsuite on
s les cas-
se sauver
vent pris
endroits
ouverture
trouvent.

D'HUDSON.

369

» bientôt à sec; & comme ils marchent
» difficilement, ils demeurent sans dé-
» fense.

» L'usage du poil de castor est pres-
» que réduit aux chapeaux & aux four-
» rures. On emploie pour les chapeaux
» blancs, le poil de dessous le ventre;
» celui du dos, qui est noir, pour les
» chapeaux ordinaires; & le poil des
» flancs, qui est le plus long, se file
» pour la fabrique des bas & des bon-
» nets. On a essayé d'en faire des étof-
» fes; mais on les a trouvées sujettes à
» se durcir comme du feutre.

» Outre les peaux de castor, qui
» sont l'objet principal du commerce
» la compagnie Angloise de la baye
» d'Hudson, ses vaisseaux se chargent
» de plusieurs sortes de pelleteries, qui
» se tirent du même pays. La colle de
» poisson forme encore une autre bran-
» che de son négoce; elle en a établi
» plusieurs fabriques dans les différens
» forts qu'elle possède.

» Les deux tiers des castors qu'elle en-
» voie en Angleterre, sont travaillés par
» les chapeliers de la nation; l'autre tiers
» sort de la Grande-Bretagne pour la
» Hollande, d'où il passe en Allemagne,

QY

370 SUITE DE LA BAYE

» Les meilleures peaux , lorsqu'on en
 » a enlevé le poil , sont employées à
 » faire des gants : on fabrique de la
 » colle avec les moindres. La balle de
 » castors, pesant cent vingt livres, con-
 » tient environ cent cinquante peaux ;
 » mais la compagnie ne peut guères
 » envoyer plus de dix mille peaux par
 » an en Angleterre.

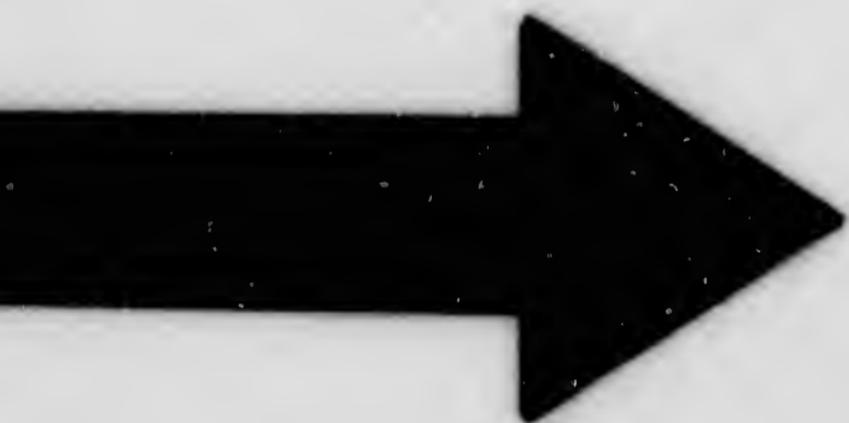
» La difficulté d'avoir des vivres ;
 » & la rigueur du froid , donnent lieu
 » de penser que la colonie de la
 » baye d'Hudson ne contiendra ja-
 » mais un grand nombre d'habitans ;
 » car quelque gain que puisse y pro-
 » mettre le commerce , on est obligé
 » d'y porter d'Europe , ou de la nou-
 » velle Angleterre , toutes les provi-
 » sions nécessaires à la vie ; article qui
 » fait une plus fortes dépenses de
 » la compagnie. Les pertes qu'elle es-
 »uya durant nos dernieres guerres,
 » & le changement de mode, qui avoit
 » fait perdre le goût pour les fourrures,
 » apporterent , pendant quelque tems,
 » une grande diminution dans son né-
 » goce ; mais la restitution des lieux
 » que les François lui avoient enlevés,
 » la tranquillité qui , depuis , a accom-

» pag
 » repr
 » l'on
 » n'av
 » cem
 » sion
 » avoi
 » port
 » baye
 » à Ut
 » possé
 » restit
 » priété
 C'es
 xions ,
 récit. J
 rompre
 narrati
 auquel
 tribuoi
 couver
 Il conc
 quis la
 qu'il su
 s'étoit
 Britann
 vertes :
 tièreme
 imagine

» pagné la possession , le goût qu'on a
 » repris à Londres pour les pelleteries,
 » l'ont relevé, & porté plus loin qu'il
 » n'avoit jamais été. Dès le commen-
 » cement de la guerre pour la succes-
 » sion d'Espagne, les François nous
 » avoient chassés de presque tous les
 » ports que nous occupions dans la
 » baye; mais par le traité de paix, signé
 » à Utrecht, tout ce que nous avions
 » possédé dans ces cantons, nous fut
 » restitué; & l'on nous céda la pro-
 » priété de toute la baye.»

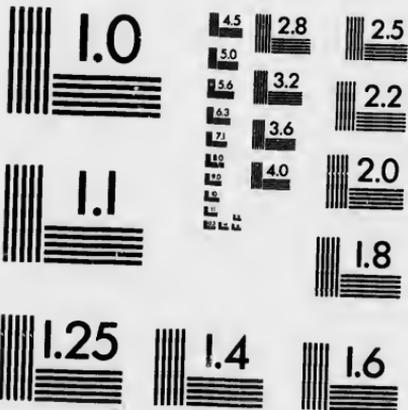
C'est, Madame, par ces réflexions, que notre Anglois termina son récit. J'avois pris la liberté de l'interrompre dès le commencement de sa narration, au sujet de Jean Cabot, auquel, comme vous avez vu, il attribuoit mal-à-propos la premiere découverte de l'Amérique septentrionale. Il concluoit que l'Angleterre avoit acquis la souveraineté de ce pays, parce qu'il supposoit que le vöyage de Cabot s'étoit fait par ordre du gouvernement Britannique. Je prouvai que les découvertes attribuées à ce marin, sont entièrement chimériques, & n'ont été imaginées par les Anglois, que pour





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

combattre la propriété des possessions Françaises dans cette partie du nouveau monde. Il est vrai que Cabot partit sous le pavillon d'Angleterre, pour découvrir, par le nord-est, un passage aux Indes orientales; mais, outre que ce fut lui qui supporta seul les frais de cet armement, il avoua, à son retour, qu'il n'avoit fait qu'appercevoir quelques parties du continent de l'Amérique, très-éloignées les unes des autres. C'est cependant de ce voyage, entrepris par un étranger, & à ses dépens, sans aucun dessein de former un établissement, sans nulle démarche pour y réussir; c'est, dis-je, de cette simple course, que les Anglois se font un titre de propriété sur tout ce continent; comme si, appercevoir des terres, étoit la même chose, que s'y établir. Leurs premiers mouvemens pour fonder une colonie en Amérique, ne remontent pas plus haut, qu'à la fin du seizième siècle; & toutes ces expéditions furent très-malheureuses jusqu'au commencement du dix-septième, que le capitaine Newport fit bâtir, dans l'Amérique septentrionale, la première ville Anglaise. Il ne m'a pas été diffi-

cile
tion.
des
avant
Diep
& au
fréqu
de T
semen
les au
tems
Mais,
voyag
ces co
xante
nomm
plus g
S. Lau
ges, h
pays.
une ha
en cor
jet des
mens
mier d
par les
les av
xante
Au

cile de prouver, qu'à cet égard, la nation Françoisé a, sur la Britannique, des droits d'antériorité. Long-tems avant la navigation de Cabot, les Dieppois, les Malouins, les Rochelois & autres mariniers François, avoient fréquenté le Grand-Banc, & les côtes de Terre-neuve. On leur doit l'établissement de la pêche des morues, dont les autres nations ont, par la suite des tems, partagé le bénéfice avec nous. Mais, comme il n'est question que des voyages entrepris pour s'établir dans ces contrées, je sçais que, plus de soixante ans avant Newport, un François nommé *Quartier*, ayant reconnu la plus grande partie des côtes du golfe de S. Laurent, fit alliance avec les sauvages, bâtit un fort, & prit possession du pays. Quelques années après, il forma une habitation au Cap-Breton. Ainsi, en comparant l'époque du premier projet des François pour faire des établissemens en Amérique, avec celle du premier dessein de pareille nature, conçu par les Anglois, je prouvai que nous les avions devancés de plus de soixante ans.

Au reste, cette petite digression se

374 SUITE DE LA BAYE, &c.
fit sans humeur de part & d'autre ;
mais il me parut que chacun s'en tenoit à son sentiment. Je n'en eus pas moins d'attention pour écouter le reste du récit ; & tout ce que j'appris touchant la baye d'Hudson, me fut d'autant plus agréable, que la saison, déjà avancée, pour le pays, ne devoit plus me permettre d'entreprendre ce voyage. Il fut décidé que nous nous rendrions dans l'Isle de Terre-Neuve ; de-là dans la nouvelle Ecosse, & ensuite dans les différentes provinces du Canada.

Je suis, &c.

A Terre-Neuve, ce 2 Août 1748.



L'Is

L'Is

PL di

vert PA

avoir

Neuve

Christo

les An

femens

fait la c

jamais

morue.

lations

comme

sous le

prirent

fin du f

de succ

périr to

malheur

renonce

les Port

LETTRE XCVII.

L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
& ses Environs.

PLUSIEURS nations de l'Europe se disputent la gloire d'avoir découvert l'Amérique, & prétendent même avoir abordé dans l'isle de Terre-Neuve, bien avant la naissance de Christophe Colomb. Les François & les Anglois n'y ont formé des établissemens, que long-tems après en avoir fait la découverte. Les premiers n'ont jamais cessé d'y aller à la pêche de la morue. On trouve aussi, dans des Relations anciennes, quelques traces du commerce des Anglois dans cette isle, sous le règne d'Henri VIII. Ils entreprirent d'y fonder une colonie vers la fin du seizieme siècle, mais avec si peu de succès, que la disette de vivres fit périr tous les gens de l'équipage. Ce malheur rallentit leur zèle, & leur fit renoncer à ce projet. Les François & les Portugais profiterent de ce dégoût,

, &c.
d'autre ;
n s'en te-
n eus pas
er le reste
ppris tou-
t d'autant
déjà avan-
t plus me
voyage. Il
rendrions
de-là dans
e dans les
ada.

1748.

376 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ;
& continuerent seuls à y faire le commerce de la morue , & des pelleteries. Ils ne songerent néanmoins ni à s'y fortifier , ni même à s'y établir. Mais le bénéfice qu'ils retiroient de leurs voyages , devint un aiguillon pour les Anglois : ils suivirent cet exemple ; & non contents de participer aux mêmes avantages, ils vinrent, comme en triomphe , prendre possession de l'isle , au nom de la reine Elizabeth. Cette cérémonie se fit avec éclat ; & l'on ne manqua point de proclamer une défense à toutes les autres nations du monde , de venir pêcher , sans la permission de l'Angleterre , sur les côtes de cette isle. Rien n'approche des espérances que cette prétendue propriété lui fit naître. Budée composa un poëme latin , où il en parle avec autant d'emphase , que s'il étoit question de la conquête d'un nouveau monde.

La guerre des Anglois avec l'Espagne interrompit leurs voyages. Il se forma ensuite une compagnie qui obtint de Jacques I, la concession d'une partie de l'isle. Elle y bâtit quelques maisons qui furent le commencement d'une première habitation. Les nou-

veaux
peaux
pour l
pondit
puisqu
entrep
vers pa
médec
ques pa
dans so
un po
qu'il d
Calver
avec sa
ment a
maine c
teau bi
édifices
trente p
Insen
jusques
sauvage
en si pe
y demer
n'y pass
pour la
François
tard que
peu d'at

EUVE ;
e le com-
elleteries.
s ni à s'y
blir. Mais
de leurs
n pour les
emple ; &
ux mêmes
e en triom-
l'isle , au
Cette cé-
& l'on ne
une dé-
ations du
ns la per-
les côtes
oche des
due pro-
mposa un
avec au-
question
u monde.
ec l'Espa-
es. Il se
e qui ob-
on d'une
quelques
ncement
es nou-

ET SES ENVIRONS. 377

veaux colons ne manquèrent ni de peaux pour se couvrir, ni de poissons pour leur nourriture. Le succès ne répondit cependant point à leur attente ; puisque la compagnie se rebuta de son entreprise, & résigna ses droits à divers particuliers. Le docteur Vaughan, médecin & poète célèbre, acheta quelques parties de cette concession, se fixa dans son nouveau domaine, & y fit un poème intitulé *la Toison d'or*, qu'il dédia à Charles I. Le chevalier Calvert, secrétaire d'état, s'y retira avec sa famille, pour vaquer plus librement aux exercices de la religion Romaine qu'il professoit. Il fit bâtir un château bien fortifié, des magasins, des édifices extérieurs, & des cabanes pour trente personnes qui l'accompagnoient.

Insensiblement l'isle se peupla ; car jusques-là on n'y avoit vu que quelques sauvages vers le nord ; & ils y étoient en si petit nombre, qu'on doutoit s'ils y demeuroient habituellement, ou s'ils n'y passoient pas de la terre ferme, pour la pêche & pour la chasse. Les François s'y sont établis beaucoup plus tard que les Anglois ; la cour faisoit peu d'attention à cette isle ; tout étoit

378 L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
abandonné à des particuliers qui ar-
moient à leurs frais, pour y envoyer
des pêcheurs; mais, en 1660, un of-
ficier obtint du roi la concession d'un
port avec le titre de *gouverneur*. Il y
construisit un fort sous le nom de
S. Louis; & la ville, qui se forma
bientôt sous cette protection, fut nom-
mée *Plaisance*. C'est le premier éta-
blissement François dans l'isle de Ter-
re-Neuve. L'intention de la cour, en
fondant cette habitation, fut de main-
tenir les sujets de sa Majesté dans la
possession, où ils étoient depuis long-
tems, même avant les Anglois, d'y
aller faire chaque année la pêche de la
morue.

Cependant ces derniers y possé-
doient déjà des richesses, & une puis-
sance, qui pouvoient les rendre abso-
lument maîtres de cette pêche, c'est-
à-dire, du commerce le plus étendu
& le plus facile de l'univers. Les Fran-
çois n'avoient pas pris d'assez bonnes
mesures, pour la partager du moins
avec eux. La colonie de Plaisance,
quoique placée dans un port des plus
beaux & des plus commodes de l'A-
mérique, ne valoit pas la plus mé-

E
diocre
n'y étoit
ne l'est
avoit q
n'étoit
& les r
eu l'at
Malgré
rent aff
de la g
Riswic
pective
à-tour
mit fin
qui s'al
mence
renouv
core t
queurs
la Fran
terre,
pêche
côte o
tems d
Si on
morue.
grand p
ver y e
leur de

diocèse des habitations Angloises. On n'y étoit pas logé plus au large, qu'on ne l'est dans un navire; chacun n'y avoit que sa ration par jour: personne n'étoit en état de soulager les pauvres & les malades; on n'avoit pas même eu l'attention d'y bâtir un hôpital. Malgré cela, ces deux nations vécutent assez paisiblement, jusqu'au tems de la guerre qui précéda la paix de Riswick. Ils s'attaquerent alors respectivement, & se chasserent tour-à-tour de quelques postes. Cette paix mit fin aux hostilités; mais la guerre, qui s'alluma dans l'Europe, au commencement du dix-huitième siècle, les renouvella. Les deux partis furent encore tour-à-tour, vaincus & vainqueurs. Enfin, par le traité d'Utrecht, la France céda toute l'Isle à l'Angleterre, & ne se réserva que le droit de pêche, dans un district limité, sur la côte occidentale, pendant un certain tems de l'année.

Si on en excepté le commerce de la morue, les Anglois n'ont pas encore tiré grand parti de cette isle; parce que l'hiver y est long & violent, & que la chaleur de l'été, quoiqu'excessive, n'é-

380 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ;
chauffe pas assez long-tems le terrein ,
pour le fertiliser. Son sol, celui du moins
des parties que l'on connoît, est stérile &
rempli de roches ; mais, dans un lieu si
vaste, il est difficile qu'il ne se trouve pas
beaucoup de variétés. Aux environs de
Plaisance, il y a des étangs & des ruis-
seaux qui attirent quantité de gibier ;
mais, dans les parties rudes & monta-
gneuses, la chasse aux bêtes fauves est
impossible. A l'égard de l'intérieur de
l'isle, on n'en peut parler que par conjec-
ture ; personne ne s'est encore vanté d'y
avoir pénétré. On n'est pas plus ins-
truit sur les naturels du pays : l'opi-
nion la plus commune, est qu'il n'a ja-
mais été habité par aucune nation sé-
dentaire. On n'a vu, sur ces côtes, que
des Esquimaux, qui y passent de la
grande terre de Labrador, seulement
pendant l'été, pour y vivre de leur
pêche & de leur chasse.

Les Anglois, qui sont aujourd'hui
les seuls maîtres de l'isle de Terre-
neuve, y comptent environ six mille
habitans dispersés en divers hameaux
situés sur le rivage, & défendus par
quelques forts, dont le principal se
nomme *le Fort S. Jean*. Cette colonie

a été
tems
qui a
ports
comm
l'appel
coutur
heurs
piroit
gagner
le chef
fouteni
ter les
Bretagn
jourd'h
devanc
est enc
il y a u
comm
Autr
fort S. J
les droi
une co
çoit les
celier,
voit qu
étoient
dont les
que rien

EUVE ;
e terrain ,
du meins
stérile &
un lieu si
rouve pas
environs de
& des ruif-
le gibier ;
& monta-
fauves est
érieur de
ar conjec-
vanté d'y
plus inf-
ys : l'opi-
u'il n'a ja-
nation fé-
ôtes, que
ent de la
eulement
e de leur

jourd'hui
e Tene-
fix mille
hameaux
endus par
ncipal se
e colonie

ET SES ENVIRONS. 381

a été long-tems sans gouverneur. En tems de paix, le maître du vaisseau qui arrivoit le premier dans un des ports de l'isle, au tems de la pêche, commandoit durant cette saison ; on l'appelloit *seigneur du havre*. Cette coutume occasionnoit plusieurs malheurs, par l'empressement qu'elle inspiroit à chaque maître de navire, de gagner les devants. En tems de guerre, le chef de l'escadre, commandée pour soutenir les pêcheurs Anglois, & écarter les nations ennemies de la Grande-Bretagne, jouissoit de l'autorité. Aujourd'hui le maître du bâtiment qui devance les autres dans un des ports, est encore le seigneur du havre ; mais il y a un gouverneur à Plaisance, qui commande dans l'isle.

Autrefois le gouverneur militaire du fort S. Jean, s'attribuoit de même tous les droits, mais sans y être autorisé par une commission particuliere. Il exerçoit les fonctions de juge & de chancelier, avec un pouvoir qu'il ne devoit qu'à son rang. A la vérité, les loix étoient peu nécessaires dans un pays, dont les habitans ne possédoient presque rien. Quelques filets, quelques

382 L'ISLE DE TERRE-NEUVE;
instrumens dérobés , un peu d'espace
empiété sur la grève d'autrui , faisoient
les principaux différends ; & la justice
se rendoit avec peu de formalités. Le
seigneur du port , ou le commandant
militaire connoissoit de tous les crimes ,
excepté du meurtre ; & se faisant ame-
ner le coupable par une troupe de su-
filiers , il prononçoit sur le champ sa
sentence. Un meurtrier étoit envoyé
en Angleterre , chargé de chaînes ; &
comme il en auroit trop coûté pour
faire partir avec lui les témoins , il étoit
ordinairement déchargé de l'accusation
par les juges de Londres , qui le ren-
voyoient en Terre-Neuve avec une
copie de leur jugement.

La pêche & le commerce sont les
seules occupations des Anglois habi-
tans de cette isle. On prétend qu'ils
vendent chaque année pour plus de
quatre millions de morue en Espagne ,
en Portugal & en Italie. Cette somme
est entièrement bénéfice pour eux ; car
le débit du rebut de cette pêche , qui
se porte aux Antilles pour la nourriture
des Nègres , & celui de l'huile de
morue suffissent pour rembourser les
dépenfes qu'elle entraîne. Outre l'a-

vant
ce n
annu
les ,
inom
ce q
pour
& tra
à la f
d'un
publi
ment
le go
occaf
la Fr
malhe
forcer
on po
tentia
de qu
l'isle
la por
de gu
che. I
armés
cheur
pas pr
& il y
ne soi

NEUVE,
peu d'espace
qui, faisoient
& la justice
formalités. Le
commandant
des crimes,
faisant ame-
nuepe de su-
le champ sa
toit envoyé
chaînes; &
coûté pour
oins, il étoit
de l'accusation
qui le ren-
e avec une

erces sont les
nglois habi-
étend qu'ils
our plus de
en Espagne,
Cette somme
our eux; car
pêche, qui
la nourriture
e l'huile de
mbourser les
. Outre l'a-

ET SES ENVIRONS. 383
avantage que les particuliers retirent de
ce négoce, & les fonds qu'il ajoute
annuellement aux richesses nationna-
les, il occupe de plus une multitude
inombrable d'hommes & de vaisseaux;
ce qui fait encore un nouveau profit
pour l'Etat. Plus de cinq cens navires,
& trois mille mariniers sont employés
à la seule pêche de la morue. Elle est
d'un si grand produit, que les papiers
publics, qui se distribuent journalle-
ment à Londres, ne cessent d'exciter
le gouvernement, à saisir la premiere
occasion qui se présentera, d'empêcher
la France d'y prendre part. Sans les
malheureuses circonstances qui nous
forcerent à conclure le traité d'Utrecht,
on pourroit reprocher à nos plénipo-
tentiaires, de n'avoir pas assez connu
de quelle importance étoit pour nous
l'isle de Terre-Neuve. Le peuple qui
la possède, peut facilement, en tems
de guerre, se rendre maître de la pê-
che. Il n'a qu'à tenir quelques vaisseaux
armés, pour courir sur les navires pé-
cheurs des ennemis, lorsqu'ils ne sont
pas protégés par une force supérieure;
& il y trouve une retraite, au cas qu'il
ne soit pas assez fort pour attaquer.

384 L'ISLE DE TERRE-NEUVE,

» Depuis que l'Angleterre est en possession de cette isle, me disoit dernièrement un homme très-instruit de ces matieres, les François n'ont plus fait de pêches abondantes. Ils sont obligés d'acheter des marchands Anglois pour plus de deux millions de merluche, eux qui, au tems du traité d'Utrecht, envoyoient tous les ans à Terre-Neuve, huit cens navires qui occupoient près de quarante mille personnes, tant mariniens, qu'artisans & manœuvres, & formoient chaque année plus de trois mille nouveaux matelots. »

La saison de la pêche de la morue est depuis le printems jusqu'au mois de Septembre. Il y en a de deux sortes; la sédentaire, qui se fait par les habitans de la colonie, & la pêche errante, qui se pratique par des vaisseaux qui partent tous les ans de l'Europe. La première a beaucoup contribué à augmenter la population des habitations Angloises; & elle leur donne de plus un avantage prodigieux sur les nations qui n'ont que des pêches errantes, par le bon marché auquel ils sont en état de fournir leur poisson.

La

E
La pr
fait sur le
On app
menfé, c
plus de
geur est
couvre,
douze br
a cela d'i
s'y mont
l'air y est
brume fro
noître le b
tité de c
de toutes
est inconc
nourriture
roit presq
que le no
de sable,
l'Océan.
nations,
ne sont o
qu'à jeter
eventrer la
les entrail
attraper d'
prend quel
tre cens er

Tome V.

La principale pêche de la morue se fait sur le grand banc de Terre-Neuve. On appelle ainsi une montagne immense, cachée sous les eaux, & qui a plus de cent lieues d'étendue. Sa largeur est inégale; & l'eau qui la couvre, n'a quelquefois que dix à douze brasses de profondeur. Ce lieu a cela d'incommode, que le soleil ne s'y montre presque jamais, & que l'air y est ordinairement chargé d'une brume froide & épaisse, qui fait connoître le banc à ses approches. La quantité de coquillages & de poissons de toutes grandeurs, que l'on y trouve, est inconcevable. La plupart servent de nourriture aux morues, dont on pourroit presque dire, sans exagération, que le nombre égale celui des grains de sable, qui sont dans cette partie de l'Océan. Les pêcheurs de toutes les nations, rassemblés en cet endroit, ne sont occupés, du matin au soir, qu'à jeter la ligne, à la retirer, à éventrer la morue prise, & à en mettre les entrailles à l'hameçon, pour en attraper d'autres. Un seul homme en prend quelquefois jusqu'à trois ou quatre cens en un jour. Chaque année,

486 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ;
depuis près de trois siècles , on en
charge trois ou quatre cens navires ,
sans qu'on y remarque presqu'aucune
diminution. On prétend qu'une morue
ordinaire porte plus de neuf millions
d'œufs, Celle qui se pêche dans cette
mer , a trois pieds de long , & neuf ou
dix pouces de large ; le corps gros ,
arrondi , le ventre fort avancé , le dos
& les côtes d'une couleur brune ou
olivâtre. On a remarqué , dans ce pois-
son , une propriété singuliere , qui se-
roit enviée de biens des gourmands :
toutes les fois que son avidité lui a fait
avaler un morceau de bois , ou quel-
qu'autre chose d'indigeste , il vomit
son estomac , le retourne devant sa
bouche ; & après l'avoir vuïdé & bien
rinsé dans l'eau de la mer , il le retire
à sa place , & se remet sur le champ
à manger.

La morue se prépare de plusieurs fa-
çons ; je vous ai déjà parlé , Madame ,
de la maniere des habitans de l'Islande.
On en connoît deux autres en Amé-
rique. Dans l'une , on sale le poisson
à bord des vaisseaux , à mesure qu'on
le prend ; & l'on s'en revient promp-
tement en Europe , sans mouïller à

Terre-
férente
terre d
le vuïd
le rang
truïsent
dent en
sécher ;
merluch
nomme
par la p
se font
Ceux
verd , re
en ont t
n'osent e
que cell
mieres , n
ils n'atte
trente m
ché , ap
François
la pêcher
terres de
passé par
quent , &
de France
pour la fa
ture dans

Terre-Neuve. La façon de la prendre est différente : les pêcheurs l'apportent à terre dans des chaloupes, le découlent, le vident de ses entrailles, le salent, & le rangent sur des échafauds qu'ils construisent sur la côte de l'isle. Ils l'étendent ensuite sur la grève pour le faire sécher ; c'est ce qu'on appelle de la *merluche*, qui ne diffère de ce qu'on nomme *morue verte* ou *blanche*, que par la préparation ; car l'une & l'autre se font avec le même poisson.

Ceux qui apprêtent leur morue en vert, reviennent en Europe, dès qu'ils en ont trente ou trente-cinq mille. Ils n'osent en charger davantage, de peur que celles qu'ils ont pêchées les premières, ne se gâtent : quelquefois même ils n'attendent pas qu'ils en aient trente mille. A l'égard de la morue sèche, appelée *merluche*, ce sont les François des côtes de Normandie, qui la pêchent dans les parages voisins des terres de Labrador ; & après qu'elle a passé par plusieurs mains, ils la rebarquent, & vont la vendre dans les ports de France, d'Espagne, de Portugal, pour la faire ensuite servir de nourriture dans les voyages d'Afrique, des

388 L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
Indes & de l'Amérique. La nouvelle
Angleterre fait un commerce particu-
lier de morue, qui va bien à une
troisième partie au moins de la pêche
générale des Anglois. En joignant à
leur propre consommation, ce qu'ils
vendent aux étrangers, & en consi-
dérant ce commerce dans toute son
étendue, je suis persuadé qu'il pro-
duit au moins six millions à la Grande-
Bretagne. Les deux tiers de ce profit
proviennent de Terre-Neuve. Le foie
de ce poisson donne une huile qui s'em-
ploie dans les ouvrages de tannerie,
& est bonne à brûler. On l'apporte dans
des barriques du poids de quatre à cinq
cens livres; & le débit en est considé-
rable. « La pêche de la morue, me di-
» soit ces jours derniers un marin, est
» la pépinière des pirates qui infestent,
» de tems en tems, l'Océan occidental.
» Les marinières qu'on y emploie, ont
» des gages très-modiques, & sont
» de plus, obligés de payer leur trans-
» port au retour. Le goût pour les li-
» queurs fortes, dont, au fond, il leur
» est difficile de se dispenser, à cause
» de la rigueur du climat, les met dans
» la nécessité de s'endetter, & de passer

» Phyl
» vaill
» gagn
» souv
» mem
» rées,
» vend
» la pl
» rédui
» parti
» pour
» ger su
» ne ma
» Terre
» de rec
» Cette
de circu
plus de
die & d
jours on
il y a lo
me suis t
séparée
de la m
sépare la
canal se
Les an
Neuve,
constru

» l'hyver à Terre-Neuve, où ils tra-
 » vaillent comme des esclaves, pour y
 » gagner de quoi subsister. Il arrive
 » souvent que les vivres y sont extrê-
 » mement rares. Ceux qui ont des den-
 » rées, profitent de la disette, pour les
 » vendre à un prix exorbitant. Alors
 » la plupart des matelots se trouvant
 » réduits à la mendicité, prennent le
 » parti de désertter avec des barques,
 » pour exercer la piraterie, ou s'enga-
 » ger sur des vaisseaux corsaires, qui
 » ne manquent pas de se présenter à
 » Terre-Neuve, lorsqu'ils ont besoin
 » de recrues.»

Cette isle peut avoir trois cens lieues
 de circuit, & n'est pas éloignée de
 plus de six cens, des côtes de Norman-
 die & de Bretagne. En moins de vingt
 jours on peut faire cette traversée; &
 il y a long-tems, Madame, que je ne
 me suis trouvé si près de vous. Elle n'est
 séparée du Canada, que par un détroit
 de la même largeur, que celui qui
 sépare la France de l'Angleterre. Ce
 canal se nomme *le détroit de Belle-Isle*.

Les arbres, qui croissent à Terre-
 Neuve, seroient très-propres pour la
 construction; les animaux des forêts

390 L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
fourniroient d'excellentes peaux pour
les fourrures ; les uns & les autres de-
viendroient l'objet d'un commerce af-
sez lucratif, si celui de la moruë n'atti-
roit toute l'attention des habitans. Le
système qui leur fait négliger ces pro-
ductions, les tient dans la plus étroite
dépendance des autres Anglois. Ils
manqueroient des choses les plus né-
cessaires à la vie, si les vaisseaux d'Eu-
rope, ou ceux des colonies Angloises
en Amérique n'avoient soin de leur en
apporter.

La France, par le traité d'Utrecht,
ayant cédé l'Acadie & l'isle de Terre-
Neuve à la Grande-Bretagne, il ne
lui resta plus, pour la pêche des mo-
ruës, que le Cap-Breton, autrement
dit, l'isle-Royale. Cette isle qui, ainsi
que celle de Terre-Neuve, est à l'en-
trée du golfe de S. Laurent, peut avoir
vingt-cinq lieues de longueur, &
quinze dans sa plus grande largeur.
Quoique fertile en plusieurs endroits,
capable de nourrir toutes sortes de
bestiaux, & sur-tout d'une commodité
singuliere pour la pêche, les François
n'y avoient jamais eu qu'un très-petit
nombre de maisons, & ne paroissoient

E
pas y
n'en fu
d'Utre
l'utilité
bliffem
avantag
que les
Ils com
dans un
trepôt
nouvell
la prem
du char
bois de
les mar
leur mar
à cette
matelots
à charg
pays s'e
pourroie
commer
roient p
que d'ou
geroient
épargner
qu'on ne
fer de l'é
point de

pas y attacher beaucoup de prix. Il n'en fut pas de même après le traité d'Utrecht ; ils en sentirent alors toute l'utilité, & songerent à y former un établissement qui leur procurât les mêmes avantages, ou de plus grands encore, que les pays qu'ils avoient abandonnés. Ils comprirent que le Cap-Breton étant dans une situation qui forme un entrepôt naturel entre l'ancienne & la nouvelle France, pourroit fournir à la première des moruës, des huiles, du charbon de terre, du plâtre, des bois de construction ; & à la seconde, les marchandises du royaume à meilleur marché ; la navigation de Québec à cette îlle, transformeroit, en bons matelots, des gens inutiles, ou même à charge à la colonie ; que les deux pays s'entre-aidant mutuellement, ne pourroient manquer de s'enrichir par un commerce réciproque ; qu'ils s'associeroient pour d'autres entreprises, telles que d'ouvrir des mines de fer, qui soulageroient celles du royaume, dont elles épargneroient le bois ; ou du moins qu'on ne seroit plus obligé de tirer du fer de l'étranger ; qu'enfin on n'auroit point de retraite plus sûre pour les na-

292 L'ISLE DE TERRE-NEUVE;
vires, de quelque partie qu'ils vin-
sent de l'Amérique; & qu'en tems de
guerre, ce seroit une station d'où, non-
seulement on troubleroit le commerce
des colonies Angloises, mais par la-
quelle on se rendroit maître de toute
la pêche des morues, avec un petit
nombre de fregates.

Toutes ces considérations, & d'au-
tres semblables engagerent le ministère
de France à fonder, au Cap-Breton,
une ville nouvelle, qui fut nommée
Louisbourg, & le cap, *l'Isle Royale*.
On avoit compté d'y transférer tous
les François établis dans l'Acadie; mais,
ne trouvant point, dans l'isle, les mêmes
avantages dont ils jouissoient dans leur
ancien établissement, ils prirent le parti
d'y rester. Le port de Louisbourg, au-
trefois le *havre à l'Anglois*, est un des
plus beaux de l'Amérique. Ils n'a guères
moins de quatre lieues de tour; &
l'on y trouve par-tout six à sept brasses
d'eau. Son entrée, qui n'a pas deux cens
toises de large, entre deux petites isles,
se fait reconnoître de douze lieues
en mer. En hyver, les glaces le fer-
ment entièrement; & l'eau gèle avec
tant de force, qu'on peut le parcourir

E
à pied
gelée,
naire,
jusqu'au
vont hy
où ils se
Quoi
pourrois
François
Louisbo
place fut
isle mon
ne laisse
terre. La
diocèse,
sur des f
fortificati
les ouvra
command
tions, est
le nom d
posé d'un
neur, de
d'un arse
chapelle
habitans.
tal gouver
Charité.
Louisb

ET SES ENVIRONS. 393

à pied dans toute son étendue. Cette gelée, qui commence, pour l'ordinaire, vers la fin de Novembre, dure jusqu'au mois de Mai. Les vaisseaux vont hyvrner dans un golfe voisin, où ils sont à l'abri de tous les vents.

Quoique l'isle ait plusieurs ports qui pourroient être peuplés & fortifiés, les François ont cru devoir se borner à Louisbourg, persuadés qu'une seule place suffit pour la conservation d'une isle montagneuse & pleine de forêts, qui ne laisse craindre aucune attaque par terre. La ville est d'une grandeur médiocre, ses maisons sont bâties de bois, sur des fondemens de pierre; & ses fortifications à la moderne, avec tous les ouvrages qui rendent une place recommandable. Au centre d'un des bastions, est une maison fortifiée, qui porte le nom de *citadelle*. L'édifice est composé d'un logement pour le gouverneur, de cazernes pour la garnison, d'un arsenal, de magasins, & d'une chapelle qui sert d'église paroissiale aux habitans. Il y a dans la ville un hôpital gouverné par les Freres de la Charité.

Louisbourg est peuplé de familles.

394 L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
Françoises, les unes Européennes, les
autres Créoles, parmi lesquelles il y a
des particuliers fort aisés, dont les ri-
chesses consistent en magasins de mo-
rue. Avant que les Anglois s'en ren-
dissent maîtres (en 1745) quelques-
uns possédoient jusqu'à cinquante bar-
ques, montées chacune de trois ou
quatre hommes, qui recevoient un
paiement réglé, pour fournir chaque
jour, une certaine quantité de poisson.
Les magasins s'en trouvoient remplis,
au retour de la belle saison; & l'on
voyoit arriver alors des vaisseaux de
tous les ports de France, chargés de
marchandises qu'ils échangeoient con-
tre de la morue. Les colonies Fran-
çoises de S. Domingue & de la Mar-
tinique y apportoient des denrées
de leur pays, & s'en retournoient
avec une ample provision. Ce que
Louisbourg recevoient de trop en mar-
chandises, passoit en Canada, où ceux
qui exerçoient ce commerce, pre-
noient des pelleteries en échange.

L'Isle-Royale avoit ses habitans natu-
rels, auxquels les Européens donnoient
le nom de *sauvages*. Ils n'étoient ni
tout-à-fait fournis à la France, ni en-

E
tièrem
soient
admett
gouver
change
même
Majesté
une cer
de-vie,
leur cha
attacher
les sau
naires le
grossiers
sance, a
leurs per
baptême
gion. C
blés, pe
il est rar
dans un
font bâti
ne comp
jour. Leu
dans l'en
est d'y co
maison de
bâtit sa pr
plus ou r

tièrement indépendans. S'ils reconnoissent le Roi pour souverain, c'étoit sans admettre ses ordonnances pour leur gouvernement particulier, & sans rien changer à leurs usages. Ils ne lui payoient même aucun tribut ; au contraire, sa Majesté leur envoyoit tous les ans une certaine quantité d'habits, d'eau-de-vie, de poudre & de fusils pour leur chasse, dans la seule vue de se les attacher. Nous en usons de même avec les sauvages du Canada. Nos missionnaires les instruisent ; & ces peuples grossiers, mais capables de reconnaissance, aiment & respectent, comme leurs peres, ceux dont ils ont reçu le baptême, & les lumieres de la religion. Ces Indiens, quoique rassemblés, peuvent passer pour errans ; car il est rare qu'ils s'arrêtent long-tems dans un même lieu. Leurs cabanes sont bâties fort légèrement, parce qu'ils ne comptent jamais faire un long séjour. Leur premier soin, en arrivant dans l'endroit où ils veulent se loger, est d'y construire une chapelle, & la maison de leur pasteur ; ensuite chacun bâtit sa propre cabane. Ils y demeurent plus ou moins de tems, suivant qu'ils

396 L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
y trouvent plus ou moins de facilités
pour la chasse. Si le gibier commence
à manquer, ils lèvent le camp, & cher-
chent un autre lieu qui leur convienne,
toujours accompagnés de leur curé.
Plusieurs s'engagent à servir pour un
tems chez les François, & rejoignent
leur troupe à la fin du terme convenu.

Quoique les brouillards soient très-
fréquens au Cap-Breton, l'air n'y est
cependant pas mal-sain. Toutes les ter-
res n'y sont pas bonnes; mais elles
produisent des arbres de toute espece.
On y voit des chênes d'une prodigieuse
grandeur, des pins propres à la
mature, & diverses sortes de bois de
charpente. Ceci contredit évidemment
le système de notre Anglois, qui,
pour prouver son opinion sur la réalité
d'un passage par la baye d'Hudson, pré-
tend, comme vous l'avez vu, que dans
les pays qui ont peu de largeur, soit
isles, soit presqu'isles, on ne trouve
point de gros arbres, mais seulement
des buissons & des arbrustes. Quoiqu'il
en soit, outre les especes dont je viens
de parler, le cèdre, le frêne, l'érable,
le plane & le tremble sont très-com-
muns dans l'Isle-Royale. Les fruits, &

sur-tout
bonne
le frome
animaux
vaux, l
chevres
trouvent
La chass
les habit
née; mai
ille, c'est
où l'on p
droit plus
cher. Co
que suffis
pays, il y
la culture
y est fort
tems couv
de neige
propre ni
des bestiau
fermer des
faire vivre
son. Il est
peine dispa
dans les ch
ans de la l
Louisb

sur-tout les pommes, y sont d'une assez
 bonne qualité, ainsi que les légumes,
 le froment, le lin & le chanvre. Les
 animaux domestiques, tels que les che-
 vaux, les bœufs, les cochons, les
 chevres, les moutons, la volaille, y
 trouvent abondamment de quoi vivre.
 La chasse & la pêche peuvent nourrir
 les habitans une bonne partie de l'an-
 née; mais le principal avantage de cette
 île, c'est qu'il n'y a point de côte,
 où l'on pêche plus de moruës, ni d'en-
 droit plus commode pour les faire sé-
 cher. Comme ce commerce est plus
 que suffisant pour enrichir les gens du
 pays, il y en a peu qui s'occupent de
 la culture des terres. D'ailleurs l'hyver
 y est fort long; & la campagne, long-
 tems couverte de trois ou quatre pieds
 de neige qui ne fond qu'en été, n'est
 propre ni à être cultivée, ni à nourrir
 des bestiaux. On est obligé de les ren-
 fermer dès les premiers froids, pour les
 faire vivre de foin jusqu'à la belle sai-
 son. Il est vrai que les neiges ont à
 peine disparu, que l'abondance renaît
 dans les champs, & console les habi-
 tans de la longueur de l'hyver.

Louisbourg n'eût jamais été prise,

398 L'ISLE DE TERRE-NEUVE;
» me disoit un François qui avoit assisté
» à la reddition de cette place, si l'o-
» pinion qu'elle étoit imprenable, n'eut
» fait négliger toute sorte de précau-
» tions. Ce n'est pas que la France n'y
» envoyât de l'argent & des vivres
» pour la subsistance des troupes, &
» l'entretien des fortifications; mais
» l'avarice de ceux qui étoient chargés
» de la distribution, leur en fit re-
» tenir une partie, & causa un tel mé-
» contentement dans la garnison, qu'on
» augura mal du sort de la place, lors-
» qu'une escadre Angloise fit son dé-
» barquement dans le port. Le siège
» fut précédé par un combat entre un
» vaisseau François, & toute la flotte
» ennemie. En perdant la victoire, le
» marquis de Maison-forte s'acquit une
» gloire infinie par sa belle défense.
» Malgré ce désavantage, la ville sou-
» tint un siège de six semaines; & le
» commandant obtint une capitulation
» honorable, telle qu'on l'accorde à
» de braves gens qui ne cèdent qu'au
» malheur des circonstances, & à la
» supériorité des forces. »

Les autres isles voisines de Terre-
Neuve, sont celles de S. Jean, d'Anti-

E
costi, d
l'embor
Laprem
y trouve
étangs. L
couvert
il se for
entrepris
S. Pierre
la duché
de ce pr
tentes qu
S. Jean &
que de re
teau de l
compagn
l'exploita
pêche de
res tentat
l'entrepris
La peti
aux descen
eu part à
Il obtint c
vices; ma
présent. E
de bois, &
moindre b

costi, de Sable, &c, également situées à l'embouchure du fleuve de S. Laurent. La première est la plus considérable; on y trouve de grandes prairies & plusieurs étangs. Le gibier y abonde; & elle est couverte de forêts de sapins. En 1719, il se forma à Paris une compagnie qui entreprit de la peupler. Le comte de S. Pierre, premier écuyer de madame la duchesse d'Orléans, se mit à la tête de ce projet, & obtint des lettres-patentes qui lui accordoient les isles de S. Jean & de Miscou, sans autre charge, que de rendre foi & hommage au château de Louisbourg. L'objet de cette compagnie étoit la culture des terres, l'exploitation des bois, & sur-tout la pêche de la morue; mais ces premières tentatives ayant eu peu de succès, l'entreprise fut abandonnée.

La petite isle d'Anticosti appartient aux descendans d'un François qui avoit eu part à la découverte du Mississipi. Il obtint cette récompense de ses services; mais, on ne lui fit pas un riche présent. Elle est stérile, mal fournie de bois, & sans un seul havre, où le moindre bâtiment puisse trouver une

400 L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
retraite. Le bruit courut, il y a quel-
ques années, qu'on y avoit découvert
une mine d'argent; on envoya de
Québec un orfèvre qui en fit l'é-
preuve, & détrompa le public.

L'isle de *Sable* est éloignée d'envi-
ron vingt-cinq lieues de l'isle-Royale;
& l'on assure que dès le commence-
ment du seizieme siècle, les François
avoient entrepris d'y former une colô-
nie. On ne pouvoit faire un plus mau-
vais choix: à peine cette isle, qui est
fort petite, & sans ports, produit-elle
quelques herbes & quelques brossail-
les. Dans une circonférence d'environ
dix lieues, elle renferme un lac qui
n'en a pas moins de cinq; & ses mon-
tagnes se découvrent de fort loin. Un
aventurier nommé *Laroche*, y débar-
qua quarante misérables qu'il avoit tirés
des prisons de France, & qui eurent
sujet d'y regretter leurs cachots. Il alla
ensuite reconnoître les côtes du conti-
nent le plus proche, qui sont celles de
l'Acadie; & après y avoir recueilli les
connoissances qu'il crut suffisantes pour
ses vues, il reprit la route d'Europe,
sans pouvoir aborder à l'isle de *Sable*,

d'où l
soigne
lailés,
ques p
fabriqu
débris
d'où il
& quel
plié da
un tem
quarante
vint enf
lorsque l
furent d
passeren
situation
informé
pilote de
part étoit
s'en trou
eut la cur
où le pil
parurent
loups mar
d'une affr
figure da
Henti IV
somme d'
toutes les

d'où les vents ne cessèrent de l'éloigner. Les malheureux qu'il y avoit laissés, rencontrèrent sur le rivage quelques planches de vaisseaux, dont ils fabriquèrent des baraques. C'étoient les débris de plusieurs navires Espagnols, d'où il étoit sorti quelques moutons & quelques bœufs, qui, ayant multiplié dans cette île, furent pendant un tems, une ressource pour les quarante François. Le poisson devint ensuite leur unique nourriture; & lorsque leurs habits furent usés, ils s'en firent de peau de lous marins. Ils passèrent près de huit ans dans cette situation, jusqu'à ce que le roi Henri IV, informé de leur aventure, chargea un pilote de les aller prendre. Mais la plupart étoient morts de misère; & il ne s'en trouva plus que douze, que le roi eut la curiosité de voir dans l'état même où le pilote les avoit recueillis. Ils parurent couverts de leurs peaux de lous marins, les cheveux & la barbe d'une affreuse longueur, & toute leur figure dans le plus grand désordre. Henri IV leur fit donner à chacun une somme d'argent, & les déchargea de toutes les poursuites de la justice.

402 L'ISLE DE TERRE-NEUVE, &c.

A peu de distance de Terre-Neuve, est la côte de Labrador. C'est le nom que les Espagnols ont donné à une grande presqu'île de l'Amérique septentrionale. On ne connoît que les côtes de ce pays, qui est assez mal nommé *terre du Laboureur* ; car il n'est ni cultivé, ni propre à l'être, à cause du froid excessif qui y règne. Il est habité par des hommes si féroces, qu'on n'a pu encore les humaniser. Ils commercent néanmoins avec les peuples du Canada, qui troquent leurs pelleteries contre d'autres marchandises. Mais les uns & les autres se tiennent dans leurs barques ; & ce trafic se fait au bout d'une perche. Nos Bretons ont donné le nom de leur province à la côte orientale du pays de Labrador, & y ont bâti le nouveau Brest. Les Anglois en occupent la partie occidentale sur la baie & vers le détroit d'Hudson.

Je suis, &c.

A Louisbourg, ce 17 Août 1748.



L B

IL me
d'un
ton ; &
isthme c
compre
être que
les Angl
province
les Fran
l'Angleter
changea
Royal, f
napolis,
qui régn
Bretagne
Les Fr
possession
ment du
jetté les
Presque t
étoient P
tête Pierr

L E T T R E X C V I I I .

L'ACADIE.

IL me reste à vous parler, Madame, d'un autre pays, voisin du Cap-Breton, & qui tient au continent par un isthme qui le joint au Canada. Vous comprenez que c'est l'Acadie dont il va être question, ou, comme l'appellent les Anglois, *la nouvelle Ecosse*. Cette province a été long-tems occupée par les François, qui l'ont encore cédée à l'Angleterre par le traité d'Utrecht. En changeant de maîtres, la ville de Port-Royal, sa capitale, reçut le nom d'*Annapolis*, de celui de la reine Anne, qui régnoit alors dans la Grande-Bretagne.

Les François ont les premiers pris possession de l'Acadie, au commencement du dix-septieme siècle, & y ont jetté les fondemens d'une colonie. Presque tous ceux qui la composoient, étoient Protestans, & avoient à leur tête Pierre de Monts, gentilhomme

Saintongeois, à qui le roi avoit permis, pour lui & pour les siens, l'exercice de sa religion en Amérique. C'est lui qui a bâti la ville de Port-Royal, aujourd'hui Annapolis. Ce port seroit un des plus beaux de l'Amérique, si l'entrée & la sortie en étoient moins difficiles. Il ne peut y aborder qu'un vaisseau à la fois; encore faut-il prendre des précautions infinies. Sa longueur est d'environ deux lieues, sur une grande lieue de largeur; au milieu de ce vaste bassin est une petite isle, qu'on a nommé *l'Isle-aux-Chèvres*, & dont les vaisseaux peuvent approcher de fort près. On estime que cette baye peut contenir mille navires, qui y sont à l'abri de tous les vents.

La ville n'a jamais été fort considérable, quoiqu'elle fût dans une situation très-avantageuse aux François, à qui elle donnoit la commodité d'inquiéter les habitans de la nouvelle Angleterre, & de troubler leur négoce. Tant qu'elle a appartenu à la France, elle n'a eu d'autres fortifications, que de méchantes palissades, incapables d'arrêter le moindre corps de troupes. Depuis que les Anglois en

font en
un mei
y font
a eu li
encore
constru
son, en
que nou
dans ces
habitans
des pelle
eux, po
de peu
servoient
progrès
tems de
secours,
soient co
niffoit un
courtoien
Grande-B
portant p
la possessi
gerent-ils
Dès qu'ils
de la Fran
tendue de
Jacques I
lettres-pat

font en possession), ils l'ont mise dans un meilleur état. Le commerce qu'ils y font, est le même que celui qui a eu lieu de tout tems: il consiste encore, comme autrefois, en bois de construction, en fourrures, en poisson, en cuirs verts, &c. qui, du tems que nous l'avions, avoit déjà attiré, dans cette province, plus de six mille habitans. Les sauvages leur apportent des pelleteries, & les troquoient avec eux, pour des marchandises d'Europe de peu de valeur. Les François se servoient d'eux, pour s'opposer aux progrès des colonies Angloises. En tems de guerre, ils en tiroient d'utiles secours, dans les incursions qu'ils faisoient contr'elles; & Port-Royal fournissoit une retraite aux armateurs qui courroient contre les vaisseaux de la Grande-Bretagne. Il étoit donc très-important pour les Anglois, de s'assurer de la possession de l'Acadie: aussi ne négligerent-ils rien pour s'en rendre maîtres. Dès qu'ils la virent sous la domination de la France, ils prétexterent une prétendue donation de ce pays, faite par Jacques I, au comte de Sterling. Les lettres-patentes portoient expressément,

que la cession ne devoit avoir lieu ; qu'autant que cette contrée seroit dépourvue d'habitans, ou occupée par des infidèles ; condition qui rendoit nulle la donation, puisque l'Acadie étoit possédée par les François, qui, depuis plusieurs années, y avoient des établissemens. Aussi le vaisseau qu'y envoya le comte de Sterling, s'en revint-il en Angleterre, sans avoir essayé d'y former aucune habitation. Les Anglois ne laissèrent pas, dans la suite, de s'en emparer sur ce seul titre ; & Cromwel la céda à un gentilhomme François, nommé *Latour*, qui avoit acheté les droits du comte de Sterling.

Je vais, Madame, vous faire part d'une anecdote qui regarde ce gentilhomme, & dont la tradition se conserve précieusement parmi les François de Louisbourg, où elle m'a été racontée de la manière suivante. « *Latour* » avoit quitté la France, sous prétexte » de religion, pendant le siège de la » Rochelle, & étoit allé s'établir à » Londres. Nous avions alors perdu » presque toute l'Acadie : il ne nous y » restoit plus qu'un seul fort ; & c'étoit » son fils qui le défendoit. Le vieux

» *Latour*
 » le tit
 » mettr
 » ce fo
 » d'y r
 » mand
 » seaux
 » ment.
 » En
 » manda
 » étoit f
 » termes
 » pressan
 » pour fa
 » comm
 » avec au
 » nemen
 » d'être
 » dernier
 » ne s'att
 » quitta f
 » le lende
 » voir d'
 » n'avoit
 » qu'il le
 » la triste
 » un enn
 » pas plus
 » tions &

» Latour, pour obtenir en Angleterre
 » le titre de *baronnet*, s'engagea à
 » mettre les Anglois en possession de
 » ce fort. Sur l'assurance qu'il donna
 » d'y réussir, on lui accorda sa de-
 » mande; & l'on équipa deux vais-
 » seaux, dont il eut le commande-
 » ment.

» En arrivant en Amérique, il de-
 » manda à être conduit au fort où
 » étoit son fils; & il lui parla dans les
 » termes les plus tendres & les plus
 » pressans, pour l'engager à se déclarer
 » pour sa Majesté Britannique. Le jeune
 » commandant écouta la proposition
 » avec autant d'indignation que d'éton-
 » nement, & déclara qu'il étoit résolu
 » d'être fidèle à son maître; jusqu'au
 » dernier soupir de sa vie. Le pere, qui
 » ne s'attendoit pas à cette réponse, le
 » quitta fort mécontent. Il lui écrivit
 » le lendemain, qu'il étoit en son pou-
 » voir d'obtenir par la force, ce qu'il
 » n'avoit pu gagner par la douceur, &
 » qu'il le prioit de ne pas le réduire à
 » la triste nécessité de le traiter comme
 » un ennemi. Ses menaces n'eurent
 » pas plus de succès, que ses sollicita-
 » tions & ses caresses.

» Obligé d'en venir aux dernières
 » extrémités, il rangea ses troupes au-
 » tour du fort, & commença l'atta-
 » que. Son fils se défendit avec tant de
 » valeur, que le pere voyant plusieurs
 » de ses soldats tués, sans avoir rem-
 » porté aucun avantage, se rebuta de
 » son entreprise; & au bout de deux
 » jours, il proposa de lever le siège.
 » Cette proposition ayant été acceptée
 » en un conseil de guerre, il se trouva
 » dans une terrible perplexité: il ne
 » pouvoit plus reparoître à la cour
 » d'Angleterre, où il avoit répondu
 » avec tant de confiance, de la red-
 » dition du fort. D'un autre côté, il
 » n'osoit repasser en France: le seul
 » parti qu'il eut à prendre, & auquel
 » il se détermina, fut d'avoir recours
 » à son fils, & de se reposer entière-
 » ment sur la bonté de son cœur.

» Après lui avoir exposé les circonf-
 » tances malheureuses où il se trouvoit,
 » il le supplia de lui permettre de passer
 » le reste de ses jours en Acadie. Le
 » fils consentit à lui donner un asyle
 » auprès de lui, à condition cepen-
 » dant, qu'il n'entreroit jamais dans
 » l'intérieur des ramparts de son fort,
 » sous

» sous qu
 » Il s'eng
 » son cor
 » de la p
 » les do
 » lui. Qu
 » dition,
 » celui-ci
 » s'en pla
 » & s'y f
 » Le je
 » de ses
 » un gouv
 » Il établi
 » situé sur
 » tre gou
 » Charnis
 » comman
 » pays fut
 » que cha
 » qu'à faire
 » s'étant br
 » viles, n
 » chemin
 » manquer
 » la France
 » Charn
 » plus puiss
 Tome V.

» sous quelque prétexte que ce pût être.
» Il s'engagea à lui faire bâtir une mai-
» son commode à une certaine distance
» de la place, & à lui procurer toutes
» les douceurs qui dépendroient de
» lui. Quelque dure que fût cette con-
» dition, de la part d'un fils à un pere,
» celui-ci qui n'étoit pas en droit de
» s'en plaindre, l'accepta avec plaisir,
» & s'y soumit inviolablement.
» Le jeune Latour, en récompense
» de ses services, obtint dans la suite
» un gouvernement plus considérable.
» Il établit sa résidence dans un fort
» situé sur la riviere de S. Jean. Un au-
» tre gouverneur François, nommé
» *Charnisay*, partageoit avec lui le
» commandement de ces contrées. Ce
» pays fut long-tems tranquille; parce
» que chacun d'eux ne s'appliquoit
» qu'à faire valoir son domaine. Mais
» s'étant brouillés, leurs discordes ci-
» viles, non-seulement frayerent le
» chemin à leur propre ruine, mais
» manquerent d'entraîner encore pour
» la France, la perte de tout le pays.
» *Charnisay*, devenu plus riche &
» plus puissant, forma le projet d'usur-
»

Tome VIII.

S

» per seul tout le commerce ; & pour
 » y parvenir, il songea d'abord à s'em-
 » parer du fort & des établissemens
 » qui étoient sur la riviere de S. Jean.
 » Il prit le moment où Latour étoit
 » allé au fourrage, à quelques journées
 » de-là, avec une partie de sa garnison,
 » & fit avancer ses troupes pour se
 » mettre en possession de la place.
 » Cette attaque imprévue jetta d'abord
 » dans un grand embarras la femme du
 » gouverneur, à qui il n'étoit resté
 » qu'un très-petit nombre de soldats ;
 » mais, étant revenue de sa premiere
 » frayeur, elle résolut de se défendre
 » jusqu'à la dernière extrémité. En ef-
 » fet, elle se comporta si bien, que les
 » assiégeans furent battus pendant trois
 » jours. Le quatrieme, ayant appris
 » que les ennemis se préparoient à
 » escalader les murailles, elle monta
 » sur les remparts, & se montra sur le
 » parapet, à la tête de tout son monde.
 » Les assiégeans, qui virent un plus
 » grand nombre de soldats, qu'ils ne
 » s'attendoient à en trouver, mais plus
 » étonnés encore de la résolution de
 » cette femme, se persuaderent que la

» place é
 » ne leur
 » ils se
 » une ho
 » fort fut
 » Le g
 » trant da
 » de gen
 » tulation
 » avoit ét
 » & qu'il
 » les obse
 » fait la ga
 » il fit per
 » ception
 » pour être
 » rades. I
 » de Latou
 » à cette b
 Charnis
 rendre susp
 de Latour,
 dre de l'ar
 en France.
 possessions
 tres du roi,
 vernemens
 Les Ang
 sions intesf

» place étoit beaucoup plus forte qu'on
 » ne leur avoit dit : dans cette idée,
 » ils se déterminèrent à lui accorder
 » une honorable capitulation ; & le
 » fort fut rendu.

» Le général considérant, en en-
 » trant dans la place, à quelle poignée
 » de gens il avoit accordé une capi-
 » tulation si glorieuse, déclara qu'il
 » avoit été surpris dans les conditions,
 » & qu'il ne pouvoit point absolument
 » les observer. En conséquence ayant
 » fait la garnison prisonniere de guerre,
 » il fit pendre tous les soldats, à l'ex-
 » ception d'un seul, qu'il conserva
 » pour être le bourreau de ses cama-
 » rades. Il voulut même que madame
 » de Latour assistât, la corde au cou,
 » à cette barbare exécution. »

Charnisay avoit trouvé moyen de
 rendre suspecte à la cour, la fidélité
 de Latour, & s'étoit fait donner un or-
 dre de l'arrêter, s'il refusoit de passer
 en France. Latour fut dépouillé de ses
 possessions ; & son rival obtint des let-
 tres du roi, qui réunirent les deux gou-
 vernemens en sa faveur.

Les Anglois profiterent de ces divi-
 sions intestines, pour s'emparer de

la plupart de nos établissemens. Ils les rendirent & les réprirent plusieurs fois jusqu'à la paix d'Utrecht ; mais ils les ont toujours conservés depuis ce traité. Les articles portent qu'ils posséderont l'Acadie suivant ses anciennes limites ; mais ces limites n'ayant point été réglées, il est à craindre qu'elles ne soient un jour le sujet d'une guerre qui nous enleva peut-être tout le Canada. On commencera par contester beaucoup, sur la véritable signification de ces paroles, *suivant ses anciennes limites* ; les Anglois leur donneront la plus grande extension. Les François voudront les restreindre le plus qu'il sera possible ; on nommera des commissaires de part & d'autre ; chacun fera valoir ses prétentions ; on composera des Mémoires ; les Anglois demanderont à la France quatre ou cinq cens lieues de pays ; ils prétendront que non-seulement toute la péninsule, mais encore la partie méridionale du golfe de S. Laurent, & la rive méridionale du fleuve de ce nom, jusqu'à la hauteur de Québec, étoient contenues dans les anciennes limites de l'Acadie, & voudront, en conséquence ;

que cet
soit cédé
du traité

Pour
ils se p
ces limi
& qu'ai
droit inc
illes, g
renferm
que la F
de l'Ac
gouvern
mêmes
gne lui
d'Estrad
dres, so
die, don
spécifia p
que lors
par le tr
pareille
toutes le
ver, po
cette pr
delà des
prescrive
d'Utrech
les term

que cette vaste étendue de pays leur soit cédée, suivant l'intention & l'esprit du traité.

Pour appuyer leurs prétentions, ils se proposeront de faire voir que ces limites ont toujours été les mêmes; & qu'ainsi sa Majesté Britannique a un droit incontestable sur toutes les terres, isles, golfes, rivières, &c, qui y sont renfermés. Pour le prouver, ils diront que la France donna le gouvernement de l'Acadie à Charnisay, & que ce gouvernement comprenoit alors les mêmes bornes, que la Grande-Bretagne lui assigne. Ils ajouteront que M. d'Estrades, notre ambassadeur à Londres, sollicitant la restitution de l'Acadie, dont les Anglois s'étoient emparés, spécifia plusieurs fois ces mêmes limites; que lorsqu'elle fut rendue à la France par le traité de Bréda, elle avoit une pareille étendue: enfin ils rapporteront toutes les preuves qu'ils pourront trouver, pour faire voir que les bornes de cette province sont poussées bien au-delà des limites que les François lui prescrivent: de-là ils passeront au traité d'Utrecht; & à force de chicaner sur les termes, ils croiront avoir prouvé

qu'il leur accorde ce qui fait l'objet de leur demande. Ils joindront à tous ces argumens, quelques cartes de géographie, qu'ils auront grand soin de faire valoir à leur avantage.

Tels seront, Madame, les principaux moyens dont la cour d'Angleterre s'efforcera d'appuyer ses prétentions; & vous jugez bien que les François ne les laisseront pas sans réponse. Ils feront voir d'abord, que le gouvernement qui fut donné à Charnisay, comprenoit non-seulement l'Acadie, mais encore les *confins* de cette province: or qui dit *confins*, dit pays circonvoisins; & les pays circonvoisins de l'Acadie, ne sont pas l'Acadie même. Ils diront, en second lieu, que M. d'Estrades, quoique très-habile négociateur, connoissoit peu la géographie des côtes méridionales de la nouvelle France, puisque dans ses Lettres, il donne quatre-vingt lieues d'étendue à un pays qui en a plus de trois cens. D'ailleurs, l'unique objet du comte d'Estrades étoit de prouver que les forts dont il sollicitoit la restitution, appartenoient à la France, & qu'on les avoit envahis injustement. Il est certain qu'à cet égard,

il n'avoit
dénom
mens;
totalm
cette p
que no
dés, la
nécessa
de vue
séder
questio
terre, c
de l'Ac

A l'e
Françoi
aussi,
détermi
ce pays
tre, en
pied ou
tions r
Enfin,
d'Utrec
que de
Françoi
terprète
paroles
ver tout
bornes

il n'avoit aucune raison de discuter la dénomination précise de ces établissemens ; la question de propriété en étoit totalement indépendante. Dès que cette propriété étoit établie, sous quelque nom que nous les eussions possédés, la restitution en étoit une suite nécessaire ; & c'est sous ce seul point de vue, que M. d'Estrades devoit considérer sa négociation ; car il n'étoit pas question entre lui & la cour d'Angleterre, d'assigner les véritables limites de l'Acadie.

A l'égard du traité de Bréda, les François ne manqueront pas de dire aussi, qu'il ne s'agissoit pas alors de déterminer les anciennes limites de ce pays, mais simplement de remettre, en Amérique, les choses sur le pied où elles étoient avant les irruptions réciproques des deux nations. Enfin, pour ce qui regarde le traité d'Utrecht, quand il ne sera question que de disputer sur les mots, les François ne seront pas embarrassés d'interpréter aussi, à leur manière, les paroles mêmes du traité, & d'y trouver toute l'Acadie circonscrite dans les bornes les plus resserrées & les plus

étroites. Il arrivera alors, comme dans toutes les disputes, que personne ne voudra céder; que ce qui n'aura pu se terminer par des écrits, se décidera par le canon; & que pour conserver quelques arpens de neige, nous perdrons peut-être tout le Canada.

Quoiqu'il en soit, les uns donnent le nom d'*Acadie* à cette péninsule triangulaire, qui borne l'Amérique au sud-est; d'autres la restreignent à la côte méridionale de la presqu'île. Ces derniers divisent tout le pays en quatre provinces; la première, depuis la rivière de Pentagoët, jusqu'à celle de S. Jean; & ils la nomment *contrée des Etechemins*. La seconde, depuis la rivière de S. Jean, jusqu'au cap de Sable, & ils l'appellent *baye Françoisse*. La troisième, depuis le cap de Sable, jusqu'au havre de Camceau; & c'est proprement ce que nous nommons l'*Acadie*, & les Anglois la *nouvelle Ecosse*. La quatrième, depuis Camceau, jusqu'au cap des Rosiers, a pris le nom de *baye de S. Laurent*. Ne dirait-on pas que l'on a eu en vue cette distribution, lorsqu'on a déclaré, dans le traité d'Utrecht, que le roi Très-Chré-

lien e
à ses
ou no
ses an
ville
Puisq
l'Acad
qu'il r
toute
On
colon
voyer
dit qu
fera fig
la-Cha
gouve
de la
guerre
& con
en Aca
portion
soldat
s'y étal
formé
pas à
qu'il s
glois
frais du
de l'er

rien cédoit à la reine d'Angleterre, & à ses successeurs, à perpétuité, l'Acadie, ou nouvelle Ecoffe, conformément à ses anciennes limites, comme aussi la ville de Port-Royal avec sa banlieue. Puisque ce traité ajoûte Port-Royal à l'Acadie, il s'ensuit, ce me semble, qu'il ne comprenoit pas, sous ce nom, toute la presqu'isle.

On parle ici beaucoup d'une nouvelle colonie que les Anglois doivent y envoyer, lorsque le traité de paix, dont on dit que nous ne sommes pas éloignés, sera signé par les deux puissances à Aix-la-Chapelle. On assure même que le gouvernement d'Angleterre, profitant de la réforme de ses troupes après la guerre, augmentera ses habitations, & construira même une nouvelle ville en Acadie. Il offrira d'abandonner une portion de terre à chaque officier, soldat, matelot, artisan, qui voudra s'y établir. Ce projet, qui est, dit-on, formé par le lord Hallifax, ne tardera pas à être publié; & l'on prétend qu'il s'embarquera beaucoup d'Anglois pour ce pays. L'Etat fera les frais du transport, de la nourriture, & de l'entretien des nouveaux colons,

durant l'espace d'une année après leur arrivée ; & pendant dix ans , ils ne seront tenus à aucune redevance. On leur fournira des armes , des provisions , des ustensiles , des outils , autant qu'il sera jugé nécessaire , pour les mettre en état de défricher & de cultiver des terres , d'élever des maisons , d'exercer la chasse , la pêche , &c. On écrit qu'il y a déjà quatre mille personnes qui se présentent pour former cette nouvelle peuplade ; & la ville qu'elles bâtiront , se nommera *Hallifax* , en l'honneur de l'auteur du projet. Elle doit être placée au sud-est de la péninsule , dans une situation très-commode , & beaucoup meilleure pour la pêche , que le port d'Annapolis. Elle sera grande , très-bien bâtie , fortifiée de palissades , avec des forts de bois , de distance en distance , qui la mettront à couvert des insultes des sauvages.

Il y a des politiques qui conjecturent que , quelqu'envie qu'on semble avoir de rendre cette ville florissante , ses environs ne seront jamais bien cultivés : ils ont examiné le terrain , qui leur a paru très-difficile à être défriché ; & lors même qu'il l'est , il produit peu , &

coût
ajout
mais
ges ,
Fran
souffr
& ne
tée d
qu'av
recue
tie de
tretier
plûpa
velle
faim ,
petite
de la
sister.
pas u
vages
posée
énerv
pour l
par l'u
ront j
gilanc
Améri
donne
gré les

coûte beaucoup à travailler. D'ailleurs, ajoutent-ils, les Anglois ne pourront jamais réussir à gagner l'amitié des sauvages, uniquement dévoués à la nation Françoisé. Ils auront donc infiniment à souffrir des incursions de ces Indiens; & ne pourront s'éloigner qu'à la portée du canon, ni cultiver leurs terres qu'avec beaucoup de danger. Aussi ne recueilleront-ils pas la cinquième partie des choses nécessaires pour leur entretien. Ils seront obligés de tirer la plûpart de leurs provisions de la nouvelle Angleterre; & ils mourront de faim, si la pêche, jointe à quelques petites munitions de mer & à la paye de la garnison, ne sert à les faire subsister. Cette garnison même, n'offrira pas un grand secours contre les sauvages, quoiqu'on dise qu'elle sera composée de trois régimens. Ces soldats éternés faute d'exercice, attaqués, pour la plûpart du scorbut, & affoiblis par l'usage des liqueurs fortes, ne pourront jamais résister à l'activité, à la vigilance, à la patience & à l'adresse des Américains. Si le roi d'Angleterre abandonne un moment cette colonie, malgré les sommes immenses qu'elle aura

coûté, les encouragemens qu'on lui donnera, les secours qui lui feront procurés, ces politiques prétendent qu'elle ne pourra jamais se soutenir. Si, avec plus de difficultés à vaincre, & moins de ressources à attendre du côté de l'Europe, les François s'y sont multipliés & y ont prospéré, c'est qu'ils étoient amis des sauvages; & ceux-ci, au contraire, ont déclaré une guerre éternelle aux Anglois, dont ils n'ont pas voulu reconnoître la domination.

On compte, dans l'intérieur de l'Acadie, sept à huit de ces nations Indiennes, ennemies de l'Angleterre. Les principales sont celles des Etechemins, qui occupent la partie occidentale, & les Souriquois, qui habitent aux environs de Port-Royal. Ces peuples ont quelques usages qui leur sont particuliers, & d'autres qui rentrent dans les coutumes générales des autres sauvages. *Samago* est le titre qu'ils donnent à leurs chefs. Chaque village a le sien, qui a, sur les jeunes gens, une autorité absolue: ils sont obligés de lui obéir, jusqu'à ce qu'ils soient mariés: tout le fruit de leurs travaux lui appartient; & après leur mariage, quoiqu'ils

ayent
une e
la der
gnité f
presqu
de la f
cide de
entre
peuver
le chan
y obser
où il
peupla
décret

Ces
vers le
& dans
avec in
les moi
qu'un,
s'avise
tre dan
puis ba
que cel
en adul
&, en
servées
d'elles f
secret e

ayent plusieurs enfans, ils lui payent une espece de tribut qu'il exige avec la derniere rigueur. Quoique cette dignité soit élective, cependant on prend presque toujours celui qui est à la tête de la famille la plus nombreuse. Il décide de tous les différends qui naissent entre les habitans. Si les parties ne peuvent s'accommoder, il les juge sur le champ, selon la loi du Talion, qu'on y observe à la lettre. Dans les affaires où il s'agit de l'intérêt de toute la peuplade, on ne statue rien sans un décret général des chefs assemblés.

Ces sauvages portent la dureté, envers leurs femmes, jusqu'à la cruauté; & dans leur fureur, ils les déchirent avec inhumanité. Ils ne souffrent pas les moindres remontrances; & si quelqu'un, témoin de ces scènes barbares, s'avise de leur en faire; Je suis le maître dans ma maison, lui disent-ils; je puis battre mon chien toutes les fois que cela me plaît. Une femme surprise en adultère, est souvent punie de mort; &, en général, les filles sont très-réservées: mais s'il arrive que quelqu'une d'elles fasse une faute secrettement, ce secret est enseveli soigneusement dans

la famille : s'il éclate , la fille est chassée de la maison. Ces peuples aiment tendrement leurs enfans : à la naissance d'un garçon , ils donnent un festin , & passent ce jour-là en grandes réjouissances. Ils en donnent un second , lorsque la première dent vient à lui percer ; & un troisième plus magnifique , à la première bête sauvage qu'il rapporte de la chasse : c'est l'époque de l'âge viril.

Avant que d'aller au combat , ces Indiens essayent leurs forces contre leurs femmes dans une bataille rangée. S'ils sont vaincus , leur défaite échauffe leur courage ; & ils ne doutent point de l'heureux succès de leur expédition. Si , au contraire , ils remportent la victoire , elle est pour eux d'un mauvais augure. Cette conduite , Madame , toute ridicule qu'elle paroît d'abord , ne laisse pas d'être fondée en raison. Dans le premier cas , le mari , que le désespoir anime , n'ose retourner chez lui , que vainqueur , de peur d'y recevoir une seconde fois des coups de bâton de son épouse. Dans le cas opposé , quelque désavantage qu'il ait eu dans le combat , il est sûr d'être bien

reçu
sçait

La

rent l

expre

ble à

amère

faite.

tête ,

main

a reçu

refuse

levent

dans c

chœur

accom

des car

Les

miers é

s'infinu

ges , a

leurs ex

les plu

Ces ad

& avoi

Romain

prenant

peres a

atteinte

reçu à son retour, dès que la femme
sçait qu'il est le plus fort.

La maniere dont ces gens-ci déclarent la guerre à leurs ennemis, est très-expressive. Toute la peuplade s'assemble à ce sujet ; & l'offensé se plaint amèrement de l'injure qui lui a été faite. Levant ensuite au-dessus de sa tête, une hache qu'il tient dans ses mains, il jure de venger l'affront qu'il a reçu. Alors tous les autres, qui ne refusent jamais d'épouser sa querelle, levent la hache, comme lui ; & dans cette posture, ils chantent en chœur d'un ton sombre & menaçant, accompagné d'un bruit sourd, que font des cailloux agités dans des calebasses.

Les François, du tems de leurs premiers établissemens dans l'Acadie, pour s'insinuer dans la confiance des sauvages, avoient imaginé de faire adopter leurs enfans par quelques-uns des chefs les plus considérables de ces peuples. Ces adoptions étoient très-fréquentes, & avoient cet avantage sur celles des Romains, que les peres véritables, en prenant parti dans la guerre contre les peres adoptifs, ne portoient aucune atteinte aux privilèges de l'adoption.

Ceci me rappelle une anecdote que je tiens d'une personne de la colonie.

Quelques François ayant pris querelle avec des sauvages, il y eut entre eux un petit combat, où ceux-ci furent assez maltraités. Instruits de ce qui s'étoit passé, leurs camarades assiégèrent les François en si grand nombre, qu'il ne paroissoit pas possible qu'ils leur échappassent. Un des enfans, dont je viens de parler, voyant ses compatriotes à la veille de leur perte, alla trouver son pere adoptif, chef de la peuplade : « Mon pere, lui dit-il, j'ai » une grande envie qui me tourmente ; » c'est d'assister à une de ces fêtes, où » il est ordonné de manger tout ce qui » est préparé, sans en rien réserver absolument. Je vous prie d'en ordonner » une à tout le village ; & je vous annonce que je mourrois infailliblement, s'il restoit quelque chose de tout » le repas. » L'Indien, qui ne soupçonnoit aucun artifice dans la priere de ce jeune François, lui répondit : « Je suis » pénétré, mon fils, du trouble de ton » ame ; & je t'assure que je donnerai » ordre qu'on prépare ce festin. » Il fut fixé au jour que les François avoient

cho
com
rent
les c
jeun
avoie
dire
touch
du fe
pensâ
» nez
» sorte
» repro
» dans
conviv
offres
joua u
qu'il n
n'en fû
que le
qu'il fo
triotés,
rir le m
L'hif
aujourd
bles. Ma
bouchu
est un b
forme u

choisi pour prendre la fuite. La fête commença sur le soir ; & les tables furent servies avec tant d'abondance, que les convives demandèrent grace. Le jeune homme, à qui les François avoient donné le signal du départ, vint dire à son pere adoptif, qu'il étoit touché de compassion pour les gens du festin, qui desiroient qu'on les dispensât de manger davantage. « Ordonnez, je vous prie, mon pere, qu'ils sortent de table, & qu'ils aillent se reposer ; je m'engage à les plonger dans un agréable sommeil. » Les convives acceptèrent sur le champ ces offres obligeantes. Il prit sa guitarre, & joua un air soporifique avec tant d'art, qu'il n'y eut pas un seul sauvage qui n'en fût profondément endormi. Dès que le rusé musicien les vit dans l'état qu'il fouhaitoit, il joignit ses compatriotes, & se sauva avec eux, sans courir le moindre risque.

L'histoire naturelle de l'Acadie offre aujourd'hui peu de choses remarquables. Mais on dit qu'autrefois, à l'embouchure de la riviere de S. Jean, où est un banc de sable, qui, en s'ouvrant, forme une baye d'environ quatre cens

pas de circuit, on appercevoit un grand arbre flottant, qui, malgré toute la violence du flux & des débordemens, ne changeoit jamais de place, & sembloit seulement, en se tenant toujours droit, tourner sur sa racine, comme sur un pivot. Il paroissoit de la grosseur d'un petit tonneau; mais la mer le couvroit quelquefois pendant plusieurs jours. Les sauvages lui rendoient une espece de culte superstitieux: ils y attachoient des peaux de castor & d'autres animaux, & regardoient comme un mauvais augure, de ne pas l'appercevoir. Des François un jour s'y transporterent dans une chaloupe, y attachèrent un cable, & tenterent vainement de l'en arracher. Le tronc, immobile contre tous leurs efforts, ne put jamais être ébranlé de sa place. La riviere de S. Jean est une des plus grandes du pays. Ses bords sont couverts de gros chênes, & de plusieurs sortes d'arbres dont le bois est estimé. On y trouve encore des especes de noyers, dont le fruit est triangulaire & de très-bon goût, & des vignes qui produisent d'excellens raisins.

On vante aussi les bords de la riviere

de Pe
rein :
noisso
le hêtr
des pin
pays a
gland,
blanch
veau.
bouch
che ab
les An
aux Ar
du Pen
trefois
appello
Dan
une isle
supplée
par une
deux c
fortir, c
d'eau c
poings,
confidé
dans un
le flux c
son cou
avec la

de Pentagoët, & la fertilité de ce terrain : outre les arbres que nous connoissons en France, tels que le chêne, le hêtre, le frêne, l'érable, on y voit des pins de soixante pieds de haut. Ce pays a quantité d'ours qui vivent de gland, & qui n'ont pas la chair moins blanche & moins délicate, que celle de veau. Autour des isles qui sont à l'embouchure de la riviere, on fait une pêche abondante de maquereaux, dont les Anglois font un grand commerce aux Antilles. Sur la rive septentrionale du Pentagoët, les François ont eu autrefois un petit établissement, qu'on appelloit *S. Sauveur*.

Dans le voisinage de l'Acadie, il est une isle nommée *Miscou*, où la nature supplée à l'eau de riviere, qui y manque, par une source fort extraordinaire. A deux cens pas de cette isle, on voit sortir, du sein de la mer, un bouillon d'eau douce, de la grosseur de deux poings, & qui s'éleve à une hauteur considérable. Il conserve sa douceur dans un circuit de vingt pas, sans que le flux ou le reflux arrête, ou trouble son cours; de sorte qu'il hausse & baisse avec la marée. Les pêcheurs y vont

chercher de l'eau dans leurs chaloupes, & la puisent avec des sceaux, comme dans une fontaine. L'endroit d'où elle sort, n'a pas moins d'une brasse de fond aux plus basses marées; & l'eau d'alentour est aussi salée, qu'en pleine mer. L'isle de Miscou est située dans la *baye des Espagnols*, ainsi appelée par quelques voyageurs de cette nation, qui y étoient venus chercher des mines d'or. Après diverses tentatives inutiles, ils s'en retournerent en criant, *a canada*, c'est-à-dire, *il n'y a rien ici*; & c'est-là, dit-on, l'origine du nom de *Canada*. D'autres le font dériver du mot Iroquois *Kannata*, qui signifie un *amas de cabanes*. Quoiqu'il en soit, je suis actuellement à la porte de cette grande contrée, & prêt à me rendre à Québec, où je compte passer l'hiver.

Je suis, &c.

A Louisbourg, ce 4 Septembre 1748.

Fin du Tome VIII.



M

Co

CE qu
Le voya
ce qu
Quels se
deren
Quelle e
A quelle

La ville

Quelles
Lapon
Ce que



T A B L E
D E S
M A T I E R E S

Contenues dans ce Tome VIII.

L E T T R E L X X X I X .

L A L A P O N I E .

- C E que c'est la que nation Lapone. Page 5
Le voyageur y arrive par le port d'Arcangel;
ce que c'est que ce port? 6
Quels sont les premiers étrangers qui y abor-
derent, 7
Quelle est l'origine des Lapons? *ibid.*
A quelles puissances est soumise la Laponie? 8
La ville de Kola, dans la Laponie Russe, *ibid.*
Quelles sont les provinces qui composent la
Laponie Suédoise? 9
Ce que c'est que les villes de la Laponie, *ibid.*

loupes,
comme
où elle
rafte de
& l'eau
a pleine
dans la
llée par
nation,
s mines
utiles,
, a ca
ici; &
nom de
iver du
signifie
en soit,
le cette
endre à
hyver.

1748.

Les Lapons n'ont point de demeure fixe ; quel est leur genre de vie ?	10
Quelle est leur maniere de bâtir des mai- sons ?	11
Leur départ d'un canton , pour aller dans un autre ,	<i>ibid.</i>
Comment ils conservent leur nourriture ,	12
Quels sont les mets dont ils se régalent le plus volontiers ?	13
Comment ils les assaisonnent ,	<i>ibid.</i>
Quelle est la boisson ordinaire des Lapons ?	14
Ils aiment fort l'eau-de-vie ,	<i>ibid.</i>
La maniere dont ces peuples prennent leur repas ,	15
Ils fument & mâchent du tabac avec passion ,	<i>ibid.</i>
Ils aiment à faire des visites & à se régaler réciproquement ; leurs autres divertisse- mens ,	16
Maladies auxquels les Lapons sont le plus sujets ,	<i>ibid.</i>
Ils n'ont ni médecins , ni chirurgiens ; com- ment ils guérissent leurs maladies ,	17
Quelquefois ils ont recours aux sortilèges ,	18
Comment se font les sortilèges en Laponie ?	<i>ibid.</i>
En quoi consiste un maléfice qu'ils appellent le <i>gan</i> ?	19
Ce que c'est que leur gros chat noir ,	20
Comment ils employent le tambour magi- que dans leurs maladies ,	<i>ibid.</i>
Cérémonies funèbres qui se pratiquent dans la Laponie ,	21

Comm
 Quelle
 Les ha
 Voyag
 fait
 Oà se

 Les dis
 nie.
 Les mi
 pays
 Voyag
 nard
 Ils y la
 voit
 Descrip
 Travail
 envir
 Difficul
 voya
 Quelles
 Montag
 Monum
 une m
 Difficult
 La nour
 Pièges q
 La mont
 monum
 Ce que c
 à ce su
 Caravan
 marcha
 Commen
 gouver

DES MATIERES.

Comment on y porte le deuil ?	431
Quelle est la maniere de s'habiller ?	22
Les habillemens des femmes.	<i>ibid.</i>
Voyage de plusieurs académiciens François,	23
fait par ordre du roi, dans la Laponie,	24
Où se tient la principale foire des Lapons.	25
Les différentes chasses qui se font en Laponie.	26
Les mines de cuivre qui s'exploitent dans ce pays,	<i>ibid.</i>
Voyage fait en Laponie par le poëte Renard, & deux autres François,	27
Ils y laissent une inscription latine qu'on y voit encore,	28
Description de la ville d'Ulléa,	<i>ibid.</i>
Travail des académiciens François dans les environs de cette ville.	29
Difficultés qu'ils ont à essuyer dans leurs voyages,	30
Quelles sont les forêts de la Laponie,	<i>ibid.</i>
Montagne de Niémi,	<i>ibid.</i>
Monument que les Lapons regardent comme une merveille,	31
Difficultés des chemins pour y arriver,	32
La nourriture qu'on donne aux rennes,	33
Pièges que l'on tend aux hermines,	34
La montagne de Windso, sur laquelle est un monument célèbre,	<i>ibid.</i>
Ce que c'est que ce monument; conjectures à ce sujet.	35
Caravanes de Lapons qui vont porter leurs marchandises aux foires,	37
Comment, dans ces sortes d'occasions, ils gouvernent leurs rennes,	<i>ibid.</i>

Difficultés des chemins ,	38
Comment on gouverne les chevaux dans la partie méridionale de la Laponie ,	39
Maniere dont les Lapons prennent le bain ,	40
Leur maniere de s'éclairer ,	<i>ibid.</i>
Description de Tornéao , capitale de la Laponie Suédoise ,	41
Police de la ville de Tornéao ,	42
Caractère & maniere de vivre des habitans ,	<i>ibid.</i>
Les Lapons ne sont point propres à la guerre ,	43
Ils ne peuvent vivre hors de leur pays ,	<i>ibid.</i>
Quelle est la religion qu'ils professent , & combien ils y mêlent de superstitions ?	44
Etablissement du Christianisme dans ce pays ,	<i>ibid.</i>
Précautions des Suédois , pour la conversion de ce peuple .	45
Respect des Lapons pour les prêtres Suédois ,	<i>ibid.</i>
Superstition de ces peuples ,	46
Les prêtres cherchent à s'enrichir de leurs dépouilles ,	<i>ibid.</i>
Culte que les Lapons rendent encore aux idoles .	47
Lieux qu'elles habitent , & en quoi elles consistent ,	48
Quelles sont leurs victimes ordinaires ?	49
Comment se font les sacrifices ,	<i>ibid.</i>
Offrandes que font les Lapons aux manes des défunts ,	50

L E T T R E

L z s
 cor
 Le go
 Quelle
 men
 Quelle
 De la

 Dans c
 paye
 Quelles
 co pa
 Quelle p
 Quelles
 porte
 Coutum
 la céle
 Premiere
 A quoi le
 le mar
 Chansons
 voir sa
 Cortége
 Difficulté
 donne
 Maniere d
 Les renne
 pons , &
 pays ,
 Tome

L E T T R E X C.

S U I T E D E L A L A P O N I E.

- L**es Lapons Moscovites sont presque en-
 core tous idolâtres, 51
 Le gouvernement de ce peuple, *ibid.*
 Quelle étoit l'ancienne forme du gouverne-
 ment des Lapons? 52
 Quelle est la forme actuelle, *ibid.*
 De la perception des impôts en Laponie, 53
 Dans quels lieux ils s'assemblent pour les
 payer, 54
 Quelles sont les foires les plus célèbres de
 ce pays? *ibid.*
 Quelle police on observe dans les foires, 55
 Quelles sont les marchandises qu'on y ap-
 porte? *ibid.*
 Coutumes qu'observent les Lapons, pour
 la célébration des mariages, 56
 Première entrevue des jeunes mariés, 57
 A quoi le jeune homme est obligé, tant que
 le mariage n'est pas conclu? 58
 Chançons ordinairement usitées, lorsqu'il va
 voir sa maîtresse, 59
 Cortège des nouveaux mariés, 61
 Difficulté avec laquelle la jeune femme
 donne son consentement, *ibid.*
 Maniere dont se font les festins de nôce, 62
 Les rennes sont la principale richesse des La-
 pons, & la dot ordinaire des filles de ce
 pays, *ibid.*

Tome VIII.

T

Les Lapons Moscovites se marient avec moins de cérémonie, que les Suédois,	63
Ces peuples sont très-susceptibles de jalouſie,	<i>ibid.</i>
Les femmes Laponses ſont peu fécondes,	<i>ibid.</i>
On conſulte les devins & la lune ſur le ſort des enfans,	64
Ce que ſont les femmes ſi-tôt qu'elles ſont devenues meres,	<i>ibid.</i>
Noms que l'on donne aux enfans,	65
Comment les meres les gouvernent,	<i>ibid.</i>
Comment ſont faits leurs berceaux,	66
Les enfans ſont bercés par des chiens,	<i>ibid.</i>
Education que les peres donnent aux garçons & les meres aux filles,	<i>ibid.</i>
La chafſe de l'ours ſe fait en Laponie avec beaucoup d'appareil,	67
Patins des Lapons, ſemblables à ceux des Samoïedes,	<i>ibid.</i>
On conſulte les devins ſur le ſuccès de la chafſe,	68
Comment on attaque l'animal,	69
Ce qu'on fait lors que l'ours eſt tué,	<i>ibid.</i>
Comment les femmes reçoivent leurs maris, lorsqu'ils apportent l'ours dans la cabane,	<i>ibid.</i>
Chanſons qu'elles chantent à ce ſujet,	70
Ce qui ſe pratique dans le repas où l'on mange l'ours,	<i>ibid.</i>
Autre chanſon pour cette cérémonie,	71
Comment on expie le meurtre de l'ours,	<i>ibid.</i>
La chafſe eſt interdite aux femmes en Laponie,	72
Superſtition de ce peuple à ce ſujet,	<i>ibid.</i>

Le
d
Ils
Les
Elle
le
Com
Com
Cara
Leur
Cara
Bon
Temp
en
Froid
Auron
Chales
Ourag
Grand
Poules
Le loon
Les ch
Les pet
Quanti
Trait ſir
L'hermi
Induſtrie
Le lemm
Bataille
ment
Perſécuti
droits
Abondan
ce pay

DES MATIERES. 435

Le Lapons sont adroits pour la fabrication
de leurs meubles & ustensiles de ménage, 73

Ils ont une sorte de luxe, *ibid.*

Les femmes réussissent à la broderie, 74

Elles partagent d'autres occupations avec
leurs maris, telles que la pêche, &c. *ibid.*

Comment se font leurs déménagemens, 75

Comment se portent les fardeaux, *ibid.*

Caractere des Lapons, 76

Leurs sermens, *ibid.*

Caractère des femmes, 77

Bonnes qualités de ce peuple, *ibid.*

Température de l'air, & les diverses saisons
en Laponie, 78

Froid excessif, *ibid.*

Aurores boréales, 79

Chaleurs excessives de l'été, 80

Ouvragans furieux, *ibid.*

Grande quantité de gibier en Laponie, 81

Poules de neige, *ibid.*

Le loom, *ibid.*

Les chiens en Laponie; leur utilité, 82

Les petits gris, espece d'écureuils, *ibid.*

Quantité prodigieuse de ces animaux, 83

Trait singulier d'une martre, 84

L'hermine, *ibid.*

Industrie & qualités de cet animal, 85

Le lemmer, animal singulier, *ibid.*

Bataille que ces animaux se livrent mutuelle-
ment, 85

Persecutions des mouches dans certains en-
droits de la Laponie, 87

Abondance de poissons dans les rivieres de
ce pays, *ibid.*

Multitude de ces rivières ,	88
Fables Lapons à ce sujet ,	<i>ibid.</i>
Cataraetes impétueuses; & leur danger, <i>ibid.</i>	
Il y a peu de terres labourables , & beaucoup de prairies en-Laponie ,	89
Quelles espèces d'arbres produit cette contrée ?	90
Champignons dont les jeunes Lapons se parfument ,	<i>ibid.</i>
Description d'une cabane Lapone ,	91
Réception faite à un voyageur par une Lapone , dans sa cabane ,	92
Description de l'habillement de cette femme, <i>ibid.</i>	
Description du repas qu'elle fit servir ,	93
Présens qu'on se fait mutuellement ,	<i>ibid.</i>
Ours blancs d'une grosseur prodigieuse ,	94
Voyage fait avec des rennes en traîneau, 95	
Echange de tabac pour des fourrures ,	96
Funérailles chez les Lapons Moscovites ,	<i>ibid.</i>
Entrevue d'un voyageur avec une Lapone Moscovite ,	97
Les Lapons Moscovites font consister presque toute la religion à faire des présens aux prêtres ,	98
Bonheur dont jouissent les Lapons qui vivent dans les déserts ,	99
Les magiciens de ces pays reculés ,	100
Comment ils exercent leur art ,	<i>ibid.</i>
Egalité parfaite qui régné entre ces peuples, 101	
Comment ils reçoivent les étrangers ,	102
Leur adresse à tirer de l'arc ,	<i>ibid.</i>

Com
Mani
la
po
Desc
Wara
Boiff
La La
Portra

M A C
man
mer
Comm
Ce qu'
tend
Portrai
Ils font
Ils s'affe
faire
Qualité
Leur ad

La civil
peupl
La nobl

L'attach
lité po
nema

88
ibid.
 ger, *ibid.*
 k beau-
 89
 te con-
 90
 s se par-
ibid.
 91
 une La-
 92
 femme,
ibid.
 r, 93
ibid.
 use, 94
 raineau,
 95
 s, 96
 ovites,
ibid.
 Lapone
 97
 er pres-
 présens
 98
 qui vi-
 99
 100
ibid.
 neuples,
 101
 , 102
ibid.

DES MATIERES.		437
Comment ils font le beurre,		102
Maniere dont les hommes & les femmes font la révérence, dans cette partie de la La- ponie,		103
Description de la ville de Kola,		104
Waranger, dans la Laponie Danoise,	<i>ibid.</i>	
Boisson du pays,		105
La Laponie Danoise est la plus sauvage,	<i>ibid.</i>	
Portrait des habitans,		106

L E T T R E X C I.

L A N O R V É G E.

M A G I C I E N S qui se vantent de com- mander aux vents, & d'en faire com- merce,		107
Comment s'exerce ce sortilége,		108
Ce qu'il faut penser de cette puissance pré- tendue surnaturelle,		109
Portrait des Norvégiens,		111
Ils sont forts & robustes,		112
Ils s'assemblent par troupes en hiver, pour faire leur provision de poisson,	<i>ibid.</i>	
Qualités des Norvégiens,		113
Leur adresse pour les travaux mécaniques,	<i>ibid.</i>	
La civilité est un des grandes qualités de ces peuples,		114
La noblesse de ce pays; en quoi elle consiste,	<i>ibid.</i>	
L'attachement des Norvégiens, & leur fidé- lité pour leur souverain, le roi de Dan- nemarck,		115

Ils se battent souvent par point d'honneur ;	
Ils aiment fort les procès ,	115
Ils exercent volontiers l'hospitalité, même à l'égard des animaux ,	116
Occupations des Norvégiens ,	<i>ibid.</i>
Description des mines d'argent & de cuivre de la Norvège ,	117
Occupations des mineurs ,	118
Danger qu'il y a à habiter ces souterrains ,	119
	<i>ibid.</i>
Mauvais air qu'on y respire ,	120
Ces mines produisent un revenu considérable au roi de D. n. n. marck ,	121
Divertissemens des mineurs ,	<i>ibid.</i>
Repas fait chez un paysan de Norvège ,	122
Description de Drontheim , ancienne résidence des rois de Norvège ,	<i>ibid.</i>
Histoire des anciens Norvégiens ,	123
Comment ce pays se gouverne actuellement ,	124
Quelle est la religion qu'on y professe ,	<i>ibid.</i>
Division de la Norvège ,	<i>ibid.</i>
La ville de Christiana , aujourd'hui capitale du royaume ,	125
Aagger-Hus & Friderick-Shall , villes de la Norvège ,	<i>ibid.</i>
Description de la ville de Berghen ,	126
Etablissement singulier dans cette ville ,	<i>ibid.</i>
Chasse de l'élan en Norvège ,	127
Cet animal est sujet , dit-on , à l'épilepsie ,	<i>ibid.</i>
Chasse aux ois. aux de Norvège , par les paysans ,	128

Dans
 Mult
 L'éid
 Ce q
 qu
 du
 Chof
 rac
 Le gra
 qua
 Singul
 Descri
 ribl
 Comb
 sur l
 Comm
 Ses ex
 Les ch
 Comm
 mon
 Leurs
 Comm
 dans
 Férocit
 Ils rech
 fétus
 La chaf
 Pluieur
 Les lou
 Norv
 Comme
 Nourrit

DES MATIERES. 439

Danger de cette chasse, 129
 Multitude prodigieuse de ces oiseaux, 131
 L'éider, oiseau qui fournit l'édredon, 132
 Ce qu'on dit du krakan, poisson fabuleux, qu'on dit avoir une demi-lieue d'étendue, 133
 Choses singulieres & incroyables qu'on en raconte, 135
 Le grand plongeon du Nord, oiseau remarquable, 137
 Singularité de l'aigle-pêcheur, 138
 Description du serpent de mer, animal terrible, 139
 Combien il est dangereux d'en rencontrer sur la mer, 140
 Comment on s'en délivre, 141
 Ses excréments passent pour un poison, 142
 Les chevaux de Norvège sont fort estimés, *ibid.*
 Comment ils montent & descendent des montagnes, *ibid.*
 Leurs combats avec les ours & les loups, 143
 Comment on nourrit les bœufs & les vaches dans la Norvège, *ibid.*
 Férocité des ours dans ce pays, 144
 Ils recherchent les femmes enceintes; & le fœtus est pour eux un morceau délicat, *ibid.*
 La chasse de ces animaux, 145
 Plusieurs traits de la prudence de l'ours, 146
 Les loups sont la terreur des habitans de la Norvège, 148
 Comment se fait la chasse des loups, 149
 Nourriture de ces animaux, *ibid.*

Comment ils pourvoient à leur sûreté ,	150
Les produits de l'agriculture sont peu considérables dans ce pays ,	151
On y mange peu de fruits ,	<i>ibid.</i>
Utilité des montagnes dans ce royaume ,	152
Singularité des payfages ,	<i>ibid.</i>
Inconvéniens de la multitude de ces montagnes ,	153
Difficultés des grands chemins ,	<i>ibid.</i>
Antiquités remarquables sur un de ces chemins ,	154
Carnage que causent les bêtes carnassières qui se retirent dans les montagnes ,	<i>ibid.</i>
Précipices affreux où le bétail tombe & se tue ,	155
Dangers auxquels les payfans s'exposent pour le retirer ,	<i>ibid.</i>
La chute subite des rochers ,	<i>ibid.</i>
Eboulement des neiges , & les ravages qu'ils causent ,	156
Montagnes remarquables par leur figure ,	157
Variété singulière des saisons ,	<i>ibid.</i>
Aurores boréales ,	158
A quoi les attribue-t-on ?	<i>ibid.</i>
Ce que l'ignorance & la superstition ont attribué aux aurores boréales ,	159
Les frayeurs terribles que causoient autrefois ces sortes d'apparitions ,	160
Variété du froid suivant la situation de chaque contrée ,	161
Utilité du froid dans certains cantons ,	<i>ibid.</i>
L'état entretient des étuves sur les grands chemins ,	162

Effet
ses,
Les N
bon

Chaleu
Religio

COM
Norw
Histoire
Histoire
leb,
Les No
lande
Etendue
Sa desc
Sa divisi
Quelles
elles c
Le mont
volcan
Ce qu'il
Le mont
Trois sou
Autre fin
Les habit
Bain natu
Cérémon
Repas &

DES MATIERES. 441

Effet du grand froid sur les troupes Suédoises,	162
Les Norvégiens ont des vastes forêts & de bonnes fourrures pour se garantir du froid,	<i>ibid.</i>
Chaleurs de l'été dans ce pays,	63
Religion & loix de la Norvège,	<i>ibid.</i>

LETTRE XCII.

L'ISLANDE.

COMMENT ce pays fut découvert par les Norvégiens,	165
Histoire d'un prince nommé <i>Hérad</i> ,	<i>ibid.</i>
Histoire de deux seigneurs, <i>Ingulf</i> & <i>Hyarleb</i> ,	166
Les Norvégiens font la conquête de l'Islande,	167
Étendue de cette île,	168
Sa description,	<i>ibid.</i>
Sa division,	<i>ibid.</i>
Quelles sont les villes de l'Islande; en quoi elles consistent,	169
Le mont <i>Hécla</i> qui fut autrefois un fameux volcan,	170
Ce qu'il est aujourd'hui,	171
Le mont <i>Kraslo</i> , autre volcan,	172
Trois sources singulieres d'eau chaude,	173
Autre singularité de cette eau,	174
Les habitans y font cuire leurs alimens,	175
Bain naturel,	<i>ibid.</i>
Cérémonies nuptiales des Islandois,	176
Repas & festin de nôce,	177

Boisson de ces insulaires, faite avec du lait de vache,	177
Le pain est rare dans cette isle,	178
Les Islandois sont sobres, & jouissent d'une bonne constitution,	<i>ibid.</i>
Comment on y élève les enfans,	179
Les peres & les meres se chargent de leur instruction,	<i>ibid.</i>
A quel âge ils commencent à travailler & en quoi consiste ce travail,	180
Habillement des Islandois,	<i>ibid.</i>
Habillement des femmes,	181
Les maisons de ces insulaires,	182
Leurs ameublemens,	184
Leurs églises,	<i>ibid.</i>
Les prêtres qui les desservent,	185
Gouvernement ecclésiastique de cette isle,	186
Biens & revenus ecclésiastiques en Islande,	187
Plusieurs de ces insulaires se sont appliqués aux sciences,	188
Ils ont beaucoup de disposition pour les arts mécaniques,	189
Gouvernement civil de l'isle d'Islande,	<i>ibid.</i>
Comment se payent les impôts ?	190
Comment se fait le commerce des bestiaux,	191
Comment on évite la fraude,	192
Comment se fait le commerce du poisson,	193
Différens tribunaux pour juger les procès,	<i>ibid.</i>
Tribunal pour les affaires ecclésiastiques,	194
Loix capitales en Islande,	195

Diver
Ils aim
des
Grand
Soins d
Singul
land
Le pri
trion
tons
Comm
Les re
pren
On voi
Comm
Autres
tal,
Rareté
Les mé
Les che
Norv
Ils devi
Des ois
Faucon
envo
Les har
de l'I
Les sar
frian
Le cabe
dante
Maniere
Pêche d

DES MATIERES.

	DES MATIERES.	443
	Divertissemens de ces insulaires ,	195
	Ils aiment peu la danse , & beaucoup le jeu des échecs ,	195
	Grand nombre de moutons dans cette île ,	<i>ibid.</i>
	Soins des habitans pour ce bétail ,	197
	Singularités concernant les moutons d'Is- lande ,	<i>ibid.</i>
	Le principal commerce de la partie septen- trionale de l'isle consiste dans ses mou- tons ,	199
	Comment se fait ce commerce ,	<i>ibid.</i>
	Les renards de ce pays ; comment on les prend ,	200
	On voit quelquefois des ours dans cette île ,	<i>ibid.</i>
	Comment on les tue ,	201
	Autres singularités de l'isle, telles que le crys- tal , les jokols ,	<i>ibid.</i>
	Rareté des forêts & bois ,	202
	Les météores fort communs ,	203
	Les chevaux Islandois ressemblent à ceux de Norvège ,	<i>ibid.</i>
	Ils deviennent sauvages ,	204
	Des oiseaux de l'Islande ,	<i>ibid.</i>
	Faucons de cette île , & la maniere de les envoyer en Dannemarck ,	205
	Les harengs qui se rassemblent près des côtes de l'Islande ,	207
	Les sardines , dont les oiseaux sont très- friands ,	208
	Le cabelliau, espece de morue fort abon- dante près de l'Islande ,	<i>ibid.</i>
	Maniere de les préparer ,	209
	Pêche du cabelliau ,	<i>ibid.</i>

La baleine aime fort le cabeliau,	210
Différentes causes de la dépopulation de l'isle d'Islande,	211
Anciennes Annales Islandoises, écrites en vers,	212
Fables contenues dans ces Annales,	<i>ibid.</i>
Anciens usages de ces insulaires, au sujet du duel	213

L E T T R E X C I I I

L E G R O E N L A N D .

LE Groënland est d'un abord difficile sur la côte orientale,	215
Pêche des harengs; comment & en quels tems elle se fait,	216
Usages & ordonnances à ce sujet,	217
Comment on prépare les harengs quand on les a pris,	<i>ibid.</i>
Les Hollandois s'enrichissent avec cette denrée,	218
Quelle est la meilleure maniere d'encaquer les harengs?	<i>ibid.</i>
Anecdote au sujet du premier inventeur de cette méthode,	219
Différentes manieres de préparer les harengs chez différentes nations,	<i>ibid.</i>
Détails curieux sur ce poisson,	220
Sa principale demeure,	<i>ibid.</i>
Comment il envoie des colonies, & dans quelles parties de la mer,	<i>ibid.</i>
Comment il retourne dans son lieu natal,	221
Ce qui lui inspire ce goût pour les voyages,	<i>ibid.</i>

Les h
Com
Quel
Quel
colo
Quell
doi
Comr
fon
Manie
cha
Comr
Réside
Her
Ce qu
hist
Histo
It se fa
Il env
Les H
Histo
tres
Comp
Gro
Il est d
quoi
Sentim
pren
Histo
Villes
Cause
Descrip

DES MATIERES.

	447
Les harengs royaux ; ce que c'est ,	222
Comment les pêcheurs tendent leurs filets ,	223
Quels sont les ennemis des harengs ?	224
Quels sont les principaux établissemens des colonies Danoises dans le Groënland ?	225
Quelles sont les habitations des Groënlandois naturels du pays ?	<i>ibid.</i>
Comment est bâti l'intérieur de leurs maisons ,	226
Maniere dont les habitans s'éclairent & se chauffent ,	227
Comment ils font leur cuisine ,	228
Résidence des Danois à Got-Haab , où les Hernhutes ont une communauté ,	<i>ibid.</i>
Ce que c'est que la secte des Hernhutes ; son histoire ,	229
Histoire du comte de Zinzendorff ,	<i>ibid.</i>
Il se fait fondateur & chef de secte ,	230
Il envoie par-tout des apôtres de sa secte ,	<i>ibid.</i>
Les Hernhutes comparés aux Kuakers ,	231
Histoire d'une colonie Danoise , venue autrefois dans le Groënland ,	232
Compagnie Danoise pour le commerce du Groënland ,	233
Il est défendu aux Hernhutes de prêcher ; à quoi on a réduit leurs occupations ,	234
Sentimens partagés , touchant l'époque des premiers habitans du Groënland ,	<i>ibid.</i>
Histoire d'Eric le Roux ,	<i>ibid.</i>
Villes bâties en Groënland ,	235
Cause de la dépopulation du Groënland ,	236
Description de ce pays ,	237

446	T A B L E	
Excessive rigueur du froid,		238
Immenſe quantité de glaces qui flottent dans la mer,		239
L'été dans le Groënland,		240
Température du Groënland, oppoſée à celle du reſte de l'Europe,		241
Brouillards fort incommodés,	<i>ibid.</i>	
Vapeur qui s'éleve de la mer,		242
Lumieres boréales,	<i>ibid.</i>	
Productions du Groënland.		243
Pierre d'amianthe,	<i>ibid.</i>	
Pierres avec leſquelles les Groënlandois font leurs uſtenſiles de ménage,		244
Ours du Groënland,	<i>ibid.</i>	
Rennes du Groënland,		245
Chien marin; ſa deſcription,	<i>ibid.</i>	
Son utilité,		246

L E T T R E X C I V.

S U I T E D U G R O E N L A N D.

M ANIERE de vivre des colonies Danoïſes en Groënland,		247
Les naturels du pays s'en accommodent fort,		<i>ibid.</i>
En quoi conſiſte la nourriture ordinaire de ceux-ci?		248
Leur ma'-propreté dans le manger,	<i>ibid.</i>	
Chacun mange à ſa fantaſie,		249
Les femmes ne mangent point avec les hom- mes,		<i>ibid.</i>
La principale occupation de ces peuples eſt la pêche,		250

Habit
Pêche
Deſcr
Comm
pêc
Comm
Comm
Maria
Détail
Le m
ind
Cérén
Son é
La po
Les fe
Uſage
Les fil
Une fe
les p
Elles r
Portra
Ils ont
cins
Ils n'or
Ils aim
Comm
Ils vive

Quelle
eux
Ils ne p
Ils fon
Le vol
Mal-p

DES MATIERES.

238	Habit qui leur sert à cet usage ,	447
ent dans	Pêche de la baleine ,	250
239	Description & propriétés de cet animal, <i>ibid.</i>	251
240	Comment les Groënlandois se disposent à la	
posée à	pêche de la baleine ,	252
241	Comment on prend cet animal ,	253
<i>ibid.</i>	Comment on dispose de sa chair ,	255
242	Comment on attaque les chiens marins ,	256
<i>ibid.</i>	Mariages des Groënlandois ,	<i>ibid.</i>
243	Détails à ce sujet ,	257
<i>ibid.</i>	Le mariage, chez ces peuples, n'est point	
ois font	indissoluble ,	258
244	Cérémonie à la naissance d'un enfant ,	<i>ibid.</i>
<i>ibid.</i>	Son éducation ,	259
245	La polygamie est rare au Groënland ,	<i>ibid.</i>
<i>ibid.</i>	Les femmes n'y sont pas scrupuleuses ,	260
246	Usage de prostitution ,	<i>ibid.</i>
	Les filles y sont sages & décentes ;	261
	Une femme se tient honorée de coucher avec	
	les prophetes ou devins de la nation ,	<i>ibid.</i>
	Elles n'épousent pas leurs parens ,	<i>ibid.</i>
D.	Portraits des Groënlandois ,	262
	Ils ont peu de maladies , & point de méde-	
Danoi-	cins ,	<i>ibid.</i>
247	Ils n'ont presque aucune idée de religion ,	263
nt fort ,	Ils aiment le chant & la danse ,	<i>ibid.</i>
<i>ibid.</i>	Comment ils terminent leurs querelles ,	<i>ibid.</i>
aire de	Ils vivent entr'eux dans une parfaite égalité ,	
248		264
<i>ibid.</i>	Quelle espede de duel ils admettent parmi	
249	eux ,	265
s hom-	Ils ne punissent point l'homicide ,	<i>ibid.</i>
<i>ibid.</i>	Ils font mourir les sorciers ,	266
ples est	Le vol est en horreur chez eux ,	<i>ibid.</i>
250	Mal-propreté incroyable de ces peuples ,	267

Les femmes se lavent avec de l'urine ,	<i>ibid.</i>
Ces sauvages sont d'une vanité insupportable ,	268
Caractère des Groënlandois ,	269
Conjectures sur leur origine ,	<i>ibid.</i>
Habits des Groënlandois ,	270
Habits des Groënlandoises ,	271
En quoi consistent leurs principaux ornemens ?	272
Quelles sont les femmes qui craignent d'être renvoyées ?	273
Fêtes & divertissemens de ces sauvages ,	<i>ibid.</i>
Ils font des vers ; qu'est-ce que leur poésie ?	<i>ibid.</i>
Modèle d'une chanson Groënlandoise ,	274
Différens jeux de ces peuples ,	275
Jeux des filles ,	<i>ibid.</i>
Superstitions des Groënlandois ,	276
Comment on devient magicien dans ce pays ?	<i>ibid.</i>
Les malades consultent les magiciens dans le Groënland ,	277
Cérémonies mortuaires chez ce peuple ,	<i>ibid.</i>
Le Spitzberg ,	278
Montagnes du Spitzberg ,	279
Froid excessif de ce pays ,	<i>ibid.</i>
Perroquets du Spitzberg ,	280
C'est auprès du Spitzberg que se pêchent les plus grosses baleines ,	<i>ibid.</i>

L E T T R E X C V .

L A B A Y E D'H U D S O N .

I S L E S , ou. montagnes de glaces flotantes ;

Comm
glac
Décou
les p
Histo
Les ca
Histo
Tenta
Dernie
Instru
ble v
Ce qu
d'Hu
Ce qu'i
la ter
Quand
Quand
Quand
Quand
Quand
Quand
Quand
quipa
Ce qu'i
sépar
Dans qu
Départ
Incend
Descrip
die ,
Arrivée
Comme
confis
Leur por

DES MATIERES. 449

Comment se forment ces montagnes de glace ?	283
Découverte d'un passage aux Indes orienta- les par la baye d'Hudson,	284
Histoire de Jean & Sébastien Cabot,	285
Les capitaines Frobishar & Davis,	286
Histoire du navigateur Hudson,	287
Tentatives par d'autres marins,	288
Dernière expédition faite en 1746,	<i>ibid.</i>
Instructions nécessaires pour faire un sembla- ble voyage,	289
Ce qu'il faut faire en passant le détroit d'Hudson,	<i>ibid.</i>
Ce qu'il faut observer par-tout où l'on trouve la terre,	290
Quand on rencontre le flux,	291
Quand on passe le détroit de Wager,	<i>ibid.</i>
Quand on rencontre des baleines,	292
Quand on trouve des sauvages,	<i>ibid.</i>
Quand on aborde dans une isle fertile,	<i>ibid.</i>
Quand on trouve des peuples civilisés,	293
Quand on laisse sur la terre des gens de l'é- quipage,	295
Ce qu'il faut faire lorsque les vaisseaux se séparent,	296
Dans quelle occasion on tiendra un conseil,	297
Départ des voyageurs,	298
Incendie arrivé dans un des vaisseaux,	<i>ibid.</i>
Description du tumulte que cause cet incen- die,	299
Arrivée chez les Esquimaux,	300
Commerce qu'on fait avec eux ; en quoi il consiste,	301
Leur portrait , & leur caractère ,	<i>ibid.</i>

Leurs habillemens ,	302
Habillemens des femmes ,	303
Ce que c'est que des yeux à neige ,	304
Comment sont faits les canots des Esquimaux ,	309
L'île de Marble; sa description ,	306
Habitations de quelques voyageurs près de la riviere de Haies ,	307
Froid excessif dans cette partie de la baye d'Hudson ,	308
Comment les voyageurs s'en garantissent ,	309
Comment ils pourvoient à leur nourriture ,	310
Danger des neiges dans ces cantons , <i>ibid.</i>	
Les voitures du pays sont traînées par des chiens ,	311
Productions naturelles de ces contrées ,	312
Mines de fer , talc , crystal de roche , &c.	313
Température de l'air ,	314
Parhélies , aurores boréales ,	<i>ibid.</i>
Orages furieux , & les accidens qui les occasionnent ,	315
Chaleur des poëles ,	316
Froid excessif , & ses effets ;	317
Remede contre le froid ,	318

 L E T T R E X C V I .

S U I T E D E L A B A Y E D ' H U D S O N .

C A R A C T E R E officieux des Esquimaux dans quelques endroits de la baye d'Hudson, 320

Leur in
Leurs h
Leur go
Leur ma
Leur fa
étran

Recher
la me
Cause d
quelq

Le détro
ver le
Bruit aff
troit ,
Spectacle
Grande

cet en
Tout dev

vance
Esquima

Comme
mer et

Raisons
sage ,

Le peu d
La peti e

Montagn
Rappor

En quel
Raisons d

On le p
ou dan

Utilité &

DES MATIERES. 451

302	Leur industrie,	321
303	Leurs habillemens,	322
304	Leur goût pour l'huile de poisson,	<i>ibid.</i>
Esqui-	Leur maniere d'allumer le feu,	323
309	Leur facilité de prêter leurs femmes aux	
306	étrangers; & ce qu'ils pensent à ce sujet,	<i>ibid.</i>
près de	Recherches d'un passage par le nord-ouest à	
307	la mer du sud,	324
la baye	Cause de la douceur de l'eau de la mer dans	
308	quelques endroits de la baie d'Hudson,	325
tissent,	Le détroit de Wager, où l'on espere de trou-	
309	ver le passage,	<i>ibid.</i>
310	Bruit affreux qui se fait entendre dans ce dé-	
riture,	troit,	326
311	Spectacle terrible dans le même lieu,	327
es, 312	Grande chute d'eau à quelque distance de	
e, &c.	cet endroit,	<i>ibid.</i>
313	Tout devient plus petit à mesure qu'on s'a-	
314	vance vers les contrées du nord,	328
<i>ibid.</i>	Esquimaux de ces contrées,	<i>ibid.</i>
les oc-	Comment on découvre que le fond de la	
315	mer est salé,	329
316	Raisons qui prouvent l'existence d'un pas-	
317	sage,	330
318	Le peu de grands arbres,	<i>ibid.</i>
	La petite neige, nommée <i>fumée de gelée</i> ,	331
	Montagnes & colines,	<i>ibid.</i>
	Rapport des Esquimaux,	332
	En quel endroit doit être le passage,	<i>ibid.</i>
	Raisons qui en déterminent la position,	333
	On le place dans le golfe de Chesterfiels,	
	ou dans la baie de Rebul,	334
	Utilité & avantages de ce passage,	335

On découvroit peut-être des régions fort étendues , & des peuples nouveaux & policés ,	336
On découvroit une route nouvelle pour aller à la Chine ,	<i>ibid.</i>
Raisons qui pourroient faire douter de l'utilité de ce passage ,	337
La riviere de Haies , & ses environs ,	338
Le fort d'Yorck , situé sur cette riviere ; sa description ,	339
Autres forêts de la baye d'Hudson ,	340
Esquimaux , qui habitent entre la riviere de Haies , & le Canada ,	<i>ibid.</i>
Leurs logemens , leur nourriture , leurs occupations ,	341
Leur chasse aux bêtes fauves , & spécialement aux cariboux ,	342
Leur fureur dans l'yvresse ,	343
Cruelles extrémités auxquelles les expose le manque de vivres ,	344
Exemple de cruauté inouïe ,	345
Autre exemple de même nature ,	346
Trait héroïque d'amour paternel ,	347
Coutume cruelle qui s'observe à l'égard des vieillards ,	348
Comment les peuples se guérissent de leurs maladies ,	349
Gouvernement de ces peuples ,	350
Leur religion ,	353
Leur peu d'égards pour les femmes ,	354
Leur façon singuliere d'uriner ,	355
Leur langage ,	<i>ibid.</i>
Commerce que les étrangers font à la baye d'Hudson ,	356

Descrip
Qualité
Le cast
Bourga
Comm
Habitat

Leur g
Leurs p
La vie
La cha
Quel u
cet a
Ce qu'i
glois
Réfutai
décou
septie
Histoire
Les Fra
couve

L

L'I

PÊCH
çois ,
Les Ang
Terre
Ils y fo
Les Fra
Toute l'

ions fort
eaux &
336
lle pour
ibid.
de l'uti-
337
ns, 338
viere; sa
339
, 340
viere de
ibid.
eurs oc-
341
péciale-
342
343
xpose le
344
345
346
347
gard des
348
de leurs
349
350
353
mmes,
354
355
ibid.
la baye
356

DES MATIERES.

Description du castor,	453
Qualité de sa chair,	358
Le castoréum, drogue médicinale,	360
Bourgades peuplées par des castors,	361
Comment ils les construisent,	362
Habitations particulieres de ces animaux,	363
	364
Leur gouvernement domestique,	365
Leurs provisions de bouche,	366
La vie qu'ils mènent pendant l'été,	367
La chasse du castor,	368
Quel usage on fait du poil & de la peau de cet animal,	369
Ce qu'il faut penser du commerce des An- glois à la baye d'Hudson,	370
Réfutation de l'opinion des Anglois, sur la découverte & la propriété de l'Amérique septentrionale,	371
Histoire véritable de cette découverte,	372
Les François sont les premiers qui aient dé- couvert l'isle de Terre-Neuve,	373

LET T R E X C V I I .

*L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
& ses Environs.*

P ÊCHE de la moruë faite par les Fran- çois,	375
Les Anglois prennent possession de l'isle de Terre-Neuve,	376
Ils y forment des établissemens,	377
Les François y construisent un port,	378
Toute l'isle est cédée aux Anglois,	379

454	T A B L E	
Description de cette isle,		380
Le fort S. Jean,		<i>ibid.</i>
Ancien gouvernement de l'isle,		381
Bénéfice considérable que la pêche de la moruë procure aux Anglois,		382
Saison de cette pêche,		384
Le banc de Terre-Neuve, où se fait la principale pêche de la moruë,		385
Différentes manieres de préparer la morue,		386
Le commerce qui se fait de ce poisson,		387
La pêche de la moruë est une pépiniere de pirates, & pourquoi?		388
Productions de l'isle de Terre-Neuve,		389
L'Isle-Royale ou le Cap-Breton; son utilité,		390
Les François y bâtissent Louisbourg,		392
Description du port & de la ville,		393
Ses habitans & son commerce,		394
Ses productions,		396
Cause de la prise de Louisbourg par les Anglois,		397
Les isles de S. Jean & d'Anticosti, voisines de Terre-Neuve.		399
L'isle de Sable,		400
La terre de Labrador,		402

L E T T R E X C V I I I .

L' A C A D I E .

SITUATION de l'Acadie, découverte par les François, 403

Port-R
tale
Les An
Anecd
Suite de
Excès d

L'Acad
d'Utr
Comme
interp
Division
La ville
en A
Ce que
ce no
Nations
Leur co
Comme
Les Fran
par les
Anecd
Arbre su
de S.
Producti
tagoët
Singulari

DES MATIERES.

	455
Port-Royal, aujourd'hui Annapolis, capitale du pays,	404
Les Anglois cherchent à s'en emparer,	405
Anecdote au sujet de l'Acadie,	406
Suite de cette anecdote,	409
Excès de cruauté d'un gouverneur François,	410
L'Acadie est cédée aux Anglois par le traité d'Utrecht,	412
Comment les François & les Anglois ont interprété les paroles de ce traité,	<i>ibid.</i>
Division de l'Acadie,	414
La ville d'Hallifax, nouvellement fondée en Acadie par les Anglois,	416
Ce que les Anglois auront à souffrir dans ce nouvel établissement,	419
Nations sauvages qui habitent l'Acadie,	420
Leur conduite envers leurs femmes,	421
Comment ils se préparent aux combats,	422
Les François faisoient adopter leurs enfans par les chefs de ces nations,	423
Anecdote à ce sujet,	424
Arbre singulier à l'embouchure de la riviere de S. Jean,	425
Productions des bords de la riviere de Pentagoët,	426
Singularité remarquable près de l'isle Miscou,	427.

Fin de la Table des Matieres.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur
le Vice-Chancelier, les VII &
VIII Volumes du *Voyageur François*;
& je n'y ai rien trouvé qui puisse en
empêcher l'impression. A Paris, ce
premier Mars 1768.

Signé G W I R O Y,

N,

seigneur
VII &
ançois;
uisse en
ris, ce

Y,



